

REVUE

DE PARIS.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

ADOLPHE WAHLEN ET COMPAGNIE.

REVUE

DE PARIS.

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1841.

TOME SEPTIÈME.

JUILLET.

Bruxelles,
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE FOSSÉS-AUX-LOUPS, N° 74.

1841

L'HÉRITAGE

DE

MON ONCLE.

V.

L'ESCALADE.

Le beau Maxime de Courseulles était nonchalamment étendu dans une antique bergère recouverte en velours d'Utrecht jaune, et dont plus d'un indice accusait le long service. Il était enveloppé dans une splendide robe de chambre de brocart, l'un des rares débris de son ancienne opulence, qu'il avait sauvée par hasard des griffes de l'huissier ; une paire de pantouffles en velours violet, parsemées de délicates broderies soie et or, ouvrage plus ou moins apocryphe d'une de ses nombreuses conquêtes, dessinait à merveille deux pieds remplis d'élégance et de distinction. Ainsi vêtu, ainsi posé, Maxime pressait entre ses lèvres le reste d'une cigarette près de lui échapper, et suivait d'un œil distrait le faible nuage de fumée qui s'en dégageait à chaque bouffée. Il y avait un contraste assez curieux entre le luxueux négligé de ce jeune homme et le caractère prosaïque et plus que bourgeois des quelques meubles dont il était entouré. C'étaient, outre la bergère ci-dessus mentionnée, quelques chaises de noyer émérites garnies en paille éraillée;

une table boiteuse appelée à se métamorphoser tour à tour et suivant le besoin, en lavabo, en toilette, en bureau, voire même en table à manger ; une commode en marquetterie déjetée du temps de Louis XV, avec un dessus de marbre en plusieurs volumes, les uns dépareillés, les autres faisant défaut; une descende de lit assez semblable aux tapisseries dont se servent sur les places publiques les saltimbanques; nous ferons grâce aux lecteurs du reste de cet inventaire qu'eussent pourtant complété d'une manière assez avantageuse les rideaux jadis jaunes, le lit de bois peint *à colonnes,* et surtout certain miroir que M. Rigolet avait osé qualifier du nom de glace.

Tous ces objets constituaient cependant l'une des chambres garnies les plus confortables de la pension Rigolet, celle qu'on décorait du nom pompeux de *chambre jaune ;* bien plus, pour y loger Maxime il avait fallu, moitié de gré, moitié de force, en faire déguerpir une personne dont on n'a peut-être pas perdu tout souvenir. Cette évaporée de cinquante-six ans qui s'était montrée dans le principe si passionnée pour le jeu de volant, et qui ne répondait d'ordinaire qu'à l'appellation de *Mme de Saint-Amand*, gardant un silence obtiné lorsque la particule nobiliaire qu'elle s'était bénévolement adjugée se trouvait par hasard oubliée ou méconnue. Mme *de* Saint-Amand, veuve d'un colonel plus ou moins problématique de ce nom, était fort mauvaise paie, comme disait M. Rigolet, ce qui lui avait valu l'affront d'être transplantée dans un bouge sans cheminée, ayant vue sur la cour, tandis qu'au devant de la chambre qu'elle quittait s'épanouissaient les arbres du boulevard, et que l'horizon n'avait d'autres bornes que les piles de bois des chantiers de la rue du Chemin-Vert. Aussi, à partir de ce moment, voua-t-elle une haine à mort au beau Maxime, qui avait d'ailleurs à ses yeux le tort impardonnable de ne l'avoir pas même regardée, elle, Mme de Saint-Amand, la coqueluche de tous les hommes au temps du consulat ! Serment fut fait de s'en venger ; on verra si elle tint parole.

Quoi qu'il en soit, Maxime était donc occupé à fumer sa cigarette dans sa bergère de velours d'Utrecht jaune, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit avec fracas et son ami Oscar Fraynel entra en personne.

— Pardieu ! s'écria Maxime avec un ton d'amertume, je suis

heureux d'avoir l'honneur de te voir après huit grands jours. Je te croyais mort depuis que je n'ai plus le moyen de te faire vivre.

— Ingrat, dit Oscar en levant les yeux au ciel d'une façon tragi-comique.

Puis, se laissant tomber sur une chaise, il ajouta en s'essuyant le front :

— Ouf! quelle course de la rue de la Clef ici, et au mois d'août encore!

— Hein! plait-il? balbutia Maxime, qui, en entendant évoquer ce nom jadis célèbre, tressaillit involontairement et laissa tomber sur le carreau le reste de sa cigarette, tu viens de la... rue de la Clef?

— En droite ligne, mon bon, et à pied, par le Jardin-des-Plantes, le pont d'Austerlitz et le boulevard Bourdon. Nos moyens ne me permettent point d'aller en voiture, tu le sais bien. L'écrou a été levé ce matin même, et me voici.

— Que veux-tu dire? explique-toi.

— Parbleu? ce n'est pourtant pas bien difficile à comprendre. Je sors de Sainte-Pélagie, ou plutôt nous en sortons tous les deux à la fois.

— Je n'entends rien aux énigmes; ainsi, parle plus clairement.

— Bien volontiers. Tu sauras donc que le lendemain de ton entrée dans cet asile fortuné, mais peu riche à ce qu'il me semble, il me fut impossible de venir te voir, attendu que mon chef de bureau eut l'indélicatesse de me donner un travail forcé, sous prétexte que c'est moi qui ai la meilleure écriture du bureau. Le surlendemain, j'avais résolu en revanche de te consacrer toute la matinée, et j'eus l'idée... idée funeste! de passer chez toi pour savoir s'il y avait quelque chose de nouveau et pour prendre tes lettres. Comme après avoir rempli cette tâche je m'élançais dehors, voilà que j'aperçois à la porte une députation composée de bottiers, tailleurs, gantiers, que sais-je? un tas d'industriels plus fastidieux les uns que les autres, et qui avaient appris ta déconfiture. Je veux les éviter, mais hélas! je suis si connu! En moins de trois secondes, j'étais entouré, poussé, abasourdi, et pas moyen de leur échapper! Pourtant les rassemblements sont interdits; il faut convenir que la police de Paris est bien mal faite.

Tous ces gens-là, mon cher, me demandaient de l'argent. De l'argent! ils n'ont jamais que ce mot à la bouche. Ils m'accusaient de les avoir trompés. C'est en vain que je m'époumonnais à leur dire : « Messieurs, un peu de patience, vous aurez votre dû » plus tôt que vous ne pensez. Je viens d'apprendre que notre » oncle est au plus mal. Le pauvre cher homme est peut-être » mort au moment où je vous parle. Il a été administré, mon » oncle, entendez-vous, et c'est vous qui allez recueillir son » héritage! » Peine inutile, j'avais affaire à des sourds, et il y en avait même qui osaient prétendre que je leur avais conté vingt fois la même histoire. Ma foi, mon cher, ma patience était à bout, et, pour me débarrasser de ces importuns, je me mis à ameuter les passants en criant : « A la garde! à la garde! » je suis un employé du gouvernement que ces infâmes répu- » blicains qui m'entourent veulent assassiner. Au secours! à la » garde! » Maxime, mon cher Maxime, cette fois mes cris avaient été entendus et la garde accourut, c'est-à-dire les gardes, car ils étaient plusieurs, mais c'étaient les gardes du commerce.

A ce dénoûment inattendu, le beau Maxime ne put retenir un franc éclat de rire, et il s'écoula au moins cinq minutes avant qu'Oscar Fraynel pût reprendre le cours de son récit. Ce dernier en parut d'abord mortifié, mais habitué comme il l'était à être traité avec assez peu de considération par son *noble* ami, il ne demeura pas longtemps sous cette fâcheuse impression.

— Oui, mon bon, continua-t-il, lorsqu'il lui fut permis de parler, c'était Moreau, le célèbre, l'inexorable Moreau en personne qui faisait en ce moment, accompagné de deux praticiens de première qualité, sa petite tournée du matin. Le malheur avait voulu qu'en m'entendant parler, à la porte même, de l'héritage de mon oncle, il me prit pour toi, et c'est sous le nom de Maxime de Courseulles que j'ai eu l'honneur d'être appréhendé au corps.

— Pourtant, interrompit Maxime d'un air passablement fat, je crois que nous ne nous ressemblons guère.

Et il se remit à rire de plus belle.

— C'est ce que je me tuais à lui attester, reprit Oscar, et j'avais même invoqué le témoignage de tous tes fournisseurs ha-

bituels qui m'entouraient en ce moment, mais il paraît que j'ai l'air naturellement assez noble. D'ailleurs, croirais-tu que ces gens-là ont poussé contre moi l'esprit de vengeance, jusqu'à me laisser mettre la main au collet et emballer dans un fiacre sous ton nom. Et ils osaient rire, encore!... Aussi, je jure bien de renoncer à l'usage des gants, des bottes et des habits, s'il le faut, plutôt que de leur donner jamais ma pratique.

— C'est une obligation qu'ils t'auront, murmura le beau Maxime en se renversant dans sa bergère et en se tenant les côtes; car son hilarité devenait une véritable maladie.

— Hein, plaît-il? Il paraît qu'on dépense bien de l'esprit dans la pension Rigolet.

— Pardon, mon pauvre Fraynel. Enfin, comment es-tu sorti de Sainte-Pélagie.

— Ma foi j'y serais encore sans mon chef de bureau qui m'a fait l'amitié de m'écrire qu'il allait proposer au ministre ma destitution, si je ne me mettais en mesure d'aller sur-le-champ expédier sa prose comme de coutume. Un de mes camarades de bureau que j'avais prévenu de ma mésaventure est venu m'apporter cette lettre de la part de l'administration. Muni de ce précieux document, j'ai intéressé à mon sort les détenus, les guichetiers, les portiers et jusqu'au directeur lui-même, si bien que l'erreur ayant été dûment reconnue, on s'est déterminé à me rendre, ce matin, ma liberté et me voilà!

Ce cher Fraynel!... Ah! je n'en puis plus, c'est plus fort que moi, et je crois que je ne pourrai plus à présent de longtemps le regarder... sans rire. Excuse-moi, je t'en prie. Aussi, pourquoi ne m'avoir pas écrit sur-le-champ?

— La belle avance! J'étais bien sûr que tôt au tard mon identité serait reconnue, et qu'on me relâcherait, tandis que pour toi, une fois l'oiseau en cage, il y était pour longtemps!

— C'est probable. Tu penses toujours à tout, toi! Eh bien! vrai, je suis aise de te revoir, mon cher Oscar; seulement ne me regarde pas, entends-tu?

— J'y ferai mon possible. Ah ça, à ton tour maintenant. Où en sommes-nous ici? La petite Rigolet est-elle bien folle de nous? L'avons-nous bien compromise? C'est qu'elle n'est pas mal du tout, cette petite; de beaux yeux, une jolie taille, une bouche charmante.

Le front de Maxime, tout à l'heure si riant et si épanoui, s'était rembruni d'une façon extraordinaire, et il avait, sans mot dire, détourné la tête en affectant de regarder par la fenêtre.

— Eh bien! reprit Oscar après un silence, tu ne me réponds pas. Qu'est-ce que cela signifie? Voudrais-tu par hasard faire le mystérieux avec ton ami? Ce serait mal, mon bon, ce serait fort mal. D'ailleurs, l'autre soir, à l'Ambigu, les choses étaient trop avancées pour que le dénoûment se soit fait attendre. Oh! j'ai des yeux et des oreilles, va; et je sais des gens qui seraient bien embarrassés s'il leur fallait raconter le mélodramme qu'on a donné ce soir-là. Qu'en dis-tu, mon bon?

— C'est possible.

— C'est même sûr.

Ici Maxime crut devoir se départir d'une réserve désormais inutile, et regardant fixement son ex-collègue :

— Pardieu, mon cher, lui dit-il, tu me croiras si tu veux, mais le fait est que je ne suis pas plus avancé aujourd'hui que le premier jour.

— Ah! bah!

— D'abord, le père est toujours là veillant sur sa fille comme un gros canard qui couve son œuf. C'est fort incommode; et puis je commence à me persuader que l'innocence est la meilleure sauvegarde pour une jeune personne.

Oscar demeura quelques instants la bouche béante et dans l'attitude de la stupéfaction, puis enfin il s'écria :

— En croirai-je mes oreilles? Est-ce bien toi, Maxime de Courseulles, le prince des Lovelace, le roi des don Juan, que je viens d'entendre? Mais tu es malade, mon bon, fort malade. Veux-tu que j'aille chercher le médecin?

— Va chercher le diable, si tu veux.

— Eh! eh! ce pauvre Maxime, qui l'eût cru? Mais qu'as-tu donc fait pendant huit jours?

— J'ai appris une foule de jeux de société, les dames, les dominos, le trictrac, le loto... Je suis de première force au loto dauphin.

— Cela ne m'étonne pas, mon bon. Laisse-moi te tâter le pouls. Bien. Après?

— Après? après?... va-t'en au diable toi-même! Je t'ai dit ce qu'il en était.

— A la bonne heure! Voyons, ne nous fâchons pas, cela n'avance à rien. Primo, tu te plains de la vigilance du papa Rigolet et tu as tort; excellent homme que le papa Rigolet, à qui je ferais voir des chandelles en plein midi. Secondo, tu dis que la petite Rigolet est une Agnès. Moi je n'en crois rien, parce qu'il n'y a guère d'Agnès à 18 ans. Ne te fâche pas, c'est mon opinion, et je me fais fort sur tous ces points de te prouver que j'ai raison.

— Dépêche-toi donc de le faire.

— Patience! j'arrive à peine. Allons! allons! je vois qu'il était grandement temps que je revinsse, mon bon: Oreste sans Pylade, cela ne va pas du tout. Ah ça, maintenant que nous avons bien bavardé sur ce qui nous touche, parlons un peu d'affaires. J'ai là dans ma poche quelques lettres à ton adresse que j'avais prises à ton domicile le jour où... Enfin suffit.

— Donne donc.

— En voici déjà une, papier azuré, parfumé, encadré, une colombe pour cachet: c'est du féminin.

— Oh! je reconnais la colombe et l'écriture pour les avoir vues l'une et l'autre en circulation chez une demi-douzaine environ de mes amis.

— Passons aux départements.

— C'est par là qu'il fallait commencer. Donne donc vite, je gage que c'est une lettre de mon oncle. S'il pouvait y avoir dedans quelque bonne traite, comme cela ferait mon affaire! Voyons: c'est bien de mon oncle, en effet, mais pas la moindre traite! c'est désolant. Je l'avais pourtant prévenu que ma thèse allait entraîner pour moi de grands frais.

— Mauvais moyen, mon bon, moyen usé!

— Diable! diable!

— Qu'as-tu donc?

— Tiens, lis!

— Oh! oh! que vois-je? « Monsieur mon neveu, j'en apprends » de belles sur votre compte. Vous m'avez dit que vous aviez » donné votre démission au ministère de l'intérieur, il paraît » qu'on vous l'a donnée. Vous m'avez dit encore que vous alliez » être reçu avocat, et il paraît que vous en êtes à votre premier

» examen. Je sais de plus que vous êtes criblé de dettes, car » tout se découvre à la fin. Si vous m'avez pris, monsieur, » pour un brave homme d'oncle de comédie, caissier né de » son mauvais sujet de neveu, je dois vous dire que vous vous » êtes grandement trompé. J'ai bien assez de mes dettes à payer, » sans avoir à m'occuper des vôtres, et par la mordieu, je vous » jure que je ne m'en occuperai pas. »

A cet endroit, Oscar Fraynel s'interrompit :

— Peste! s'écria-t-il, notre oncle a des dettes ! il ne manquait plus que cela.

— Il en est bien capable, reprit Maxime; mais lui, du moins, il a de quoi les payer.

— Ah ! bah ! quand il y a pour un il y a pour deux, comme dit l'autre. Continuons :

« Il y a aussi de par le monde un mauvais garnement, un » certain Fraynel, je crois, un homme de rien, le fils d'un » perruquier dont vous faites votre société habituelle et qui » vous entraîne à toutes sortes de débauches, un homme qui se » permet de me faire passer vis-à-vis de vos créanciers pour un » vieillard goutteux, cacochyme et près de rendre l'âme. » Veuillez dire à ce roturier de ma part que, si jamais il se » trouve à portée de ma canne, je lui prouverai du moins que » je ne suis pas manchot; et si vous ne voulez qu'il vous en » arrive autant, tout gentilhomme que vous êtes, aussitôt cette » lettre reçue, mettez-vous en mesure de quitter Paris et de » venir me trouver à Courseulles, où je vous attends pour l'ou- » verture des chasses. Tout bien examiné, je vois qu'il est im- » possible de rien faire de vous : c'est pourquoi j'ai résolu de » vous marier, car vous n'êtes bon qu'à cela. Dépêchez-vous » donc de me mettre à même de vous faire accomplir cette » sottise, si vous ne voulez abdiquer tous vos tritres à l'effec- » tion et à l'héritage de votre oncle, le vicomte de Courseulles. »

Lorsque cette lecture fut achevée, Maxime et Oscar également interdits se regardèrent tous deux pendant quelques instants sans échanger une parole. A la fin, Maxime s'écria :

— Qu'en dis-tu ?

— Je dis, reprit Oscar, que ton oncle (c'était la première fois qu'il se servait de la seconde personne en parlant du vicomte de

Courseulles) est fort malhonnête à mon égard. Oh ! ces nobles ! ces nobles ! je les exècre.

— Il n'est pas question de cela. Quel parti dois-je prendre.

— Prends la diligence, mon bon ; je ne vois pas autre chose à prendre pour le moment. Qui sait ! ton oncle pourrait avoir la fantaisie de venir te chercher, et je n'ai nulle envie d'avoir affaire à un brutal de cette espèce.

— C'est que je ne voudrais pourtant pas quitter sitôt Paris.

— C'est pourtant le meilleur moyen d'échapper à tes créanciers, qui finiront quelque beau jour par découvrir ta retraite, et une fois coffré dans cette odieuse rue de la Clef, d'où je sors, tu resteras à Paris plus longtemps que tu ne voudras.

— Il est vrai, mais j'aurais pourtant désiré de ne point abandonner cette maison.

— Est-ce que tu serais réellement amoureux de Mlle Hermance Rigolet.

— Ma foi, j'en ai presque peur.

— Pour elle ou pour toi ?

— Pour tous les deux, peut-être.

— Ah ! mon bon, comment feras-tu donc quand je ne serai plus là pour t'aider de mes conseils, de mon expérience ? Il n'importe : cette affaire ne laisse pas d'offrir et d'avoir quelques difficultés, car, si d'un côté il peut être agréable de sortir *vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix* (nous connaissons nos classiques, comme tu le vois ; ah ! dam ! quand on a joué Rodrigue, Achille, Hippolyte chez Doyen !) ; de l'autre côté, il serait fort utile de déguerpir au plus vite, et d'aller empêcher l'héritage du cher oncle de tomber en d'autres mains. Tout ceci mérite considération, nous réfléchirons, nous examinerons. La petite est fort gentille, je n'en disconviens pas, mais l'héritage ne l'est pas moins ; que dis-je ? il l'est bien davantage.

A cet instant on entendit distinctement à travers la fenêtre entr'ouverte l'unique pendule de la pension Rigolet, qui sonnait dix heures.

— Dix heures ! s'écria Oscar Fraynel en tressaillant, il en sera onze quand j'arriverai à mon bureau. Quel savon je vais recevoir ! surtout après une absence de huit jours. C'est pour le coup que mon chef de bureau va me reprocher de voler l'ar-

gent du gouvernement ! Je me sauve bien vite. A ce soir, je viendrai te demander à dîner ; ainsi fais mettre mon couvert. Je serai bien malheureux si, en faisant toute la journée mon métier d'expéditionnaire, je ne trouve pas quelque bon expédient pour te tirer d'embarras.

Tout fier de ce peu de mots bureaucratiques, Oscar Fraynel s'élança hors de la chambre avec la vivacité d'un cabri.

Comme il descendait quatre à quatre l'escalier, il faillit renverser deux personnages qui se trouvaient en conversation intime sur le palier du premier étage. Ces deux personnes n'étaient autres que Mme de Saint-Amand et M. Riz-pain-sel, qui se rendaient d'un commun accord chez M. Rigolet. L'un et l'autre ainsi coudoyés furent sur le point de crier au voleur, mais ils se ravisèrent bientôt et entrèrent chez leur hôte. Une fois parvenu auprès de lui, tous deux s'assirent solennellement à ses côtés, à peu près à la façon des deux docteurs qui viennent donner, sans en être priés, leur consultation à M. de Pourceaugnac ; puis, après avoir attaché sur lui pendant quelques instants, un regard mystérieux et complaisant, tous deux s'écrièrent à la fois, comme s'ils récitaient le répons d'une litanie :

— Mon pauvre monsieur Rigolet !

Le vieux bureaucrate les regarda à son tour d'un air effaré, puis il balbutia d'un ton paterne :

— Eh bien, qu'est-ce, qu'y a-t-il, ma bonne madame de Saint-Amand, mon cher monsieur Tristadou ?

(Tristadou était réellement le nom que M. Riz-pain-sel avait reçu des auteurs de ses jours.)

— Il y a, dit Mme de Saint-Amand, qui crut devoir prendre la première la parole, que nous venons, monsieur et moi, vous rendre un grand service.

— Oui, monsieur Rigolet, ajouta Riz-pain-sel ou Tristadou avec dignité, en passant sa main sur ses moustaches, un service signalé. à vous, ainsi qu'à mademoiselle votre fille, car le sexe et l'âge ont droit, avant tout, à la protection d'un ancien officier.

— Parlez, expliquez-vous, dit M. Rigolet, qui commençait à montrer quelque effroi.

— Nous avons découvert un grand secret, reprit Mme de Saint-Amand.

— Un secret honteux, continua Tristadou.

— Ah! mon Dieu! s'écria M. Rigolet.

— Ce beau *mirliflor*, ajouta la Saint-Amand d'un ton dédaigneux, cet avocat...

— Eh bien?

— Eh bien! il n'est pas plus avocat que moi.

— Oh ciel! Qu'est-il donc?

— Il n'est rien.

M. Rigolet respira. Cet exorde lui avait fait croire que Maxime était pour le moins un meurtrier ou un chef de voleurs.

— Ce prétendu docteur Fraynel, reprit l'impitoyable Tristadou, ce pékin à qui vous avez donné la place d'honneur à table auprès de vous, il y a huit jours...

— Eh bien!

— Eh bien! il n'est pas plus médecin que vous et moi.

— Ah! bah!

— C'est un simple expéditionnaire du ministère de l'intérieur.

— Ah! mon Dieu! murmura Mme de Saint-Amand en rabattant son voile sur son visage.

— Vous m'étonnez, balbutia M. Rigolet; qui donc a pu vous dire?...

— Nous avons été aux informations, et nous avons découvert le pot aux roses.

Et en même temps, avec une volubilité vraiment surprenante, Mme de Saint-Amand et son partner se mirent à détailler à la fois, en criant à qui mieux mieux, l'un en basse continue, l'autre en soprano aigre, tous les renseignements qu'ils avaient recueillis sur l'existence fort peu mystérieuse de Maxime et d'Oscar, le tout, comme on le pense bien, orné d'amplifications et d'exagérations de toute espèce. La bonde était lâchée, et il n'y avait plus moyen de les retenir. Lorsqu'ils s'arrêtèrent enfin, épuisés et hors d'haleine, M. Rigolet, qui avait été vingt fois sur le point de se boucher les oreilles, se renversa dans son fauteuil avec un air digne qui eût fait envie à son ancien chef de bureau, et voici le langage qu'il leur tint :

— Ma bonne madame de Saint-Amand, mon cher monsieur Tristadou, je vous suis on ne peut plus reconnaissant de l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma fille et à moi. Je pense comme vous que MM. de Courseulles et Fraynel sont fort coupables de s'être présentés à moi sous un titre supposé, alors que l'un et l'autre avaient des droits à toute ma sympathie comme ayant exercé ou exerçant encore des fonctions administratives.

— Oui, interrompit Tristadou avec dédain, des fonctions de surnuméraire et d'expéditionnaire.

— Monsieur, reprit le vieux bureaucrate avec un peu de hauteur, il n'est pas donné à tout le monde de devenir commis principal, entendez-vous? Ces deux messieurs sont également coupables d'avoir fait des dettes, mais cela ne regarde qu'eux ou leur famille. Quant aux projets de séduction que M. de Courseulles aurait pu former envers Mlle Rigolet, je suis parfaitement tranquille; car ma fille a des principes, ma fille a été élevée dans le meilleur pensionnat, ma fille est tout le portrait de sa mère, et jamais ma défunte... Cependant, comme il importe de couper court aux bruits fâcheux dont vous venez de vous rendre auprès de moi les organes, je suis déterminé à rayer aujourd'hui même MM. de Courseulles et Fraynel de la liste de mes pensionnaires. Seulement, comme il me répugne d'annoncer moi-même cette mesure de rigueur à un jeune homme qui s'est toujours montré à mon égard plein de politesses et de prévenances, j'espère que M. Tristadou voudra bien compléter l'œuvre qu'il a entreprise, en engageant M. de Courseulles à prévenir un éclat fâcheux et à se retirer volontairement.

— Oui, certes, je le ferai, s'écria M. Tristadou en se levant brusquement de son siége, et il faudra qu'il file doux; autrement il aura affaire à moi, et je lui prouverai qu'un ancien officier...

— Ah! Tristadou! Tristadou! s'écria Mme de Saint-Amand tout en larmes, j'espère que vous ne vous battrez pas avec ce grand fat; songez que vous me l'avez promis.

— Madame, balbutia l'ex-commis aux vivres, un peu confus de la familiarité d'une apostrophe qui semblait accuser entre lui et la sectatrice effrénée du jeu de volant un certain degré d'intimité, un officier n'a que sa parole.

— Et, ajouta M. Rigolet en se penchant à l'oreille de la Saint-

Amand avec un petit sourire qui en disait plus qu'il n'était gros, je vous garantis, moi, qu'il la tiendra.

Il se passa ce jour-là après le dîner deux événements assez importants dans la pension Rigolet : Maxime de Courseulles, qui s'était promené dans le jardin une bonne heure avec son ami Oscar Fraynel, rentra seul au salon, alors qu'il faisait déjà nuit close. Il paraissait triste, et contre son habitude, il ne s'approcha point de Mlle Hermance, qui était occupée à jouer des préludes et des thèmes de souvenir sur son piano. Le vieux professeur de latin le contempla d'un air goguenard et lui dit :

— Qu'avez-vous donc fait de votre ami, monsieur de Courseulles? Je ne le vois point avec vous; qu'est donc devenu ce fidèle Achate, *fidus Achates?*

— Une affaire l'a forcé de se retirer, répondit Maxime, et il m'a chargé de présenter à la société ses excuses et ses regrets.

— Ne le verrons-nous pas demain?

— Je ne le pense pas. Aussi bien suis-je dans l'obligation de prendre moi-même congé ce soir de toutes les personnes ici présentes, car je pars demain matin pour un petit voyage; mon oncle me mande auprès de lui.

En parlant ainsi, il avait les yeux fixés sur Hermance, qui devint fort pâle et dont les doigts tremblants cessèrent tout à coup de faire résonner les touches du piano.

A ce moment Tristadou venait d'entrer lui-même dans la salle, et M. Rigolet, profitant de la surprise générale, s'approcha de lui et lui dit tout bas :

— Combien je vous remercie du service signalé que vous venez de me rendre! A-t-il fait bien des difficultés.

— Pas mal, répondit l'ex-commis aux vivres avec importance. Mais vous comprenez qu'on résiste rarement à un officier, alors qu'il emploie certains arguments.

— Chut! interrompit vivement M. Rigolet, qui se repentait déjà d'avoir mal jugé de la bravoure de son commensal; le voilà qui vient à vous.

En effet, Maxime se tenait alors devant Tristadou, auquel il disait d'un ton plein de mauvaise humeur :

— Il me semble que je vous ai vu plusieurs fois, ce soir, rôder auprès de moi dans le jardin. Que diable avez-vous donc à me dire, monsieur Riz-pain-sel?

Un éclat de rire violent, immense, unanime, malgré les efforts de plusieurs pour l'étouffer, accueillit ces dernières paroles, et Tristadou, plein de confusion, d'effroi et de rage concentrée, ne put que balbutier en réponse :

— Je ne sais pas... je ne me rappelle... mais... je vous assure que je n'avais... absolument rien à vous dire.

— A la bonne heure! repartit Maxime en lui tournant le dos.

Ce même soir, vers minuit, comme tout le monde était couché dans la pension Rigolet et que toutes les lumières étaient éteintes, un léger bruit retentit sous la fenêtre de Mlle Hermance, située au premier étage. Cette fenêtre était demeurée entr'ouverte, sans doute à cause de la chaleur du jour, toutefois la jalousie était soigneusement baissée à l'extérieur. Bientôt une échelle portée par une main invisible vint s'appliquer à la muraille, juste auprès de la fenêtre, puis une forme masculine se mit à grimper avec agilité et précaution à la fois les degrés de l'échelle jusqu'à la hauteur du balcon. Parvenu à ce point important, le fantôme, l'inconnu (tout ce qu'on voudra), souleva discrètement la jalousie, et s'insinuant sous ce fragile et impuissant rempart, il enjamba fort lestement la fenêtre.

Est-il besoin d'apprendre au lecteur quel était le galant Almaviva qui escaladait ainsi le balcon de sa charmante Rosine.

VI.

L'AMOUR A LA HUSSARDE.

— Au voleur! au voleur! s'écria à ce moment sous la fenêtre une véritable voix de Stentor.

Cette voix était celle de l'odieux Riz-pain-sel, qui, ayant surpris quelques fragments de la conversation de Maxime et d'Oscar dans le jardin, avait fait le guet toute la soirée avec la Saint-Amand et accomplissait ainsi leur commune en vengeance. En même temps, l'échelle dont M. de Courseulles s'était servi pour pénétrer dans la chambre de Mlle Hermance fut enlevée. Bientôt, aux cris désespérés que poussait l'ex-commis aux vi-

vres, toutes les fenêtres de la pension Rigolet s'ouvrirent successivement, et en moins d'une minute une douzaine de têtes arrachées violemment au premier sommeil s'en vinrent grimacer à la lueur d'autant de bougeoirs ou de rats de cave sur tous les points de la façade du bâtiment, échangeant avec terreur les interpellations suivantes, variées sur tous les tons de l'échelle vocale :

— Qu'est-ce donc?

— Que se passe-t-il?

— De quel côté les a-t-on vus?

— Ont-ils des armes?

— Il faut envoyer chercher la garde!

— Oui, oui, le poste de la ligne et la garde nationale!

— Où est M. Rigolet?

— Il faut réveiller M. Rigolet!

— M. Rigolet doit nous défendre!

Ici, Tristadou, qui venait d'atteindre son but, jugea devoir prendre la parole.

— Ne craignez rien, s'écria-t-il, je suis là, et quel que soit le nombre des voleurs, il ne saurait effrayer un ancien officier comme moi. D'ailleurs, je suis armé et je les *attends*.

Le fait est que le soi-disant officier avait cru devoir, par mesure de précaution, se charger d'un arsenal complet, ordinairement appendu en guise d'épouvantail aux parois de sa chambre. Cet arsenal consistait en une paire de pistolets depuis longtemps hors d'usage, un sabre rouillé et une épée si exactement adhérente au fourreau qu'on avait toujours essayé en vain de l'en extraire.

— Tout cela est bel et bon, reprit une voix de fausset claire et perçante qui venait d'en haut de la maison, mais où sont les voleurs? *ubinam latrones?*

Et à la lueur d'un rat de cave, une tête de satyre, coiffée d'un bonnet de coton, se détacha d'une lucarne près de la toiture.

— Si vous aimez tant à les voir, reprit Tristadou d'une voix tonnante, descendez donc, lâche débitant de latin, ils sont entrés dans la chambre de Mlle Rigolet.

Ces derniers mots étaient le coup de fouet que l'acteur réserve pour la fin de sa tirade, afin de stimuler l'enthousiasme

des chevaliers du lustre. Ils produisirent un effet immense. L'égoïsme, cet instinct vivace de notre nature qui, nulle part peut-être, ne pousse des racines aussi profondes et ne s'épanouit aussi triomphalement que dans les pensions bourgeoises; l'égoïsme fut un moment vaincu; tous les pensionnaires du sexe masculin quittèrent leur fenêtre, et s'habillant à la hâte, ils coururent tumultueusement à la défense de leur idole et de leur reine. Quant aux *dames*, elles se mirent, pour le coup, à crier encore plus fort que M. Tristadou :

— Au voleur! au voleur!

Au milieu de tout ce tumulte, le lecteur est sans doute curieux de savoir ce qu'était devenu le beau Maxime. Il avait, comme on l'a vu, escaladé le balcon, et le cœur palpitant d'un doux émoi, il avait pénétré dans la chambre de Mlle Hermance, mais en entendant les bruits du dehors, en reconnaissant surtout la voix d'un homme qu'il avait le soir même cruellement offensé, il demeura cloué sur le carreau, l'oreille aux aguets, se demandant s'il devait avancer ou reculer.

Dans le métier de séducteur qu'il exerçait habituellement, Maxime s'était assez souvent trouvé dans des positions plus ou moins périlleuses, mais alors il était sûr de trouver une auxiliaire dévouée dans la personne pour laquelle il affrontait le péril. Jusqu'à ce moment, au contraire, Mlle Hermance ne lui avait donné aucun droit de compter sur sa coopération. Sans doute il avait quelque raison de penser qu'il n'était pas indifférent à cette jeune fille, mais d'une semblable présomption à une assistance effective il y a bien loin. Aussi Maxime commençait-il à ne pas envisager sans quelque inquiétude l'issue de l'aventure dans laquelle il s'était si témérairement engagé sur la foi et d'après les conseils d'Oscar Fraynel, et il pestait déjà mentalement contre l'amour et les dénoûments à la hussarde.

Quant à Hermance, dans l'innocence de son âme, elle était bien loin de se douter de tout ce qui se passait à cause d'elle, et après avoir peut-être versé bien secrètement quelques larmes sur le départ de Maxime, elle avait fini par s'endormir d'un profond sommeil. Le bruit paisible et régulier de sa respiration annonçait même que les puissantes vibrations de la basse-taille de

M. Tristadou n'avaient pas eu le pouvoir de troubler son repos. On dort si bien à dix-huit ans !

Tout à coup, un nouvel incident vint compliquer la position déjà fort critique du beau Maxime. Au bruit des interpellations qui se croisaient au dehors d'une fenêtre à l'autre, et qui rendaient de ce côté toute retraite impossible, quand bien même à cette retraite n'aurait pas été attaché le risque de se rompre le cou, un bruit d'une nature non moins alarmante vint se joindre au dedans. On frappa avec violence à la porte de la chambre, et la complice de Riz-pain-sel, Mme de Saint-Amand, s'écria à travers le trou de la serrure :

— Ouvrez ! ma chère belle, ouvrez vite et n'ayez nulle crainte des voleurs. Voici monsieur votre papa qui arrive avec main-forte à votre secours.

Cette fois le bruit était si fort et si rapproché qu'il aurait fallu une bonne volonté plus qu'ordinaire pour ne point l'entendre. Hermance se réveilla en sursaut et sauta à bas de son lit. Qu'on juge de sa terreur lorsqu'elle aperçut alors distinctement dans sa chambre, à deux pas devant elle, une espèce de fantôme masculin qu'elle ne reconnut pas d'abord. A cette vue, la pauvre enfant poussa un cri, mais elle n'eut pas la force de faire un mouvement ni d'articuler une parole, et s'enveloppant chastement dans les rideaux de son lit, elle demeura ainsi debout à son chevet et demi-morte de frayeur.

A ce moment, Maxime qui eût, quelques heures auparavant, engagé une bonne part de l'héritage de son oncle, pour pénétrer dans cette bienheureuse chambrette, eût à coup sûr abandonné le reste de grand cœur pour s'en voir dehors. Aussi, désireux de s'affranchir à tout prix des conséquences de sa coupable tentavive, il prit une résolution désespérée et s'élança d'un bond à la porte de la chambre, bien déterminé à étrangler au besoin la Saint-Amand si elle osait s'opposer à sa fuite. Déjà il était parvenu, bien qu'à tâtons, à mettre la main sur la clef, et comme la serrure était fermée en dedans à double tour, il tournait cette clef pour la seconde fois, lorsque la porte s'ouvrit avec un tel fracas qu'il faillit en être renversé, et M. Rigolet, en personne, ayant à sa droite, en guise d'aide de camp, sa servante Catherine armée d'une pelle et d'une lanterne, se

précipita courageusement dans la chambre tenant lui-même à la main son ancien fusil de garde national.

L'aspect que présenta alors ce réduit serait digne des pinceaux d'un artiste de genre. Au fond Mlle Hermance,

Dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil,

était toujours enveloppée dans les rideaux de son lit et l'on distinguait seulement ses pieds blancs et nus sur le tapis, mais il fallait deviner son visage. Sur le devant du tableau on aurait pu voir M. Rigolet coiffé d'un madras qui affectait la forme de turban et se mariait d'une étrange façon à ses lunettes. Il avait l'air inquiet, mais toujours digne, bien qu'il fût en simple camisole de laine et en pantalon à pieds. Derrière lui se tenaient tremblants et à moitié endormis les quatre ou cinq pensionnaires qui avaient osé s'introduire à sa suite dans la chambre de sa fille. Tous portaient des costumes analogues au sien, mais en fait d'armes, ils n'avaient guère, comme Catherine, que des pelles ou des pincettes, plus leur bougeoir ou leur rat-de-cave. Quant à cette belliqueuse caméristé, elle était en camisole, en jupon court et en cornette. Enfin, du côté opposé du tableau, seul, confus et baissant l'oreille, le grand, le beau *don Juan* de Courseulles cherchait à se dissimuler dans un angle obscur de la chambre.

A cet aspect, M. Rigolet sembla frappé de la foudre, et dans son saisissement, il laissa tomber son fusil par terre, pendant que les pensionnaires échangeaient entre eux des regards scandalisés; mais bientôt redevenu maître de lui-même, il adressa à ses acolytes un geste plein de douleur et de majesté.

— Messieurs, leur dit-il, je vous remercie de votre assistance, je n'en ai plus besoin maintenant; sortez, sortez donc!

Là-dessus, ayant fait signe à Catherine d'allumer un flambeau et de clore la fenêtre, il poussa tout son monde à la porte qu'il referma lui-même à double tour, et il ne resta plus dans la chambre à coucher que trois personnages, le père, la fille et

l'amant. Ce fut, comme de raison, le premier des trois qui prit la parole.

— Cachez-vous, mademoiselle, cachez-vous, vous avez raison! s'écria le vieux bureaucrate en croisant ses bras sur sa poitrine; vous êtes indigne du nom que vous portez, indigne de l'éducation que vous avez reçue dans les meilleurs pensionnats; je vous renie pour ma fille!

Mais le pauvre homme n'était pas en état de se soutenir longtemps à un tel diapason, et la tendresse paternelle reprenant bientôt le dessus sur la colère, il balbutia, les larmes aux yeux et en se laissant tomber sur une chaise :

— Ah! Hermance, Hermance, je n'aurais jamais cru cela de toi!

Ici, Maxime jugea de son devoir d'intervenir, et s'avançant auprès de M. Rigolet :

— Monsieur, lui dit-il, je reconnais combien ma conduite a été coupable, mais votre fille est innocente, je vous en donne ma parole d'honneur; elle ignorait complétement un projet que je me repens sincèrement d'avoir cherché à mettre à exécution.

— Oui, papa, murmura derrière son rideau Hermance tout en larmes, je t'assure que je l'ignorais.

— Je te crois, ma fille, je te crois, reprit M. Rigolet vivement ému; mais alors la conduite de monsieur à ton égard, au mien, n'en est que plus abominable. S'introduire dans une maison honnête pour suborner une pauvre jeune fille, l'espoir, la consolation d'un vieillard! la perdre de réputation! Car enfin, monsieur, quand vous iriez crier par dessus les toits que ma fille est innocente, tout le monde refuserait de vous croire maintenant. Ah! c'est indigne, c'est affreux, cela, entendez-vous!

Et le père courut embrasser sa fille.

— Monsieur, reprit Maxime, qui ne put s'empêcher de partager un moment l'émotion du vieux bureaucrate, accablez-moi de reproches, car je sens que je les ai mérités. Je vous le répète, je suis pénétré de remords, et s'il était en mon pouvoir de vous offrir une réparation, je le ferais de grand cœur, quelque humiliante qu'elle pût être pour moi.

— Une réparation! répondit fièrement M. Rigolet : il n'en

est qu'une, monsieur, vous le savez bien, que vous avez à m'offrir en pareil cas, et votre conduite m'autorise à vous demander de me signer sur-le-champ un écrit par lequel vous allez reconnaître que, d'après le tort que vous avez fait à la réputation de ma fille, vous êtes disposé, si nous y consentons elle et moi, à lui donner votre main, et à en faire votre femme.

— Ma femme! balbutia Maxime éperdu.

— Monsieur, j'espère, pour votre honneur, que vous n'hésitez pas. Ma fille est belle, ma fille est pleine de talents et de qualités; elle a reçu une très-belle éducation dans les meilleurs pensionnats. Elle n'est pas riche, il est vrai, mais j'ai 22,000 fr. placés sur le grand-livre, et je les lui abandonne dès à présent; ma retraite me suffira. Je lui abandonne aussi l'établissement que j'ai fondé, à condition qu'elle me gardera comme pensionnaire. Que voulez-vous de plus?

Maxime était atterré. Pourtant, à cette perspective qui lui était présentée, de devenir chef de la pension Rigolet, son amour-propre se révolta et il répondit avec quelque fatuité:

— Monsieur, en vérité, croyez que je serais flatté de l'honneur de devenir votre gendre, mais vous oubliez une chose, c'est que je ne dépends pas de moi. J'ai un oncle, monsieur, un oncle qui est riche, un oncle qui est vicomte, et qui doit me laisser son titre et toute sa fortune. Vous comprendrez aisément qu'avant de signer l'écrit que vous réclamez de moi, je dois demander à mon oncle, s'il ne verra pas, sans quelque déplaisir, l'alliance de la maison de Courseulles avec la maison... Rigolet.

Il y a des circonstances dans la vie où le caractère le plus doux, le plus placide, le plus inoffensif, se modifie instantanément, et où, pour employer une antithèse bien usée, mais parfaitement juste, l'agneau se fait loup. M. Rigolet, qui, durant tout le cours de son existence avait humblement plié sa tête sous le joug varié que s'étaient plu à faire peser sur lui femme, fille, pensionnaires, chefs, sous-chefs, employés, et même jusqu'à sa servante, M. Rigolet, à ces dernières paroles de Maxime, se redressa de toute sa hauteur, et s'approchant à son tour du jeune homme.

— Apprenez-lui, dit-il, que tous les honnêtes gens se valent.

S'il y a dommage pour quelqu'un dans l'union que je veux bien vous proposer, vous me forcez à vous dire que c'est pour les Rigolet et non pour vous.

— Oh, par exemple !

— Oui, monsieur, il y a dommage, parce que si ma fille est peu fortunée, elle n'en vaut pas moins mille fois mieux que vous qui êtes criblé de dettes, qui n'êtes pas avocat, et qui avez déjà mangé une bonne part de l'héritage de cet oncle dont vous me parlez. Eh ! d'ailleurs, qu'est-ce que me fait, à moi, l'héritage de votre oncle ? Cet héritage rendra-t-il à ma fille sa réputation que vous avez ternie? Je ne le connais pas, moi, monsieur votre oncle. C'était à vous, son neveu, à vous souvenir de lui et à ne pas faire ce que vous avez fait. Vous avez agi différemment ; tant pis pour vous, monsieur ; le vin est tiré il le faut boire, et vous pourriez être, je crois, plus à plaindre. Allons, monsieur, voici une plume et de l'encre : écrivez ! écrivez !

A ce moment, Mlle Hermance dégagea sa charmante tête d'entre les rideaux de son lit, et d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Non, papa, s'écria-t-elle, je t'en supplie à genoux, renonce à ce projet ! J'aime encore mieux que tout le monde me croie coupable que de devenir ainsi la femme de M. Maxime de Courseulles !

— Écrivez ! écrivez ! reprit l'ex-commis principal, devenu impitoyable.

Pendant ce temps, muet, irrésolu, le beau Maxime ne pouvait s'empêcher d'attacher un regard furtif sur deux beaux yeux qui empruntaient à leurs larmes mêmes un éclat irrésistible. Il était d'ailleurs dans une de ces positions délicates où nous souhaitons à chacun de nos lecteurs de ne se trouver jamais, et où il n'est guère donné de réfléchir. Bref, il se détermina à faire, comme on dit, contre fortune bon cœur, et prenant la plume que lui tendait M. Rigolet, il écrivit sous la dictée du vieux bureaucrate l'engagement d'honneur de réparer le préjudice qu'il avait causé à la réputation de sa fille, en lui donnant sa main.

Dès que l'écrit fut signé, M. Rigolet le relut attentivement de peur de surprise ; puis, satisfait de cet examen, il s'écria :

— Maintenant, monsieur, ou plutôt mon cher gendre, tout

est effacé, tout est oublié, et vous pouvez embrasser votre future.

Maxime ne se le fit pas dire deux fois, et c'était bien le moins qu'après tant de tribulations il emportât ce modeste souvenir de son escalade. Mlle Hermance, bien rouge et bien confuse, tendit à travers la fente des rideaux son joli visage, sans trop de résistance; puis son père l'ayant embrassée à son tour, elle se recoucha. Maxime et M. Rigolet, après avoir pris congé d'elle, ne tardèrent pas à en faire autant. Il pouvait être alors environ deux heures du matin; mais il y a tout sujet de penser que ni le père, ni la fille, ni l'amant ne dormirent beaucoup le reste de cette nuit-là.

Le lendemain de grand matin, Oscar Fraynel s'en vint trouver Maxime, qui était encore au lit.

— Eh bien, lui dit-il d'un air mystérieux, tu as suivi mes conseils?

— Certainement.

— A la bonne heure! mais je te trouve un visage bien extraordinaire! Ah dame! une séparation, c'est cruel! je conçois cela. A propos, ta place est retenue pour aujourd'hui à dix heures du matin aux messageries royales. Tiens, voici le bulletin; coupé n° 1; tu auras un coin; remercie-moi.

Maxime prit le bulletin, le roula machinalement et d'un air distrait entre ses doigts, puis l'ayant approché d'une veilleuse qui brûlait encore sur sa table de nuit, il s'en servit pour allumer une cigarette.

Qu'est-ce que tu fais donc là mon bon? dit Oscar; est-ce que tu deviens fou?

A cet instant, on frappa à la porte de la chambre.

— Entrez! s'écria Maxime.

M. Rigolet parut. Il avait toujours l'air digne mais joyeux.

— Bonjour, beau-père, murmura Maxime d'un ton mélancolique.

— Tais-toi donc! reprit vivement Oscar à voix basse; s'il t'entendait!

M. Rigolet sourit et répondit en tendant la main à M. de Courseulles:

— Bonjour, mon gendre.

Oscar Fraynel faillit tomber à la renverse, et il balbutia tout bas à l'oreille de son ami :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie, reprit de même le beau Maxime, que tu es un sot avec tes conseils, et que voilà où conduit l'amour à la hussarde. J'épouse Mlle Rigolet.

— Ah diable ! dit Oscar en se mordant les doigts; et l'héritage de mon oncle?...

VII.

MON ONCLE, LE VICOMTE.

La pension Rigolet apprit sans surprise un dénoûment que chacun avait prévu et dont on feignit, en gens bien élevés, d'ignorer complétement la cause déterminante, bien que dans le petit comité on ne se gênât nullement pour se dédommager de la réserve qu'on s'imposait en public. Maxime et Hermance eurent à subir les félicitations de tous les pensionnaires, y compris Mme de Saint-Amand et M. Riz-pain-sel qui se montrèrent en cette circonstance d'une merveilleuse hypocrisie. Ce dernier poussa même les choses jusqu'au point de proclamer hautement que celui qui se permettrait la moindre équivoque soit en français, soit en langue étrangère, sur l'aventure nocturne dans laquelle il avait joué un si grand rôle, aurait affaire à lui; et en parlant ainsi, il avait les yeux fixés sur le vieux professeur, qui affecta de se moucher avec beaucoup de lenteur. Toujours est-il que, comme cela arrive assez souvent aux méchants, le Tristadou et la Saint-Amand avaient, avec d'assez mauvaises intentions, selon toute apparence, acquis des droits à la reconnaissance du père et de la fille pendant cette mémorable nuit de la fin d'août 1831. Aussi M. Rigolet fit-il mettre un papier neuf dans la chambre de Mme de Saint-Amand, et M. Tristadou se vit attribuer, à table, un rond de serviette d'honneur. Enfin, Mlle Hermance renonça, à partir de ce moment, à l'usage très-périlleux et contre lequel nous ne saurions

trop prémunir nos lectrices, de dormir la fenêtre ouverte dans les nuits d'été, même avec une jalousie baissée.

Maxime, de son côté, avec son caractère plein d'insouciance, s'accoutuma assez aisément à l'idée de devenir le mari d'une jeune et charmante personne, dont les grâces et les attraits compensaient bien ce qu'il pouvait y avoir de médiocre dans sa dot et dans sa position sociale. Il n'était pas jusqu'à l'oncle qu'on ne conservât quelque espoir d'attendrir, et voici sur quel fondement reposait cet espoir.

D'après les conseils de son ami Oscar Fraynel, Maxime avait écrit au vieux gentilhomme une longue épître où il avait franchement reconnu tous ses torts et promis en même temps de les expier par sa conduite à venir. Retenu, avait-il dit, par le besoin de mettre ordre à ses affaires, il était dans l'obligation de ne point se rendre sur-le-champ au désir de son oncle, mais il ne tarderait pas à venir implorer lui-même son pardon à deux genoux. C'était une véritable confession générale que cette épître, et comme elle était d'ailleurs fort *incomplète,* elle ne pouvait manquer de produire son effet; car l'oncle dans le fond était un homme qui avait beaucoup d'affection pour son neveu, et il le prouva en envoyant une traite de deux mille francs à l'aide de laquelle Oscar apaisa les créanciers les plus récalcitrants et obtint la levée de la contrainte par corps. Les quelques lignes qui accompagnaient cet envoi étaient même assez encourageantes. D'abord, l'oncle tutoyait son neveu, et ensuite il terminait ainsi son message :

« Dépêche-toi de venir, grand vaurien, si tu veux trouver » encore des cailles et des perdreaux à tuer. Car depuis qu'on » nous a ôté le droit de faire pendre les braconniers, je crois » que les misérables ont juré de nous réduire à la grosse bête. »

Oscar Fraynel aurait voulu qu'on battît le fer pendant qu'il était chaud, et qu'on profitât de ces bonnes dispositions du vicomte de Courseulles pour le sonder sur la question du mariage. Dans le conseil qui fut tenu à ce sujet sous la présidence de M. Rigolet, l'ex-commis principal appuya beaucoup cette motion, proposant même de rendre M. Fraynel porteur de cette nouvelle missive et de lui confier le soin d'aller chercher la réponse. On pense bien qu'Oscar s'empressa de décliner cet honneur, et il avait, comme on l'a vu plus haut, de fort bon-

nes raisons pour cela. D'ailleurs, il fut vivement soutenu dans cette occasion par son ami Maxime, qui avait pris en aversion les dénoûments brusqués. Ce dernier se montra inébranlable sur ce point. Il connaissait son oncle, ses préjugés de caste, et il ne doutait pas que le vieux gentilhomme ne refusât obstinément son approbation à un mariage si essentiellement contraire à toutes ses idées. Il se rappelait à cet égard l'avoir entendu raconter dans son enfance qu'afin d'empêcher une mésalliance dans sa famille, il avait forcé l'un de ses cousins, qui portait le même nom que lui et qui allait épouser la fille d'un procureur, à se battre en duel avec lui, et qu'il l'avaït tué, bien qu'il lui fût fort attaché ; le vicomte de Courseulles ne manquait jamais d'ajouter qu'il avait été au désespoir d'un pareil événement, mais que, toute réflexion faite, il s'était consolé en songeant qu'au moins il ne serait pas dit qu'un Courseulles avait dérogé.

En conséquence de ces explications, il fut convenu qu'on se marierait sans prévenir l'oncle, qui, de cette façon, ne pourrait mettre aucune opposition au mariage. Une fois la chose faite, il serait toujours temps d'aller le trouver. Hermance était jolie ; elle se jetterait aux genoux du vieux gentilhomme, qui crierait beaucoup, et, comme tous les oncles du monde, finirait par donner son pardon et son héritage.

Ce plan arrêté, l'on ne songea plus qu'à se bien divertir. C'étaient tous les jours nouveaux plaisirs ; car on pense bien que les deux mille francs n'étaient point passés intégralement entre les mains des créanciers. D'ailleurs, Oscar Fraynel était de ces hommes industrieux qui savent toujours retirer quelques bons débris d'un naufrage. Aussi, les parties de spectacle et de campagne allaient leur train, sans compter les glaces au Jardin-Turc et autres menues jouissances dans lesquelles les convives ordinaires de M. Rigolet avaient bien de temps à autre leur petite part, ce qui, les empêchait de faire de l'opposition au nouveau régime. D'ailleurs, peu leur importait que Mlle Hermance contractât mariage, pourvu qu'elle ne quittât point la pension ; et ils étaient assurés de ce résultat.

Oscar Fraynel, qui était devenu grand-maître de cérémonies, se multipliait pour remplir dignement cette partie de sa tâche. Il était impossible d'être plus fécond et plus inventif pour di-

vertir la société habituelle de la pension Rigolet, car Maxime, nous avons déjà eu occasion de le faire remarquer, avait peu de ressources dans l'esprit et partant dans la conversation. Il était de cette espèce particulière de beaux bruns (il y en a aussi de blonds) qui se laissent volontiers amuser, aimer, soigner, et qui se débarrasseraient de bon cœur de la fatigue de penser, si quelqu'un était en état de leur rendre ce service; gens profondément insouciants, apathiques et endormis, qu'une maligne fée sans doute transplanta, un beau jour, pour leur faire pièce, de quelque indolente contrée d'Asie, dans notre actif et industrieux pays de France, après leur avoir enlevé leur turban et leur pipe.

C'était Oscar qui organisait toutes les parties et qui en était le boute-en-train. C'était encore lui qui, après le dîner, au salon, donnait les soirées déjà longues du mois de septembre, en chantant des chansons comiques que Mlle Hermance avait la bonté d'accompagner sur son piano; il contrefaisait les principaux acteurs de la capitale, il imitait les cris des animaux, il tirait les cartes aux dames, le tout à la grande satisfaction de l'assemblée qui se pâmait de rire, rien qu'en le voyant entrer. Bref, grâce à cet utile auxiliaire, l'âge d'or était revenu pour la pension Rigolet. M. Riz-pain-sel ne querellait plus personne, et il avait taillé ses moustaches; le professeur de latin ne débitait plus qu'une médiocre quantité de sa marchandise, et Mme de Saint-Amand que, par un détestable calembourg, ses ennemis politiques appelaient tout bas Mme de Cinq-Amants, ne semblait plus occupée que du soin d'en chercher un sixième, tant elle faisait d'aimables agaceries à tout le monde.

Le premier et le deuxième dimanches de septembre, les bans du mariage de Maxime et d'Hermance furent publiés à l'église Saint-Paul, rue Saint-Antoine, ainsi qu'à la municipalité du huitième arrondissement à la Place Royale, et le mariage fut arrêté pour le 18. On était alors au 15, jour de la signature du contrat, qui devait être solennisé, comme c'est l'usage, par une soirée extraordinaire. Mlle Hermance avait engagé quelques-unes de ses anciennes camarades de pension. Oscar s'était chargé d'amener quelques jeunes bureaucrates du ministère de l'intérieur, et l'ancien chef de bureau de Rigolet qui devait servir de témoin à sa fille, avait daigné promettre de

venir dîner et d'honorer le *thé* de sa présence. Il pouvait être environ trois heures et demie. Tout le monde, dans la pension Rigolet, était à sa toilette, sauf le beau Maxime, qui était sorti en cabriolet pour aller chercher un bouquet à sa future à la Chaussée-d'Antin, trouvant que les bouquets qu'on fabriquait au Marais sentaient d'une lieue la rentière. Comme M. Rigolet était en train de se faire la barbe, Catherine entra dans sa chambre.

— Que me voulez-vous? dit l'ex-commis principal d'un air fort affairé; vous savez bien que j'ai défendu expressément qu'on me dérangeât sous aucun prétexte.

—Dame ! monsieur, ce n'est pas ma faute, reprit la servante; il y a là un monsieur *d'âge* qui veut absolument vous voir.

— Vous a-t-il dit son nom ?

— J'ai oublié de lui demander cela.

— Vous êtes une sotte !

— Mais ce monsieur a un ruban à son habit. Cela vous le fera peut-être reconnaître.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria M. Rigolet en essuyant son rasoir, serait-ce déjà mon chef de bureau ? Donnez-moi vite de l'eau, que je me lave la figure.

— Oh ! il est bien drôle, allez ! ce monsieur !

— Impertinente ! un chef de bureau !

— Dame, monsieur, je ne le connaissais pas, moi; et puis, si vous saviez, il m'a donné une petite tape sur la joue.

— Hein ! plaît-il ? cela m'étonne de sa part : cela n'est pas convenable.

— Et puis, il m'a mis dans la main cette pièce d'or.

— Décidément, ce n'est pas mon chef de bureau. Qui donc ce peut-il être ? M. le secrétaire-général peut-être ! Passez-moi vite mon habit, mon habit noir. Ma cravate est mal mise, mais cela vaut mieux que de faire attendre un personnage de cette importance.

Et M. Rigolet, déjà tout essoufflé, se précipita au salon, où l'attendait le visiteur mystérieux annoncé par Catherine.

C'était, en effet, un homme *d'âge*, comme l'avait baptisé la servante, bien qu'il fût assez difficile de déterminer cet âge, car sa tournure leste et dégagée, sa figure vive et sémillante présentaient un contraste piquant avec les quelques rides qui

commençaient à sillonner son front, et qui seules dans toute sa personne accusaient les approches de la vieillesse. Il était de petite taille et de peu de corpulence. Ses yeux vifs comme dans la première jeunesse, et fort spirituels, brillaient ainsi que deux escarboucles au-dessus de ses joues encore fraîches et rondelettes, et ses dents étaient encore blanches et fort bien rangées. Il était resté fidèle au culte de la poudre et avait la coiffure militaire en usage sous Louis XV et Louis XVI avec une petite queue fort coquettement nouée à la hauteur de la nuque par un ruban de soie noire. Cette coiffure, au surplus, était parfaitement en harmonie avec sa mise un peu surannée, qui présentait une sorte de compromis entre les modes de tous les régimes depuis 89 jusqu'à la restauration. C'est ainsi qu'il portait une culotte courte en velours à côtes, avec des bottes à revers et un habit bleu de roi à larges boutons de métal, à l'une des boutonnières duquel était négligemment attaché le ruban de l'ordre de Saint-Louis. Cet habit était pourvu d'un collet de velours, montant outrageusement derrière le cou et affectant exactement la même couleur que les cheveux, avec lesquels il se confondait. Joignez à cela un gilet blanc de la façon de ceux en usage sous le directoire, des breloques de montre, une cravate noire, une chemise garnie d'un luxurieux jabot et des manchettes plissées, sous lesquelles apparaissaient à peine deux mains pleines de finesse et de distinction, et dont les doigts étaient surchargés de bagues. En effet, par une coquetterie empruntée également aux souvenirs d'une société déjà loin de nous, le nouveau venu tenait ses gants à la main. Dans cet attirail et avec ses airs légèrement évaporés, ce personnage eût sans doute paru souverainement ridicule aux *dandys* de 1831 comme aux *lions* de 1841, puisque nous avons jugé convenable depuis longtemps déjà de remplacer l'élégante désinvolture de nos pères par la raideur et la morgue britanniques. Il est vrai qu'en revanche cette heureuse modification nous procure, l'habit noir aidant surtout, une vague ressemblance avec les préposés des pompes funèbres.

— Monsieur, s'écria l'inconnu en s'élançant avec pétulance à la rencontre de M. Rigolet, je vous demande bien pardon de vous déranger. Au surplus, je ne vous retiendrai pas longtemps. Ce n'est pas mon habitude, et je vais droit au fait.

— Ce monsieur n'appartient pas à l'administration, murmura entre ses dents le vieux bureaucrate ; je m'étais trompé.

Et déjà défavorablement prévenu, il invita froidement l'inconnu à s'asseoir.

— Monsieur, reprit aussitôt ce dernier, on m'a parlé avec avantage de votre établissement.

— Monsieur, vous êtes bien honnête.

— Et je viens me mettre en pension chez vous.

— Monsieur, je vous remercie de l'honneur que vous voulez bien me faire, mais permettez-moi de vous dire qu'il m'est impossible de vous recevoir. Toutes les chambres dont je dispose sont louées, et tout au plus pourrais-je vous admettre en qualité de demi-pensionnaire.

J'attache pourtant, monsieur, une grande importance à me loger chez vous.

— Vous êtes bien bon, et je vous remercie.

— Je vous avouerai même que j'ai déjà fait transporter mes effets à votre domicile, ils doivent être maintenant ici près. Permettez que j'appelle mon valet de chambre : Barthélemy ! eh ! Barthélemy !

A ce moment, la porte du salon s'ouvrit, et un grand diable en livrée bleue, avec des passe-poils couleur orange, et à figure très-rébarbative, parut sur le seuil.

— Barthélemy, reprit l'inconnu, tous mes paquets sont-ils là?

Barthélemy fit un signe de tête affirmatif.

— C'est bien. Saluez monsieur, qui veut bien se charger de me loger ainsi que vous, et restez à cette porte, pour le cas où j'aurais besoin de vos services.

— Eh bien ! il est sans gêne, ce monsieur ! balbutia M. Rigolet, abasourdi. Mais, monsieur, ajouta-t-il en élevant la voix, dans la crainte d'avoir affaire à un sourd, j'ai l'honneur de vous répéter que je n'ai pas la moindre chambre disponible pour le moment.

— Permettez, monsieur, repartit l'inconnu avec beaucoup de politesse, il me semble que vous faites erreur... celle-ci ?...

— Celle-ci, monsieur? mais c'est mon salon.

— Ah ! c'est un salon ?

— Oui, monsieur, le salon où se réunissent le soir mes pensionnaires.

— Eh bien ! monsieur, je serai ici à merveille.

Ah ! par exemple.

— Oh ! je ne suis pas difficile, allez ! et j'ai plus d'une fois dans ma vie couché sur la dure. On me fera un lit de camp lorsque tout le monde sera parti, et mon valet de chambre ira coucher à l'écurie.

— Mais il n'y a pas d'écurie.

— Ah ! c'est différent. Eh bien, il ira coucher où il voudra ; cela le regarde.

— Mais, monsieur, mon salon ne sera pas libre aujourd'hui que fort tard dans la nuit ; car je marie ma fille, on signe ce soir le contrat, et j'ai une réunion à cette occasion. Ainsi, vous comprenez...

— Ah ! vous mariez mademoiselle votre fille ? Raison de plus, monsieur, pour que je reste. J'aime beaucoup les mariages, moi, cela m'amuse. N'ayant jamais été marié de ma vie, cela ne me retrace aucun fâcheux souvenir.

— Mais, monsieur, c'est une véritable tyrannie, et l'on ne s'impatronise pas ainsi chez les gens malgré eux.

— Soyez tranquille, monsieur, mon intention n'est point de vous importuner longtemps de ma présence. Voyons, est-ce la raison pécuniaire qui vous inquiète ? Vous n'avez qu'à parler. Fixez vous-même le prix de la pension ; je paie d'avance, c'est trop juste. Combien voulez-vous ?

Et en même temps l'inconnu tira de sa poche une bourse fort bien garnie, et où les pièces d'or étaient en grande majorité sur la menue monnaie blanche.

— Monsieur, s'écria M. Rigolet impatienté, je ne veux rien autre chose que de vous voir hors de mon établissement. Que diable ! suis-je le maître ici ? Il faut que cela finisse ; ma maison n'est pas une auberge. Je ne reçois ici que les personnes qui me conviennent. Il ne manque pas de pensions bourgeoises dans Paris, et vous pouvez bien en choisir une autre.

— Je vous demande un million d'excuses, monsieur, mais la vôtre me convient au mieux sous tous les rapports. J'avais des raisons particulières pour y venir, et.... et vous allez me trouver un peu entêté, mais que voulez-vous ? on ne se refait pas à mon âge, et je vous demande la permission de rester. Barthélemy ! eh ! Barthélemy !

Le colossal valet de chambre à figure rébarbative apparut de nouveau.

— Permettez, monsieur, que je répare un peu le désordre de ma toilette. Vous m'avez dit que vous attendiez du monde, et je ne saurais paraître devant vos hôtes et devant mademoiselle votre fille surtout, dans un tel négligé. Barthélemy, préparez-moi vite tout ce qu'il me faut.

— Monsieur, balbutia M. Rigolet avec colère, puisque je n'ai pas le talent de vous persuader, je sors, mais je vais chercher quelqu'un qui aura probablement ce bonheur.

— J'aurai grand plaisir, monsieur, à faire sa connaissance. A propos, à quelle heure le dîner?

Le vieux bureaucrate était tellement exaspéré qu'il sortit sans répondre à cette dernière question. Bien déterminé à se rendre sur-le-champ chez le commissaire de police et à requérir son assistance. La première personne qu'il rencontra fut Maxime qui rentrait en cabriolet avec un charmant bouquet pour sa future. M. Rigolet lui apprit en quelques mots ce qui se passait.

— Voilà un plaisant original! dit le beau Courseulles, mais il est inutile de faire du scandale, et je me charge, moi, du soin de le mettre à la porte. Veuillez seulement donner vous-même mon bouquet à Hermance.

Ayant ainsi parlé, Maxime se dirigea vers le salon, mais il trouva la porte fermée en dedans. Il frappa.

— Qui va là? dit une voix de l'intérieur; on n'entre pas: monsieur est à sa toilette.

— Ouvrez! répondit Maxime, qui crut devoir, dans cette circonstance sortir de son apathie habituelle; ouvrez, ou j'enfonce la porte!

Avant même qu'il eût terminé sa phrase, la porte roulait sur ses gonds, et Barthélemy, s'inclinant respectueusement devant lui, s'écriait:

— Eh mais! je ne me trompe pas! cette voix... c'est monsieur le chevalier.

— Grand Dieu! reprit Maxime, qui venait de jeter un coup-d'œil dans le salon, c'est mon oncle!

Et son visage devint, comme on dit vulgairement, de toutes les couleurs.

Le vicomte de Courseulles, car nos lecteurs ont sans doute reconnu depuis longtemps dans le mystérieux inconnu l'ex-mousquetaire du roi Louis XVI, le vicomte de Courseulles n'eut pas plutôt aperçu son neveu, qu'oubliant tous ses griefs contre lui, il lui tendit les bras. Maxime, dans son trouble, hésita un moment sur le parti qu'il prendrait, puis il finit par se jeter au cou du vieux gentilhomme qui l'embrassa tendrement.

— Ah ! mon drôle, s'écria ce dernier, il faut donc que ce soient les oncles maintenant qui viennent trouver les neveux? C'est le monde renversé, et je n'y connais plus rien. Si cela continue ainsi, ce seront bientôt les oncles qui feront l'amour et qui hériteront. Je n'en serais, pardieu, pas fâché pour ma part. Voyons çà, que je t'embrasse encore, grand mauvais sujet, quoique tu ne le mérites guère après tous les tours que tu m'as joués, et tâche de te défaire de ton air nigaud et embarrassé. Allons, allons, je ne suis pas méchant au fond, tu le sais bien. et d'ailleurs il faut que jeunesse se passe, comme dit le proverbe. Tu as fait des dettes, c'est mal, c'est fort mal ; eh bien ! que veux tu? J'en ai fait aussi, moi, dans mon temps; il m'arrive même encore d'en faire par-ci par-là. Il paraît que c'est dans notre sang, à nous autres Courseulles. Nous n'en mourrons pas pour cela, grâce à Dieu, ni l'un ni l'autre. Je vendrai ma métairie de Champeaux, qui ne me rapporte guère, et tout sera dit, n'est-ce pas? D'ailleurs je veux te marier, tu sais cela, parce que je commence à m'ennuyer de vivre seul. J'ai trouvé un mariage magnifique; 200,000 livres, rien que cela, sans compter les espérances, et une femme charmante par-dessus le marché. Tu m'en diras des nouvelles ! Mais réponds-moi donc. Est-ce que tes créanciers t'ont coupé la parole?

— Non, mon oncle, et je suis on ne peut plus aise de vous revoir.

— A la bonne heure ! Ah ça, mon garçon, quelle idée bouffonne t'est donc passée par le cerveau pour que tu sois venu te loger ici, au fond du Marais, rue des Tournelles? Mais c'est un quartier de catacombes que tu as choisi là, et je n'y ai pas encore aperçu une figure humaine, sauf une servante, je crois.

Comme le vicomte parlait ainsi, à travers la porte du salon, qui était restée toute grande ouverte, on vit apparaître une

taille féminine pleine de grâce et de souplesse : c'était Mlle Hermance qui venait d'achever sa toilette, et qui, impatiente de voir l'entrevue se prolonger si longtemps, arrivait elle-même pour en hâter le dénoûment. Maxime, en l'apercevant, sentit une sueur froide monter à son front, et, désirant au moins retarder de quelques intants une catastrophe devenue inévitable, il lui fit signe de se retirer, en ajoutant qu'il allait venir bientôt.

— Ah ! ah ! dit le vieux mousquetaire, qui ne put ainsi qu'entrevoir de loin le frais et joli visage de Mlle Hermance, mais qui était trop bon connaisseur pour qu'un simple coup-d'œil ne lui suffît pas, je comprends parfaitement ton affaire, monsieur mon neveu. Autant que j'ai pu en juger, elle est fort bien cette petite, et le quartier du Marais a désormais des droits à mon estime. Je te fais compliment, mon garçon. Voilà donc, monsieur, pourquoi vous laissiez votre oncle s'ennuyer seul dans son vieux château en vous attendant ! Fi ! fi ! vous dis-je. Aussi, pourquoi diable ne m'avoir pas écrit cela ! Je ne suis pas un Turc.

— Mais... mon oncle... Mlle Hermance... est la fille de M. Rigolet, qui tient cette pension.

— Ah ! diantre ! n'est-ce pas celle-là qui va se marier ?

— En effet... qui a pu vous dire?

— Très-bien, mon neveu, très-bien ! tu as dès lors des ménagements à garder, je conçois cela, et tu agis là en véritable gentilhomme que tu es. Mais le gendre ! où est-il ce gendre? je voudrais voir le gendre ! Entre nous, il doit avoir une bonne figure, n'est-ce pas ? Tu me le montreras. Je veux lui offrir du tabac dans ma tabatière, à ce gendre ! Oh ! c'est délicieux, parole d'honneur ! Vivat ! chevalier, vivat ! touche-là ! tu es digne de ton oncle.

En prononçant ces dernières paroles, le vicomte de Courseulles s'était laissé tomber dans un fauteuil, et il riait à gorge déployée, pendant que Maxime le regardait avec consternation.

Tout à coup, M. Rigolet, accompagné d'Oscar Fraynel en grande tenue, accourut dans le salon, et s'adressant à Maxime :

— Je vous le disais bien, s'écria-t-il, que vous n'en viendriez pas à bout mieux que moi. Il faut envoyer chercher le commissaire de police. Mais venez, venez vite, voici mon chef de

bureau qui vient d'arriver et il demande à vous voir. Venez, mon cher gendre, que je vous présente à lui.

— Son gendre ! s'écria le vieux gentilhomme en se relevant tout d'une pièce du fauteuil où il était presque couché ; son gendre ! lui ! C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ?

— Monsieur, répondit gravement M. Rigolet, je ne plaisante jamais, et monsieur sera mon gendre dans trois jours.

— Grâce, mon oncle, balbutia Maxime éperdu.

— Son oncle ! s'écrièrent à la fois M. Rigolet et Oscar Fraynel.

Et ce dernier se mit incontinent en devoir de gagner la porte.

Pâle et tremblant de colère, l'ex-mousquetaire de S. M. Louis XVI se retourna, saisit sa canne, qu'il avait déposée au coin de la cheminée, un beau jonc à tête d'or délicatement sculptée, et l'appliquant sur son genou pendant que de ses deux mains nerveuses il en étreignait avec violence chaque extrémité, il la brisa et en jeta les tronçons par la fenêtre ; puis, parodiant un mot célèbre du grand roi, il s'écria :

— Il ne sera pas dit que le vicomte de Courseulles a frappé un gentilhomme ; mais par la mordieu ! aussi vrai que j'ai brisé ma canne, ce mariage sera rompu.

VIII.

LE MOUSQUETAIRE ET LE BUREAUCRATE.

Il n'y a rien, si l'on en excepte la calomnie, qui se propage aussi vite que l'annonce d'un malheur. Bientôt retentit dans tous les recoins de la pension Rigolet, de la cuisine au grenier, cette désastreuse nouvelle : « M. le vicomte de Courseulles est arrivé et le mariage est rompu. » Mlle Hermance, qui recevait à cet instant même les compliments de l'ancien chef de bureau de M. Rigolet, fut prise d'une violente syncope et tomba entre les bras de ce respectable fonctionnaire. Il fallut l'emporter dans sa chambre, où elle passa le reste de la journée à pleurer. Les pensionnaires, qui avaient fait de leur côté de grands frais de oilette pour cette occasion mémorable, s'abandonnèrent aussi

à la plus vive douleur. Bref, dans l'espace de quelques instants, cette maison, tout à l'heure si pleine de gaieté et d'allégresse, ne présenta plus qu'un aspect de désolation et de deuil.

Seul, M. Rigolet crut devoir montrer quelque calme, au moins en apparence, et il déclara même qu'on dînerait comme à l'ordinaire. Dans les grands événements de la vie, les natures faibles et irrésolues supportent bien mieux les coups du sort que les caractères les plus énergiques, par cela même qu'habitués à se faire de grands chagrins des plus petites causes, elles ne sauraient exercer leur sensibilité au-delà de certaines limites. Pourtant, au fond de l'âme le bonhomme ne pouvait s'empêcher de faire des réflexions pleines d'amertumes sur un événement qui menaçait de briser toutes les plus chères espérances de sa fille. Avec cet instinct d'abnégation sublime que donne la paternité, il s'affligeait pour elle et non pour lui.

En donnant à Maxime la main d'Hermance, il n'avait considéré que le bonheur de sa fille, qu'il croyait intimement attaché à cette union, et ce bonheur, il le voyait compromis, peut-être détruit pour jamais. Pauvre Hermance ! comment supporterait-elle un coup si terrible? Un autre se fût peut-être préoccupé de la poignante blessure qui était faite à son amour-propre et de tant de chances de fortune et de considération en un moment évanouies; mais qu'importait tout cela au vieux bureaucrate? Il ne songeait qu'à une seule chose, à la douleur de sa fille. A cette pensée, de grosses larmes venaient par intervalles mouiller ses paupières, larmes qu'il renfonçait bien vite ou qu'il dissimulait sous ses bésicles, et il maudissait l'instant fatal où passant sur le boulevard Saint-Antoine, il avait conçu l'idée de fonder une pension bourgeoise.

Le dîner fut triste et silencieux, comme on le pense. Au dessert, Catherine entra dans la salle à manger et annonça que M. Barthélemy (elle était parvenue à retenir ce nom, attendu qu'il appartenait à un saint du calendrier) venait, de la part de son maître, demander si M. Rigolet était visible et si l'on pouvait lui parler.

Nous avons négligé d'apprendre au lecteur qu'aussitôt après l'opération solennelle du bris de la canne avunculaire, Maxime avait demandé à M. Rigolet de le laisser seul avec son oncle, et que le pauvre commis principal, tout désorienté, avait jugé

convenable de déférer immédiatement à cette demande, aimant mieux laisser au jeune homme le soin d'essuyer le premier feu. C'était donc, sans aucun doute, le résultat de cette importante entrevue qu'il s'agissait d'apprendre de la bouche même du vicomte, et M. Rigolet en éprouva un violent battement de cœur.

Quel pouvait être ce résultat ? Sans doute, il y avait tout sujet de penser qu'il ne serait point satisfaisant, et cependant, s'il devait en être ainsi, quel besoin M. le vicomte de Courseulles avait-il d'entretenir M. Rigolet? Tout en ruminant ces pensées dans son cerveau, le bureaucrate se leva de table pour se rendre auprès du plus importun de tous les hôtes qui lui fussent jamais survenus; mais ses jambes étaient lourdes et vacillantes comme celles du condamné qui va monter sur l'échafaud.

En sortant de la salle à manger, il aperçut devant lui le farouche et taciturne valet de chambre du vicomte, et comme il se disposait à se rendre au salon, celui-ci l'avertit qu'il n'y trouverait plus personne, son maître ayant évacué la place et s'étant transporté dans la chambre de M. Maxime, où lui, Barthélemy, avait ordre d'introduire M. Rigolet. Quelques instants après, ce dernier faisait son entrée dans cette chambre.

Le vicomte s'y trouvait seul, ce qui ne laissa pas que de causer quelque étonnement à M. Rigolet. Il était en robe de chambre et en pantouffles, assis dans la bergère de velours d'Utrecht jaune et occupé à se faire les ongles. Au bruit que fit M. Rigolet en entrant, il se leva et fit deux ou trois pas au devant de lui avec un air fort gracieux. Le vieux bureaucrate, stupéfait d'un tel changement, commença dès lors à en concevoir le plus favorable augure.

— Monsieur Rigolet, dit l'ex-mousquetaire d'un ton fort dégagé, cela vous étonne sans doute de voir un roquentin tel que moi dans cette chambre au lieu de mon grand mauvais sujet de neveu. C'est que vous saurez que j'ai envoyé mon drôle à l'auberge en l'invitant, comme c'était assez naturel, à me céder sa place. Plût à Dieu que je pusse prendre la sienne ! Mais bast ! mon temps est passé. Un voyage de cent vingt lieues en poste me fatigue. C'est pitié. Maintenant, monsieur Rigolet, voulez-vous bien recevoir mes excuses d'avoir usurpé votre salon pen-

dant une heure? Vous n'êtes pas fâché contre moi pour cela, n'est-ce pas?

Et sans même donner le temps au bureaucrate de répondre, il ajouta :

— Ah ça ! vous saurez que je meurs de faim, et je vous serai bien reconnaissant de me faire servir à souper dans ma chambre. Le plus tôt sera le mieux.

— Monsieur le vicomte... certainement... balbutia M. Rigolet tout ébahi et ne sachant s'il devait en croire le témoignage de ses yeux et de ses oreilles? je vais sur-le-champ moi-même...

— Mille pardons de toute la peine que je vous donne.

Et le digne homme s'empressa de descendre lui-même à la cuisine avec le valet de chambre, afin de faire tout disposer pour le souper de M. le vicomte. Lorsque cette tâche fut remplie, il ne put résister à la tentation d'aller trouver sa fille, car son cœur débordait et il avait besoin de l'épancher dans le sein de la personne qui, à tous les titres du monde, devait prendre la plus vive part à sa joie. Il entra dans la chambre d'Hermance comme une avalanche, et la baisant trendrement au front :

— Tout va mieux que je n'osais l'espérer, s'écria-t-il, je viens de voir M. le vicomte de Courseulles; il a été on ne plus aimable et poli avec moi, et il m'a demandé de lui faire servir à souper. Allons, mon enfant, ne pleure plus, bon espoir et bon courage! nous en viendrons à bout.

— Merci, merci, mon bon père, répondit Hermance, mais M. Maxime, que fait-il? que dit-il? ne l'as-tu pas vu?

— Non, son oncle l'a renvoyé; c'était dans les convenances, tu comprends.

— Oh! les convenances! les convenances! Papa, quand on aime bien, est-ce qu'on devrait y songer?

— C'est selon, ma fille, c'est selon. Au surplus, il n'est pas encore tard, et il est possible qu'il revienne encore ce soir. Allons, calme-toi, je remonte auprès de M. le vicomte de Courseulles, et je reviendrai t'annoncer le résultat de l'entrevue.

Cette fois, M. Rigolet trouva son nouvel hôte à table et officiant à merveille.

— Ah! c'est encore vous, monsieur Rigolet, dit le vieux gentilhomme avec un sourire presque affectueux. Vous me pardonnez de ne pas me déranger: c'est mon habitude quand je suis

à table. Barthélemy, un siége à M. Rigolet, s'il veut bien me faire compagnie quelques instants.

— Comment donc, monsieur le vicomte, mais tant qu'il vous plaira !

— Vrai ? Eh bien ! vous êtes un homme charmant, monsieur Rigolet. J'aime beaucoup à avoir quelqu'un avec qui causer en prenant mes repas, et vous ne croiriez jamais, je gage, que quand je suis chez moi, dans mon vieux château de l'Angoumois. je fais venir mes gens, là, à table, devant moi, pour faire la conversation avec eux. Cela n'est pas trop catholique, n'est-ce pas, pour un homme de qualité? mais, que voulez-vous! un célibataire s'ennuie parfois. Pourtant, c'est bien doux l'état de célibataire !

— Eh ! eh ! monsieur le vicomte, chaque état a ses jouissances.

— Vous croyez? Voici une perdrix aux choux qui fait le plus grand honneur à votre cuisinier, monsieur Rigolet.

— Monsieur le vicomte, je n'ai point de cuisiner, mais une cuisinière.

— Eh bien, votre cuisinière est un cordon bleu, ma parole d'honneur.

— Monsieur le vicomte est trop honnête.

— Du tout ! je suis franc. Ah ! par exemple, votre vin n'est pas... irréprochable. N'avez-vous pas dans votre cave quelques bouteilles de vieux bordeaux?

— Certainement, monsieur le vicomte, mais c'est au chapitre des *extra*.

— Les extra ! qu'est-ce que c'est que les extra ?

— C'est ce qui se paye à part.

— Ah ! très-bien ! très-bien ! Veuillez me faire monter deux ou trois bouteilles de cet extra pour mon souper, car je vous avouerai que j'ai l'habitude de ne boire que du bordeaux pour ordinaire.

— Monsieur le vicomte, si votre domestique...

— Vous voulez dire mon valet de chambre ?

— Si votre valet de chambre veut aller trouver Catherine...

— Ah ! la grosse Catherine ! une belle fille, ma foi, le coquin ne demande pas mieux, allez !

— Voici la clef de ma cave, et Catherine lui remettra les deux bouteilles.

— Les deux? Vous voulez dire les trois. Ah ça, j'y réfléchis, trois bouteilles, c'est bien peu, surtout si vous voulez bien me faire l'honneur de trinquer avec moi.

— Monsieur le vicomte, c'est vous qui me faites honneur, et j'accepte avec plaisir.

— Barthélemy, vous demanderez six bouteilles.

— Peste! murmura tout bas M. Rigolet, pour qui donc me prend-il? Mais il va vider ma cave, s'il continue. Quel homme que cet oncle!

Barthélemy étant sorti avec la clef de la cave, le vicomte reprit, sans cesser pour cela de faire fonctionner ses deux mâchoires.

— Savez-vous que j'ai trouvé Paris bien changé en le traversant aujourd'hui?

— Oh! je le crois sans peine.

— C'est réellement à cette heure une fort laide ville. Plus de chaises à porteurs, plus de carosses dorés, plus de mousquetaires, plus de poudre surtout. La poudre! cela égayait l'œil, cela parfumait l'air. A présent vous êtes tous noirs comme des enterrements, vos vêtements sont noirs, vos voitures sont peintes en noir (1), vous laissez croître votre barbe, vous fumez, tout cela est noir, et je ne vois pas, en vérité, pourquoi vous ne vous teindriez pas un beau jour le visage en noir également. On se teint déjà bien les cheveux.

— Vous avez parfaitement raison, monsieur le vicomte.

Et le vieux bureaucrate ajouta à part lui:

— Ah çà, est-ce là tout ce qu'il avait à me dire? Il me semble que la conversation pourrait prendre une tournure plus sérieuse.

En ce moment, Barthélemy revint avec un panier de six bouteilles.

— Allons! dit le vicomte, débouche nous cela lestement et emplis nos verres jusqu'au bord. C'est bien. Buvons maintenant, monsieur Rigolet, il est une santé que je commence toujours par porter. Au roi.

(1) Le noir était la couleur à la mode en 1831, pour les voitures.

— Justement je l'ai vu ce matin, et il a daigné me rendre mon salut.

— Qui ? Henri V ?

— Ah ! pardon, dit M. Rigolet, qui avait toute sa vie professé un grand culte pour tout gouvernement établi, et qui ne put réprimer une légère grimace, je parlais de...... l'autre.

— Vous êtes le maître de ne pas répondre à mon toast, repartit le vieux mousquetaire avec aigreur. Barthélemy me fera raison.

Le valet de chambre, qui, au nom de Henri V, venait de faire le signe de la croix, avança la main, mais M. Rigolet, de peur de gâter la cause de sa fille, crut devoir s'empresser de s'écrier :

— Permettez, monsieur le vicomte, je bois aussi à... votre... prince...

— A la bonne heure, reprit le vicomte avec un sourire railleur, et ayez bien soin de vider votre verre de peur qu'il n'en reste pour *l'autre*.

Dès que les deux verres se trouvèrent vides, l'impassible Barthélemy, sur un signe de son maître, les remplit de nouveau.

— Maintenant, ajouta le vicomte, à votre tour, monsieur Rigolet, de porter une santé.

— La vôtre si vous voulez bien le permettre, monsieur le vicomte.

— Certainement, avec grand plaisir, et vidons toujours nos verres.

Là-dessus, nouveau recours à Barthélemy. Cette fois M. Rigolet était sur le point de demander grâce, lorsque le vieux mousquetaire s'écria :

— Mon cher hôte, je devrais en revanche boire à présent à votre santé, mais je pense que vous ne trouverez pas mauvais que la santé d'une dame passe avant la vôtre, et je bois à Mlle Rigolet.

— Enfin nous y voilà ! murmura le vieux bureaucrate avec émotion, ce n'est pas sans peine.

Et il s'empressa d'ajouter :

— Monsieur le vicomte, je ne manquerai pas de rapporter à ma fille que vous avez bien voulu boire à sa santé, et elle sera bien sensible à ce témoignage de réconciliation de votre part.

— De réconciliation ! dites-vous ? Mais je ne lui en ai jamais voulu, à cette belle enfant. Car on la dit fort jolie, au moins, et moi j'ai toujours aimé les jolies filles.

— Ah ! monsieur le vicomte, croyez que je suis pénétré... mon trouble m'empêche... Si vous voulez bien faire retirer votre valet de chambre, nous pourrons causer avec plus de liberté ; car je pense que l'entretien que nous allons avoir ne saurait se passer en présence de témoins.

— Ah bah ! vous avez quelque chose à me dire en particulier ?

— Mais il me semble que vous-même, monsieur le vicomte...

— Comme il vous plaira. Barthélemy !

Ici le vicomte tendit de nouveau son verre à son échanson et après s'être fait servir une forte rasade, qu'il absorba d'un trait :

— C'est bien, dit-il, sortez ! Maintenant, monsieur Rigolet, je vous écoute.

En même temps, le vieux gentilhomme s'enfonça dans sa bergère et demeura les bras croisés, les yeux à demi-clos, dans l'attitude d'un homme prêt à s'abandonner doucement au travail de la digestion bien plutôt qu'à soutenir une discussion quelconque.

— Monsieur le vicomte, s'écria M. Rigolet avec solennité, je suis on ne peut plus heureux de vous trouver dans les dispositions où je vous vois, et je ne doute pas que monsieur votre neveu ne vous ai fait entendre raison relativement à ma fille et au projet...

— Certainement... certainement... interrompit le vicomte en réprimant un léger bâillement ; le drôle m'a tout dit. Il se permettait de conter fleurette à votre fille, et il paraît que la petite n'y était pas insensible. Eh ! eh ! n'est-ce pas ?

— Monsieur le vicomte...

— Allons ! allons ! il n'y a pas grand mal à cela. Ils sont jeunes tous les deux, que diable ! Nous avons été jeunes aussi, monsieur Rigolet, nous le sommes même encore quelquefois.

En parlant ainsi, le vieux gentilhomme crut devoir s'administrer lui-même une nouvelle rasade, puis il laissa tomber d'une voix quelque peu alourdie un : Continuez !

— Eh bien, reprit M. Rigolet, vous est-il agréable que le

mariage se fasse dans trois jours ou qu'il soit différé? J'en passerai à cet égard par où il vous conviendra. Seulement, je me permettrai de vous faire observer que les mariages ne sauraient être trop tôt conclus, lorsque les futurs se conviennent réciproquement, que mon repas de noces est commandé, que les invitations sont faites, les circulaires envoyées, et qu'il serait à la fois pénible et coûteux pour moi de changer tout cela.

A cet instant, le vicomte se secoua brusquement comme un homme qui cherche à combattre le sommeil.

— A propos! s'écria-t-il, je me souviens d'une chose. Permettez que j'appelle mon valet de chambre. Barthélemy! eh! Barthélemy!

Barthélemy rentra.

— Va sur-le champ chez le carrossier, dit le vicomte, tu verras si ma chaise de poste est en état, ainsi qu'il me l'a promis, et tu te rendras de là à la poste aux chevaux. Tu retiendras les chevaux pour demain matin à dix heures précises. Nous partirons après le déjeuner.

Barthélemy tourna sur ses talons, sans mot dire, comme un soldat à l'exercice quand on lui fait faire volte-face, et il sortit. Quant à M. Rigolet, il commença à prendre sérieusement l'alarme..

— Ah çà, monsieur le vicomte, s'écria-t-il, où voulez-vous donc aller demain?

— Voilà, pardieu! une plaisante question! Mon cher hôte, je vous l'ai déjà dit, Paris est si furieusement enlaidi que je ne saurais y demeurer un jour de plus, et je pars demain, je retourne dans mon vieux château d'Augoumois avec mon neveu, que je suis venu chercher.

— Hein! plaît-il? balbutia le pauvre bureaucrate, qui devint pâle, et ma fille?

— Votre fille! eh bien! mon cher hôte, est-ce que vous voulez que je l'emmène aussi, votre fille? Je ne demande pas mieux, si cela lui convient.

— Pardon, monsieur le vicomte, mais il me semble que la plaisanterie, si c'en est une, est hors de saison. Le mariage de votre neveu avec ma fille est chose arrêtée, et il serait bon qu'il précédât votre départ.

— Un mariage! dit le vieux mousquetaire en éclatant de rire, un mariage! Ah çà, mais, à quoi songez-vous, monsieur Rigolet? Un mariage! Là, sérieusement, est-ce que vous avez pu croire à cela? Un homme de votre âge, qui devez avoir l'expérience de la vie! Fi! fi donc! Je vous croyais plus sensé. Je voudrais bien savoir le nombre de jeunes filles auxquelles vous avez promis mariage, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à ce jour.

— Monsieur, je ne l'ai jamais promis qu'à une seule personne et j'ai tenu ma promesse, c'était à Mme Rigolet.

— Ah! ah! Eh bien! vous avez mon estime, ma parole d'honneur!

Là-dessus, le vicomte de Courseulles se renversa dans sa bergère en riant aux éclats.

— Monsieur le vicomte, reprit M. Rigolet d'un ton qui ne manquait pas de noblesse, cela n'est pas généreux de vous moquer d'un pauvre père qui vient plaider auprès de vous la cause de sa fille, de sa fille que votre neveu a perdue de réputation, entendez-vous, monsieur le vicomte? Ce n'est pas à vous que j'ai affaire, d'ailleurs; je ne vous connais pas, je ne connais que votre neveu. Partez, si bon vous semble. Qu'est-ce que cela me fait, à moi? J'ai la promesse de M. Maxime de Courseulles, écrite et signée de sa main. Avec cela, je ne crains rien. M. Maxime ne voudra pas manquer à sa parole, et, s'il y manquait, je ne reculerais devant aucun scandale, et nous avons des tribunaux.

A ces derniers mots, le vicomte se leva brusquement et l'expression de son visage se modifia d'une manière assez sensible, bien qu'il ne renonçât pas encore à ce langage ironique et léger dont, à une autre époque, la jeune noblesse ne se départait guère, même dans les circonstances les plus solennelles et les plus décisives de la vie.

— Ah! vous avez une promesse! diable! diable! mon drôle ne m'avait pas parlé de cela. Quelle sottise de sa part! est-ce qu'on écrit jamais de ces choses-là? Au surplus, il y a moyen de s'arranger. Combien estimez-vous ce chiffon de papier?

— Monsieur le vicomte, dit M. Rigolet en se levant à son tour, je vois que nous ne nous entendons plus. Nous ne sommes pas nobles, il est vrai, ni moi ni ma fille, mais il est certaines

choses que nous ne vendrons jamais, et l'honneur est de ce nombre. Souffrez que je me retire.

— Non pas, s'il vous plaît, car vous parlez comme un livre, monsieur Rigolet, et j'aime à m'instruire. Voyons, il ne s'agit pas de faire des phrases, nous ne sommes pas ici à la chambre des députés. Réfléchissez-y-bien; votre fille n'est pas riche, je le suis, moi. Elle peut, avec le prix que j'attache à ce chiffon de papier, trouver un parti fort sortable.

— C'est tout réfléchi, monsieur le vicomte, et vous m'offririez toute votre fortune que je refuserais.

— Peste! mais voilà du Cincinnatus où je ne m'y connais pas. Pourtant, entre nous, j'ai peur d'une chose, c'est qu'en tenant un tel langage vous ne soyez influencé par la croyance que mon héritage ne saurait échapper à votre fille, une fois qu'elle serait Mme de Courseulles. Je dois donc vous détromper, et je jure ici devant vous, par tous les cinq cent mille diables d'enfer, que si mon neveu épouse votre fille, il n'aura jamais un sou de moi ni de mon vivant ni après ma mort. Voyons maintenant si vous persistez dans votre refus.

— Je persiste.

— A merveille! savez-vous, monsieur Rigolet, qu'il y a seulement vingt ans si quelqu'un avait osé me tenir tête comme vous le faites en ce moment, je lui aurais coupé les deux oreilles et l'aurais fait ensuite sauter par la fenêtre?

— Pardon, monsieur le vicomte, vous faites erreur; il n'y a pas seulement vingt ans, il y en a quarante et plus aujourd'hui.

M. de Courseulles fit quelques tours dans la chambre avec beaucoup d'agitation, car désormais les rôles étaient intervertis et c'était le bureaucrate qui triomphait par son sang-froid. Puis tout à coup l'ex-mousquetaire vint se poster résolument devant l'ex-commis, et d'un ton profondément incisif:

— Monsieur Rigolet, s'écria-t-il, je suis déterminé à avoir ce papier, coûte que coûte. Choisissez entre une somme de trente mille francs que je vous offre et qui sera payée comptant, ou bien...

— Ou bien?... répéta l'ex-commis principal toujours impassible.

— Pardon si je vous congédie. J'ai fort envie de dormir. Un

jour d'arrivée de voyage, cela n'est pas étonnant. On dit que la nuit porte conseil, j'aurai l'honneur de vous voir demain matin.

Là-dessus, l'oncle salua profondément son opiniâtre adversaire, et l'ayant reconduit avec une politesse exagérée jusqu'à sa porte, il la referma.

M. Rigolet, en rentrant, de son côté, dans sa chambre, y trouva sa fille qui l'attendait avec une anxiété que l'on comprend sans peine.

— Eh bien, mon bon père? dit Hermance.

— Eh bien! mon enfant, répondit le vieux bureaucrate avec une tranquillité apparente, car il craignait de porter un coup trop violent à sa fille après lui avoir fait concevoir une espérance qui ne devait point se réaliser, tout n'est pas encore terminé; mais il y a tout sujet de penser que cela s'arrangera. Va te coucher, car tu dois avoir besoin de repos. Dors bien, je vais essayer d'en faire autant.

Hermance embrassa son père et se disposa à se retirer. Lorsqu'elle fut sur le seuil de la porte, elle se retourna: Papa, s'écria-t-elle rêveuse, crois-tu que M. Maxime m'aime réellement?

— Certainement, ma fille, dit M. Rigolet. — Et pourtant, murmura Hermance, en hochant la tête, il n'est pas revenu ce soir!

Le lendemain, à cinq heures du matin, on frappa à la porte de M. Rigolet. Le vieux bureaucrate, réveillé en sursaut, s'écria:

— Qu'est-ce? qui va là?

Une voix répondit: — C'est moi, le vicomte de Courseulles.

— Veuillez prendre la peine d'attendre un instant, reprit l'ex-commis principal, je suis à vous dans la minute.

— Puis, se frottant les yeux, il murmura entre ses dents:

— C'est à peine s'il fait jour et le voilà déjà debout! Il devrait pourtant être fatigué de son voyage. Il faut qu'il soit de fer, cet homme-là! Moi qui dormais si bien! Je crois qu'il a juré de ne pas me laisser en repos. Que maudit soit le moment où ce vicomte a mis le pied chez moi! Donnez-vous la peine d'entrer.

IX.

COMBAT SINGULIER.

Le vicomte était frais et dispos. Un léger sourire entr'ouvrait ses lèvres et laissait apercevoir ses dents blanches et luisantes. Il avait le nez au vent, l'œil vif, et sa tournure était plus leste et plus sémillante que jamais. A la clarté encore indécise de l'aube qui venait de naître, on lui eût donné vingt ans.

— Bonjour, M. Rigolet, s'écria-t-il, et pardonnez-moi d'être si matinal. C'est mon habitude. Aussi bien, nous n'avons pas de temps à perdre, puisque les chevaux de poste seront ici à dix heures précises. Deux mots seulement. Qu'avez-vous décidé relativement à ce chiffon de papier en question?

— Ah! le papier? balbutia M. Rigolet en bâillant, vous voulez parler de la promesse de mariage de M. votre neveu? Eh bien! je la garde.

— Il suffit, repartit l'ex-mousquetaire, je l'avais prévu. M. Rigolet, il fait bien beau, ce matin, ne trouvez-vous pas?

— Eh! eh! c'est selon. Le ciel est un peu couvert. Je crains que nous n'ayons de la pluie : mon baromètre descend.

— J'ai pourtant une furieuse envie de me promener ce matin.

— Vous en êtes le maître, monsieur le vicomte.

— Et vous, monsieur Rigolet, n'avez-vous pas aussi envie de m'accompagner?

— Moi! en aucune façon. Mon médecin me défend de sortir le matin, à cause de mes fraîcheurs.

— Votre médecin est un âne, et je vous garantis, moi, qu'une promenade vous fera grand bien.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. Voulez-vous que je dise à mon valet de chambre de venir vous habiller.

— Du tout, monsieur, j'ai l'habitude de m'habiller tout seul.

— Alors faites donc vite, je vous attends. De quel côté irons-

nous? Au bois de Boulogne ou au bois de Vincennes? Choisissez!

— Ah çà, murmura à part M. Rigolet, voilà un plaisant original! Et il ajouta tout haut :

— Je vous répète, monsieur le vicomte, que je n'ai nulle envie de sortir.

— C'est différent. Alors vous acceptez donc les trente mille francs. Voilà mon bon tout prêt. Rendez-moi la promesse de mariage de mon neveu. Donnant, donnant.

— Mais, monsieur le vicomte, il me semble que j'ai déjà eu l'honneur de vous faire connaître assez positivement mon refus.

— Vous refusez! Allons dépêchez-vous donc de vous habiller. Voulez-vous que je vous aide?

— Pourquoi faire?

— Pour aller nous couper la gorge avant le déjeuner, que diable! c'est tout naturel, cela.

— Ah! mon Dieu! c'est... un duel que vous me proposez!

Et le vieux bureaucrate demeura quelques instants les yeux écarquillés, la bouche béante.

— Tiens, tiens! vous ne l'aviez pas encore deviné? Pourtant il me semble que je ne suis pas un sphinx, moi; je n'ai pas l'habitude de parler en énigmes.

— Un duel, un duel à moi! mais c'est une horreur, monsieur le vicomte!

— Comment l'entendez-vous?

— Mais je ne me bats pas, monsieur, je ne me suis jamais battu de ma vie.

— Eh bien! il y a commencement à tout. Tenez, voilà votre gilet! voulez-vous que je vous passe votre habit?

— Mais, monsieur, je vous répète que je ne saurais accepter un combat en opposition avec mon âge...

— Ma foi! je ne suis pas plus jeune que vous.

— Avec toutes mes habitudes.

— Cela vous fera du bien d'en changer. Quelle arme préférez-vous, l'épée, le sabre, le pistolet?

— Aucune, monsieur, aucune. J'ai toutes les armes en aversion; de plus, je suis fort maladroit; on a été obligé de me réformer dans la garde nationale. Ainsi vous voyez...

— Nous tirerons au sort, ou bien vos témoins en décideront. Tenez, vous oubliez de mettre votre cravate.

— Des témoins ! Mais je n'en ai pas de témoins.

— Oh ! si fait ! J'ai pourvu à tout.

En même temps le vicomte alla à la porte, qu'il ouvrit.

— Messieurs, s'écria-t-il, veuillez entrer, nous sommes prêts.

M. Riz-pain-sel et le professeur parurent tous les deux. Ils avaient l'air fort ébahi.

— Messieurs, continua l'ex-mousquetaire, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mais nous ferons plus ample connaissance tout à l'heure. Je vous demande mille pardons de vous avoir fait éveiller si matin. C'est M. Rigolet qui l'a exigé. Nous allons nous battre, et il a pensé que vous voudriez bien lui servir de témoins.

Les deux pensionnaires échangèrent un regard moitié endormi, moitié terrifié. A ce moment le rébarbatif valet de chambre du vicomte entra ; il tenait sous ses bras tout un arsenal composé de plusieurs épées de combat, d'une boîte à pistolets, et de deux sabres.

— Monsieur le vicomte, dit cet homme, les deux fiacres sont en bas.

— Et mes deux témoins ?

— Aussi.

— Et le chirurgien ?

— Aussi.

— C'est bien. Rien ne nous retient plus : partons !

— Et en même temps, prenant M. Rigolet par le bras, le pétulant vicomte s'élança le premier dehors, en entraînant son adversaire avec lui.

Trois heures s'écoulèrent, trois heures, pendant lesquelles on peut croire que nul ne se doutait du motif qui retenait éloignés une partie des personnages de cette histoire et ne s'était même aperçu de leur absence, car on était peu matinal dans la pension Rigolet. D'ailleurs, le vicomte de Courseulles, en homme habitué de longue main à ce genre de parties, avait pris toutes ses précautions pour que celle-là restât au moins jusqu'au dénoûment enveloppée d'un profond mystère. Pour cela l'heure avait été merveilleusement choisie. Il n'était guère

supposable qu'à cinq heures du matin les deux pensionnaires de M. Rigolet, choisis au hasard pour servir de témoins à leur amphitryon, fussent en mesure de communiquer avec qui que ce fût, et, comme on l'a vu, jusqu'au dernier moment ils avaient même ignoré la nature du service qu'on allait réclamer d'eux. D'un autre côté, les témoins de M. de Courseulles étaient deux chevaliers de Saint-Louis blanchis sous le harnais, qu'il avait connus dans les rangs de l'armée de Condé, tous deux habitant à Paris le même hôtel, et avec lesquels il était demeuré en correspondance. Un billet du vicomte qui leur avait été adressé dès la veille au soir les avait invités à se trouver le lendemain, à cinq heures du matin, au coin de la rue des Tournelles et de celle du Pas-de-la-Mule, avec deux fiacres et un chirurgien, et les deux vétérans n'avaient garde de manquer à une pareille fête, alors surtout que leur vieux camarade, le vicomte de Courseulles, en était. Au surplus, il y a tout sujet de penser qu'alors même que MM. les agents de la police eussent vu s'acheminer, au lever du soleil, deux fiacres suspects devers les frais ombrages du bois de Vincennes, il leur aurait suffi d'un coup d'œil jeté dans l'intérieur de chacun de ces véhicules pour que toute idée lugubre s'évanouît aussitôt dans leur esprit et qu'ils auraient laissé passer tranquillement les deux trios sexagénaires, sans compter l'honnête chirurgien qu'ils s'étaient associé.

Ici, nous aurions pu écrire quelques pages plus ou moins divertissantes sur les incidents d'un duel au moins original entre deux vieillards, avec des vieillards pour témoins; sur ce combat singulier entre l'ancien régime de plume et l'ancien régime d'épée; mais nous sommes arrêtés devant cette pensée que les passions sont de tous les âges, et que leurs résultats sont toujours les mêmes, c'est-à-dire toujours tristes ou terribles, d'autant plus tristes même et d'autant plus terribles que leur origine a touché de plus près au comique et, tranchons le mot, au ridicule. Au théâtre, où l'acteur efface si souvent le personnage et l'enveloppe pour ainsi dire dans son individualité, on peut, jusqu'à un certain point, rire des appréhensions d'un homme traîné en quelque sorte de force en champ clos; mais, hors de là, un père arraché violemment à une existence paisible, et dont un coup d'épée ou de pistolet peut rendre la fille

orpheline, ne sera jamais, quoi qu'on fasse, une chose risible, et nous aimerions mieux briser notre plume, que de tenter un tel essai.

Vers huit heures du matin (le lecteur nous pardonnera d'avoir laissé ici une lacune qui sera remplie plus tard), Maxime arriva à la pension Rigolet et se rendit directement dans la chambre de son oncle. Surpris de n'y trouver personne, pas même Barthélemy, il passa chez M. Rigolet pour s'enquérir auprès de lui du motif de cette absence matinale. N'ayant pas non plus rencontré ce dernier, il se disposait à poursuivre ses recherches et à interroger Catherine, l'historienne obligée des faits et gestes de chacun dans la pension, lorsque ses yeux, errant machinalement autour de lui, découvrirent à travers les vitres d'une fenêtre, et posté en quelque sorte en sentinelle au beau milieu de la cour, son ami Oscar Fraynel. Celui-ci ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il lui fit signe de descendre. Maxime s'empressa de déférer à ce désir.

— Eh bien! mon cher Fraynel, pourquoi ne montes-tu pas? lui dit-il en arrivant près de lui.

— Chut! s'écria Oscar en lui saisissant le bras avec vivacité et en posant mystérieusement son doigt sur le bord de ses lèvres, tu as dis mon nom. Tais-toi donc! Si ton oncle t'entendait, je ne risquerais rien! Il est brutal en diable, ton oncle, et je ne suis pas curieux de faire sa connaissance, entends-tu cela, mon bon? Tu dis qu'il a soixante ans, c'est possible, mais cet oncle-là est plus vert que nous qui en avons vingt-cinq.

Maxime sourit, et offrant à son fidèle acolyte l'appui de son bras :

— Rassure-toi, dit-il, mon oncle est sorti. Tu as bien fait de venir, j'ai à te parler.

— A la bonne heure! mais si tu m'en crois, nous irons de préférence au jardin. On ne sait pas ce qui pourrait arriver dans la maison, ton oncle n'aurait qu'à rentrer. Viens, viens, nous serons à merveille pour causer sur le banc de gazon.

Maxime se laissa conduire où le voulait Oscar, et lorsque tous les deux se furent installés dans le jardin, le jeune bureaucrate dit à son ami :

— Voyons, maintenant qu'as-tu à m'apprendre?

— Oh! pas grand'chose; mais j'ai à te consulter, comme à l'ordinaire.

— Je m'en doutais. Ah ça, tes affaires ne me semblent pas aller si mal. Le papa Rigolet est en route, à ce qu'il paraît, depuis ce matin, et l'on ignore où il est allé. Tu dis que ton oncle en fait autant de son côté, cela ne me semble pas de trop mauvais augure. Qui sait si les grands parents ne sont pas en ce moment chez le notaire?

A ces derniers mots, Maxime secoua brusquement la tête.

— C'est impossible! s'écria-t-il. Ah! tu ne connais pas mon oncle; il n'y a pas dans tout l'Angoumois un homme plus entêté que lui. J'ai épuisé hier toutes les ressources de mon éloquence; il n'a pas voulu m'écouter: il a traité toute cette affaire de sornettes et de fadaises, ne valant pas la peine qu'on s'y arrêtât un instant. Il m'a dit que je me croyais amoureux et que je ne l'étais pas, qu'au bout de trois jours je ne songerais seulement plus à mademoiselle Hermance. Bref, il m'a déclaré que son intention formelle était de m'emmener avec lui aujourd'hui même, et que si je persistais à m'*encanailler*, il ne me reverrait de sa vie et me renonçait pour son neveu; et il tiendra parole, j'en suis sûr!

— Eh bien! qu'as-tu résolu?

— Je n'ai rien résolu. Je compte sur toi pour cela. Tu sais bien que dans les circonstances difficiles c'est toujours toi qui es mon sauveur.

— Je le sais, mon bon, je le sais; mais cette fois c'est bien une autre affaire, et cela ne regarde que toi. Il s'agit d'examiner si tu aimes assez Mlle Hermance Rigolet pour préférer ses beaux yeux à l'héritage de... ton oncle? Voilà toute la question. Fais bien à ce sujet toutes tes réflexions.

— Mais j'ai signé une promesse.

— N'est-ce que cela? On n'a pas encore appliqué aux promesses de mariage la contrainte par corps. C'est bien assez qu'elle existe pour les lettres de change!

— Mais enfin que ferais-tu à ma place?

A ce moment Hermance parut dans le jardin. Elle était vêtue d'un simple peignoir dans lequel la brise du matin semblait se jouer amoureusement. Ses grands yeux pleins d'une humide langueur brillaient d'un éclat extraordinaire; ses joues fraîches

et rosées avaient cette douce animation que communiquent aux jeunes filles les premiers troubles du cœur, et qui ajoute encore à leurs charmes. Dans ce simple déshabillé, avec ses cheveux noués négligemment derrière la tête, elle était réellement ravissante. Aussi, en l'apercevant, Oscar Fraynel ne put s'empêcher de murmurer tout bas à l'oreille de son ami :

— Ma foi, je crois que je resterais.

A la vue des deux jeunes gens, qu'elle feignit de n'avoir pas aperçus d'abord, Hermance sembla vouloir rétrograder, mais Maxime s'élança au-devant d'elle, et lui saisissant la main, qu'il baisa tendrement malgré les efforts qu'elle fit pour la dégager :

— Ne m'en veuillez pas, Hermance, s'écria-t-il, je vous en supplie. Je me suis tenu éloigné de vous hier soir et j'en ai bien souffert; mais mon oncle m'avait fait promettre de ne pas chercher à vous voir de la soirée.

— Et vous lui avez obéi! reprit Hermance avec un peu de froideur.

— Ah! mademoiselle, ajouta vivement Oscar, vous savez bien que mon ami de Courseulles tient toujours toutes ses promesses.

A ces derniers mots prononcés avec une intention bien marquée, Hermance fut désarmée, et elle reprit d'un ton plein de douceur et de mélancolie :

— Il m'en veut donc bien, votre oncle! Aussi c'est peut-être ma faute; j'aurais dû chercher à le voir, lui demander pardon de... mon bonheur, et peut-être n'aurait-il pas été insensible à mes larmes. Mais il est temps encore de faire cette démarche, n'est-ce pas? et je veux la faire ce matin même, car je serais bien malheureuse si vous pouviez jamais me reprocher de vous avoir brouillé avec votre oncle. Je ne sais, mais j'ai quelque chose qui me dit là, au fond de mon cœur, que je parviendrai à fléchir M. le vicomte de Courseulles.

— Le fait est, dit Oscar, que s'il résiste aux prières d'une jolie nièce comme celle-là, il faut qu'il n'ait pas d'âme, notre oncle, n'est-ce pas, Maxime? J'en suis déjà tout ému, moi. Ah! pendant que vous y serez, mademoiselle Hermance, je vous serai bien obligé de lui dire aussi quelques mots en ma faveur.

Car il paraît qu'il m'en veut furieusement aussi, mon oncle... c'est-à-dire votre oncle... enfin l'oncle de Maxime.

— Soyez tranquille, monsieur Fraynel, il faudra que tout le monde ait part dans ma victoire, et je vais de ce pas, si vous voulez bien le permettre, messieurs, trouver mon bon père, pour lui faire part de ce projet. Il a déjà vu monsieur le vicomte de Courseulles, et il n'a pas été trop mal accueilli, à ce qu'il paraît.

— Ah! s'écria Maxime avec surprise.

— Mademoiselle, reprit Oscar, vous ne trouverez point M. Rigolet. Il est sorti.

— Sorti à cette heure! vous vous trompez, M. Fraynel.

Au même instant, Mme de Saint-Amand entra elle-même dans le jardin.

— Ma chère belle, s'écria-t-elle du plus loin qu'elle aperçut Hermance, pourriez-vous me dire ce que monsieur votre papa a fait de M. Tristadou, depuis plus de quatre heures qu'ils sont sortis ensemble?

— Madame, je ne sais, balbutia Hermance, dont les fraîches couleurs disparurent instantanément. J'ignorais complétement que mon père fût hors de la maison.

— C'est bien extraordinaire, reprit Mme de Saint-Amand, j'étais éveillée, par hasard; il faisait à peine jour; et j'ai vu sortir également l'oncle de M. de Courseulles avec son domestique qui tenait dans sa main quelque chose comme des épées.

— Vous aurez mal vu, madame, interrompit Oscar Fraynel. Des épées! à quoi bon? quelle folie!

— C'est ce que je me suis dit, monsieur; car enfin, M. Rigolet n'est pas un duelliste : c'est un homme tranquille. Ce n'est plus de son âge, d'ailleurs. Et puis Mlle Hermance en saurait quelque chose.

Pendant que la Saint-Amand s'exprimait ainsi, les deux jeunes gens lui faisaient signe de se taire pour ne pas inquiéter davantage la jeune fille, qui l'écoutait avec une anxiété croissante, mais c'était en vain. Tout à coup, Hermance s'écria :

— On me cache quelque chose, j'en suis sûre. Oui, maintenant je me souviens... quand j'ai embrassé papa hier au soir,

avant d'aller me coucher, il avait l'air triste, contraint. Mon Dieu ! Mon Dieu ! que se passe-t-il donc? Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé quelque malheur ! Il est faible, mon pauvre père, mais il est opiniâtre, et il m'aime tant! Maxime, monsieur Fraynel, je vous en prie, si vous savez quelque chose, dites-le moi.

— Je vous jure, Hermance, que je ne sais rien, s'écria Maxime.

— Ni moi non plus, ajouta Oscar, mais venez; nous allons nous informer dans la maison, dans le quartier; nous interrogerons tout le monde. Le portier doit savoir quelque chose.

— Le portier ne sait rien, repartit vivement Mme de Saint-Amand. Il était encore couché quand ces messieurs sont sortis.

— Écoutez ! dit Hermance, pâle et tremblante, il me semble que j'ai entendu un bruit de voitures dans la rue des Tournelles... Non, je ne me trompe pas.

Et en même temps, plus morte que vive, la jeune fille s'élança à la porte de la rue, suivie de Mme de Saint-Amand et des deux jeunes gens.

Deux fiacres venaient en effet de s'arrêter à cette porte et deux personnes déjà avaient quitté le premier fiacre et mis pied à terre : c'étaient M. Tristadou et le vieux professeur; l'un et l'autre avaient l'air consterné.

A ce moment, le marche-pied du second fiacre ayant été abaissé, un troisième personnage descendit : c'était le chirurgien.

— Eh bien! comment se trouve le blessé? s'écrièrent à la fois les deux pensionnaires en s'approchant de lui et en jetant en même temps dans l'intérieur de la voiture un regard de terreur et de pitié.

Le chirurgien hocha tristement la tête.

Au même instant, dix heures sonnèrent à l'horloge de l'église Saint-Paul, et le bruit des roues d'une chaise de poste, mêlé aux claquements de fouet des postillons, vint ébranler la solitaire et silencieuse rue des Tournelles.

X.

LE DÉGUISEMENT.

Il y avait, on s'en souvient sans doute, deux fiacres à la porte de la pension Rigolet, le premier d'où était descendu Tristadou et le professeur, et le second qui venait de s'ouvrir et de donner passage au chirurgien. De ces deux fiacres, le second seulement attirait tous les regards, regards mélangés de curiosité, de terreur et de pitié. C'était pour ainsi dire la boîte fatale de Pandore, et il semblait qu'il ne pût s'en échapper que malheur, deuil et désolation.

Comme Hermance, se soutenant à peine, s'avançait pour regarder dans l'intérieur de ce second fiacre, un homme s'élança le premier, pâle, les vêtements en désordre et à peine reconnaissable. C'était M. Rigolet, qui se jeta aussitôt dans les bras de sa fille. Celle-ci poussa un cri de joie, mais le vieux bureaucrate, lui mettant vivement la main sur la bouche, s'écria aussitôt :

— Tais-toi, Hermance, et sauvons-nous d'ici bien vite! Je suis un monstre, un misérable; je viens de ternir en un instant trente-quatre années d'honorables services dans les bureaux de la guerre.

— Grand Dieu! reprit Hermance toute tremblante, qu'as-tu donc fait?

— Ma fille, je me suis battu en duel avec M. le vicomte de Courseulles et je crois que je l'ai tué.

Et en même temps M. Rigolet, entraînant sa fille avec lui, courut s'enfermer au plus profond de son établissement.

Cependant M. le vicomte de Courseulles, qui occupait le second fiacre avec son valet de chambre et le chirurgien, n'était point mort, ainsi que l'avait supposé son désolé vainqueur; mais, pour le moment, il n'en valait guère mieux, et l'homme de l'art l'avait jugé si mal de prime-abord qu'il avait proposé de le laisser à Vincennes. Toutefois, en l'entendant parler ainsi, le vieux mousquetaire, qui bien que grièvement blessé avait

toute sa connaissance, s'était écrié en jurant comme un possédé qu'il prétendait retourner immédiatement à Paris, qu'il avait demandé ses chevaux de poste pour dix heures, et que, dût-il crever en route, il partirait à dix heures pour son château d'Angoumois.

Il fallut se rendre à un désir manifesté sous une forme si impérieuse, et après avoir pansé les plaies du blessé, on l'installa tant bien que mal dans un fiacre; car il s'était énergiquement prononcé contre le transport sur brancard, et, ainsi qu'on l'a vu dans le chapitre précédent, il arriva, selon son vœu, assez à temps pour être à portée de monter dans sa chaise de poste. Mais comme le chirurgien, aidé du valet de chambre, le descendait avec les plus grandes précautions du fiacre où il avait été placé, la nature triompha de son énergique volonté et il fut pris d'une défaillance complète. Dans cette extrémité, le chirurgien, s'apercevant d'ailleurs que, nonobstant le premier appareil qui avait été mis sur sa blessure, le vicomte perdait beaucoup de sang, déclara qu'il mourrait infailliblement avant une heure si on le laissait partir. En conséquence de cette déclaration, Maxime crut devoir prendre sur lui de faire transporter son oncle dans la chambre qu'il avait occupée la nuit précédente à la pension.

Pendant que cette nouvelle installation s'opère, il convient d'apprendre au lecteur comment un ancien mousquetaire de S. M. Louis XVI, un gentilhomme façonné dès sa plus tendre jeunesse au métier des armes, et l'ayant pratiqué toute sa vie avec tant d'amour que, retiré du service, il avait, faute d'autres ennemis, déclaré une guerre acharnée, incessante, aux bêtes fauves de ses domaines, comment enfin, pour tout dire, le premier capitaine de louveterie des provinces de Saintonge et d'Angoumois était ignominieusement tombé devant le plus pacifique des bureaucrates passés, présents et à venir, devant M. Rigolet. C'est là un de ces coups du sort où l'on peut dire à bon droit que se révèle la main de la Providence, et comme il ne suffit pas d'énoncer un pareil fait pour qu'il soit cru, nous allons donner à ce sujet quelques détails succincts.

Le vicomte de Courseulles avait pensé qu'une fois sur le terrain, l'entêtement de son adversaire se fondrait comme de la cire au grand soleil; mais il avait compté sans son hôte. M. Ri-

golet, ainsi que tous les hommes faibles et irrésolus, savait trop bien ce qu'il en coûte de prendre une résolution, pour ne pas s'y cramponner en quelque sorte une fois qu'il l'avait prise, et pour ne pas en subir avec résignation toutes les conséquences. Lors donc qu'on fut arrivé sur le lieu du combat et que M. de Courseulles lui eut adressé ce qu'on pourrait appeler une dernière sommation, demeurée infructueuse comme toutes les autres, il fallut bien se déterminer à se battre.

Le pistolet fut choisi comme étant l'arme la plus convenable pour un homme d'un certain âge, peu ingambe et n'ayant jamais distingué une quarte d'une tierce en matière d'escrime. Ce choix arrêté, M. Rigolet et son adversaire furent placés à cinquante pas de distance, avec la faculté de marcher l'un sur l'autre et de tirer quand bon leur semblerait. Le vicomte avait prévenu d'avance ses témoins que son adversaire étant peu digne de lui à tous égards, il se contenterait de le mettre dans la nécessité d'acheter un chapeau neuf. En effet, l'ancien mousquetaire ne fit que deux pas et déchargea en riant son pistolet au beau milieu du castor prétendu imperméable du vieux bureaucrate. Un peu étourdi d'une telle adresse, M. Rigolet lâcha machinalement et par un mouvement de frayeur peut-être, la détente de son pistolet, comme il eut la bonhomie de le déclarer depuis, mais sa balle alla, par le plus grand des hasards, frapper son adversaire au bras même qui venait de tirer, et le lui fracassa presque à la hauteur de l'épaule. Le vicomte chancela et tomba tout sanglant sur le gazon.

A cette vue, le digne bureaucrate faillit devenir fou de terreur et l'on eut toutes les peines du monde à le faire monter dans un fiacre, sous la garde de ses deux pensionnaires, qui parvinrent enfin à le ramener dans son établissement, mais non moins malade au moral que son adversaire l'était au physique. Le pauvre homme se considérait comme Caïn, marqué d'un sceau ineffaçable, du sceau de l'homicide, et son imagination en délire associant la justice humaine à la justice divine, il s'attendait à chaque instant à voir apparaître les gendarmes chargés de l'appréhender au corps et ne rêvait plus que cour d'assises et que jury. Il ignorait qu'en 1831 M. le procureur-général Dupin n'avait pas encore appelé toutes les foudres de la justice sur les duellistes.

Quoi qu'il en soit, le vicomte de Courseulles n'était pas encore décédé à la fin du premier jour, malgré toutes les appréhensions de M. Rigolet, compliquées de celles du chirurgien, qui peut-être n'était pas fâché de se faire un titre de cette cure à l'attention de la pension Rigolet, car, à l'instar de bon nombre de ses confrères, il cumulait l'exercice de la médecine avec celui de la chirurgie. Le second jour, l'homme de l'art commença à concevoir quelques vagues espérances, et Oscar Fraynel, qui avait osé s'introduire à la suite de son ami dans la chambre du prétendu moribond, crut dès lors devoir se dispenser d'y remettre le pied; le troisième jour, le moribond alla si bien qu'il adressa à son neveu les plus vifs reproches en apprenant que c'était lui qui avait mis opposition à son départ pour l'Angoumois au retour du bois de Vincennes. Bref, au bout de quatre jours, le chirurgien voulut bien déclarer que son blessé était tout à fait hors de danger. A partir de ce moment, Oscar Fraynel mit un crêpe à son chapeau gris, et Maxime en ayant demandé le motif, il répondit : — C'est que j'ai perdu l'héritage de mon oncle.

Dès que le vicomte se vit ainsi hors d'affaire, il voulut partir incontinent; mais le chirurgien s'y opposa formellement, en annonçant qu'une fois que son malade serait hors de la pension Rigolet, on ne pouvait plus répondre de ses jours, attendu qu'il était encore d'une faiblesse extrême et qu'il avait besoin d'être calme et d'un repos absolu. L'ex-mousquetaire jura, pesta, maugréa.

— Docteur, s'écria-t-il, je vous dis, moi, que je ne me rétablirai jamais tant que je serai emprisonné dans cette chienne de baraque, et je donnerais la moitié de ce que je possède pour être tout-à-l'heure à mon château de Courseulles. Là, du moins, faute de pouvoir sortir, j'aurais toutes mes aises, je ferais battre les paysans ensemble et je donnerais le bal aux paysannes sous mes fenêtres. J'aurais mes chiens, mes gardes, mes valets et mon brave curé, quand je pourrai faire mon cent de piquet. Tout cela me guérirait, corbleu! et tout cela me manque ici.

— Il faut prendre patience, monsieur le vicomte. Sous peu de jours vous serez transportable, et alors...

— Patience ! patience ! ils n'ont tous que ce mot à la bouche. Allez-vous-en au diable, avec votre patience !

Tant que l'on avait douté de la prolongation de l'existence du vicomte, M. Rigolet, par un sentiment de réserve qui fait le plus grand honneur à son caractère, avait recommandé à sa fille d'éviter la présence de Maxime, qui ne pouvait plus voir en elle, disait-il d'un ton solennel, que la fille du *meurtrier* de son oncle. Le vieux bureaucrate, dans sa douleur, voyait sa maison élevée à la hauteur de ces maisons épiques qui ont défrayé tant de tragédies et tant de drames. Il passait tout son temps à relire le *Cid* et il n'appelait plus le vicomte que don Gormas, sa fille que Chimène.

Quant à lui, il voyait à la fois dans son personnage don Diègue et don Rodrigue. Cependant, lorsque le bruit se répandit dans la pension que don Gormas avait survécu à ses blessures et qu'il allait entrer en convalescence, M. Rigolet, dont la conscience était désormais apaisée, comprit qu'il avait été un peu trop loin dans sa douleur et qu'il était temps de renouer des négociations dans lesquelles l'avenir de sa fille était si hautement intéressé. Il assembla en conséquence son conseil ordinaire, composé d'Hermance, de Maxime et d'Oscar, et il fut convenu d'un commun accord que l'ex-commis principal écrirait au vieux mousquetaire une lettre des plus pathétiques pour lui faire ses excuses de la liberté grande qu'il avait prise, sans s'en douter, de lui casser le bras, et pour le prier de vouloir bien lui permettre d'aller, en personne, s'informer des nouvelles de sa santé.

Cette adresse, des plus humbles, après avoir été discutée mot par mot, comme à la chambre des députés, fut confiée aux soins de la blonde Iris, *flava Iris*, comme disait le professeur, vulgairement connue dans la pension sous le nom de Catherine. Cette fille était jusqu'alors la seule personne de l'établissement qui eût trouvé grâce auprès du vieux mousquetaire, à qui elle portait habituellement sa tisane. De plus, le beau Maxime, sortant dans cette circonstance décisive de son apathie habituelle, voulut être présent à la réception de l'adresse, afin de l'appuyer oralement de toute son influence.

En général, agréable ou non, une adresse n'est jamais mal reçue, en apparence du moins ; ainsi le veut l'étiquette consti-

tutionnelle; mais M. le vicomte de Courseulles était loin d'être constitutionnel en quoi que ce fût. A peine son neveu lui eut-il lu (car il était encore défendu au vicomte de lire lui-même) les premiers mots du message de M. Rigolet, qu'il entra dans un violent accès de colère, s'écriant qu'il ne voulait plus entendre parler des Rigolet, à quelque génération qu'ils appartinssent; que c'était déjà bien assez d'être condamné à vivre sous le même toit que ces êtres-là; qu'ils étaient cause de tout ce qui était arrivé, et qu'il voudrait les voir à tous les diables.

Maxime ayant essayé de glisser quelques mots en faveur de ses infortunés clients, son oncle ne se posséda plus et lui intima l'ordre de sortir de sa chambre, en ajoutant qu'il défendait à tous de prononcer jamais devant lui le nom d'un Rigolet, et que si son valet de chambre permettait jamais qu'un seul membre de cette famille détestée mît le pied dans sa chambre, il le chasserait immédiatement.

Et au fait le vicomte avait eu raison de se rabattre sur son valet de chambre, car c'était le seul qui restât présentement auprès de lui, Maxime s'étant empressé de déférer à son injonction, et Catherine épouvantée ayant depuis longtemps pris la fuite.

Après avoir prononcé cette redoutable sentence de proscription contre les Rigolet, le vieux mousquetaire, haletant, épuisé, s'enfonça la tête dans l'oreiller et essaya de dormir; mais ne pouvant y réussir, il ordonna à Berthélemy d'aller lui chercher son journal favori. Sans doute il comptait sur ce topique souverain pour calmer l'agitation nerveuse que venait de lui causer le malencontreux message de son hôte; et comme il n'était pas en état de lire lui-même, il se vit réduit, en l'absence de son neveu, à confier à son valet de chambre l'office de lecteur.

Ce valet de chambre, personnage non moins original dans son espèce que son maître, avec lequel il présentait le contraste le plus tranché par sa haute taille, son air à la fois rustique et rébarbatif et sa taciturnité, ce valet de chambre était le fils d'un ancien chouan tué dans les guerres de la Vendée. Il avait été recueilli au château de Courseulles par le vicomte, qui confia son éducation au maître d'école du village jusqu'au moment où il jugea convenable de l'appeler à l'emploi qu'il

remplissait auprès de lui. Dévoué à son maître d'une manière absolue, Berthélemy n'avait guère d'autres qualités ni d'autres talents que ce dévoûment même ; aussi témoigna-t-il un grand embarras quand le vicomte lui commanda de lui lire la *Gazette*, car il avait le sentiment de son insuffisance et de plus, ce colosse en livrée avait une sainte frayeur du noble mirmidon que le ciel lui avait donné pour maître. Cependant, M. de Courseulles ayant promis d'avoir de l'indulgence et même de la patience, Berthélemy se détermina, après beaucoup d'hésitations, à entreprendre la lecture d'un article fort curieux dont le titre seul avait affriandé son maître au suprême degré. Cet article était intitulé : *Correspondance d'Holy-Rood.*

Dans le commencement, le pauvre diable ne s'acquitta pas trop mal de sa tâche, mais soit que son succès l'eût enhardi outre mesure, soit que cette tâche devînt réellement plus difficile, il se mit tout à coup à estropier si bel et si bien les noms des augustes proscrits et à placer tant d'affreux solécismes dans leur bouche, que le vicomte, qui d'abord l'avait repris assez doucement, finit par perdre toute patience et par lui lancer à la tête le restant d'une tasse de tisane qu'il avait sur sa table de nuit, en lui ordonnant de se sauver bien vite s'il ne voulait qu'il lui arrivât pis encore. Barthélemy ne se le fit pas dire deux fois.

Voilà donc le vicomte tout à fait seul et son valet de chambre réduit à chercher un refuge dans la cuisine. Il pouvait être à ce moment six heures du soir, le jour commençait à tomber, le dîner de la pension Rigolet venait de finir, dîner triste et silencieux comme ils l'étaient tous depuis l'arrivée fatale du vicomte de Courseulles. Mlle Hermance, qui avait appris avec chagrin l'issue de la démarche de son père, était remontée dans sa chambre, où l'avait suivie Catherine, sa caméristе habituelle, pour la déshabiller. Voici la conversation qui s'engagea entre la maîtresse et la servante : — Mademoiselle, vous semblez bien triste ce soir ?

— Il est vrai, Catherine, mais j'ai tant de sujets de l'être !

— C'est comme moi, mademoiselle !

Et Catherine poussa un profond soupir.

— Vous, Catherine? Vous m'étonnez.

— Ah mademoiselle, c'est qu'il va falloir tout à l'heure que

j'entre dans la chambre de M. le vicomte de Courseulles. C'est l'heure où j'ai l'habitude de lui porter sa tisane.

— Eh bien! je ne vois là aucun sujet qui doive vous chagriner.

— Oh! si fait, mademoiselle; d'abord, je lui en veux, à ce monsieur le vicomte, parce que c'est lui qui est cause que vous avez de la peine.

Bonne Catherine! Et après?

— Après, mademoiselle, c'est que j'ai bien peur quand il se met en colère, quoique M. Barthélemy dise qu'au fond il n'y a pas de meilleur homme que son maître et qu'il fait beaucoup de bien aux pauvres gens dans son pays.

— Eh bien! Catherine?

— Eh bien, mademoiselle, la fin de tout cela, c'est que si quelqu'un pouvait ce soir aller porter la tisane à M. le vicomte, j'en serais bien contente, mais il est de si mauvaise humeur, aujourd'hui surtout, que personne ne veut prendre ma place. M. Barthélemy lui-même a été obligé de se sauver comme moi ce matin, et il n'ose plus se montrer devant lui.

Ici il y eut un silence. Mlle Hermance était visiblement préoccupée. Elle avait dénoué ses cheveux et elle les roulait machinalement entre ses doigts; tout à coup elle sourit et s'écria :

— Il me passe une fantaisie, Catherine; je ne me suis jamais déguisée. Je voudrais bien voir comment m'irait une coiffure de paysanne. Voulez-vous essayer de me faire une coiffure comme la vôtre, avec un chignon derrière la tête? Vous me prêterez ensuite un de vos bonnets.

— Oh! bien volontiers, mademoiselle. Ce n'est pas difficile, allez! et ce sera bien vite fait.

Tout en se prêtant au caprice de sa jeune maîtresse, la servante se disait : Pauvre demoiselle! j'étais bien sûre, moi, que tout cela finirait mal! Voilà déjà la cervelle qui se détraque. Quelle fantaisie!

— C'est à merveille. Allez me chercher le bonnet maintenant. Ah! vous apporterez en même temps un tablier et un fichu.

Et Catherine ne fut pas plutôt revenue, portant les objets qu'Hermance lui avait demandés, qu'elle la vit avec surprise s'en affubler. Lorsque la jeune fille fut ainsi vêtue, elle se re-

garda dans sa glace pendant quelque temps avec une curiosité enfantine; puis se tournant vers Catherine ébahie :

— Eh bien ! dit-elle, trouvez-vous que j'aie bien l'air d'une servante?

— Oh ! ma fine, oui, mademoiselle, et d'une bien gentille servante, encore.

— Ah ! Catherine, combien je suis aise de ce que vous me dites-là !

Et Hermance se mit à sauter de joie devant sa glace, pendant que sa caméristе la regardait, les larmes aux yeux. A la fin, cette dernière s'écria :

— Pardon, mademoiselle, mais si c'était un effet de votre bonté de vous laisser déshabiller maintenant, parce que, voyez-vous, M. le vicomte doit m'attendre et je suis sûre qu'il s'impatiente déjà.

— N'ayez nulle crainte à cet égard, Catherine, je sais quelqu'un qui vous remplacera.

— Qui donc, mademoiselle?

— Moi, Catherine.

— Est-il possible ! Vous, mademoiselle ! Oh ! vous voulez vous moquer de moi.

— Non, Catherine, je vous jure. Apportez-moi bien vite la tisane de M. le vicomte, et surtout donnez-vous bien garde de parler à qui que ce soit au monde de mon projet, pas même à mon père. Catherine, vous me le promettez, n'est-ce pas?

— Ah! mademoiselle, je ferai tout ce que vous voudrez, moi. Mais si M. le vicomte venait à se douter... Ah ! mon Dieu ! j'en tremble !

— Ne craignez rien. M. de Courseulles m'a à peine entrevue le jour de son arrivée, et j'étais trop éloignée pour qu'il pût bien distinguer mes traits. D'ailleurs, quand il en serait autrement, il ne s'en souvient plus sans doute aujourd'hui, et ce costume suffirait à tromper ses souvenirs. Il est seul. L'instant est favorable. Je prends tout sur moi.

— Que le bon Dieu vous protége, ma chère petite maîtresse !

Cinq minutes après, Hermance, en tablier blanc, en bonnet et en fichu à la paysanne, un plateau d'une main, un bougeoir de l'autre, s'était glissée hors de sa chambre, et ayant gravi furtivement l'étage qui la séparait de celle du vicomte

de Courseulles, elle frappait en tremblant à la porte du terrible mousquetaire.

XI.

DENISE.

Il paraît que la circonstance était mal choisie pour une démarche aussi désespérée que celle à laquelle Hermance avait recours, car à ce moment solennel où elle frappa à la porte, elle entendit le vicomte qui pestait tout seul dans son alcove et s'écriait avec d'affreux jurons : — Chienne de maison! ils me laisseront mourir ici, les infâmes! est-on plus mal servi? Mais entrez donc, par la mordieu!

Hermance sentit alors toute sa résolution lui faillir, et elle fut sur le point de s'en aller comme elle était venue. Toutefois, en songeant à Maxime, elle reprit courage et tourna assez résolument la clef de la porte.

— Pardieu! c'est bien heureux, à la fin! s'écria le vieux mousquetaire, qui, dans le premier moment, ne s'aperçut pas qu'il avait affaire à un nouveau visage.

La servante improvisée posa son bougeoir sur la commode et s'avança près du lit avec son plateau, sans que M. de Courseulles pût encore distinguer ses traits. En effet, l'unique lumière qui éclairait la chambre ne projetait dans l'alcove que des rayons pâles et incertains qu'affaiblissait encore l'ombre des rideaux jaunes appendus devant le lit; cependant la taille svelte et élégante de la nouvelle venue, qui était d'ailleurs beaucoup plus grande que Catherine, frappa le vicomte, et il s'écria d'un ton plein de mauvaise humeur :

— Je ne vous connais pas, vous! Je veux Catherine. Où est Catherine, mordieu! Allez-vous-en!

A ces dures paroles, Hermance devint rouge, baissa la tête, et une grosse larme roula le long de sa joue et vint perler sur la main que le vicomte avait avancée pour prendre la tasse qu'on lui présentait. Dans son désappointement de ne pas être servi par Catherine, il avait laissé retomber cette main sur la couverture du lit.

— Allons ! s'écria-t-il, voilà qu'elle pleure maintenant, cette petite sotte ! Elles sont toutes comme cela, maîtresses ou servantes. Depuis qu'on a quitté le rouge et les mouches, elles ont des larmes à leur disposition, à tout propos, parce que cela leur en tient lieu. Cela anime la physionomie. Oh ! les femmes ! les femmes ! Voyons, péronnelle, tournez un peu votre visage du côté de la lumière, que je vous voie au moins.

A cet instant, Hermance, tout en obéissant à l'injonction du vicomte, ne put se défendre d'un vif sentiment de frayeur à la pensée qu'il était homme à la reconnaître et, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, à la chasser de sa présence. Mais soit qu'en effet il eût perdu tout souvenir de ses traits qu'il avait à peine entrevus, soit que le déguisement de la jeune fille changeât entièrement le caractère de sa physionomie, il ne conçut aucun soupçon et, l'ayant examinée assez attentivement, il murmura :

— Ma foi, elle est jolie, cette fille-là.

Puis il ajouta d'un ton singulièrement radouci :

— Mais pourquoi Catherine n'est-elle pas venue?

— Dame, monsieur le vicomte, répondit Hermance, qui commençait à se rassurer un peu et à entrer dans l'esprit de son rôle, c'est qu'aussi vous lui avez fait tantôt une telle peur quand vous vous êtes fâché, qu'elle n'ose plus revenir à cette heure ; je suis sa payse, et comme je suis venue à Paris pour entrer en condition, elle m'a demandé de vous apporter de la tisane à sa place.

— Catherine est une sotte, repartit le vicomte, je me suis fâché, c'est vrai, mais pourquoi diable aussi se charge-t-elle auprès de moi des commissions de ces Rigolet, des gens qui me sont insupportables et dont je voudrais être bien loin.

— Dame, monsieur le vicomte, ce sont ses maîtres et ils sont bons pour elle : il est bien naturel qu'elle leur soit attachée et qu'elle fasse ce qu'ils lui commandent.

— Allez-vous pas prendre aussi leur défense, vous? Non, ils ne sont pas bons. Le père est un vieil entêté à qui j'ai fait trop d'honneur en daignant me battre avec lui, moi, un ancien mousquetaire de la garde du roi ! C'est un butor qui, pour récompense, a failli me tuer. Quant à la fille, ce n'est rien qu'une coquette qui a attrapé mon nigaud de neveu, entendez-

vous ? Corbleu ! j'avais pourtant défendu qu'on me reparlât de ces Rigolet !

— Ce n'est pas moi qui en parle, monsieur le vicomte, c'est bien plutôt...

— Taisez-vous et donnez-moi ma tisane, petite raisonneuse. Qui est-ce qui l'a sucrée, cette tisane ?

— C'est moi, monsieur le vicomte.

— Eh bien, elle est fort mal sucrée.

— Monsieur le vicomte, je tâcherai de mieux faire une autre fois.

— Une autre fois! une autre fois ! Qui vous dit que j'aurai besoin de vous une autre fois?

Décidément, la cause d'Hermance se trouvait singulièrement compromise et la pauvre enfant était fort déconcertée lorsqu'elle aperçut sur le carreau de la chambre le journal que Barthélemy avait laissé choir, dans son trouble, en s'en allant. Elle le ramassa et y porta machinalement les yeux. Le vicomte, qui s'était déterminé à boire sa tisane, s'arrêta pour regarder la jeune fille.

— Vous êtes bien curieuse, ma mie, s'écria-t-il; c'est un vilain défaut ! Que regardez-vous là ? Est-ce que vous savez lire seulement ?

— Certainement, monsieur, je sais lire, reprit Hermance en souriant, et même très-bien, je m'en flatte. C'était moi qui avais toujours le premier prix de lecture à l'école ; et à l'église, M. le curé disait que c'était moi qui récitais le mieux mon catéchisme.

— Tiens ! tiens ! dit le vicomte, est-ce que vous sauriez lire aussi dans un journal ?

— Pardine, monsieur le vicomte, ce n'est pas plus difficile qu'autre chose.

— Ouais ! vous croyez cela ! Eh bien alors, voulez-vous me faire un plaisir ?

— Deux, si vous voulez, monsieur le vicomte.

— Vous êtes bien empressée ! Je ne vous demande qu'une chose, cherchez-moi là, à la seconde page, un article qui commence ainsi : *Correspondance d'Holy-Rood*, ce doit être écrit en grosses lettres. Cet article m'intéresse beaucoup, et cet imbécile de Barthélemy m'a si fort impatienté que je n'ai pu

en savoir la fin. Lisez-le moi, et si vous êtes aussi savante que vous le prétendez, eh bien, je vous donnerai une récompense.

Oh ! bien volontiers, monsieur le vicomte.

— Trouvez-vous l'article ?

— M'y voilà.

Et en même temps Hermance se mit à lire, en affectant un peu d'embarras, le précieux factum où se trouvaient retracés quelques détails intimes sur l'existence des augustes proscrits dans ce vieux palais des rois d'Écosse, en quelque sorte prédestiné à servir d'asile au malheur. De temps à autre il lui arrivait de s'interrompre les larmes aux yeux, car elle était femme, et à ce titre une grande infortune, quelque méritée qu'elle pût être, devait naturellement exciter en elle un attendrissement que le vieux mousquetaire remarqua avec une vive satisfaction. Lorsqu'elle arriva à la fin de l'article, qui était fort long, il y avait dans sa voix, naturellement pleine de douceur et d'harmonie, une émotion si franche et si communicative qu'il en fut lui-même touché jusqu'aux larmes et qu'il s'écria naïvement :

— Est-ce que c'est déjà fini ?

Sur la réponse affirmative d'Hermance, il ajouta avec enthousiasme :

— C'est très-bien, ma belle enfant, c'est très-bien, et je vous donnerai tout ce que vous me demanderez.

— Bien vrai, monsieur le vicomte ?

— Bien vrai.

— Eh bien ! je ne vous demande qu'une chose, c'est de permettre que je vienne... quelquefois... vous apporter votre tisane, en remplacement de Catherine.

— Comment donc, mon enfant, mais j'allais vous le demander moi-même. Ainsi, vous voyez que je ne suis pas quitte envers vous. Ah çà, comment vous nomme-t-on? car vous ne m'avez pas encore dit votre nom.

Cette question si simple faillit décontenancer Hermance, qui répondit après un moment d'hésitation :

— Denise, pour vous servir, monsieur le vicomte.

— Denise ! j'aime beaucoup ce nom-là ; c'est celui de ma première maîtresse. Ah ! dame, il y a longtemps de cela. Elle

était bien belle, et moi je n'étais pas trop mal non plus, alors. On m'appellait « le petit vicomte, » et quelques personnes avaient la bonté de dire : « Le joli petit vicomte, » Denise entre autres. Pauvre Denise ! Elle avait une voix charmante, dans le genre de la vôtre; mais elle chantait, elle, par dessus le marché, et elle chantait fort bien.

— Et moi aussi, monsieur le vicomte, je chante... oh ! comme on chante au village.

— Tu chantes, Denise, tu chantes aussi, et tu ne me le disais pas ! mais tu as donc tous les talents, friponne !

— Oh ! monsieur le vicomte, balbutia d'une voix tremblante la prétendue Denise, qui devint fort rouge.

— Ah ! pardon, pardon, reprit le vieux gentilhomme ; c'est que je croyais parler à Denise, à Denise ma première maîtresse, et puis, voyez-vous, ma belle enfant, autrefois un homme de qualité disait toujours *tu* à une jolie fille... comme toi, comme vous, veux-je dire.

— Oh ! monsieur le vicomte, repartit vivement Hermance, tutoyez-moi, je ne demande pas mieux, j'en serai même bien heureuse.

— Vrai, tu es charmante, sur mon honneur ! Et... autrefois aussi, car je n'ai pas tout dit, une jolie fille... comme toi, ne refusait pas un baiser à un homme de qualité.

— Oh ! pour ce qui est de cela, nenni, monsieur le vicomte.

— Cruelle ! Ne vas-tu pas au moins me chanter une chanson ?

— Monsieur le vicomte, il y a déjà bien longtemps que je suis ici.

— Je ne m'en suis pas aperçu.

— Mais on s'en aperçoit en bas. Cela pourrait donner à jaser. Et puis, si je vous montrais aujourd'hui tous mes talents, vous ne voudriez peut-être plus me revoir après. Je vous chanterai demain tout ce que vous voudrez.

— A la bonne heure !

— Bonsoir, monsieur le vicomte.

— Bonsoir, Denise. Tu reviendras demain, au moins, c'est bien sûr ?

— Oh ! monsieur le vicomte, demain et toujours.

En parlant ainsi, la jeune fille disparut avec la légèreté d'une biche, laissant le vieux mousquetaire dans une si-

tuation d'esprit bien différente de celle où elle l'avait trouvé.

M. de Courseulles était à la fois ému et charmé. Tant de grâce, de beauté, cet innocent babil d'une jeune fille de dix-huit ans, qui lui témoignait, à lui inconnu, à lui presque vieillard une si douce confiance, tout cela le reportait au printemps de sa vie, alors qu'en cachette de son gouverneur il préludait par la conquête de quelque fraîche beauté villageoise, de quelque piquante soubrette, à de plus nobles, à de plus éclatants triomphes. Villageoises et soubrettes semblaient revivre en même temps dans cette charmante Denise, qui réunissait l'ingénuité des champs en 89 et ce léger vernis d'éducation, d'élégance et presque de distinction qui, au temps passé, caractérisait les Marton et les Lisette. Le vicomte demeura longtemps, ce soir-là, perdu dans une rêverie extatique pleine de délices, et nous dirions presque de poésie, si l'on n'avait tant abusé de ce mot. Puis, il s'endormit et eut toutes sortes de rêves plus bizarres les uns que les autres, où Denise joua, sans s'en douter, un très-grand rôle.

Le lendemain il se réveilla fort tard dans la matinée, et apercevant son valet de chambre qui s'occupait à petit bruit de quelques rangements, il s'écria en se frottant les yeux, et d'un air de bonne humeur qui étonna fort Barthélemy :

— Ah ! c'est toi, mon garçon ! j'ai été un peu brusque avec toi hier, j'en suis fâché. Qu'elle heure est-il ?

— Dix heures, monsieur le vicomte.

— Dix heures! déjà dix heures ! Denise est-elle venue?

— Non, monsieur le vicomte, répondit fort tranquillement le valet (car Catherine, d'après l'ordre de sa maîtresse, avait eu soin de le prévenir de l'existence de la prétendue Denise). Mais M. le chevalier est venu pour vous présenter ses devoirs, il n'a pas voulu vous réveiller, il a dit qu'il reviendrait tantôt.

— C'est bon ! c'est bon ! Il ne faut pas lui parler de Denise, entends-tu bien, au chevalier?

Et le vicomte ajouta en lui-même :

— C'est un fort mauvais sujet que monsieur mon neveu, et bien que son cœur soit occupé ailleurs, je me méfie de lui. Il serait capable de perdre cette jeune fille, qui est l'innocence même.

Le taciturne Barthélemy n'avait à coup sûr pas besoin de

la recommandation de son maître, et il reprit tranquillement :

— Le chirurgien est venu aussi.

— Le chirurgien ! Qu'est-ce qu'il est venu faire ? Je n'ai pas besoin de lui, moi; je me trouve à merveille ce matin, et je me sens presque en état de me lever.

— Ah ! bon Dieu !

— Tu vas faire ma toilette, Barthélemy. Ah ! je veux être coiffé aujourd'hui et j'espère que tu te distingueras. Voyons, donne-moi un miroir. Eh ! eh ! je n'ai pas encore trop mauvais visage. Tu vas aussi me faire la barbe.

— Monsieur le vicomte attend quelque visite peut-être, ne put s'empêcher de dire le valet de chambre stupéfait.

— Moi ! du tout, du tout. J'attends Denise. Barthélemy, comment la trouves-tu, Denise ?

— Je ne la connais pas, monsieur le vicomte.

— Comment, tu ne l'as jamais vue ! C'est étrange. Eh bien, tant pis pour toi, mon garçon; mais au fait elle est trop jolie pour toi, vois-tu.

— Ah !...

— Et je te défends de lui adresser jamais la parole.

Sur ces entrefaites, la toilette du vieux mousquetaire étant achevée, il s'écria :

— Maintenant, Barthélemy, va-t-en trouver Catherine, tu lui diras de m'envoyer sa payse ; je l'attends.

Moins de cinq minutes après, la prétendue Denise entrait pour la seconde fois dans la chambre du vicomte. M. de Courseulles trouva la jeune fille encore plus jolie au grand jour qu'à la lumière. Peut-être en était-il réellement ainsi : peut-être encore, animé par l'espoir, son visage avait-il un charme de plus que la veille, ce charme indéfinissable qui embellit la physionomie de la femme qui plaît et qui le sait. Elle acheva, au surplus, de tourner la tête au vieux mousquetaire en lui chantant de sa voix fraîche et mélodieuse deux ou trois romances d'une facture plus ou moins villageoise qui, en 1831, se trouvaient à Paris sur bon nombre de pianos, mais qui n'avaient pas encore pénétré dans le fond de l'Angoumois ni surtout au château de Courseulles.

A partir de ce moment, chaque matin, pendant que tout le monde était encore couché dans la pension Rigolet, et chaque

soir, à l'heure où l'on était réuni au salon pour prendre le café, Hermance s'en vint furtivement, affublée à la hâte d'un bonnet de paysanne et d'un tablier blanc, remplir auprès de M. le vicomte de Courseulles l'office qu'accomplissaient si pieusement la belle Rebecca auprès de Wilfrid d'*Ivanhoë*, les *gentes damoiselles* de Brescia auprès du chevalier sans peur et sans reproche. Avec quelle impatience elle était attendue! Le vieux mousquetaire se serait plutôt passé de boire que d'accepter de la tisane d'une autre main. C'est qu'aussi la prétendue Denise s'informait avec une voix si douce de l'état de sa santé, c'est qu'elle écoutait avec tant de candeur et d'ingénuité le récit de ses campagnes et de sa vie errante d'émigration, c'est qu'elle le plaignait avec un intérêt si tendre lorsqu'il souffrait de sa blessure, c'est enfin qu'elle se montra si rayonnante de joie et de bonheur le premier jour où il fut permis au vicomte de se lever!

Ce jour-là, ce fut elle qui voulut absolument offrir l'appui de son bras au blessé pour guider ses pas tremblants jusqu'à la fameuse bergère de velours d'Utrecht jaune. Le lendemain ce fut elle encore qui l'aida à faire sa première promenade dans la chambre. Ce sont là de ces attentions, de ces services qui, à tout âge de la vie, laissent dans le cœur une empreinte profonde et dont le prix est bien plus grand encore lorsqu'on en est redevable à une jolie fille.

Un jour que le vieux gentilhomme, en proie à une sombre mélancolie (Denise n'était pas là), laissait errer machinalement ses regards sur les rideaux jaunes, sur les meubles grossiers de sa petite chambre, qu'illuminait de ses rayons un pâle soleil d'automne; comme il songeait avec douleur que bientôt il lui faudrait quitter tous ces objets si prosaïques peut-être, mais auxquels la présence d'une jeune fille avait ajouté souvent un charme inexprimable, pour s'en aller reprendre, dans son vaste manoir, son existence pompeuse mais solitaire de seigneur châtelain, il lui échappa, à ce noble vicomte, à ce fier mousquetaire, de s'écrier tout haut en se frappant la tête :

— Quel dommage que Denise ne soit qu'une paysanne!

XII.

LA FEMME A DEUX MARIS.

C'était le soir ; M. de Courseulles l'oncle était installé dans sa bergère au coin du feu, car on était au mois d'octobre et les soirées étaient déjà très-froides. Assis sur une chaise à ses côtés, son beau neveu tenait à la main l'inévitable *Gazette*, dont il faisait la lecture d'une voix sourde et monotone, qui invitait singulièrement au sommeil. Tout à coup, il s'interrompit, et ouvrant la bouche avec effort, il fit entendre un long et solennel bâillement. L'oncle, qui avait les yeux fixés sur ses tisons, releva vivement la tête, et soit par contagion, soit par ennui, il se mit à bâiller également au nez de son neveu ; puis lui arrachant le journal des mains, il s'écria avec sa vivacité ordinaire :

— Donne-moi ce journal, je vais essayer de lire, puisque l'on ne t'a pas seulement appris cela à ton collége Henri IV.

— Écoutez donc, mon oncle, reprit Maxime, c'est qu'aussi ce n'est guère amusant, votre journal. Je n'ai jamais vu un pareil radotage. Il y a de quoi dormir debout avec leurs correspondances de l'autre monde !

— Tais-toi, chevalier, tu n'es qu'un libéral et un sot par dessus le marché, à moins que ce ne soit synonyme. La *Gazette* est un journal très-bien pensé et très-bien écrit ; c'est mon journal à moi depuis que je suis rentré de l'émigration, et j'y serai fidèle jusqu'à mon dernier jour. Il y a plus : j'entends, si tu reviens vivre avec moi à Courseulles, que tu apprennes à le lire convenablement, mordieu ! parce que, quand je rentre bien fatigué de la chasse, j'ai besoin d'un lecteur... ou d'une lectrice. Je compte sur toi pour l'un ou pour l'autre, entends-tu bien, chevalier ; songes-y.

— Oui, mon oncle.

— Voyons ça, puisque tu ne sais pas lire, tu sais sans doute parler au moins. Causons.

— Je le veux bien, mon oncle.

— Qu'as-tu à m'apprendre ?

— Rien de nouveau, que je sache, mon oncle.

— C'était hier la même chanson, et avant-hier, et toujours. Et ce gaillard-là est noble! et il est chevalier ! Mais, mon cher, tu ne sais donc pas qu'autrefois, de mon temps, c'était le privilége des gens de qualité, des chevaliers surtout, de savoir toujours par cœur une foule d'anecdotes plus ou moins divertissantes dont ils régalaient les oreilles des dames, et que celui qui en avait le plus dans son sac, pour peu qu'il fût passablement tourné avec cela, était sûr de faire son chemin. Il n'y avait pas de journaux alors. C'était nous qui étions les journaux, et je crois sans vanité que nous valions bien les vôtres; mais dans ce temps-là, mon cher, nous t'eussions renié tous d'une voix et mis en quarantaine avec les huissiers et les procureurs.

— Je tâcherai d'apprendre des anecdotes, mon oncle, pour vous être agréable.

— A la bonne heure.

Et Maxime se dit à lui-même :

— Il paraît que mon oncle souffre de sa blessure ce soir, car il est bien maussade.

Pendant ce temps le vieux mousquetaire murmurait tout bas de son côté :

— Si, au lieu de mon grand nigaud de neveu, c'était Denise qui fût là, je suis bien sûr que je ne m'ennuierais pas ce soir. Elle lit si bien le journal, et elle cause si agréablement ! Ah! je donnerais volontiers mon meilleur fusil et la plus belle couple de chiens de ma meute pour avoir là, auprès de moi, cette petite.

Puis il reprit à haute voix :

— Pourtant tu es sorti une bonne partie de la journée. Qu'as-tu donc fait?

— Mon oncle, je suis monté à cheval et j'ai été au bois. Je suis allé au grand trôt jusqu'à la Folie Saint-James, et je suis revenu au pas, tout le long des Champs-Élysées.

— Et qu'as-tu vu?

— Il y avait beaucoup de voitures.

— Après ?

— Rien!... Si fait pourtant. J'ai vu un habit de cheval d'une forme toute nouvelle. Je m'en ferai faire un dans ce goût-là.

— C'est tout?

— Oui, mon oncle.

— Eh bien, mon garçon, bonsoir! je vais, en attendant la visite du docteur, faire un petit somme dans ma bergère; toi, fais-en autant sur ta chaise, si bon te semble.

Là-dessus, l'ex-mousquetaire se mit à dormir, et Maxime allait peut-être l'imiter lorsque Barthélemy annonça la visite du chirurgien. Celui-ci examina son blessé avec beaucoup d'attention, puis il s'écria :

— Allons! le pouls est un peu agité, mais cela va beaucoup mieux, et M. le vicomte peut partir demain même, si bon lui semble.

— Ah! ah! dit le gentilhomme, vous croyez, docteur, que je puis partir demain?

— Demain ou après-demain au plus tard.

— Va donc pour après-demain!

Et le vicomte tomba dans une profonde rêverie.

— Qu'a donc monsieur votre oncle? murmura tout bas l'homme de l'art à l'oreille de Maxime; je croyais lui faire grand plaisir, moi, en lui annonçant cette nouvelle.

— Je ne sais, en vérité. Mon oncle n'est plus du tout le même homme depuis plusieurs jours.

— Bonsoir, docteur! s'écria tout à coup le vicomte, sortant de sa rêverie. Puis, se tournant vers son neveu :

— Chevalier, ajouta-t-il, tu n'as pas l'air de t'amuser sensiblement dans ma compagnie, et, au fait, j'en sais une de par le monde qui doit t'être beaucoup plus agréable que la mienne. Que ce ne soit pas moi qui te gêne. Va-t-en!

Maxime fut stupéfait et se demanda s'il devait en croire ses oreilles, car c'était la première fois que son oncle montrait à son égard une pareille tolérance. Que se passait-il donc dans l'âme du vieux mousquetaire? Peut-être cette énigme n'eût-elle pas été, du reste, plus facile à comprendre pour le jeune homme, alors même qu'il eût entendu son oncle profiter de l'instant où il se trouvait enfin seul avec son valet de chambre pour dire à ce dernier d'une voix brève et quelque peu émue :

— Barthélemy, va-t'en sur-le-champ trouver Catherine; tu lui diras qu'elle m'envoie Denise le plus tôt possible : j'ai à lui parler.

En attendant la solution de ce problème, jetons un rapide coup d'œil sur la pension Rigolet. Commençons par la jeune fille, autour de laquelle viennent graviter, comme autant de planètes plus ou moins brillantes, plus ou moins obscures, tous les personnages de ce récit. La résolution désespérée à laquelle Hermance avait eu recours n'avait amené jusqu'alors aucun changement dans la position délicate et difficile où elle se trouvait placée. Denise était chère au vicomte, mais, moins que jamais peut-être, il ne voulait entendre parler d'Hermance. Toutes les tentatives que la prétendue payse de Catherine avait faites pour amener la question sur ce terrain avaient été repoussées de la façon la plus péremptoire. Ainsi, la pauvre enfant hésitait entre la nécessité de frapper enfin un coup décisif et la crainte de s'aliéner par là à tout jamais l'esprit du vicomte, et de perdre en un instant le fruit de tant d'efforts et d'un rôle si laborieusement et si longuement soutenu.

Ce n'est pas tout. Les allées et les venues d'Hermance à des heures plus ou moins indues, n'avaient pas laissé que d'être remarquées par l'observatrice Mme de Saint-Amand. Les pensionnaires en avaient glosé entre eux. Le bruit en était même venu jusqu'aux oreilles de M. Rigolet. Heureusement, le digne bureaucrate avait une confiance absolue en sa fille. Et puis, l'heureuse issue de son premier duel lui avait si héroïquement monté la tête qu'il ne rêvait plus que rencontre, champ clos et estocades. Aussi cet homme, d'ordinaire si digne et si patient, se fâcha tout rouge cette fois et il déclara en plein salon que si M. Tristadou, ou tout autre se permettait le moindre propos sur Mlle Rigolet, lui, Rigolet, ex-commis principal des bureaux de la guerre, se verrait forcé de lui en demander raison. Cet argument réduisit tout le monde au silence; car, depuis son triomphe, le brave homme inspirait à ses pensionnaires une terreur profonde. Mais cela ne pouvait diminuer pour Hermance les difficultés d'une position qui se compliquait tous les jours et dont il lui importait de sortir à tout prix.

Le lecteur est peut-être curieux de savoir ce que faisaient pendant ce temps le beau Maxime et son *fidus Achates* Oscar Fraynel. Quant à ce dernier, il est vrai de dire qu'il paraissait fort rarement à la pension Rigolet depuis qu'il avait appris que *son* oncle se levait et que le blessé avait même une fois mani-

festé l'intention de descendre au jardin. Pour Maxime, on l'a déjà vu, c'était différent. Il ne manquait pas de venir présenter ses devoirs au vicomte tous les jours, et, par la même occasion, de rendre visite à sa future. Mais par un sentiment de convenances que tout le monde appréciera, M. Rigolet avait exigé qu'il ne parût jamais, soit au dîner, soit au salon, tant que, disait-il en employant un luxe d'expressions toutes bureaucratiques, la position de mademoiselle Rigolet ne serait pas régularisée et qu'elle ne serait pas titularisée madame de Courseulles. Bien plus, il avait voulu être présent à toutes ces entrevues, et l'on raconte même qu'un jour Maxime en ayant témoigné quelque mauvaise humeur, le vainqueur de don Gormas s'écria tout haut, dès que le jeune homme fut parti :

— Ah ! s'il ne devait pas être mon gendre, je lui ferais faire un de ces matins une petite promenade au bois de Vincennes et je le corrigerais comme j'ai corrigé son oncle !

Sous l'influence de ces obstacles, le beau, le nonchalant, l'insouciant Maxime commençait à se piquer au jeu, et l'amour, qui jusqu'alors n'avait guère existé chez lui qu'à l'état de fantaisie, commençait à se métamorphoser en un sentiment plus réel. Aussi bien, il était temps peut-être, car de son côté Hermance commençait à reconnaître avec un secret dépit que Maxime avait déployé bien peu d'énergie dans toutes les phases du roman dont le hasard s'était plu à le faire, presque malgré lui, le héros. Or, de toutes les imperfections humaines, la faiblesse de caractère est celle qu'une femme pardonne le moins volontiers à son amant.

Tel était l'état des choses au moment où le chirurgien déclara que son noble client était désormais en état de retourner à son château d'Angoumois. Voici ce qui se passa le lendemain matin dans la chambre du vicomte de Courseulles.

C'était un dimanche; la prétendue Denise venait d'entrer, suivant l'invitation qu'elle en avait reçue dès la veille au soir par l'intermédiaire de Catherine. Comme elle était déjà habillée pour se rendre à la messe, elle avait cru devoir, pour dissimuler ce que sa toilette aurait pu présenter d'étrange aux yeux du vieux mousquetaire, prendre un tablier de soie noire et un bonnet garni de dentelle qui lui allait à ravir. Elle portait toujours au surplus derrière la tête l'indispensable et gracieux chi-

gnon, qui faisait ressortir encore davantage la blancheur de ses épaules. Elle était plus jolie, plus fraîche et plus gracieuse que jamais. Bien qu'il fût de bonne heure, M. de Courseulles, qui était fort matinal, comme le sont les gentilshommes campagnards en général et les chasseurs en particulier, était déjà levé et installé dans sa bergère. A la vue d'Hermance, son visage s'illumina d'un sourire de bonheur et il tendit affectueusement la main à la jeune fille, qui la porta à ses lèvres avec respect.

— Bonjour, Denise, s'écria-t-il en même temps de sa voix la plus caressante; comme tu es belle aujourd'hui, mon enfant!

— Vous êtes bien honnête, monsieur le vicomte, lui répondit-on; c'est que c'est fête aujourd'hui, c'est dimanche, et je m'en vais tout à l'heure à la messe.

— Ah? c'est vrai! tu fu fais bien, Denise, d'aller à la messe. J'aime à voir une jolie fille qui prie. Tu prieras pour moi, n'est-ce pas?

— Je n'y manque jamais, monsieur le vicomte. Comment vous trouvez-vous ce matin.

— Parfaitement, Denise, parfaitement.

— Voici votre tisane, monsieur le vicomte.

— Au diable ma tisane, mon enfant, je n'en ai plus besoin maintenant; je n'en veux plus; je t'ai en vue et je suis guéri. Voyons, assieds-toi là près de moi. J'ai à te parler de quelque chose de fort important.

— Ah! voyons cela, dit Hermance, qui, souriant avec malice, s'empara d'une chaise et vint s'accouder sur l'un des bras de la bergère en plaçant son menton entre ses deux mains pour mieux écouter.

— Je crois, Denise, reprit le vicomte d'un ton presque solennel, mais où perçait peut-être a son insu un peu d'embarras, je crois que tu m'as dit que tu étais venue à Paris pour entrer en condition.

— Oui, monsieur le vicomte.

— Eh bien, Denise, dans deux ou trois jours je vais quitter cette maison, et si tu ne crains pas de t'ennuyer par trop, avec moi, dans un vieux château, bien loin d'ici, au fond de l'Angoumois, où il y a de beaux bois, de belles prairies, de belles rivières, je suis disposé à t'emmener avec moi.

Hermance ne put d'abord réprimer un mouvement de satisfaction, mais bientôt elle reprit d'un ton mélancolique :

— J'en serais bien aise, monsieur le vicomte, mais je réfléchis que cela est impossible.

— Pourquoi?

— Oh! d'abord, parce que mon père est à Paris, avec moi, et que je ne pourrais le quitter.

— Ah! tu as encore ton père, c'est différent. Qu'est-ce qu'il fait, ton père?

— Il ne fait rien, car il n'est plus jeune, et c'est pour cela qu'il faut que je l'aide à mon tour.

— Eh bien, qu'à cela ne tienne, j'emmène ton père avec toi. Je trouverai bien moyen de l'utiliser, sans qu'il ait à se fatiguer pour cela.

— C'est bien bon de votre part, monsieur le vicomte, mais il y a encore un autre obstacle, un obstacle insurmontable. Je ne suis pas mariée, vous ne l'êtes pas non plus, et je suis sûre que mon père ne voudra jamais consentir à ce que j'entre à votre service.

— Mais pourtant, je ne suis plus un jeune homme.

— Oh! monsieur le vicomte, vous n'êtes pas non plus un vieillard.

— Mais, Denise, cependant, si ton père y consentait.

— Je serais obligée, moi, de vous refuser, monsieur le vicomte, car ma résolution est bien prise, je ne quitterai jamais Paris qu'avec... mon mari.

— Ainsi donc, tu me laisserais partir seul?

— Monsieur le vicomte, il le faut, et si vous saviez...

Hermance allait peut-être révéler enfin au vicomte le secret qui lui pesait si fort, lorsque celui-ci l'interrompant avec une douloureuse indignation, s'écria :

— Il le faut! il le faut! Eh bien! je vous dis, moi, Denise, que ce ne sont là que des prétextes, que je lis dans vos yeux, que vous voulez rester à Paris parce que vous n'avez nul attachement pour moi, parce que vous êtes une ingrate, une perfide; parce que vous ne valez pas mieux que toutes les autres; parce que vous avez des amoureux, sans doute, bien que vous m'ayez dit

le contraire. Oui, vous m'avez trompé, trahi, moi qui allais peut-être, dans ma folie... Ah! c'est affreux, c'est indigne, et je vous déteste maintenant.

En entendant le vicomte parler ainsi, lui par qui elle avait été traitée jusqu'alors avec tant de bonté, Hermance se mit à fondre en larmes et se cacha le visage entre ses mains. A cette vue le vieux mousquetaire ne fut plus maître de lui. En proie à la plus vive émotion, il s'empara du bras de la jeune fille, et l'attirant doucement à lui :

— Denise, Denise, s'écria-t-il d'une voix suppliante, je t'en prie, ne pleure plus; pardon, si je t'ai affligée, j'ai eu tort. Oui, tu es la plus pure et la plus innocente jeune fille que j'aie rencontrée de ma vie, et je me battrais volontiers pour avoir fait répandre des larmes à tes yeux charmants, Denise, me pardonnes-tu?

— Ah! monsieur le vicomte, s'écria Hermance, vous me demandez pardon, vous! mais écoutez-moi donc d'abord.

— Je n'écoute rien, repartit vivement le gentilhomme, et je vais me mettre à genoux devant toi, pour peu que tu persistes à m'en vouloir. Tu me pardonnes, n'est-ce pas?

— Oui, oui, je vous pardonne, à condition que...

— Point de condition, la paix est conclue, prouve-moi que tu ne m'en veux plus du tout, en me laissant t'embrasser. Aussi bien, je sens que je ne peux plus vivre sans toi, Denise, et puisqu'il n'est plus qu'un seul moyen, eh bien! j'y suis résolu... Écoute...

Et en même temps, le mousquetaire, prenant avec vivacité la tête de la jeune fille entre ses deux mains, la baisa tendrement au front.

A cet instant, Hermance ayant dégagé sa tête, poussa un cri et s'échappa de la chambre sans attendre la révélation qui lui était annoncée. C'est qu'elle venait de reconnaître que cette dernière partie de l'entrevue avait eu un témoin, c'est que derrière la bergère du vicomte un homme était debout.

C'était Maxime.

— Ah! c'est toi, grand vaurien! s'écria le vicomte un peu décontenancé et avec un énergique juron; que le diable t'emporte? tu arrives là au plus beau moment de ma vie. De mon temps, cela n'était permis qu'aux maris et aux grands parents,

y compris les oncles : c'est le monde renversé, maintenant.

— Mon oncle, balbutia Maxime éperdu, je vous demande bien pardon, je ne savais pas...

— Tu ne savais pas, tu ne savais pas ! pardieu ! je le sais bien, moi, que tu ne sais rien du tout ! j'avais mes raisons pour cela. Au surplus, te voilà, j'en suis bien aise, car j'ai à te parler, chevalier. Assieds-toi là près de moi. Écoute, mon garçon, j'ai beaucoup réfléchi depuis quelques jours sur le mariage en général et sur le tien en particulier, et ma foi, tout bien considéré, je ne mets plus d'opposition à ce que tu te maries comme tu l'entendras.

— Ah ! mon oncle, que vous êtes bon et combien je vous remercie ! C'est donc pour cela que tout à l'heure...

— Oui, interrompit M. de Courseulles, tu peux épouser Mlle Rigolet, avec d'autant plus de raison que je suis décidé à faire la même sottise que toi.

— Qu'entends-je ! Ah ! mon Dieu!

— Nous ferons partie carrée, mon cher chevalier ; je m'encanaille, tu t'encanailles, nous nous encanaillons tous les deux. Je crois même que je pousse encore les choses plus loin que toi, en ma qualité de vicomte. Ah bah ! au diable les préjugés, Les Bourbons ne sont plus sur le trône, ils n'en sauront rien. Décidément, la révolution de juillet est bonne à quelque chose.

— Qu'est-ce que tout cela signifie, mon oncle?

— Cela signifie, mon cher, que j'épouse Denise.

— Qu'est-ce que Denise ?

— Ah ! tu ne la connais pas ! Eh bien ! tu sauras que c'est un trésor d'esprit, de grâce, de distinction ; une femme comme je n'en ai jamais rencontré, moi qui en ai tant connu dans ma vie. C'est cette jeune fille qui sort d'ici et que tu as fait s'envoler, nigaud !

— Cette jeune fille, mon oncle ? mais c'est Hermance, c'est ma future, c'est ma femme, entendez-vous?

— Ta femme ! ta femme ! elle !... Hermance !... Denise !...

Et le vieux mousquetaire resta la bouche béante, les yeux hagards, comme pétrifié.

XIII.

L'ONCLE ET LE NEVEU.

Au bout de quelques instants, le vicomte de Courseulles sortit enfin de sa stupeur et, soulageant sa poitrine oppressée par une volée de jurons, il s'écria en se levant de sa bergère avec une vivacité toute juvénile :

— Mordieu ! corbleu ! par la sambleu ! monsieur le chevalier, vous n'épouserez jamais cette femme-là, entendez-vous, ou j'y perdrai mon nom.

Par une loi constante de notre nature, loi bizarre à laquelle nous obéissons tous sans nous en douter, l'objet auquel nous attachons parfois le moins de prix nous devient d'autant plus cher qu'il nous est disputé. On ne s'étonnera donc pas si Maxime, le beau, le nonchalant Maxime, qui jusqu'alors a joué dans toute cette histoire un rôle si passif, se regimba tout à coup avec violence en entendant son étrange rival lui dénier d'une façon à la fois si audacieuse et si despotique son droit de possession sur un bien dont il était habitué à se considérer comme le légitime propriétaire. La secousse qu'il venait d'éprouver était d'ailleurs de celles qui inoculent la fièvre aux tempéraments les plus lymphatiques. Aussi, le jeune homme se leva également de son siége comme s'il eût été touché par la pile de Volta, et d'une voix assurée, il s'écria à son tour :

— Et je vous dis, moi, mon oncle, que j'épouserai Hermance, dussé-je être foudroyé après la bénédiction nuptiale !

— C'est ce que nous verrons, mon neveu !

— Vous vouliez bien l'épouser, vous, quand vous ne pouviez voir en elle qu'une servante ! Pourquoi donc cela me serait-il défendu à moi, alors qu'elle est mademoiselle Rigolet ! Ah ! mon oncle, votre conduite à mon égard est d'une injustice criante. Je me révolte à la fin, je m'insurge et je reprends mon bien que vous vouliez m'enlever.

— Ah ! tu fais du juillet avec moi, chevalier ! Tu te fais peuple, mon garçon ! Eh ! garde-le, ton bien ! mais j'use de

mon droit à mon tour, et je te déshérite, toi, ta femme, tes enfants, et les enfants de tes enfants, et je vous verrais tous réduits à demander l'aumône à la porte de mon château, que je ne vous y recevrais pas, et que je ne vous ferais pas même donner un sou. Nous verrons maintenant qui pleurera le dernier.

— Eh! mon oncle, gardez-le aussi, votre héritage, je ne vous le demande pas; Hermance et son cœur, voilà tout ce qu'il me faut.

— Tu oublies la chaumière, chevalier, tu oublies la chaumière, et tu l'auras, je te le prédis; trop heureux si l'on ne vient pas t'en chasser quand tu ne pourras plus payer ton loyer.

— Qu'est-ce que cela me fait! D'ailleurs, je n'en serai jamais réduit à de telles extrémités. M. Rigolet, qui est un homme honorable, un homme qui a mon estime, me donne 22.000 francs; il me cède en outre son établissement. Avec cela on vit.

— Tu veux dire: on végète. Ah! qu'il fera beau voir le descendant de Courseulles qui, tous, de père en fils, ont été mousquetaires du roi, qui tous ont rempli la cour et la ville du bruit de leur luxe, de leurs galanteries, de leurs prodigalités, qu'il fera beau le voir dégénéré à l'état d'amphitryon à prix fixe! A propos, chevalier, prendras-tu une enseigne?

— Mon oncle, vous êtes cruel pour moi, mais que m'importent vos railleries! Je porte là sur mon cœur une égide contre laquelle tous les sarcasmes viendront se briser, c'est l'amour d'Hermance.

Jusqu'à ce moment, le vieux mousquetaire, insoucieux de son état de convalescence, avait arpenté la chambre à grands pas, au milieu d'un nuage de poudre qu'il faisait voler autour de lui dans les brusques mouvements qu'il imprimait à sa coiffure; mais à ces derniers mots échappés de la bouche de son neveu, il s'arrêta tout court, et laissant tomber sa tête sur sa poitrine, il murmura à voix basse, comme si ces mots eussent éveillé dans son cœur un écho profondément sympathique:

— L'amour d'Hermance! l'amour d'Hermance! Il a raison: cela doit tenir lieu de tout.

Puis il vint se rasseoir dans sa bergère, et faisant signe à Maxime d'approcher :

— Voyons, lui dit-il, mon garçon, je me suis laissé emporter tout à l'heure et je t'ai dit des choses.., désagréables peut-être. C'est un tort, je le reconnais. Que veux-tu! c'est mon vieux sang de mousquetaire qui circule toujours dans mes veines comme du vif-argent sans que les années puissent le refroidir. Voyons, causons un peu, car je t'aime dans le fond, tu le sais bien, et d'ailleurs je ne suis pas fâché de la petite insurrection que tu viens de te permettre. Tu es mon sang, que diable! le fils de mon frère, l'héritier de mon titre et de mon nom. Mais il faut entendre un peu la raison, corbleu! et ne point mépriser les conseils que peut suggérer à un barbon, à un roquentin comme moi, sa vieille expérience.

— Oh! mon oncle, dès que vous le prenez sur ce ton, je vous écoute bien volontiers.

— Ah! eh bien, mon garçon, tu veux donc épouser Denise?

— Hermance, mon oncle.

— Denise! Hermance! c'est égal puisque c'est tout un. Je passe sur la mésalliance. Eh! mon Dieu, on a vu des rois épouser des bergères, comme dit le proverbe; et puis nous sommes en pleine révolution, ainsi qu'en 93, et à cette époque on ne se faisait pas trop scrupule de déroger. Mais examine-toi bien, sonde ton cœur. Là, la main sur la conscience, est-ce que tu te sens en état de faire le bonheur de cette petite?

— Certainement, mon oncle, certainement.

— Erreur! chevalier, erreur! tu ne t'es pas bien examiné. Je te connais, moi, ton vieil ami, ton vieil oncle. Car peu s'en faut que je ne sois un vieillard, quoiqu'on veuille bien ne pas s'en apercevoir. Tu es léger, insouciant, tu aimes le changement. Vrai, je crains que tu ne rendes cette femme-là très-malheureuse, et ce serait dommage, ma parole d'honneur.

— Soyez tranquille, mon oncle, j'ai vingt-cinq ans, et l'on commence à avoir un peu de raison dans la tête à cet âge.

— Mais on ne se refait pas. Et puis veux-tu que je te dise entre nous? Ce n'est pas là la femme qu'il te faut. Oh! je l'ai

bien étudiée, va ! D'abord, c'est bien loin d'être une beauté.

— Oh ! mon oncle, pour ce qui est de cela...

— Si fait, si fait ; je m'y connais. Elle a d'assez beaux yeux, mais.... trop grands, une bouche trop... petite, une peau d'un blanc... là... d'un blanc désagréable. Et puis, elle n'est pas assez grande pour toi, qui n'en finis plus. Je me charge de te trouver beaucoup mieux que cela, vois-tu.

— Mais, mon oncle, elle me plaît comme elle est.

— Et puis, son caractère ! son caractère, chevalier ! La chose la plus importante du monde ! Tu n'as pas fait la moindre étude de son caractère.

— Si fait, mon oncle.

— Elle est obstinée en diable, cette femme-là, et quand elle a mis une chose dans sa tête, c'est comme si le notaire y avait passé. Comment feras-tu pour lui résister, toi d'un naturel si nonchalant, si apathique? Excuse-moi si je te dis tes vérités ; tu me diras les miennes après, si bon te semble. Mais, mon cher, cette femme-là te mènera par le bout du nez, tandis qu'au contraire, si elle tombe entre les mains d'un homme qui lui impose par son âge, par sa fermeté, d'un homme qui lui résiste enfin, eh bien ! elle pourra faire un fort bon ménage. Qu'en penses-tu, mon garçon ?

— Je pense, mon oncle, que vous me dites tout cela pour me dissuader d'épouser Hermance et pour vous mettre à ma place.

— Ah ! chevalier ! chevalier ! c'est mal, ce que tu me dis là. Voyons, est-ce que je te parle en oncle le moins du monde? je te parle en ami. Oublie que je suis ton oncle, et dis-moi, en me tendant la main : « Pardieu ! mon cher vicomte, tu as raison. » Là, vrai, je ne m'en fâcherai pas.

— Je le crois bien : parce que vous aurez gagné votre cause et que vous ferez ensuite tout ce que vous voudrez.

— Qu'à cela ne tienne ! Puisque tu te méfies ainsi de moi, mon garçon, voyons, je vais te faire une proposition. Engage-toi... là, solennellement devant moi, sur ton honneur de chevalier, à renoncer à la main de la petite et je te jure, de mon côté, sur mon honneur de vicomte, que je ne l'épouserai pas. Cela te va-t-il.

— Du tout ! mon oncle, du tout ! J'aime Hermance et je

ne suis pas encore de votre force, moi : je ne veux pas tuer mon cheval pour l'empêcher de tomber dans les mains de l'ennemi.

— C'est bien dit? ta résolution est bien arrêtée?

— Oui, mon oncle.

— Eh bien, mon cher, je ne te retiens plus. J'ai fait tous mes efforts, Dieu m'en est témoin, pour t'empêcher de contracter une union mal assortie, de déroger... Tu ne l'as pas voulu. Je m'en lave les mains, comme défunt Pilate. Seulement, retiens bien ceci, c'est mon ultimatum : demain, à midi, les chevaux de poste seront ici ; je pars, je retourne à Courseulles, et si tu m'y laisses rentrer seul, adieu mon héritage. Tu n'entendras jamais parler de moi, pas même après ma mort, et tu sais que je suis homme de parole. Bonjour, chevalier ! au revoir !

Après cette entrevue, l'oncle et le neveu se séparèrent fort peu satisfaits l'un de l'autre, comme l'on doit penser. Le vieux mousquetaire se trouvait seul depuis quelques instants, lorsque son valet de chambre, le taciturne Barthélemy, entra et lui remit un billet.

— C'est de la part de Mlle Hermance Rigolet, dit cet homme d'un ton plein de gravité.

— Le vicomte tressaillit et saisit le précieux papier avec non moins d'émotion qu'autrefois, à peine adolescent, il en avait éprouvé en recevant le premier message de sa première maîtresse.

— Un billet d'elle ! s'écria-t-il ; un billet de Denise !

Et en même temps il baisa à plusieurs reprises la missive chérie avec une ferveur dont Barthélemy fut fort ébahi ; puis il murmura tout bas en la décachetant :

— Ah ! monsieur mon neveu ! monsieur mon neveu ! vous n'avez point voulu souscrire au marché que je vous ai proposé ! Tant pis pour vous ; la partie est engagée maintenant, et la victoire n'est pas encore à vous, car j'ai la première manche.

Mais à mesure qu'il avançait dans sa lecture, le vicomte commençait à changer de couleur, son front se plissait outrageusement, et il finit par se laisser tomber assez lourdement dans sa bergère en froissant avec dépit la missive entre ses doigts. Cette missive, qu'il est inutile de rapporter ici, était fort éten-

due, fort *respectueuse*, et en voici, au surplus, un passage qui la résume complétement :

« Maintenant, monsieur le vicomte, que vous connaissez dans » quel but j'ai eu recours à ce déguisement, vous voyez bien » que c'est moi qui, comme je vous le disais ce matin, ai be- » soin de votre pardon. Ce pardon, je l'implore. Puis-je espé- » rer que vous voudrez bien l'accorder à Denise, sans préjudice » de la faveur qu'Hermance ose humblement réclamer de vous, » en vous suppliant de daigner l'autoriser à vous appeler son » oncle ? »

— Son oncle ! son oncle ! moi ! s'écria tout à coup le vicomte, jamais, mordieu ! jamais ! Elle aime le chevalier ! c'est clair, cela, et elle a craint que je n'en fusse pas encore assez bien convaincu : elle s'est donné la peine de me l'écrire. Pourtant, elle a dû s'apercevoir que moi aussi je l'aimais ! Les femmes ne se trompent jamais sur ce chapitre. Et pas la moindre allusion à mon amour dans son message ! Cela ne vaut pas la peine d'en parler apparemment ! Un vieux barbon comme moi ! On n'y fait pas attention ! on en rit peut-être tout bas, et on en rirait tout haut si l'on était bien sûr de n'avoir aucun intérêt à le ménager. Qui sait si toute cette comédie n'était pas concertée entre eux ? on m'a pris pour un Géronte ! corbleu ! je n'en suis pas encore là. Barthélemy ! une plume ! de l'encre ! du papier ! je veux répondre incontinent à ce billet.

Et le vicomte griffonna immédiatement les quelques lignes qui suivent :

« Je dois à Denise quelques-uns des plus agréables instants » que j'aie passés de ma vie ; c'est un doux rêve que j'ai fait et » dont la mémoire me sera toujours précieuse. C'est pourquoi » je pardonne à Denise et la prie d'accepter, comme un faible » souvenir de ma reconnaissance, la petite bague que mon » valet de chambre lui remettra avec la présente. (Cette petite » bague était ornée d'un brillant d'un grand prix.) Quant à » Mlle Hermance Rigolet, je n'ai pas l'honneur de la connaître, » et, par conséquent, je ne lui dois rien. Je n'en suis pas

» moins, avec le plus profond respect, son très-humble et
» très-obéissant serviteur,

» Le vicomte de COURSEULLES. »

Après avoir plié ce billet et y avoir apposé le cachet armorié des Courseulles, le vicomte le donna à son valet de chambre avec la bague, qu'il détacha de son doigt, en lui ordonnant de porter l'un et l'autre objets à sa destination, et de les remettre en mains propres.

Lorsque Barthélemy revint, M. de Courseulles s'élança à sa rencontre.

— Eh bien ! s'écria-t-il, que t'a-t-elle dit ?

— Rien, monsieur le vicomte.

— C'est étrange ! Tu ne lui as donc pas parlé à elle-même, comme je te l'avais prescrit ?

— Si fait, monsieur le vicomte.

— Et tu lui as remis la bague ? Eh bien ?

— Eh bien, elle l'a prise.

— Mais enfin, tu as dû remarquer son visage, pendant qu'elle lisait mon billet. Comment était-il, son visage ?

— Monsieur le vicomte, d'abord elle a souri.

— C'était du paragraphe pour Denise. Et puis ?

— Et puis, il m'a semblé qu'elle allait pleurer.

— Et alors ?

— Alors, monsieur le vicomte, je me suis en allé.

— Va-t'en donc de nouveau, maroufle !

Et le vicomte se mit à se promener avec vivacité dans sa chambre, en se parlant à lui-même :

— D'abord elle a souri ! s'écria-t-il ; c'est qu'elle aura pensé que je me laissais fléchir ; mais elle a été bien vite détrompée, et elle pleure sans doute maintenant. Elle pleure, elle ! Denise ! Ah ! je suis bien cruel ! Car, enfin, n'est-il pas bien naturel qu'elle me préfère mon neveu, qui est jeune, qui est beau, tandis que moi... je l'ai été, voilà tout. Oui, je suis un insensé ; n'y pensons plus. Qu'ils s'aiment, qu'ils s'épousent, et que je n'en entende plus parler ! Pourtant, je m'étonne qu'elle ait gardé la bague. A sa place, il me semble que je l'aurais renvoyée. Car

enfin, elle ne saurait y attacher aucun prix, puisqu'elle ne m'aime pas. Oui, mais elle aura vu le diamant, et ce serait la première fois de ma vie qu'on m'aurait renvoyé un diamant. Décidément, cette jeune fille ne vaut pas mieux que toutes les autres, et il est fort heureux pour moi que je n'en aie pas fait une vicomtesse. Oh ! les femmes ! les femmes ! Comment peut-on être assez sot, assez fou pour en épouser une seule ?

Puis, le soir étant venu, il appela son valet de chambre :

— Barthélemy ! Barthélemy ! s'écria-t-il, pourquoi n'es-tu pas auprès de moi ? pourquoi quittes-tu mon antichambre ?

— Mais, monsieur le vicomte, il n'y a pas d'antichambre.

— On reste à la porte alors.

— Mais, monsieur le vicomte, je préparais votre souper, c'est l'heure.

— Je ne souperai pas. Allons ! que fais-tu là à présent, grand fainéant ? Je veux me coucher. Déshabille-moi. Nous partons demain. Quel bonheur !

Et le vieux mousquetaire se coucha, et il dormit fort mal. Le lendemain, en se réveillant, la première personne qu'il aperçut à son chevet fut son beau neveu. Le jeune homme était pâle et consterné.

— Qu'est-ce que tu as donc ? s'écria le vicomte.

— Ce que j'ai, mon oncle, ce que j'ai ? Je pars avec vous.

— Ah ! chevalier ! chevalier ! je te sais gré de ce sacrifice. Viens ici, que je t'embrasse. Tu as bien raison, va ; ton Hermance n'est qu'une coquette. Cette femme-là t'aurait rendu malheureux comme les pierres, mon garçon.

— Hélas ! mon oncle, ne me faites pas un mérite de mon sacrifice. Je pars bien contre mon gré, allez ! On me donne mon congé.

— Ton congé ! balbutia le gentilhomme stupéfait, c'est impossible !

— Tenez, mon oncle, lisez cette lettre d'Hermance que je viens de recevoir.

— Ah ! elle t'a écrit aussi ! Mais c'est donc une Sévigné que cette petite fille-là !

La lettre d'Hermance était ainsi conçue :

« Pardonnez-moi, monsieur, si je ne vous ai pas reçu hier

» lorsque vous vous êtes présenté pour me voir, comme à votre
» ordinaire. Tant que j'ai conservé quelque espoir de fléchir
» votre oncle, j'ai pu voir en vous celui à qui je devais appar-
» tenir par un lien sacré, et j'ai pensé, peut-être fut-ce un
» tort, qu'il m'était permis de vous recevoir, surtout en pré-
» sence de mon père. Aujourd'hui que j'ai acquis la conviction
» que jamais, du consentement de M. le vicomte de Courseulles,
» je ne serais votre femme, je me croirais coupable à son égard
» comme au vôtre, monsieur, si je mettais plus longtemps ob-
» stacle aux légitimes espérances que doit vous donner l'affec-
» tion de votre oncle. Je vous dégage de la parole que mon père,
» dans un moment d'aveuglement dont je suis affligée, avait
» eu la faiblesse de vous demander à cet égard. Veuillez, mon-
» sieur, me garder seulement une petite place dans votre mé-
» moire. Je l'espère de vous, monsieur, et c'est une espérance
» qui m'est précieuse. »

P. S. « Puis-je compter que vous voudrez bien vous charger
» de remettre à monsieur votre oncle une bague que Denise,
» aussi bien qu'Hermance, aurait acceptée avec plaisir d'un
» parent, mais que ni l'une ni l'autre ne sauraient devoir à un
» étranger ? »

— Ma foi, s'écria le vicomte en s'essuyant les yeux, j'avoue que cette fille-là était digne d'être noble.

— Voici la bague, mon oncle, reprit le jeune homme avec un profond soupir.

— C'est bien, mon garçon, c'est bien. Voyons, il ne faut pas te désespérer, que diable! tout n'est pas fini, et si tu tiens tant à ce mariage, il faut voir ta prétendue, il faut voir son père, qui est un brave homme au fond, quoiqu'il ait failli m'envoyer *ad patres* par un coup de maladresse. Tu leur diras que tu m'as vu aussi, que tu m'as parlé, que je ne consens pas précisément, mais qu'enfin... avec le temps...

— Ah! mon oncle, que vous êtes bon! mais c'est que j'ai déjà cherché à voir Hermance et son père ce matin, et tous deux ont refusé impitoyablement de me recevoir. M. Rigolet a été jusqu'à me faire des menaces d'un cartel si j'insistais.

— Ah bah!... Allons, chevalier, je vois qu'il faut que je

m'en mêle. Je m'étais pourtant bien promis... C'est égal, avant de partir, je veux te rendre ce service-là, pour te prouver que je suis un rival généreux. Barthélemy, va-t'en trouver Mlle Hermance de ma part; tu lui diras que le vicomte de Courseulles lui présente ses devoirs et lui demande la faveur de prendre congé d'elle ce matin, avant de monter en chaise de poste.

Au bout de quelques instants Barthélemy revint.

— Monsieur le vicomte, s'écria-t-il, on vous attend.

— Eh bien! faquin, habille-moi vite!

Dès que l'ex-mousquetaire fut rasé, coiffé, poudré et vêtu, il jeta dans le miroir un regard furtif, et ayant embrassé son neveu :

— Les rôles sont un peu changés, mon garçon, depuis mon arrivée, lui dit-il gaiement; c'est nous qui sommes maintenant les solliciteurs. Allons, il était écrit que je dérogerais aujourd'hui. Je me fais ton avocat; mais, corbleu! je veux être pendu si je ne gagne pas ma première cause!

XIV.

UNE CAUSE PERDUE, MAIS GAGNÉE.

C'est au salon que l'entrevue se passa. En se retrouvant pour la première fois face à face avec la prétendue Denise, le vicomte de Courseulles ne put réprimer un sentiment d'émotion, émotion bien plus vive encore chez la jeune fille, dont l'embarras et la confusion étaient visibles et se traduisaient par la rougeur de ses joues. Toutefois, l'ex-mousquetaire savait trop bien son monde pour rien laisser paraître de son trouble, et s'avançant près d'Hermance, il lui baisa la main avec cette galanterie respectueuse de l'ancien régime dont mieux que tout autre il avait gardé les traditions; puis d'une voix qui n'était pas sans charme, car il avait conservé avec ses dents, toute la fraîcheur de son organe:

— Mademoiselle, s'écria-t-il, c'est la première fois que je me présente devant vous depuis que j'ai l'honneur d'habiter sous le

même toit, et souffrez d'abord que je vous en offre mes excuses. Retenu dans mon appartement par les suites d'une blessure que j'avais méritée, ne fût-ce que pour n'avoir pas recherché plus tôt la faveur de l'entretien que vous avez bien voulu m'accorder aujourd'hui, je n'ai pu vous rendre plus tôt mes devoirs. Qu'un mot de votre bouche me prouve du moins que vous ne m'en voulez pas.

Il n'appartient qu'aux gens d'une éducation et d'un esprit distingués de mettre aussitôt à leur aise les personnes avec lesquelles le hasard ou une cause déterminée, quelle qu'elle puisse être, les mettent en relations, et le vicomte avait trop de tact et un sentiment trop exquis des convenances pour ne pas chercher à faire oublier à Hermance, en affectant de l'oublier lui-même, que l'ex Denise ne pouvait être pour lui une inconnue. Hermance sentit tout ce qu'il y avait de délicat dans ce procédé, et dès l'abord elle en sut gré à M. de Courseulles. D'un autre côté, elle venait de faire une remarque, remarque toute féminine, et au sujet de laquelle nous demandons grâce pour elle, c'est que l'homme qu'elle avait devant les yeux n'était plus du tout celui qu'elle avait connu blessé, malade, constamment enveloppé dans une robe de chambre qui dissimulait entièrement les contours encore harmonieux de son corps. Celui qui lui parlait maintenant avait une taille qui, bien qu'en abrégé, était remplie d'élégance et de distinction. Son visage, noble, spirituel et plein de vivacité et de finesse, semblait n'avoir jamais grimacé la souffrance, et son bras droit en écharpe et l'ordre de Saint-Louis qui ornait la boutonnière de son habit, donnaient à toute sa personne un caractère d'audace et de fierté militaire qui lui allait à merveille.

— Monsieur le vicomte, répondit la jeune fille en baissant les yeux dès qu'elle eut terminé son examen, je suis sensible à l'honneur de votre visite, et tardive ou non, je la reçois avec d'autant plus de plaisir...

— Que c'est à la fois la première et la dernière, n'est-ce pas, mademoiselle? interrompit le vicomte.

— Oh ! je ne dis pas cela.

— Mais vous le pensez peut-être. Allons, mademoiselle, soyez franche avec moi. Les mauvais auspices sous lesquels je suis entré dans cette maison vous en donnent parfaitement le

droit. Que voulez-vous, mademoiselle ! je ne vous avais jamais vue, je n'avais même pas entendu parler de vous, et, comme le dit Voltaire, je crois, dans je ne sais plus quelle tragédie :

On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.

Aussi, je serai franc avec vous, moi, et, je vous le confesse avec sincérité, avant de vous connaître, je vous détestais du meilleur de mon âme.

— Et maintenant, monsieur ?

— Maintenant, mademoiselle, permettez : notre connaissance date à peine de cinq minutes. Au surplus, l'opinion que j'emporterai de vous en partant d'ici (je pars dans une heure, vous le savez sans doute) dépendra absolument de la suite de l'entretien que j'ai l'honneur d'avoir en ce moment avec vous. Je ne vous cacherai pas, avec ma franchise habituelle, que cet entretien je ne l'eusse peut-être pas réclamé si je n'avais eu deux requêtes à vous adresser.

— Deux requêtes, s'écria Hermance, dont la curiosité commençait à être vivement stimulée.

— Oui, mademoiselle.

— Et peut-être, monsieur le vicomte, votre opinion ne me sera-t-elle favorable qu'autant que je satisferai aux deux requêtes.

— Mademoiselle, je vous découvre déjà un talent, celui de deviner.

— Voyons donc, monsieur, quelles sont ces deux requêtes.

— Volontiers, mademoiselle. Voici la première. Vous avez parmi les personnes à votre service ou à celui de monsieur votre père une servante qu'on nomme Denise, je crois.

Hermance redevint fort rouge.

— Ne me trompé-je pas ? est-ce bien là le nom sous lequel vous la connaissez ?

— Oui... monsieur le vicomte.

— Eh bien, cette Denise m'a donné, pendant ma maladie, des soins dont je conserverai toute ma vie le souvenir, et j'avais pensé qu'elle accepterait un gage de ma reconnaissance. Croiriez-vous, mademoiselle, qu'elle a refusé ? Je viens réclamer

votre intervention auprès d'elle, pour lui faire sentir combien ce procédé m'a peiné. Car je l'aimais, cette fille, oui, mademoiselle, je m'étais attaché à elle, je l'avoue, et au-delà de ce que vous pourriez imaginer. Que voulez-vous! à mon âge, seul, abandonné à moi-même, j'avais trouvé une femme qui compatissait à mon sort, qui charmait mes ennuis, qui me rendait la vie plus facile. A elle, à elle seule peut-être, mademoiselle, je dois les rapides progrès de ma guérison. Je voulais l'emmener avec moi dans mon vieux château, elle a refusé. Je voulais encore... mais pardon, mademoiselle, cette dernière confidence, j'aurais pu la faire à Denise et je ne saurais vous la faire à vous. Vous me semblez émue, mademoiselle, ah! c'est que vous me comprenez, vous! c'est que vous n'eussiez pas agi comme Denise (pardon de la comparaison que j'ose établir entre vous et elle), c'est que cette bague, premier et dernier présent d'un hôte, d'un ami peut-être, d'un homme qu'elle ne devait plus revoir, vous ne l'eussiez pas dédaignée, vous, c'est que vous la lui ferez accepter, n'est-ce pas?

Et en même temps, le vicomte avait saisi la main d'Hermance, qui, émue et tremblante, ne cherchait pas même à la dégager, et il avait passé l'anneau à son doigt, et il portait cette main à ses lèvres...

Il y eut un silence, car le vicomte lui-même était fort ému, et comme ce silence se prolongeait :

— Maintenant, monsieur, dit Hermance, j'attends votre seconde requête.

— M'y voici, mademoiselle, répondit M. de Courseulles d'un ton mélancolique. Cette fois, c'est à vous seule que je m'adresse, et il ne sera plus question de Denise. Mademoiselle, l'homme propose et Dieu dispose. C'est là un fort vieux proverbe dont je reconnais tous les jours la parfaite vérité. Lorsque je suis entré dans cette maison, j'avais résolu de marier mon neveu selon mes idées d'il y a six semaines, qui sont bien loin, par parenthèse, de celles d'aujourd'hui. Maintenant je commence à reconnaître qu'il se pourrait qu'avant la noblesse et la fortune il y eût des garanties, des qualités à rechercher de préférence dans la femme de son choix. Un jour sans doute je serai, grâce à vous, mademoiselle, tout à fait convaincu de cette vérité. En attendant, c'est moi, moi, le vicomte de Courseulles!

jouissez de ma confusion, qui viens vous demander de rétracter la lettre que vous avez adressée ce matin à mon neveu et d'accepter sa main, qu'il vous offre de nouveau par mon organe.

Ayant ainsi parlé, l'ex-mousquetaire respira et il en avait besoin, cette partie de sa mission n'ayant pas été pour lui la plus agréable à remplir. Mais pendant qu'il déclinait cette seconde proposition, le visage d'Hermance, tout à l'heure si plein d'abandon et d'une charmante pudeur, était devenu froid et presque grave. Elle semblait se recueillir en elle-même comme un juge qui va rendre une sentence.

— Monsieur le vicomte, s'écria-t-elle à la fin, croyez que j'apprécie comme je le dois la démarche que vous voulez bien faire auprès de moi et qui m'honore. Pour vous le prouver, je vais être bien franche avec vous. Il y a six semaines je serais devenue la femme de M. Maxime avec bonheur, peut-être; hier même je l'eusse fait encore, parce que je regardais ce devoir comme un complément de la tâche que Denise s'était imposée. Hier, monsieur le vicomte, vous n'avez pas voulu et, pardon si moi jeune fille j'ose parler d'une manière si absolue, aujourd'hui, c'est moi qui ne veux plus.

— Qu'entends-je! Mais il n'y a rien de changé depuis hier.

— Oh! si fait, monsieur le vicomte, c'est que, voyez-vous, j'ai beaucoup réfléchi depuis hier, et décidément je ne me sens nulle vocation pour le mariage.

— Ah! bon Dieu!

— D'ailleurs, en fût-il autrement, je crois que monsieur votre neveu n'a jamais eu pour moi qu'un goût bien passager. Entraîné par les événements, il a pu consentir à m'épouser, mais il ne m'aime pas.

— Il ne vous aime pas! mademoiselle, il ne vous aime pas! Vous avez pu le croire à ce point insensible et aveugle! Oh! détrompez-vous, il vous adore, mademoiselle, il ne rêve, il ne pense qu'à vous. Il ne vous aime pas! mais si je savais qu'il en fût ainsi, est-ce que je serais venu plaider sa cause auprès de vous comme je le fais en ce moment et en son nom, en son propre nom, tandis que..... Il ne vous aime pas! Mais si cela m'était démontré, je le déshériterais à l'instant même, entendez-vous? et le renoncerais à tout jamais pour mon neveu. Je

voudrais bien voir cela, corbleu! qu'il se permît de ne pas vous aimer, ce drôle-là!

— Calmez-vous, de grâce, M. le vicomte, reprit Hermance avec un sourire involontaire, je veux bien croire, puisque vous me faites l'honneur de me le dire, que M. Maxime, sous l'impression des obstacles qu'éprouve l'union projetée entre nous, a pour moi, en ce moment, un peu d'amour, mais, d'abord, cet amour ne saurait être de longue durée, et ensuite, faut-il vous dévoiler entièrement ce qui se passe dans mon cœur?

— Ah! mademoiselle, je vous en prie.

— Eh bien, monsieur, maintenant que toute illusion a dû cesser, je crois que je n'aime plus monsieur votre neveu. Peut-être même... en faisant un retour sur mes impressions passées...

— Est-il possible! interrompit le vicomte.

— Écoutez-moi, monsieur, et votre étonnement cessera bien vite. Vous savez sans doute comment ce mariage s'est conclu. A peine sortie de la maison royale de Saint-Denis, parfaitement ignorante du monde et de ses usages, que je ne connaissais que par quelques romans lus en cachette, je m'étais figuré qu'il ne pouvait y avoir de véritable amour sans un concours de circonstances plus ou moins bizarres, plus ou moins romanesques, telles à peu près que celles qui ont amené M. Maxime dans cette maison. J'ai cru l'aimer, parce que c'était le premier homme qui eût daigné faire attention à moi, à moi, jusqu'alors considérée par tout le monde comme une petite pensionnaire. Mais cette illusion a été de courte durée. Monsieur votre neveu, je ne lui en fais pas un reproche, n'avait pas d'ailleurs tout ce qu'il faut habituellement sans doute pour prolonger une pareille erreur. Engagée par sa faute dans une situation pénible pour moi, dans une situation exceptionnelle, je n'ai point trouvé en lui la force de caractère, l'appui, le dévoûment qu'une femme doit toujours attendre de celui à qui elle a consacré toute son existence. Je me vois donc dans l'obligation de refuser sa main. Je sais que par un tel aveu je risque de vous faire perdre la bonne opinion que vous aviez pu concevoir de moi à la suite d'une lettre où vous n'avez probablement vu qu'un sacrifice dicté par la générosité de mon cœur; mais j'aime encore mieux qu'il en soit ainsi que d'être redevable de votre estime à un mensonge.

— Non, mademoiselle, s'écria le vicomte avec pétulance,

vous n'avez point perdu mon estime en me parlant ainsi, et tout au contraire elle vous est acquise maintenant à toujours; mais, je vous en prie, mademoiselle, ne persistez point dans une résolution qui ferait le malheur de mon neveu, car, je vous le répète, il vous aime sincèrement, et quand on a le bonheur de vivre auprès de vous, est-il possible qu'il en soit différemment?

A cet instant on frappa discrètement à la porte, et M. de Courseulles s'interrompit.

— Qu'est-ce? s'écria-t-il.

— Monsieur le vicomte, répondit Barthélemy à travers le trou de la serrure, il est midi passé, les chevaux sont là et le postillon s'impatiente.

— Qu'il attende, morbleu! qu'il attende! reprit l'ex-mousquetaire.

Puis il continua en s'exaltant par degrés :

— Il est impossible, mademoiselle, que tôt ou tard vous ne rendiez pas à mon neveu cet amour dont je me porte garant qu'il se montrera digne. Que voulez-vous qu'il fasse pour cela? que voulez-vous que je fasse moi-même? Lui et moi nous sommes prêts à tout. Pour vous obtenir, mademoiselle, mais je voudrais me battre avec tout un régiment, je voudrais conquérir un royaume. Je vous implore pour lui, je vous implore pour moi, mademoiselle, pour moi qui aurai tant de bonheur à vous recevoir, si vous daignez venir quelquefois avec... votre mari, charmer et embellir ma solitude, pour moi qui ne suis plus assez jeune, hélas! pour vous offrir d'autre titre que celui de nièce, et qui vous supplie au moins d'accepter celui-là. Mademoiselle... Hermance... Denise... je tombe à vos genoux, accordez-moi cette grâce avant que je parte! Il me la faut! il me la faut! ou je ne sortirai pas d'ici!

L'ex-mousquetaire était en effet sur le point de se jeter aux pieds de la jeune fille lorsque la porte du salon s'ouvrit et M. Rigolet parut en personne.

— Que vois-je! s'écria le digne bureaucrate, mes pensionnaires ne m'avaient donc pas trompé? Eh bien! il ne se dérange même pas!... Monsieur le vicomte!

— Allez au diable, monsieur Rigolet, vous et vos pensionnaires! repartit M. de Courseulles sans se déconcerter et en sai-

sissant la main d'Hermance; vous m'interrompez à mon plus beau moment.

— Et il continua aussitôt du ton le plus passionné :

— Non, vous ne voudrez pas me laisser partir avec cette pensée douloureuse que le moment où j'ai appris à vous connaître, à vous chérir le plus, sera celui de notre éternelle séparation. Vous viendrez, n'est-ce pas? vous viendrez me voir dans mon château... avec lui, puisqu'il le faut!

— Avec moi! interrompit de nouveau M. Rigolet; c'est trop fort! monsieur le vicomte... Osez-vous bien, en ma présence...

— Laissez-moi donc tranquille, vous; allez-vous en.

— Non, monsieur le vicomte, je ne m'en irai pas et je me vois forcé à mon tour de vous proposer une petite promenade au bois de...

— Nous verrons cela plus tard, monsieur Rigolet, mais d'abord faites-moi le plaisir d'aller me chercher mon grand vaurien de neveu et dites-lui qu'il vienne bien vite se jeter avec moi, avec vous aussi, si vous voulez, aux pieds de mademoiselle votre fille. Je consens à leur mariage. Je leur abandonne tout ce que je possède : que voulez-vous de plus? Mais courez donc! Vous devriez déjà être revenu.

Hermance, dans une perplexité facile à concevoir, gardait le silence, et aussi bien il lui eût été difficile de faire autrement, tant il y avait d'entraînement dans les paroles et les façons du pétulant vicomte. Il avait oublié sa blessure, il avait oublié ses années, ses yeux lançaient des éclairs, son front rayonnait comme s'il eût agi pour son propre compte. En un mot, on eût crû voir dans cet amoureux par procuration le charmant mousquetaire de S. M. Louis XVI en 89, auprès de Denise sa première maîtresse.

Tout à coup la porte du salon s'ouvrit de nouveau, et Maxime entra précipitamment, escorté de M. Rigolet et de plusieurs pensionnaires dont la curiosité avait été vivement excitée par le bruit des événements extraordinaires qui s'accomplissaient dans la pension bourgeoise. C'étaient entre autres M. Rizpain-sel, le vieux professeur et l'observatrice Mme de Saint-Amand

— Eh bien, s'écria le vicomte en s'élançant au-devant de son neveu et en lui sautant au cou : je ne t'avais pas trompé, l'af-

faire est en bon train. Ouf! ce n'est pas sans peine. Remercie-moi, j'ai été sublime sous tous les rapports!

— Ah! mon oncle! mon bon oncle! balbutia Maxime, comment reconnaître jamais...

Ici le vicomte s'essuya le front, et il ajouta :

— Maintenant, chevalier, à ton tour. A toi de décider la victoire. Allons! mademoiselle, allons! L'avocat attend, pour se retirer, que le juge ait fait connaître son arrêt. Parlez, nous vous demandons humblement, mon client et moi, votre réponse.

Hermance resta quelques instants pensive et irrésolue; puis, tirant un papier de son sein, elle le tendit à Maxime en lui disant d'une voix assurée :

— Ma réponse, monsieur, la voici.

Le beau jeune homme saisit ce papier d'une main tremblante, et l'ayant déplié, il baissa la tête d'un air consterné.

— Qu'est-ce donc que ce papier? s'écria le vicomte en le prenant avec vivacité des mains de son neveu.

— Vous le voyez, mon oncle, babutia Maxime avec dépit, c'est ma promesse de mariage.

Ici M. de Courseulles jeta sur la jeune fille un regard où se peignaient à la fois la surprise, l'incertitude, et où même perçait peut-être une sorte de joie. Hermance était fort rouge et tenait les yeux baissés. Le vicomte sembla hésiter un instant; puis soudain, se frappant le front comme un joueur hardi qui, après avoir en un clin d'œil examiné toutes les chances d'une partie importante et décisive, se détermine à jouer son va tout, il s'approcha d'une table, et, saisissant une plume, il effaça d'un trait le nom de son neveu sur la promesse de mariage, y substitua le sien, et s'avançant auprès de la jeune fille, avec un reste d'hésitation, il lui présenta respectueusement le papier.

Hermance le prit d'une main tremblante, y jeta timidement un regard presque furtif, puis, profondément émue, elle le remit à son père. En même temps, et sans prononcer une parole, avec un embarras plein de grâce, elle tendit sa main au vicomte. Celui-ci porta cette main charmante à ses lèvres, et l'ayant baisée à plusieurs reprises avec effusion :

— Hermance, Hermance, s'écria-t-il, oh ! dites-moi que je ne rêve pas !

— Ah ça ! mon oncle, s'écria Maxime déconcerté, est-ce pour vous moquer de moi que vous m'avez fait venir ici ?

— Du tout ! mon garçon, du tout ! Mais les neveux se sont moqués assez longtemps de leurs oncles pour qu'il soit bien permis à ces derniers de prendre une fois par hasard leur revanche. Au surplus, va, console-toi, je te l'ai dit, je te trouverai une femme qui sera beaucoup mieux ton fait que ta tante. Je te ferai faire un mariage d'argent. Quant à l'héritage de ton oncle, mon pauvre ami, je ne t'en réponds plus; mais, du reste, ce qui ne peut pas t'échapper dans tous les cas, c'est mon amitié.

L'heureux vicomte n'avait pas encore fermé la bouche que notre ancienne connaissance, Oscar Fraynel, entra tout hors d'haleine dans le salon et se précipita dans les bras de Maxime :

— Ah ! mon bon, lui dit-il à voix basse, je suis sorti de mon bureau, au risque d'être destitué, mais je m'en moque, quand il s'agit de te rendre service à toi qui es un autre moi-même. Aussi bien, il paraît que j'arrive à temps. J'ai su ton embarras, et afin que tu ne perdes pas l'héritage de ton oncle, j'ai une idée, je viens te proposer d'épouser Mlle Hermance à ta place. Présente-moi à ton oncle sous un faux nom.

— Que la peste t'étouffe avec tes idées et tes conseils ! s'écria le beau Maxime en lui étreignant le bras avec colère.

— Diable ! diable ! murmura Oscar, il paraît que cela va mal.

Et se tournant avec sa familiarité ordinaire du côté de M. Rigolet, il s'écria en lui frappant sur l'abdomen :

— Bonjour, papa Rigolet ! Donnez-moi une prise de tabac !

— Monsieur Oscar Fraynel, répondit gravement le vieux bureaucrate en lui saisissant l'autre bras, apprenez que je ne me nomme point papa Rigolet, que Mlle Rigolet à cette heure est vicomtesse et que s'il vous arrive de l'oublier jamais, je vous ferai faire une petite promenade au bois de Vincennes.

— Ma chère madame de Saint-Amand, murmura tout bas alors le satirique professeur à l'oreille de sa voisine, tout en jetant un oblique regard sur l'ancien officier, je savais bien que Didon, cette charmante reine de Carthage, n'avait point épousé

le bel Énée, *formosum OEneam*, mais j'ignorais complétement qu'elle fût devenue la femme du père Anchise.

Le mot était méchant sans être parfaitement juste. D'abord, on n'est jamais vieux quand le cœur et l'esprit restent jeunes, et puis le vicomte de Courseulles, malgré ses cinquante et quelques printemps, était encore, on a pu le voir dans ce récit, plein de verdeur.

Mme la vicomtesse de Courseulles est aujourd'hui la mère de deux charmants enfants, un garçon et une fille, et elle est encore la plus jolie comme la plus heureuse châtelaine de tout l'Angoumois.

Maxime s'est consolé en faisant, par les soins de son oncle, un mariage d'argent. Il a épousé une douairière très-noble, très-riche et très-jalouse. Il exerce l'état de jeune mari, bien qu'il ait aujourd'hui trente-cinq ans. Il est toujours très-beau, très-fat et très-nonchalant. Oscar Fraynel, qui a donné sa démission de son emploi d'expéditionnaire au ministère de l'intérieur, remplit auprès de lui les fonctions d'intendant, et il est de plus chargé d'amuser et de promener madame la douairière.

M. Rigolet a cédé son établissement. Il est installé au château de Courseulles, ne parle plus que blason et travaille depuis dix ans à un traité sur le duel.

ALEXANDRE DE LAVERGNE.

RACHEL ET LUCY.

L'an passé, j'ai rencontré dans la vallée du Rhin le héros de ce petit roman. Deux voyageurs enthousiastes, comme dit Sterne, sont bientôt deux amis d'un jour; là, ce furent deux amis du jour et du lendemain. Henri des Feugeraies, qui traverse à cette heure les déserts de l'Égypte à ses risques et périls, était d'une nature oisive et nonchalante, partant très-poétique et très-passionnée, se laissant vivre tout naturellement comme il plaisait à Dieu, à sa maîtresse et à ses cinq mille livres de revenu. On vantait, il y a deux ans, sa figure et ses belles façons dans plus d'un hôtel du faubourg Saint-Germain. Cependant sa noblesse n'était pas de la vieille roche, mais l'esprit sur une jolie figure ne vaut-il pas un bon blason?

Après quelques pèlerinages dans les montagnes, nous avions fait bien des découvertes en nos cœurs : moi pourtant, je ne voyais pas très-clair dans le sien, je devinais tout au plus qu'un triste amour, ne laissant qu'épines amères en souvenir des roses, avait passé par là. Un soir, devant une pinte de bière presque toujours pleine, mon voyageur se laissa surprendre, comme d'habitude, par une silencieuse et profonde tristesse, cette morne tristesse qui vient du cœur et qui incline le front.

— Avez-vous jamais été amoureux? me demanda-t-il tout à coup.

Je ne sais ce que je lui répondis; il retomba dans le silence, il pencha la tête sur une pensée désespérante, il promena lentement son âme dans le chemin de la douleur : — Ah ! mon

Dieu, reprit-il, quelle histoire ou plutôt quel roman ! Voyons, je vais tout vous dire, car tout cela fatigue trop mon cœur.

— Depuis que je vous ai rencontré, repris-je, je vous écoute sans cesse, car, de prime-abord, j'ai deviné quelque histoire singulière : on n'est pas pour rien si triste et si pâle ; ce n'est pas sans raison qu'on a l'œil battu et le front ravagé.

— Oui, une histoire étrange qui a commencé comme la première histoire venue, par un caprice, mais qui a fini... Est-ce fini, mon Dieu, est-ce fini ?

Il regarda le ciel par la fenêtre, il sortit, il passa dans sa chambre et revint avec une liasse de lettres. En dénouant un ruban bleu, il respira avec un charme amer le parfum qu'elles exhalaient.

— Dieu merci ! dit-il, ces lettres ne sentent ni le musc ni le pachouli ; mais moi, j'y respire je ne sais quel doux et triste souvenir d'un temps évanoui. En voyant ce ruban bleu, n'allez pas croire que ces amours-là soient une pastorale, une idylle, une églogue. Mais voyez ces lettres qui vous apprendront mieux qu'un récit le charmant début de ces amours ; moi, je ne pourrais m'empêcher d'être triste dès la première page, puisque je sais la dernière. Avant tout, il faut que je vous dise un mot sur les personnages que vous allez rencontrer, d'abord, c'est Mme de Marsault ou plutôt Rachel. Hélas ! que vous en dirai-je, si ce n'est que je l'ai aimée trop tard ? Pour l'autre, Mme de Verdilly ou plutôt Lucy... Ah ! pourquoi celle-ci m'a-t-elle aimé ?

En disant ces mots, Henri retomba dans sa silencieuse tristesse ; il éparpilla les lettres sur la table, tantôt avec l'ardeur religieuse d'un dévot qui touche une relique, tantôt avec la colère poétique d'un amant que le destin a frappé au cœur. Enfin, après un soupir, il me dit en me présentant une lettre : Lisez.

Cette première lettre était de lui bien entendu ; il avait rassemblé les siennes, comme les autres, dans sa religion du souvenir.

*De Henri des Feugeraies à Ernest d'H***, au château d'A..., du côté de Guise.*

De Paris, ce 15 juillet 1839.

« Tu m'avais bien dit que l'amour est une surprise. L'amour est comme la fortune, d'abord parce qu'il est aveugle, ensuite parce qu'il vient s'asseoir à notre porte quand nous le cherchons bien loin. Je t'ai écrit l'autre matin que je cherchais l'amour à tout bout de champ, à tort et à travers. En vérité mes regards avaient beau faire; le temps passait, mais l'amour ne passait pas avec le temps. Enfin, hier, au retour d'un pèlerinage aventureux dans le grand pays de la passion, mon cœur a trouvé de quoi s'amuser. Voici comment : depuis la belle saison, je demeure dans la rue de Varennes, en vue de magnifiques jardins. Hier, à mon retour, j'avais à peine entr'ouvert ma fenêtre, quand je vis sous les branches touffues des tilleuls une belle femme qui se promenait. Du premier coup d'œil je fus ébloui; pourtant c'était une femme ni plus ni moins. Mais quelle femme! quelle nonchalance aimable! quelle grâce attrayante! quelle noble simplicité! Elle inclinait la tête sur l'épaule avec un abandon charmant, elle souriait avec cette tendre mélancolie qui va si loin dans le cœur, enfin elle était pour moi, à cet instant, la plus belle femme du monde. Par malheur, elle lisait un journal. Pourtant, me dis-je en réfléchissant, ce journal est d'un bon augure : un femme ne lit si bien un journal que quand elle n'a rien à écrire dans son cœur. Dieu soit loué, me voilà amoureux! Dieu soit loué si le soleil luit pour moi! Là-dessus je mis la main sur les yeux pour braver les derniers rayons du soleil qui se couchait gaiement dans les bois de Fleury.

» Adieu, mon vieil ami; je pardonne à toutes les extravagances de ton cœur; je crois que les miennes vont commencer, mais pour tout de bon. Si tu vois Ernest en passant à S..., ne m'oublie pas auprès de ses chiens anglais, de sa petite flamande et de ses roses chinoises. »

De Henri à Ernest.

17 juillet.

« Le mal n'est pas dans la tête, le mal est dans le cœur. Je l'ai revue, hélas! plus belle encore, se promenant toujours sous les tilleuls. C'était le matin par la rosée. Ah! quel charmant déshabillé! Elle était venue là je ne sais pourquoi, peut-être pour entendre les derniers échos de la fête du colonel Th.... Cette fois elle n'avait plus un journal à la main, mais un bouquet dont elle secouait par intervalle la rosée sur son front. C'est cela, je devine : une petite migraine. Avant de rentrer, elle leva les yeux par mégarde vers ma fenêtre, c'est-à-dire vers le ciel; heureusement qu'elle ne vit pas le ciel; et puis elle respira son bouquet et le jeta sur le perron. Voilà ce qu'on fait souvent de l'amour. Ah! me suis-je écrié, si j'avais ce bouquet! quelle relique! que de soupirs et que de baisers! Après tout, ce jardin n'est pas le jardin des Hespérides. — Et tout en disant cela, je descendais sans m'en douter. J'ai tendrement abordé une fille de chambre. — Mademoiselle, voulez-vous m'ouvrir le jardin? une lettre précieuse s'est envolée tout à l'heure du côté des dalhias. — Cette fille m'a reconnu pour un habitant de la maison, pourtant elle hésitait à me laisser passer. — Mais, monsieur... — Mais, mademoiselle... Je devenais plus suppliant encore. — Allez, monsieur. Elle me conduisit avec quelque froideur jusque sur le perron. En descendant je ramassai le bouquet presque éparpillé. — C'est vous, mademoiselle, dis-je en me retournant et dans le dessein d'attendrir la fille de chambre, c'est vous qui cueillez ces fleurs-là si matin? — Mon Dieu, non, monsieur. — J'allai sans m'arrêter vers les dalhias. Là, je ne sais comment cela se fit, mais je me souviens qu'au lieu de trouver une lettre perdue, j'en pris une dans ma poche et la jetai sur le parterre. Advienne ce qui pourra, dis-je; et je revins sur mes pas. J'appris à la femme de chambre que je n'avais rien retrouvé, mais que ce n'était pas la peine de me tourmenter. Je la remerciai de sa bonne volonté, je la saluai d'une façon

galante, et je remontai à mon logis assez content de moi. Qu'en dis-tu? Mais qu'en dira-t-elle?

« *P. S.* C'est une vicomtesse, la vicomtesse de Marsault; elle s'appelle Rachel, tout comme ta cousine; il y aura bientôt sept ans qu'elle a vingt-quatre ans; mais enfin elle ne lit pas encore les romans de M. de Balzac. Cependant elle a eu trois amants et demi. Pour son mari, c'est un homme d'esprit : il voyage depuis qu'elle a vingt-quatre ans. »

Lettre trouvée sous les dalhias par madame la vicomtesse de Marsault.

17 juillet.

« MADAME,

« Ne vous offensez pas trop du mot que je vais vous dire; c'est un mot vieux comme notre première mère, un mot profané par toutes les bouches comme par toutes les plumes; un mot que tout le monde a dit bien ou mal; que vous avez dit, madame, mais, hélas! que vous ne direz jamais : — Je vous aime! J'en suis fâché pour vous et peut-être pour moi, mais en vérité je vous aime. J'espérais étouffer cet amour au fond de mon cœur, mais rien n'est si babillard que le cœur; il faut qu'il dise sa joie ou sa peine à tout venant, même à celui qui la cause.

« HENRI DES FEUGERAIES. »

Lettre jetée dans le jardin en question un jour qu'il ne faisait pas trop de vent.

18 juillet.

« J'oubliais de vous dire qu'avant tout, madame, je vous aime parce que vous êtes belle, belle de toutes les beautés, de celles du corps comme de celles de l'âme. Ève n'était pas plus

belle au sortir des mains divines ; mais alors Ève n'était pas tout à fait une femme ; car, suivant la Genèse, si Dieu a commencé la femme, le serpent l'a finie.

« A propos, madame, vous ne m'avez pas répondu. Pour parler le beau langage, est-ce que l'amour, en battant des ailes sur votre chemin, n'a pas laissé tomber une plume ?

« Hélas ! madame, je me torture l'esprit sans raison. Ah! si je laissais parler mon cœur tout simplement ! »

De Rachel à Lucy.

19 juillet.

« Voilà ce qui se passe, ma chère Lucy, pas tout à fait à Paris où je ne mets plus les pieds, mais dans un petit hôtel de la rue de Varennes, l'ancien hôtel de.... J'habite le rez-de-chaussée ou plutôt le jardin depuis trois mois, depuis que *je me suis retirée du monde*, mais je m'ennuie tout comme si j'allais encore dans le monde, voilà pourquoi j'y retournerai. Pourtant, depuis vendredi, il se prépare ici une petite comédie sentimentale qui me distraira un peu. J'en suis l'héroïne bien entendu ; mon héros n'est trop mal tourné. S'il en faut croire ma femme de chambre, il s'entend à merveille à faire caracoler un cheval. Il s'appelle Henri des Feugeraies ; crois-tu que ce nom-là soit d'une bonne roche ? Tu as *la clef du blason*, vois donc ce qu'il en retourne. Mon héros a dans la mine quelque chose de fier qui me ravit, mais voilà tout : sa main n'est pas des plus belles ni sa barbe non plus. Il est sentimental à faire peur ; heureusement pour lui qu'il est passablement spirituel, vois plutôt :

« *Vendredi.* — Il me regarde, il me regarde si mal qu'il a l'air de devenir amoureux.

« *Samedi.* — Il est ingénieux à ce point qu'il ose descendre dans mon jardin pour ramasser un bouquet par moi cueilli et pour jeter sous les dalhias une lettre par lui écrite. La lettre valait-elle le bouquet?

« *Dimanche.* — Seconde lettre apportée (franco) par le Zé-

phir et par la grâce de Dieu. Comment ne pas lire ces lettres qu'on ramasse par mégarde en cueillant une rose ou une marguerite? Pour ton désennui, je t'envoie les deux lettres en question, ne sachant qu'en faire.

« *Lundi.* — Il n'a pas mis aujourd'hui la tête à la fenêtre, c'est de plus en plus spirituel.

« Tout cela m'a rappelé les divines extravagances de lord O'T.... En vérité, je crois que celui-là a été jusqu'à mon cœur, mais quelle course au clocher, ma chère! Le nouveau venu n'ira pas si loin, n'est-ce pas?

« Écris-moi bien vite. Que devient ton beau cousin? Ne me cache rien : tu te souviens que nous nous sommes promis de nous dire tout, même ce qui ne se dit pas. Tu sais que je passe l'automne au château de T.... J'avais bien envie d'aller à Spa, mais je n'irai pas, car je ne veux plus rencontrer lord O'T.... dans ce monde. Adieu! une autre fois je ne ferai pas seulement la gazette de mon hôtel, je te parlerai de Paris; mais qu'y a-t-il à dire de Paris au 19 juillet! »

De Lucy à Rachel.

24 juillet.

« Ah! coquette! que je te reconnais bien! Pourquoi tant de dédain au dehors quand au fond... Tu fais semblant de m'envoyer les deux lettres mises à la poste du hasard : tu dis que tu ne sais qu'en faire, et pourtant, pour les garder, tu te donnes la peine de les copier à mon usage. Tout cela commence d'une façon romanesque et ravissante, c'est presque un écho des romans de Mme Cottin. Sais-tu qu'il écrit à merveille : pour un amoureux de Paris, cela n'est pas trop mal. Mais il n'a pas l'air d'un homme à écrire des volumes pour l'amour de Dieu. Prends-y-garde! il commence à ne plus mettre la tête à la fenêtre, comme tu dis; il est capable de ne plus mettre son style à la poste restante. Ne fais pas tant la superbe, ce serait bien dommage de rebuter un amoureux de si bonnes façons, de si bon style et de si bon cœur.

« Adieu, je retournerai peut-être à Paris avant l'hiver. M. de Verdilly est toujours consul au bout du monde; aussi je l'aime par-dessus tout. Mon beau cousin n'a pas le sens commun; cependant il commence à m'ennuyer, les amoureux de Paris sont plus drôles. Adieu, méchante. Plus j'y pense, plus je trouve que ton aventure est amusante. »

De Henri à Ernest.

25 juillet.

« Rien de nouveau sous le soleil des amours. La belle vicomtesse n'a pas répondu, si ce n'est qu'elle se promène toujours. Pour moi, je n'ouvre plus ma fenêtre que pour l'amour du ciel. Ce soir, en regardant au travers des rideaux, j'ai vu Mme de Marsault qui regardait ma fenêtre du coin de l'œil au travers des branches. En attendant mieux, c'est presque une réponse. Ce jardin est le chef-d'œuvre de l'horticulture; on dirait que le bon Dieu va y passer le jour de sa fête. Le parfum qui me vient du parterre des roses est à coup sûr pour quelque chose dans mon amour. Tout au fond, j'y vois un petit cabinet de verdure des plus attrayants. Y passer une demi-heure avec elle dans l'oubli du monde et de moi-même, comme disent les romans, et puis mourir par-dessus le marché, voilà tout ce que je rêve de plus magnifique. Tout à l'heure je vais encore écrire, mais autant en emporte le vent!

« La présente n'est à autre fin que de m'informer de l'état de ta bourse; quant à la mienne, elle est vide. Que vas-tu faire de tes betteraves, mon pauvre ami? J'ai imaginé un nouveau moyen de se ruiner en peu de temps, mais je n'ai garde de te l'enseigner. Je pense qu'en faveur de cela, tu m'enverras un millier d'écus, dont reconnaissance d'autant. Sans ce millier d'écus, je suis un homme perdu dans le cœur en question, car, depuis que je n'ai plus d'argent, je n'ai plus d'esprit qui vaille; cette lettre en fait foi. Tu sais que pour complaire à ma famille je vais par-ci par-là porter mes lumières au ministère de la justice. Je fais des rapports sur des pourvois en grâce; ainsi dépêche-toi d'assassiner quelqu'un.

De Rachel à Lucy.

26 juillet.

« Comment ne pas le regarder, ma chère belle, comment ne pas le regarder un peu, pour l'amour de Dieu et de son prochain, après ces vers adorables que j'ai reçus ce matin, toujours par le même courrier :

Dans mon âme il est un bocage,
Un bocage aux abords touffus;
D'un bel oiseau bleu c'est la cage,
Et j'écoute ses chants confus.

Dans mon âme il est une source
Qui ravage fleurs et gazons;
Au bruit funèbre de sa course
L'oiseau s'endort : adieu chansons!

A travers la feuille ondoyante
Il vient souvent un soleil d'or,
Pour tarir la source bruyante
Et réveiller l'oiseau qui dort.

L'oiseau bleu, c'est l'amour, ô belle,
La source est celle de mes pleurs;
Le soleil que mon âme appelle,
C'est ton regard semant des fleurs.

« N'est-ce pas que ces vers sont charmants? Mais sont-ils bien de lui? Te souviens-tu de ce sous-préfet de je ne sais plus où, qui t'adressait avec feu des vers de Sainte-Beuve ou de Lamartine?

« Je sais, — par hasard, bien entendu, — qu'il va ce soir en promenade au bois; sans cela, j'y serais allée moi-même. Il n'est pas encore l'heure de nous rencontrer; d'ailleurs je ne

suis pas du tout belle ce matin. Mais serai-je belle demain? La beauté passe vite, comme les morts de la ballade. En vérité, d'après mon babil ne dirait-on pas que j'ai été belle? Je ne sais plus ce que je dis. Adieu. Ah! que je vais m'ennuyer aujourd'hui! Pourtant le bois de Boulogne doit être charmant : du silence, de l'ombre, un cœur agité, un souvenir, une espérance, que sais-je? Et puis tout d'un coup l'apparition toute romanesque d'un cavalier qu'on attend... Je n'irai pas.

De Rachel à Lucy.

26 juillet, onze heures du soir.

« J'y suis allée, ma chère. Tu t'y attendais bien, n'est-ce pas? Ce petit imbécile de V*** m'a accompagnée; mais une fois au beau milieu du bois, je l'ai prié d'aller à Auteuil avertir Mme de T... que nous dînerons avec elle. Je lui ai donné rendez-vous pour nous retrouver; mais tu devines qu'il s'est trouvé le premier au rendez-vous. Ce petit imbécile est fait pour attendre en toute chose.

« Il y avait un autre rendez-vous; je ne savais pas où; mais je m'y suis trouvée. Or, ceci vaut bien la peine que je taille ma plume.

« Donc, dès que je fus seule, mon cheval prit un galop superbe; il fit des zig-zags sans nombre, il parcourut le bois à tort et à travers en moins d'une demi-heure. J'étais heureuse plus que jamais; sans métaphore, je volais sur les ailes de l'amour. Pourtant j'avais peur : car, ainsi que le voyageur hors de son chemin, je ne savais pas trop où j'allais. Tout à coup j'entends qu'on me poursuit; je me retourne un peu; c'était lui!

— Madame, pardonnez à ma sollicitude, je vous croyais emportée trop vite par votre cheval.

« Je ne savais que répondre, car enfin je ne pouvais parler avec bonne foi, je ne pouvais lui dire après qui je courais si follement, puisque c'était après lui. Le plus facile était de ne pas

répondre ; mais si jamais il se dépitait, s'il passait son chemin sans dire un mot de plus !

— Monsieur, répondis-je avec un sourire *des plus doux*, je cherche mon compagnon de voyage.

— Eh bien ! madame, en attendant, accordez-moi la grâce de veiller sur votre cheval. Est-ce vers Auteuil qu'il nous faut chercher ?

— Oh non ! dis-je tout de suite, peut-être avec un peu trop de précipitation, tant j'avais peur de retrouver l'autre.

» Cependant nos chevaux s'étaient mis au pas, côte à côte, ouvrant les yeux et les naseaux en chevaux de bonne compagnie qui se rencontrent pour la première fois entre Auteuil et Boulogne. Le temps était magnifique, un nuage par-ci par-là, des petits oiseaux qui chantaient, des petites fleurettes sauvages qui montraient leur aigrette ou leur collier sur le bord du chemin, un peu de rosée encore dans la chenaie touffue. En vérité, c'était partout un air de fête. Tu sais comme j'aime ces nuages perdus dans le bleu du ciel. Mon cœur battait malgré moi ; j'avais beau faire, mon regard s'attendrissait beaucoup. Qu'allais-je devenir ? M. Henri des Feugeraies reprit la parole :

— Puisque je suis en si bon chemin, madame, permettez-moi de bien passer le temps. Permettez-moi de vous dire... Mais ne savez-vous pas tout ce que j'ai à vous dire ?

» Les femmes ont toujours l'air de ne rien savoir quand il est question de ces choses-là. Aussi je répondis nonchalamment à mon cavalier :

— En vérité, monsieur, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

» La réponse, comme tu vois, pouvait s'entendre de deux façons. M. Henri des Feugeraies répliqua :

— Madame, vous y mettez de la mauvaise volonté.

» Il y eut un silence plein d'amour. Je ne parle pas de son regard. Après quoi, comme son genou touchait mon amazone, il s'imagina que ma main n'était pas loin de la sienne, et, en effet, ces deux mains, jusque-là étrangères, se touchèrent — comme par miracle.

— Ah ! madame ! dit-il en se penchant vers moi et en m'attirant à lui, si bien que nos cœurs étaient à deux battements l'un de l'autre. — Madame ! dit-il encore.

— Je m'appelle Rachel, dis-je, entraînée malgré moi.

» Je n'eus pas plus tôt dit cela, qu'un baiser, — pris au vol, mais un baiser pourtant, — frappa mes lèvres agitées, comme le coup d'aile d'un oiseau. J'en demande pardon à Dieu et *à qui de droit.*

» Mon dit sieur Henri des Feugeraies est quasi un poëte, moi qui ne suis qu'une femme d'esprit, je ne lui en sais pas gré du tout. Tu ne devinerais jamais ce qu'il m'a dit en respirant sur ses lèvres le baiser évanoui. Moi, je me suis récriée, bien entendu. Alors il m'a dit : « Rachel, soyez charitable; j'ai voulu prendre la clef du cœur. » Voilà de ces mots dont tu raffoles; pour moi, qui ne suis guère sentimentale, j'aurais mieux aimé... tu devines...

» Sur ces entrefaites, cet imbécile de V*** est survenu à bride abattue. Il a remercié fort galamment M. Henri des Feugeraies pour avoir veillé sur moi.

» Adieu, méchante. Quand viens-tu? »

De Rachel à Lucy.

27 juillet, le matin.

» En toute chose, ma chère, il faut considérer la fin; or, en amour surtout, la fin est toujours mauvaise. En amour, il faut s'arrêter à propos; crois-m'en, j'ai été à bonne école, je suis savante là-dessus. Dans le cœur de la femme, même la plus passionnée, c'est toujours la curiosité qui domine, *l'amour de la science,* comme dit l'Écriture. Eh bien, quand on sait à peu près ce qu'il en retourne, il ne faut pas se risquer plus loin. Voilà pourquoi je ne veux plus revoir M. Henri des Feugeraies. Qu'il fasse de la passion tout à son aise à sa fenêtre; je ne m'en plaindrai pas, mais je n'y répondrai pas. »

De Lucy à Rachel.

30 juillet.

» Tu ne comprends rien de bon à l'amour, ma chère amie. N'en parlons plus.

« Je pars après-demain pour Paris, où je dois *prendre quelqu'un* pour aller aux eaux d'Ostende. J'irai t'embrasser, ma belle ennuyée ; j'irai *respirer les roses de ton jardin.* »

De Henri à Ernest d'H...

8 août.

» Tu sais l'histoire du bois de Boulogne ; mais voici bien une autre histoire. J'en perds la tête et le cœur. Écoute.

» Je n'avais presque pas revu Mme de Marsault depuis notre promenade. Il semblait qu'elle se mordît les lèvres pour le baiser surpris. En vain je fumais sans cesse à ma fenêtre, je dévorais le jardin du regard : ce n'étaient que flammes et fumées perdues. La belle Rachel voulait sans doute que le prologue traînât en longueur, car je la crois savante sur la comédie d'amour. Moi, je n'écrivais plus ; j'avais mes raisons pour parler au lieu d'écrire. J'attendais l'heure de parler, mais j'attendais toujours. Çà et là, je l'entrevoyais au jardin ; mais elle passait comme une ombre. Un soir, devenu tout à fait l'esclave de mon cœur, je descends à son appartement, je sonne d'une main agitée. La fille de chambre vint m'ouvrir. — Il faut que je parle à Mme de Marsault, dis-je d'un air décidé. — Cette fille m'annonça avec un peu de contrainte. — Je n'y suis pas, dit avec empressement Mme de Marsault. — La porte se referma à mon nez. Ne sachant que faire, je m'en allai, jurant à mon pauvre cœur qu'il serait vengé. La nuit, je ne dormis pas; mon amour n'était plus que de la colère. Rachel serait venue, que je ne sais si elle eût été la bien-venue. Dans la matinée, je

reçus par la poste ce petit billet, qui m'expliquait un peu l'énigme :

« MONSIEUR,

« Les rêves n'ont pas de suite ; il faut se contenter de ce qu'ils » nous donnent, sans trop les poursuivre quand nous sommes » éveillés. »

« Après avoir relu ce billet étrange, je tombai d'accord sur ceci, à savoir que j'avais affaire à une femme curieuse, qui se donnait toutes les peines du monde pour ne pas suivre le chemin battu, au risque de ne pas arriver. Je ne perdis pas la carte, je résolus de jouer mon mauvais jeu.

« Comme je m'étais mis à la fenêtre, suivant la coutume, je vis tout à coup près des dalhias une femme que je n'avais pas vue encore. C'est ici que l'autre histoire commence.

» Cette femme est jeune, c'est-à-dire qu'elle a trente un ans ; elle est belle comme les roses de juin ; elle est blonde comme les épis d'or ; elle est nonchalante comme les cygnes qui s'abandonnent aux flots. Un poëte ne dirait pas mieux ; mais le cœur n'est-il pas un grand poëte ? En un mot, mon cher, cette femme est adorable.

» De temps en temps elle levait les yeux à ma fenêtre un peu languissamment, si j'ai bien vu. C'était aussi de la curiosité, mais de la curiosité plus tendre et plus voilée. Or, que diable cette femme venait-elle faire là ? Mais ses regards surtout, pourquoi daignaient-ils monter jusqu'à ma fenêtre ?

» Sur le soir, je suis allé au bois, à coup sûr entraîné par la fatalité. Comme je côtoyais l'horrible petit mur de Boulogne, je vis tout à coup flotter en avant l'amazone ; cette amazone que j'ai pressée sur mon cœur ! Le petit monsieur, qui m'a si bien remercié l'autre fois, était là, fidèle au poste. Comme alors j'étais aussi plus curieux que passionné, je parvins à dominer mon cœur, je résolus d'aborder la cruelle Mme de Marsault, à mes risques et périls. En face du petit monsieur, cependant, je ne savais quelle figure faire.

» Enfin, j'anime mon cheval, qui s'élance léger comme une flèche à côté de l'amazone. — Madame...

» Madame se retourna ; mais juge de ma surprise, ce n'était pas Rachel : c'était l'inconnue, ou plutôt la belle nonchalante du jardin.

» Elle tourna la tête avec une grâce charmante. — Eh bien, monsieur, que voulez-vous donc, s'il vous plaît ?

» Le petit monsieur jugea à propos de passer en avant; aussi par reconnaissance je le saluai de l'air du monde le plus aimable.

— Madame, pardonnez-moi si je viens sans façon...

— C'est à moi, monsieur, de m'excuser d'avoir mis une amazone qui vous a trompé, j'imagine.

— Je ne m'en plains pas, madame...

» Ici elle sourit avec toute la douceur angélique des vierges de Murillo. Je perdis mon latin, je ne sus plus que lui dire. J'étais troublé au point que je lui parlai du beau temps.

Tout en parlant du beau temps avec moi, elle s'écria tout à coup : — Oh ! la jolie petite fleur bleue ! A peine eut-elle dit ces mots, que je fus à terre pour cueillir la fleur. — La voilà, madame ; ne la refusez pas, quoique ma main l'ait profanée. C'est un myosotis. Souvenez-vous de moi, dit le myosotis ; que ne puis-je en dire autant !

— Monsieur, je n'oublierai pas, dit-elle en glissant la fleur sur son sein, je n'oublierai pas que le *souvenir*, le *souvenir* seul de Mme de Marsault m'a valu ce myosotis.

— Mme de Marsault, croyez-le bien, madame, n'est pour rien dans ce qui se passe ici.

» Cette fois, au lieu de sourire, l'inconnue pencha son front rougissant.

» Enfin, mon très-cher, je ne puis te dire tout mot à mot. Sache seulement que durant plus d'une heure nous fûmes sur ce chapitre épineux. L'inconnue fit si bien son compte, qu'à l'instant du départ elle me dit d'une voix adorable : — A revoir, monsieur Henri des Feugeraies.

» Comment sait-elle si bien mon nom? Elle s'appelle Mme Lucy de Verdilly. Elle a passé le printemps dans la Bretagne au château de M...; elle est revenue à Paris ces jours derniers, je ne sais pourquoi. »

Lettre anonyme adressée à M. Henri des Feugeraies.

3 août.

« Monsieur,

» Je vais à Ostende ; que Dieu me conduise. Mais vous ! est-ce que vous restez à Paris ? Oui, vous y resterez pour les deux beaux yeux que vous avez chantés. Adieu donc, monsieur. Je pars ce soir, emportant un myosotis un peu fané ; mais en vieillissant, le souvenir ne perd rien de son parfum et de sa grâce. »

De Henri à Ernest.

D'ostende, 15 août.

« Oui, mon très-cher, c'est d'Ostende que je t'écris. Mais que te dirai-je ? Je suis heureux en diable, et le bonheur ne se raconte pas. Je suis venu ici avec Mme de Verdilly, qui m'aime à la fureur. Figure-toi qu'elle était la confidente de Mme de Marsault. Mme de Marsault lui écrivait tout, jusqu'à mes lettres. N'ayant pas grand'chose à faire là-bas dans son château, elle s'est prise d'une belle passion pour moi. Comme sa dédaigneuse amie répondait mal à mon amour, elle a voulu bien répondre ; elle a pris la poste. Elle m'a trouvé très-ressemblant au portrait qu'elle avait déjà dans le cœur. Tu sais à peu près la suite. Après notre rencontre du bois, rencontre qu'elle avait préparée, je lui ai écrit avec feu ; sa réponse demandait une réponse, et ainsi de suite. J'ai su qu'elle allait à Ostende ; j'ai voulu aller à Ostende. Je suis parti avec elle dans la malle-poste. Une fois en route, elle m'a tout confié en pleurant sur mon cœur. Ah ! la coquette, comme elle sait bien pleurer ! Ces larmes-là ne sont jamais perdues ; il y a toujours des lèvres pour les recueillir. C'est la femme d'un honnête consul qui est au bout du monde : tu le vois, c'est un peu la femme libre. Elle est gaie,

folâtre, capricieuse, c'est une Française en un mot, digne d'un meilleur temps. Enfin, j'ai donc trouvé l'amour. — Mais Rachel, diras-tu? — Chut! Lucy pourrait me surprendre! »

Post-scriptum d'une lettre de Lucy à Rachel.

15 août.

« J'ai fait le voyage avec assez d'ennui; j'étais seule; je pensais à toi et à tes amours pour me distraire. Or, tu ne t'imaginerais jamais, ma chère, qui j'ai rencontré avant-hier à Ostende? M. Henri des Feugeraies, qui n'a pas trop l'air de s'ennuyer. »

Quand je fus au bout de cette dernière lettre, qui me semblait un dénoûment, mon voyageur reprit ainsi la parole : « Eh bien! vous avez vu par ces lettres précieuses, réunies à grand' peine, comment j'ai aimé Rachel, comment la confidente de Mme de Marsault, n'ayant rien dans le cœur, mourant d'ennui en province, est venue à Paris déjà amoureuse de moi, si j'étais digne du portrait extravagant tracé dans les confidences de Rachel. Moi, un peu froissé des grands airs fatigués et dédaigneux de Mme de Marsault, je me suis laissé aimer sans trop de mauvaise volonté par Mme de Verdilly; j'ai trouvé l'aventure des plus piquantes, je suis parti avec Lucy pour Ostende sans trop regretter Rachel. Cependant, à peine en route, un souvenir opiniâtre, une espérance, un pressentiment, que sais-je! est venu jusqu'à mon cœur. Tout en baisant la main de Lucy, j'entrevoyais dans un rêve furtif la pâle figure, dédaigneuse et touchante à la fois, de Mme de Marsault; tout en caressant les cheveux de Mme de Verdilly (dans son laisser-aller romanesque elle avait dénoué ses cheveux, sur le soir, au premier relais), oui, tout en caressant cette blonde chevelure éparse, j'enchaînais avec volupté mon âme ardente dans les tresses d'ébène de Rachel. Certes, j'aimais Lucy, je l'aimais pour ses yeux si doux, pour la fraîcheur si tendre de ses lèvres; enfin, je l'ai-

mais pour son amour, — par contre-coup et par ricochet, dirait Sterne. Mais Rachel n'était pas moins belle ni surtout moins attrayante, Rachel avait cette pâleur adorable qu'on s'imagine voir aux anges des rêves ; Rachel avait sur les lèvres je ne sais quel souvenir ou plutôt quelle science de l'amour qui troublait tous les cœurs : le sourire d'Ève après le péché. En un mot, on aimait Lucy avec des rires, du soleil et des fleurs; on devait aimer Rachel avec des larmes. Vous comprenez que, si j'aimais Lucy, j'aimais aussi Rachel. Vous est-il arrivé (cela arrive à tout le monde) d'aimer deux femmes en même temps, le même jour, à la même heure? C'est un chapitre ravissant du roman de la vie, mais c'est le chapitre qui finit le plus mal, — en nous déchirant le cœur.

« Le voyage de Paris à Ostende, quoique très-monotone, fut charmant pour nous; quand l'amour est de la partie, le voyage est toujours gai; on ne se plaint jamais de la lenteur des chevaux, on maudit les chemins de fer; l'amour donc nous égayait à propos, il animait le paysage, il parfumait le vent. Je n'ai jamais vu si bien verdoyer les peupliers, les colzas et les prés de la Flandre. Jusque-là, j'avais entrevu, sans y prendre garde, les magnifiques vaches si bien éparpillées sur l'herbe touffue. Certes, si jamais le voyageur a rêvé que le bonheur était au fond de quelqu'une de ces silencieuses baraques, vues au loin et presque dans l'ombre, ce voyageur ne passait pas en Belgique, qui est la prose du paysage, il faut au bonheur des rochers et des montagnes. Cependant, je me souviens que, entre Gand et Bruges, j'ai bâti mon petit château comme j'eusse fait en Espagne.

« A Bruges, cette ville funèbre où logent l'ennui, le spleen, le fanatisme, nous qui n'avions pas le spleen, nous nous arrêtâmes plus longtemps que les autres voyageurs. L'amour est bien placé partout; il élève hardiment son trône au premier endroit venu. Après une halte de quelques jours, nous partîmes pour Ostende. — A propos, dis-je à Lucy, nous n'avons rien vu à Bruges? — C'est vrai, *je n'y pensais pas*, me répondit-elle. — Nous rencontrâmes à Ostende de blanches baigneuses de Londres, trois ou quatre allemandes plus ou moins baronnes, enfin quelques françaises, entre autres la belle Mme Th..., Mme d'O..., la comtesse D... Dès la première promenade, je fus

accosté sur la jetée, s'il m'en souvient, par quelques-uns de ces amis de passage qui ne donnent que la main ; on a plus ou moins bien déjeuné avec eux, mais voilà tout. Pourtant, je rencontrai à Ostende un brave et loyal ami, lord O'C...; mais avec celui-là, au lieu de déjeuner, je m'étais battu. Malgré notre désir de vivre à l'ombre, presque en sauvage, au bord de la mer, dans quelque café dépeuplé, nous fûmes entraînés au Casino. — Après tout, me dis-je, je puis bien me promener au grand soleil avec une belle femme qui a l'air d'être éprise de moi pour la saison (ici, c'était la vanité qui parlait) ; d'ailleurs (reprit la raison), un tête-à-tête infiniment prolongé devient infiniment ennuyeux, surtout au bord d'une mer toujours endormie qui n'est qu'un étang moins les saules. Puisque tout le monde veut de nous, vivons pour nous, mais dans l'ivresse du monde. — Nous fûmes de tous les petits plaisirs d'Ostende. Pour vous donner une idée de cette ville de Sardanapales, sachez que nous étions bien heureux de faire une course fatigante pour entendre la musique des soldats. Il y avait bien une autre musique, celle du Casino, mais une musique pour les jambes des danseurs, car on dansait par ci par là une danse tirée à quatre épingles. Après midi, à l'heure du bain, la mer offrait un coup d'œil charmant, c'était là notre seule théâtre ; on voyait les jolies baigneuses sortir des baraques, — du moins on voyait leurs têtes presque toutes blondes, nageant sur l'eau agitée ; çà et là on voyait un bout d'épaule, mais au même instant un flot jaloux passait mal à propos. Et puis, c'étaient de petits cris effarés, celle-ci qui perdait le pied, celle-là qui perdait la tête, l'une qui s'élevait trop haut, l'autre qui recevait un jet d'eau d'une compatissante voisine. Et puis, les promeneurs qui rient sur le rivage, le rayon de soleil, les nuages qui passent, l'oiseau qui rase les flots. Enfin, vous savez comme moi quel tableau ravissant c'était là, plein de distractions pour les promeneurs qui n'avaient rien à faire si ce n'est l'amour.

« Nous étions descendus à l'hôtel d'Angleterre, où Lucy s'ennuyait un peu en dépit de moi-même. Mais comment ne pas s'ennuyer un peu dans un hôtel quand on voyage, même quand on voyage à Cythère, comme disait Mme du Deffant? Nous sortions toujours entre onze heures et midi, nous allions sur le rivage, nous revenions déjeuner en tête-à-tête, comme deux

ramiers qui bequêtent au-dessus du nid. L'après-midi se passait au bain, à la promenade, je ne sais plus comment. Le soir venu, après un dîner passablement anglais, nous allions au Casino. Les oisifs de cœur lisaient les gazettes. Hélas! au bout de quinze jours, je les lisais, moi. Lucy s'en plaignit d'abord, mais bientôt les regards anglais, les madrigaux flamands, les danseurs français, ne lui laissèrent plus le temps de se plaindre. Je me plaignis à mon tour, mais, dès la première plainte, elle étouffa ma voix par un baiser et par un éclat de rire. — Je m'amuse bien avec vous, me dit-elle d'un air de charmante moquerie; je puis bien m'amuser de tous ces *gentlemen.* — Nous nous aimions de bonne foi, qu'avais-je à dire? Cependant je me mis de plus belle à lire les gazettes.

« A peine un mois s'était-il écoulé depuis notre arrivée, qu'on vint à parler au Casino d'une étrangère un peu farouche qui voyageait seule. Elle s'était promenée durant deux après-midi sur la rive, mais voilée, mais solitaire. On ignorait encore si elle était brune ou blonde. — Elle est jolie, dit O'C..., car elle fuit toujours. — Ou plutôt, dit le jeune de W..., c'est la violette qui se cache; mais on la reconnaît, parmi les grandes herbes, à son parfum suave et printanier. — Ce parfum m'a joliment l'air d'être de l'amour, dit une dame, mais quelque amour fatal et romantique. — Alors, reprit O'C..., ce n'est plus un parfum printanier, car, si j'en crois sa main qui a la blancheur du marbre, c'est une femme de trente ans. — C'est bien étonnant, dis-je, que je ne l'aie pas encore rencontrée. — C'est tout simple, cela ne vous regarde, dit Mme Th... en jetant un coup d'œil malin sur Lucy; vous n'êtes pas de ceux qui font des rencontres, laissez faire les pauvres. — D'autant plus étonnant, reprit O'C..., que ce matin elle vous suivait de près vers la jetée; mais on n'a pas des regards pour tout le monde. — Là-dessus on parla à perte de vue et d'esprit des femmes délaissées, des tristesses de l'amour, de la mauvaise foi des hommes, des peines du cœur, le tout sans mettre de côté ses moyens de séduction, si bien qu'à la fin de la séance, il y avait plus d'un cœur de pris — non pas à la leçon.

« Le lendemain, comme nous allions prendre le thé avec Lucy: Aujourd'hui, me dit-elle, j'espère bien que nous serons seuls. Décidément il y a trop d'importuns à Ostende; c'est à

peine si on nous laisse un peu à nous-mêmes. — Méchante! lui dis-je, des importuns comme O'C... sont toujours les biens venus. Mais je ne m'en plains pas trop, car on n'est pas belle pour rien. La volonté de Dieu soit faite, c'est-à-dire la vôtre, Madame. — Nous nous mîmes à table; le thé n'était pas versé quand une servante de l'hôtel nous vint avertir qu'une dame en grand deuil demandait madame Lucy de Verdilly. — Le nom de cette dame? — Elle me l'a dit, monsieur, mais elle me l'a si mal dit... Lucy se mit soudainement à rire. — A coup sûr, dit-elle, c'est Lady M... qui vient nous tirer les cartes. Dites-lui que je l'attends. — La servante sortit. — Lucy, vais-je rester dans votre chambre? Suis-je digne du jeu de cartes? — Oui, oui, restez malgré vos pantoufles; je vous le dis tous les matins de ne pas venir en pantoufles chez votre voisine, monsieur: mais enfin restez tel que vous êtes. — A cet instant la porte s'ouvrit : — Ciel! s'écria Lucy. — Mon Dieu! m'écriai-je moi-même.

« Rachel venait d'entrer.

— Soyez la bien-venue, dis-je en lui tendant la main, sans trop savoir ce que je disais; vous arrivez à propos, vous allez prendre du thé.

« Lucy, toute chancelante de ce coup si imprévu, alla pourtant se jeter sur le cœur de son amie : elles s'embrassèrent, mais comme deux comédiennes au théâtre, — et même hors du théâtre. Pendant cette accolade, où leurs cœurs n'étaient pas a l'aise, Lucy eut le temps de se remettre un peu. — Comme te voilà tout en deuil, ma toute belle Parisienne, ni plus ni moins qu'un corbeau; mais tu n'es pas un oiseau de mauvais augure, toi. — Qui sait? dit tristement Rachel. — Elle se laissa tomber sur un fauteuil, elle pencha son front abattu, et nous regarda l'un et l'autre à la dérobée. Qu'elle était pâlie depuis notre départ! Sa beauté n'avait rien perdu, car ce n'était plus le dédain qui dominait sa figure, c'était la douleur.

« Moi, je ne savais que dire, je ne savais que faire; j'étais là muet et immobile. Ah! si j'avais écouté mon cœur, comme je me serais jeté de bonne foi sur le sein agité de Rachel! Comme j'aurais éclaté dans ma passion! Comme j'aurais versé de douces larmes sur ce cœur attendri! — Enfin, reprit Lucy après un silence fatigant pour tout le monde, tu me diras cependant

pourquoi ces habits funèbres? — Je suis *veuve*, répondit Rachel d'une voix brisée. — Ah! voilà donc le secret de cette grande douleur? — Oui, *voilà le secret*, reprit Rachel avec amertume. Dans ma douleur, n'ayant près de moi nulle âme charitable et compatissante, je suis revenue à toi, toi, ma meilleure amie, toi, *ma confidente*... — Je te remercie, ma chère, de ce souvenir et de cette confiance. Tu tombes ici à merveille : Ostende est une vraie ville de deuil; le plaisir y met un crêpe à son bonnet. — En vérité, réprit Mme de Marsault d'un air de doute, tout en nous regardant; je vous croyais ici dans la joie la plus radieuse, car vous n'êtes pas *veufs*, vous autres... Est-ce que vous prenez sérieusemeut les bains de mer? — Très-sérieusement. — Je veux me baigner aussi. — Eh bien! ma chère, prends donc tout de suite du thé; dès cette après-midi, nous irons nous baigner ensemble. J'ai pour voisines de mer deux Anglaises charmantes, un peu rieuses et un peu folles, qui finiront par t'égayer.

« Vous savez la lettre cruelle que Lucy avait écrite à Rachel. Cette lettre, ce chef-d'œuvre de raillerie amère et d'impertinence féminine, fut un coup de feu pour la pâle et dédaigneuse Rachel. Jusque-là elle avait douté, jusque-là elle avait joué avec l'amour, sans prendre la peine de descendre dans son cœur; mais cette lettre, comme un éclair qui illumine et qui brûle, lui avait appris tout d'un coup qu'elle m'aimait et que j'aimais Lucy.

« Je ne vous redirai pas mot à mot tout ce qu'elles se dirent ce jour-là, je vous en apprendrai bien plus, à coup sûr, en vous disant ce qu'elles ne se dirent pas. Avant le soir, vous devinez qu'elles étaient jalouses, sous ce ciel flamand, comme deux amoureuses de Grenade ou de Séville; jalouses à faire pitié, car si mes paroles étaient pour Lucy, mes regards étaient pour Rachel; si mon cœur était pour l'une, mon âme était pour l'autre. Enfin, il s'élevait entre elles une lutte terrible, sauvage, désespérée; un combat à outrance, commencé avec l'amour, mais qui devait finir avec la mort. Ce qui vint encore donner plus d'ardeur au combat, ce fut la jalousie de la beauté, qui, pour les femmes, est pire que la jalousie de l'amour. Au bain, au dîner, à la promenade, au Casino, Rachel et Lucy, Rachel avec sa beauté et sa tristesse, Lucy avec sa grâce, ses

charmes et son esprit, étaient le point de mire des madrigaux des quatre parties de l'Europe. Elles faisaient bon marché toutes deux de l'esprit des Anglais, de la sentimentalité des Flamands, de la raison des Français et de la grâce des Allemands. Mais quelle femme en ce mauvais monde se résigne de bon cœur à voir l'encensoir lui passer devant le nez pour les beaux yeux d'une autre, l'encens fût-il des plus grossiers? L'amitié de Lucy et de Rachel s'était perdue dans l'amour, bientôt la haine s'alluma dans la jalousie. Quelle jalousie, mon Dieu! Mon cœur en frémit encore.

« Cette jalousie s'accrut de jour en jour comme un incendie battu par les vents. J'avais beau faire pour l'apaiser; je n'avais qu'un bon parti à prendre, c'était de m'en aller loin d'Ostende, sans mot dire. Mais, je vous le demande, comment partir quand le cœur veut rester? Comment prendre la force de me séparer violemment, par bonne volonté, de ces deux femmes adorables, de ces deux femmes adorées qui étaient toute ma vie, tout mon tourment, toute ma joie? Je me laissai aller au fatal enchaînement des choses, espérant du temps qui calme tout. Mais, mon Dieu! ce n'est pas le temps qui calme tout, c'est la mort. Il y a un an que le temps passe en vain sur mon cœur.

« J'aimais donc Rachel, j'aimais donc Lucy, tantôt l'une, tantôt l'autre; Lucy avec passion, comme le souvenir, comme la femme qui vous a donné mieux qu'un sourire sur ses lèvres; Rachel avec adoration, comme l'espérance, comme la femme qui est plus qu'une femme, qui n'a pas encore mordu avec vous à la pomme de l'amour. J'étais toujours flottant de çà, de là; j'essayais de consoler Rachel par de petites méchancetés envers Lucy; mais la cruelle Lucy se gardait bien de se montrer au grand jour méchante avec moi; c'étaient des gentillesses à n'en pas finir, mais du reste je n'y perdais rien; une fois seule avec moi, elle se vengeait sans pitié. Quand elle me voyait trop près de Mme Marsault, elle venait tout en folâtrant pirouetter entre nous; elle épiait si bien mes regards, que je finissais par ne plus oser lever les yeux devant elle. Vous direz que c'est de l'enfantillage. Eh! mon Dieu, c'est de l'amour.

« J'étais entre deux feux ou plutôt entre deux sources de larmes, entre deux douleurs de plus en plus profondes. Moi, je souffrais par contre-coup de ces deux douleurs. Je n'étais pas

jaloux, moi, mais toutes les angoisses de la jalousie ont déchiré mon âme. Rachel, toujours plus pâle, se renfermait dans sa tristesse comme dans un tombeau; elle pleurait en silence, elle gardait un sourire pour cacher son mal; mais que pour moi ce sourire était éloquent! Lucy, toujours plus belle, éclatait par des sanglots, des sarcasmes, des évanouissements. Elle voulait partir avec moi seul, moi je ne le voulais pas. Elle voulait fatiguer Rachel, mais la pauvre femme ne se voulait pas fatiguer, tant elle recherchait le tableau de notre amour, tableau si amer pour elle!

« Elles se baignaient à la même heure et du même côté. Plus d'une fois, hélas! j'avais pensé qu'il n'était pas sans danger de laisser ainsi à peu près seules au-dessus de l'abîme deux jalousies, deux haines, deux douleurs si profondes. Çà et là, tout en me baignant au loin, je cherchais à les voir. Je les voyais alors allant, venant, se mêlant aux autres baigneuses. La mer les apaise, me disais-je, la mer est bonne pour ceux qui souffrent; elle berce toutes les douleurs. — Mais j'ai hâte d'en finir.

« Une après-midi, elles se baignaient comme de coutume; moi, je me baignais plus loin sans inquiétude pour elles, me reposant sur Dieu, sur les matelots, sur l'insouciance, hélas! Cependant depuis deux jours Rachel était plus sombre encore, elle semblait pencher le front sous un dessein sinistre, elle avait des distractions étranges. Ce jour-là le soleil éblouissait les baigneuses, la rive était presque déserte, à peine si quelques nouveaux venus se promenaient sur la jetée. M'étant tout d'un coup, peut-être par pressentiment, soulevé sur une lame, j'entrevis Rachel et Lucy en tête de toutes les baigneuses, s'éloignant de plus en plus dans la mer. Lucy se coiffait quelquefois d'un petit cachemire bleu, ce jour-là je la reconnus à ce cachemire dont un pan flottait au vent, hélas! en signe de salut! Surpris de les voir si loin dans la mer, je m'avançai un peu de leur côté, regardant toujours avec ardeur. Ah! mon ami! irai-je jusqu'au bout de cette triste histoire? vous dirai-je que tout à coup j'entendis un cri effaré, qu'au même instant je perdis de vue les deux baigneuses? Est-ce une lame qui a couvert leurs têtes? dis-je en volant sur l'eau. Hélas! quand la lame fut passée, je ne vis plus que la surface verte un peu agitée.

« J'appelai au secours, toutes les baigneuses poussèrent des cris d'épouvante et revinrent à leurs barques; quelques baigneurs s'avancèrent sur mes traces. Moi, je me débattais comme un furieux avec les flots; j'étais comme dans ces horribles songes où l'on ne peut avancer, où l'on n'arrive que trop tard; et, comme dans les songes, j'arrivai trop tard; j'arrivai tout ruisselant et tout ensanglanté, la mort dans le cœur, résolu de ne pas reparaître si je ne pouvais reparaître avec elles, avec toutes les deux, car je n'eus pas une seule fois l'idée de sauver l'une sans l'autre. Un homme du bain, sorti d'une baraque quand j'avais crié au secours, arriva avant moi vers l'endroit fatal. Il plongea deux fois en vain. — Où sont-elles? me cria-t-il tout colère pour me cacher son imprudence. — Elles sont là, dis-je en me jetant au fond.

« Je m'étais trompé; je ne trouvai comme cet homme qu'un peu de sable et de gravier. Je reparus seul en levant au ciel un regard désespéré. J'avançai au hasard, perdant la tête et voulant perdre la vie. Rachel, Lucy, où êtes-vous? murmurai-je d'une voix étouffée. Je redescendis encore dans cette tombe infinie, enfin je sentis une femme qui se débattait avec la mort; — mais seule! Je fus presque tenté de laisser celle que j'avais trouvée. Pour l'amour du soleil, je remontai avec elle.

« Toute cette scène terrible se passait en quelques secondes. Eh bien! mille pensées, mille images, mille rêves traversaient mon esprit. Ainsi, pendant que je revenais sur l'eau l'espace d'une seconde, j'eus le temps de me demander si c'était Rachel ou Lucy, laquelle j'aimais mieux sauver, s'il y avait une coupable. Ah! dans les moments suprêmes, la pensée va bien vite! Celle que j'avais trouvée, c'était Rachel. — Pourquoi n'est-ce pas Lucy? dis-je en la voyant. — Pourquoi n'est-ce pas Rachel? eus-je dit en voyant Lucy.

« Et tout en baisant les cheveux épars de Rachel, je la jetai avec colère au premier marin venu. — Allez, dis-je, elle n'est pas morte celle-là. — J'avais à peine achevé ces mots que j'étais déjà au fond de la mer. Mais, hélas! vingt fois je recommençai en vain ce pénible et douloureux voyage. La pauvre Lucy était perdue à jamais. Dieu fut inexorable. Je voulais mourir à chaque voyage; mais, quand j'étais sous les flots, j'espérais revoir Lucy à la surface, au bras de quelque nageur plus heureux que

moi dans ses recherches. Cependant, sans O'C... qui m'entraîna malgré moi, mais tout défaillant, je ne fusse jamais revenu sur le rivage. — Faut-il vous dire? Rachel était encore dans mon cœur, je voulais revoir Rachel, je voulais tout savoir.

« Je n'abandonnai la rive qu'après avoir vu les courageux mariniers à la recherche de Lucy. Tout le monde l'aimait; elle était la joie d'Ostende; morte ou vivante, on voulait la retrouver; ce devait être une conquête glorieuse.

« On me transporta à moitié mort et à moitié habillé dans le premier cabaret du rivage où on avait déposé Rachel. Elle revenait peu à peu à la vie, elle se débattait toujours comme dans la mer. Je voulus la voir et lui parler. Je la revis, mais je ne lui dis rien. Que pouvais-je lui dire! A ma vue, elle se cacha le front dans les mains, et s'écria dans un sanglot : Lucy! Lucy! Elle tendit les bras et s'évanouit encore. — N'ayez pas peur, dit un médecin, celle-là est sauvée.

« Pendant que O'C... lui prodiguait des secours, je ressaisis mes forces et je retournai sur la rive; mais les nageurs cherchaient encore; il était trop tard déjà. — Hélas! dis-je dans mon désespoir, je ne te reverrai plus, toi, ma chère Lucy! — Et je jetais des regards de fureur et d'amour sur la mer.

« Je ne voulus pas me détacher du rivage : je m'étais couché à moitié nu sur la grève, poursuivant les songes les plus funèbres. De temps en temps me revenait le souvenir de Rachel, mais je repoussais ce souvenir qui devait être toujours amer à mon cœur. — Allez, allez, disais-je; fuyez loin de moi si vous êtes coupable, car la mer est trop près de nous; fuyez, pauvre jalouse insensée, car j'ai encore assez de force pour vous traîner là-bas où est Lucy.

« Sur le soir, O'C..., qui savait tout ce qui se passait dans mon cœur et dans le cœur de Rachel, vint me supplier de retourner pour un instant à l'hôtel. Je le suivis sans rien dire. Il me prit le bras dans l'escalier, et me conduisit à la chambre de Rachel. Elle m'attendait : sur les prières d'O'C..., elle allait partir pour Spa avec deux baigneuses que le jeune Anglais devait rejoindre bientôt; elle voulait me revoir et me toucher la main en signe d'éternel adieu. J'avais résolu d'être impitoyable. — Mais un seul mot cruel la tuera, me dit O'C... Et en effet, elle était si défaillante, elle était si près de la mort, qu'une

seule secousse de plus la renversait à jamais. — Elle va mourir en chemin, dis-je. — Je le crains, mais elle mourrait ici à coup sûr; il faut donc qu'elle parte à l'instant; mes amies auront pour elle tant de sollicitude qu'elle y mettra un peu de bonne volonté. Allons, approchez-vous d'elle : soyez charitable; songez qu'elle vous aime et que vous l'avez aimée.

« J'allai à elle tout chancelant : un soupir, un regard profond et douloureux, une main touchée d'une main tremblante (si j'avais pressé sa main, je l'eusse brisée!), voilà tout notre adieu. En m'en allant, je l'entendis qui murmurait d'une voix étouffée : O Henri! me pardonnerez-vous!

» Elle partit; moi, je retournai sur le rivage. On ne cherchait plus Lucy, Lucy était perdue pour moi, pour le monde, pour la terre. Ah! vous ne saurez jamais quelle est l'amertume des larmes versées sur cette tombe sans fin. Dans un cimetière, les larmes pieuses font éclore des fleurs et pousser des herbes consolantes où l'on respire l'âme des morts; mais dans la mer! La mer cependant venait par moments sourire à mes souffrances; elle avait comme moi ses plaintes et ses agitations, ses colères et ses larmes. Ah! que je prenais une sombre joie à la voir le matin, dans son flux, quand chaque flot venait bruyamment se briser à mes pieds! Je voulais sans cesse me laisser engloutir, mais sans cesse j'espérais voir revenir dans une lame la blanche dépouille de ma pauvre maîtresse. Je reculais peu à peu, l'œil égaré sur chaque nouvelle vague; je reculais ainsi jusqu'à l'heure du reflux, et, plus que jamais désespéré, je tombais presque mort sur la grève.

« J'épuisai mon cœur, mon âme, ma vie, mais non pas ma douleur, à ce spectacle cruel. La mer fut avare de mon trésor. Un jour, cependant, à l'heure du flux, ayant cru entrevoir dans une vague encore lointaine un vêtement de femme, je m'élançai comme un fou, avec des cris de fou, au devant de cette espérance; je me jetai tout éperdu et tout défaillant sur cette vague, comme si elle eût renfermé Lucy. Cette vague était comme le dernier adieu de la morte; car elle m'apportait un petit cachemire bleu dont s'était coiffée Lucy le jour fatal. La pauvre coquette!

« Je saisis avec ardeur ce cachemire qui avait touché des che-

veux adorés, qui a gardé un parfum d'elle-même, qui est pour moi la plus sainte des reliques ! »

Après un silence, Henri des Feugeraies prit le petit cachemire bleu dans son sein, le baisa à diverses reprises, et y répandit une larme à la dérobée.

« Que vous dirai-je encore? ajouta-t-il. O'C... m'entraîna loin d'Ostende. Bon gré, mal gré, il m'emmena à Spa, où Rachel n'était restée que deux jours. Nous avions trouvé la nouvelle de ce départ dans une lettre des deux amies de mon brave et dévoué compagnon de voyage. C'est là que je vous rencontrai, dans ma tristesse toujours profonde, mais un peu effacée au dehors. Plaignez-moi, car je suis bien à plaindre! Si nous voyageons encore ensemble, pardonnez-moi mes heures de sauvage solitude. Je sais bien que le temps nous éloigne toujours des morts, c'est une loi de la vie humaine ; mais il est de grands malheurs où le temps ne peut rien. Mon grand malheur, à moi, le devinez-vous? — J'aime Rachel! »

ARSÈNE HOUSSAYE.

Critique Littéraire.

DIX ANS DE GUERRE INTESTINE,

PAR M. LE COLONEL DESHAUTSCHAMPS.

La Vendée n'est plus qu'un grand souvenir ; il n'y a plus de Vendée que dans l'histoire. Quant à celle qu'on voit quelquefois encore apparaître dans certaines colonnes de journaux, toute hérissée de buissons exterminateurs et cachant dans leurs ombres le démon rajeuni des guerres civiles, elle n'existe que là. Les buissons du Bocage ont désarmé. Ce qu'ils recèlent encore, c'est quelque pauvre vieille ou quelque petite fille paisiblement accroupie sur le revers d'un fossé et filant sa quenouille entre quatre ou cinq moutons qui s'endorment en l'écoutant traîner sur quelque interminable refrain du pays son fredon aigre et monotone. Lorsqu'on traverse ces longues plaines de verdure si douces à l'œil, lorsqu'on aborde ces paysans à l'air si bon et si hospitalier, lorsque l'âme s'est laissée gagner à ce calme, à cette honnêteté de la nature et des hommes empreints sur toutes les images que l'exploration des lieux lui présente, certes si l'on n'apercevait de temps en temps sous le lierre qui les enveloppe aujourd'hui du haut jusqu'en bas les restes mutilés et noircis de quelque métairie ou ceux de quelque château dressant sur le ciel, à l'horizon, les moignons de ses tours à demi rasées, on ne se douterait point que tant et de si formidables

passions ont agité ce sol paisible, que tant de fureurs l'ont bouleversé, que tant d'horreurs ont souillé sa face. On se demande alors quel cataclysme il a fallu pour lui faire donner un pareil démenti au témoignage que rendent de lui-même tous les aspects sous lesquels il se manifeste; car si, l'esprit occupé des terreurs que des passions mal conseillées essaient de susciter en agitant ces souvenirs comme une menace, on cherche sur la physionomie douce, naïve et sérieuse, du paysan vendéen, le trait menaçant, turbulent, qui dénoterait en lui l'agent facile et comme prédestiné de toutes les violences qui souffleraient le feu des guerres civiles, on ne découvre qu'une figure placide, bienveillante et empressée à se découvrir devant vous en passant, sans s'inquiéter si vous êtes ami ou ennemi. Qu'on y songe bien, c'est l'horreur de la guerre qui a précipité la Vendée dans cette épouvantable guerre à laquelle elle a donné son nom. Sans l'appel des trois cent mille hommes, peut-être tous les autres ferments de mécontentement que le régime révolutionnaire avait pu faire naître comme ailleurs dans cette partie de la France, se seraient-ils comme ailleurs contenus eux-mêmes. Aujourd'hui encore toutes les inquiétudes, s'il s'en manifeste, ne naissent que de l'annonce des levées d'hommes, on l'a pu voir au mois d'octobre dernier, et peut-être ce même mois d'octobre est-il là aussi pour attester que ces inquiétudes ont peu de fondement. L'appel extraordinaire des réserves de 1854 et de 1855 a pu jeter la consternation dans quelques familles qui semblaient avoir acquis le droit de se croire libérées envers le pays, mais il n'a été l'occasion d'aucun trouble dans la population. Si quelques-uns de ces conscrits de vingt-cinq à vingt-sept ans ont manqué à l'appel, sans doute la proportion n'en fut pas plus grande que dans le reste de la France. Les autres partaient, sinon contents, du moins résolus et avec une bonne contenance. Dans leurs rangs, même après la fatigue des premiers jours de marche, les chants ne manquaient pas, ni les gambades ni mainte autre gracieuseté, signes d'une gaieté déjà toute militaire si elle n'eût trahi une honnête inexpérience de la discipline. Ceux qui avaient conçu quelques craintes durent être complétement rassurés. Quant aux mesures relatives à la mobilisation de la garde nationale, elles étaient quelque chose de plus grave, car elles ne touchaient plus seulement à

quelques intérêts isolés, mais à ceux de toutes les familles. Dans plusieurs communes, peu nombreuses, je crois, les maires chargés de dresser les listes reculèrent devant l'impopularité qu'ils craignaient d'attirer sur eux, et peut-être moins encore dans la crainte de l'inconvénient présent et réel, que de l'inconvénient éventuel et à venir, ils donnèrent leur démission. D'autres écrivirent au préfet que la tâche entreprise était impraticable dans un pays comme la Vendée, qu'il n'y fallait pas songer, et que le pouvoir n'avait rien de mieux à faire que d'y renoncer. Les alarmistes, cette fois, paraissaient avoir gain de cause, et je ne sais ce qui en fût advenu si les événements et les projets n'eussent pris un autre cours. Mais il est telle commune, de celles qui venaient de perdre leur magistrat municipal, où ces fonctions redoutées furent immédiatement reprises par un homme qui, tout récemment, les avait refusées dans un temps de sécurité, et qui ne craignit pas d'inaugurer sa prise de possession par la formation des périlleuses listes. Sur trois cents hommes environ que la commune fournissait aux diverses catégories de la garde nationale, plus de cent vinrent spontanément se présenter et demander leur inscription; les autres ne se refusèrent à aucune investigation et ne manifestèrent aucune velléité de résistance ou même de mécontentement. Le nouveau maire n'y perdit rien de la considération ni de l'influence dont il avait pu jouir jusque-là, et peut-être y gagna-t-il. Il y a lieu de croire que, dans toutes ou presque toutes les communes de la Vendée, les choses se fussent passées de la même manière. Les quelques résistances isolées qui eussent tenté de se produire eussent été étouffées par la soumission générale. Ce qui est certain, c'est qu'il n'en a pas été signalé une seule, et que, si quelque émotion s'est manifestée, c'est plutôt parmi les autorités appelées à diriger le pays, que dans le pays lui-même.

Cela tient, je crois, à ce que personne, plus que le paysan vendéen, n'a oublié l'histoire, au moins dans tout ce qui pourrait raviver les ressentiments ou exalter les passions qui ont nourri la guerre, et à ce qu'on oublie trop combien il l'a oubliée. Ceux qui datent de cette époque, qui ont fait cette guerre, qui ont vécu de ses passions, sont peu nombreux, car la génération à laquelle ils appartiennent a été cruellement

moissonnée. C'est vraiment une chose merveilleuse que d'entendre raconter à ces bonnes gens les épisodes dont le souvenir devrait leur être le plus glorieux ou le plus cruel. Il semble, tant ils y mettent de simplicité, que ce courage dont ils citent les actes n'ait pas été leur courage, que ces œuvres d'extermination dont ils rapportent tous les détails n'aient pas frappé sur eux, que ces ennemis n'aient pas été les leurs. D'abord, en parlant d'eux-mêmes, ils ne disent jamais *nous*, ils disent les *brigands*. Ils semblent ne se connaître que par le nom que leur ont infligé des haines implacables. Les partis ont souvent adopté le sobriquet injurieux ou méprisant dont leurs adversaires cherchaient à les flétrir; mais ce sobriquet même leur devenait une arme nouvelle, soit en attisant les fureurs, soit, par une réaction naturelle de l'amour-propre, en exaltant leur orgueil. Dans la bouche des Vendéens, le nom de *brigands* n'a exactement que la valeur et l'effet d'un nom propre. Ils sont bien loin de le brandir, en quelque sorte, avec ce ton de forfanterie que mettent encore les vrais républicains de nos jours à prononcer le mot de sans-culotte. Ils ne disent pas pour le suprême éloge d'un des leurs : C'était un vrai brigand, pas plus qu'on ne dirait : C'était un vrai Jacques ou un vrai Matthieu. C'est tout simplement un nom de baptême qu'ils ont reçu le jour où ils sont nés à la vie des batailles et des guerres civiles. Le lendemain ils l'ont trouvé tout fait, et comme ils n'avaient ni l'esprit, ni la vanité, ni le temps de s'en chercher un plus joli, ils ont accepté celui-là sans regarder ce qu'il signifiait, ni de quel parrain il venait. C'est là du moins ce qui paraît aujourd'hui. Au reste, il est probable qu'ils ne se reconnaissent plus dans ces hommes qui ont eu une part active et passive à tant de désastres, puisqu'ils n'en parlent qu'à la troisième personne, et que jamais dans leurs récits le mot *nous* ne vient relier leur présent à leur passé. Aussi ne marchandent-ils pas plus sur le détail des cruautés qu'ils ont exercées, que de celles qu'ils ont subies. Ils disent fort bien : Dans telle ville, les brigands ont tout brûlé ; ce jour-là les brigands ont fusillé leurs prisonniers et les femmes de leurs prisonniers. Ce sang-froid impassible n'est point férocité, c'est candeur. Ils se sont pardonné à eux-mêmes d'aussi bonne foi qu'ils ont pardonné à leurs ennemis. Le remords n'est pas plus fait que la haine pour

ces âmes tranquilles et si promptes à retomber dans les affections douces, dans les émotions indolentes d'un bonheur patriarcal, qui sont leur véritable vie. Ce n'est pas, en effet, le manque de courage et d'énergie, — ils l'ont bien prouvé, — ni une pétulance rétive aux habitudes de la discipline, qui leur donne tant d'aversion pour l'uniforme et le drapeau. C'est l'amour du foyer, c'est le cercle des devoirs journaliers et des joies domestiques étroitement fermés sur eux et resserrant l'essor de leur imagination dans un horizon qu'elle ne se résigne pas facilement à franchir. Rien n'est plus uni que les familles vendéennes. Dans la première guerre, un de ces braves paysans se battait parce que, la convention ayant autorisé le divorce, on lui avait persuadé qu'il allait être forcé de se séparer de sa femme. Il prit un fusil parce qu'il l'aimait, et fut tué en jurant qu'il ne la quitterait pas. Beaucoup d'autres sans doute cédèrent au même entraînement. Trois frères furent un jour rencontrés auprès de la Gaubretière, je crois, par un détachement républicain qui cherchait un dépôt de poudre et d'armes cachées dans les environs.

— Tu vas me dire où vous cachez vos armes, dit l'officier à l'un deux.

— Ne sais point, répond celui-ci.

— Tu ne le sais point? Je vais te le faire savoir. Apprêtez vos armes! Voyons, ça te dispose-t-il à parler?

— Ne sais point.

— Tu veux donc me forcer à te fusiller comme un brigand que tu es? Tiens, regarde; je n'ai plus qu'un mot à dire.

— Ne sais point.

— En joue! veux-tu parler?

— Ne sais point.

— Feu! — Et toi, dit-il en passant à un autre, et croyant avoir bien intimidé les deux survivants par cet exemple.

— Ne sais point, répondit encore celui-ci. — Ne sais point, répondit le troisième, quand le second fut tombé, et jusqu'à ce qu'il tombât lui-même. La mort du premier n'avait fait qu'inspirer à ses deux frères le désir de le suivre, et devant la certitude d'une mort pareille, s'ils tenaient une conduite pareille, ils n'avaient pas même tenté de s'ouvrir la chance de l'évasion.

Un autre paysan, travaillant aux champs, le fusil en ban-

doulière, comme ils faisaient toujours, aperçut un jour un *bleu* qui passait dans les genêts, à portée. Il l'ajuste, le couche par terre, recharge son fusil, et se remet au travail. Rentré chez lui :

— J'ai tué un bleu, dit-il à sa femme.

— L'as-tu fouillé? reprend celle-ci.

— Non.

— Et pourquoi donc? il le fallait.

— Ah! bah! c'était bien la peine; il était de l'autre côté de la rivière (la Sèvre).

— C'est égal, s'il n'a pas d'argent, il a des munitions sans doute. Il faut le fouiller, retournes-y.

— Vas-y si tu veux, dit le mari fatigué de sa journée; tu le trouveras à tel endroit.

Elle fut longtemps à revenir, et le mari commençait à s'inquiéter.

— Qu'as-tu donc fait? s'écria-t-il, lorsqu'il entendit son pas. Qu'as-tu fait toi-même? aurait-elle pu lui répondre, car en ce moment elle laissait tomber à ses pieds un butin plus lourd que celui qu'elle était allée chercher. Ce n'était pas seulement la dépouille du *bleu*, c'était le *bleu* lui-même; c'était le cadavre de leur fils. Le malheureux, au moment où il fut tué, désertait peut-être pour rejoindre le toit paternel. Quant à l'infortuné père, il prit son fusil, s'en alla, et son champ ne le revit plus.

Dans tous les pays du monde, ce père sera un homme désespéré. Il n'est donc pas bien étonnant, à la rigueur, que celui-ci ait été se faire tuer pour venger sur les républicains la mort de son fils, et pour expier par sa propre mort le malheur qu'il avait eu d'en être l'instrument; mais cet horrible sacrilége d'un fils tué par la main de son père a dû épouvanter bien plus profondément la piété paternelle (qu'on me permette le mot) d'un paysan vendéen, que ne le ferait dans une âme plus romaine ou moins nativement religieuse le seul cri du sang. A côté de cela on a, il est vrai, M. Joly faisant fusiller son fils trouvé sous l'habit *bleu* dans les rangs des prisonniers républicains. Mais M. Joly était un homme des villes, il n'était point aimé, et, traqué par les siens, il périt lui-même de la façon la plus misérable, au coin d'un champ, à peu près comme un chien enragé. On conçoit combien une guerre qui fournissait de pareils

épisodes devait pousser à l'exaspération des hommes de vertus simples et primitives. Cette brusque éruption d'horreurs de tout genre sur un sol encore vierge, faisant une violence plus grande aux habitudes de leur intelligence et de leur cœur, devait les rendre d'autant plus frénétiques, qu'ils étaient naturellement plus doux. De là cet élan unanime et tous ces prodiges qu'ils accomplirent. Il n'y en eut pas un qui ne se déracinât, en quelque sorte, du foyer où toutes ses affections étaient attachées par une tradition et par des mœurs séculaires, pour aller au-devant des mains violentes qui venaient en troubler la sainte et longue quiétude. Sans doute, il pourrait en être encore de même si les mêmes circonstances venaient à se reproduire. Mais qui songe à les ramener? Jusqu'à ce qu'il en soit ainsi, les partis qui ont besoin d'une armée ont beau tenir le pied levé sur la Vendée, comme s'ils n'avaient qu'à le laisser retomber sur cette terre pour en faire jaillir des soldats : ils n'en feront jaillir que des cendres, et des cendres depuis longtemps refroidies. Les passions qui font résonner ce nom avec le bruit d'une cloche, d'un tocsin, n'effrayeront personne ici, et n'éveilleront personne là-bas. Elles n'éveilleront du moins que ce qui ne dort nulle part, les instincts aventureux qui vagabondent sans cesse à la poursuite de l'inconnu et les mauvaises suggestions de la misère aux abois. Mais on a cette Vendée-là partout, et partout elle porte un autre nom.

Il n'est pas tout à fait aussi facile de refaire une Vendée pareille à celle que M. le colonel Deshautschamps nous retrace dans son livre. C'est de celle-là que nous avons dit en commençant qu'elle n'existe plus que dans l'histoire, et sans doute l'histoire n'a pas souvent à présenter d'aussi grands spectacles. Toute cette face morale et pittoresque du sujet, M. Deshautschamps l'a négligée, il est vrai, pour le traiter surtout d'un point de vue militaire. Il s'attache principalement à rendre compte des combinaisons stratégiques, des opérations qui s'y rattachent, des succès, des revers et de leurs causes. Mais, avec ces bandes qui se dissolvaient et se recomposaient de jour à autre, les opérations n'étaient guère que des coups de main, et la physionomie d'une armée ainsi faite a nécessairement plus d'intérêt et de relief que les plans des chefs qu'elle s'est donnés. Aussi, tant que l'armée royale n'eut pas un commencement

d'organisation, les chefs n'eurent-ils pas de plans. On se jetait sur un point menacé ou occupé par l'ennemi, on battait ou on était battu, et chacun s'en allait chez soi renouveler ses provisions et ajouter un sillon au labour commencé. Le chef était celui qui se battait le mieux. Ce genre de guerre n'était pas seulement imposé par l'incorrigible penchant des soldats; il était encore dans le génie de ceux qui commandaient, à l'exception d'un très-petit nombre. Henri de Larochejacquelein, qui fut généralissime, ne valait rien au conseil. Il s'y endormait. Toujours éveillé quand il y avait à donner un coup de sabre, nuit et jour à cheval et au feu, c'était au conseil qu'il prenait ses heures de repos. — Laissez-moi être un hussard, disait-il à ceux qui le gourmandaient; pourquoi voulez-vous que je fasse le général, je ne veux qu'être le premier hussard de l'armée. — La plupart étaient comme lui; ils avaient donné tout ce qui était en eux quand ils avaient intrépidement payé de leur personne. Avec de pareils hommes on pouvait très-bien prendre Thouars ou Saumur du premier assaut, mais quand cet assaut avait échoué devant Angers ou devant Granville, c'était un échec irréparable.

Les succès que ce procédé leur valut tout d'abord contre des troupes mal organisées, mal armées, mal aguerries, mal instruites, ne leur firent pas sentir la nécessité de changer. Les revers qui vinrent ensuite ne les auraient même pas corrigés non plus. Mais quand la dévastation du pays, entreprise sur une grande échelle, eût été à peu près consommée, chacun d'eux n'ayant plus de refuge qu'au sein de l'armée, on fut bien forcé de se tenir rassemblés et de se prêter à une ébauche d'organisation. Il fut à déplorer pour eux que les mêmes causes eussent déposé dans cette organisation encore informe un germe de paralysie et de dissolution, en jetant sur les bras de l'armée toutes les femmes et tous les enfants qui se trouvaient désormais sans protection et sans asile. Cette armée, qui s'efforçait de naître, n'était déjà plus une armée; c'était une horde de nomades. On peut juger encore aujourd'hui de ce qu'a été cette dévastation. Les villes et les bourgs ont été rebâtis sur place; il n'y paraît plus ou presque plus. Mais dans les campagnes il y avait de l'espace pour rebâtir, et presque toutes les ruines sont restées debout. C'est un fait assez singulier que,

dans ce pays où toutes les métairies ont été brûlées, et depuis, reconstruites, il ne s'en rencontre peut-être pas une qui ait été reconstruite sur l'emplacement et avec les matériaux de la première. Partout le bâtiment nouveau, élevé à côté de l'ancien, se montre flanqué de quelques murs en ruines qu'il semble garder et protéger. Le cours de la Sèvre lui-même est parsemé de ces ruines qui furent autrefois des moulins dont on a renoncé à utiliser même les barrages, qui exigent cependant des travaux plus longs et plus dispendieux que la bâtisse d'une maison. C'est sans doute un sentiment universel de piété, j'ai presque dit de superstition filiale, qui a couvert ces ruines d'une sorte de consécration et sauvé de toute atteinte, de la part des générations présentes, ces restes lugubres des générations passées. Ce sont là d'ailleurs les seuls monuments dans lesquels le souvenir de la guerre se soit perpétué. Nulle part on ne voit que ces paysans, qui se cotisent à l'envi pour élever un magnifique calvaire à l'entrée de chacun de leurs villages, aient songé à poser une seule pierre, en signe de commémoration, sur le théâtre de leurs plus glorieux triomphes ou de leurs plus cruels désastres. La colonne de Torfou, élevée au rond-point du carrefour où se rencontrent les routes de Chollet à Montaigu et de Clisson à Mortagne, l'a été par un riche marquis possesseur d'un château dont l'avenue débouche sur le carrefour. Le monument de Bonchamps, à Saint-Florent, est l'œuvre du gouvernement, et la chapelle inachevée de la montagne des Alouettes, près des Herbiers, n'est consacrée à aucun souvenir spécial, si ce n'est peut-être celui de la visite de la duchesse d'Angoulême, qui reçut en ce lieu les hommages de plusieurs milliers de paysans accourus avec leurs vieux fusils de tous les points de la Vendée. Ce fut, dit-on, une touchante cérémonie. Il est difficile au reste que ces braves gens, si peu vaniteux, si désintéressés dans leur propre gloire, qu'ils l'oublieraient si on ne prenait soin de la leur rappeler; il est difficile, disons-nous, qu'avec cette absence de passions mesquines qui laisse l'homme tout entier aux grands entraînements de l'âme, leur simplicité n'imprime un caractère de grandeur à toutes les scènes auxquelles ils concourent. Cette rencontre ménagée sur le point le plus élevé de la Vendée, au centre du pays que le regard embrasse presque en entier, entre la fille de Louis XVI et les

vieux défenseurs du trône ensanglanté de Louis XVI, dut être en effet un beau spectacle. Les paysans chantaient de vieux refrains, car ils aiment à chanter. Chacune des vicissitudes de la guerre leur a donné sa chanson : chansons simples comme eux, sublimes comme eux, sans le vouloir, sans le savoir, et plus belles par-là peut-être que notre fougueuse *Marseillaise* elle-même. Après leurs premiers revers, pendant que les républicains les poursuivaient au chant du terrible et orgueilleux refrain, ces pauvres gens s'agenouillaient le soir, et chantaient sur un air traînant et rustique :

O mon doux Jésus,
Rendez-nous Mortagne,
Chollet, Montaigu.

La chanson guerrière était chez leurs ennemis une imprécation et une menace ; chez eux, un cantique, une prière. Cette douce et suppliante plainte dans la bouche d'hommes armés jusqu'aux dents, et le contraste qu'elle faisait avec l'énergie d'action qu'apportaient sûr le champ de bataille ces rudes athlètes qui auraient pu, comme leurs adversaires, ne rien demander qu'à leurs armes, devait donner à leurs chants, entendus le soir, après une déroute et à la veille d'un succès, un accent sublime.

Quoique M. Deshautschamps ne s'arrête pas à ces aspects, qui ne sont pour lui qu'accessoires, ils prennent une telle place dans les faits de cette guerre singulière, qu'il en est resté quelque chose dans son livre. Mais c'est surtout dans les grandes déroutes qui suivirent le passage de la Loire, c'est à Granville, à Dol, à Pontorson, au Mans, à Angers, que les désastres de cette armée, traînant après elle ses vieillards, ses femmes, ses enfants, forcent la main à son historien et le rendent peintre presque malgré lui. Nous ne regrettons rien, au reste, à la manière sobre de M. Deshautschamps. On a tant abusé du pittoresque, qu'il devient prudent, lorsque l'on écrit, de tenir son esprit en garde contre tout ce qui n'est pas la pensée substantielle, précise, sensée et nécessaire. Les habitudes sérieuses d'un esprit militaire se prêtent merveilleusement à cette manière d'écrire. Aussi le récit de M. Deshautschamps est-il bien posé,

bien conduit, et nous dirons même bien écrit, malgré des incorrections. Mais c'est là un défaut qui n'est à relever que chez les gens du métier, chez ceux qui écrivent pour écrire, et non chez les gens pour qui écrire n'est qu'un moyen d'accomplir une chose plus utile. Nous ne le louerons pas de l'exacte impartialité qu'il observe à l'égard de l'un et de l'autre parti. Grâce au temps écoulé, c'est devenu une vertu facile. Cette impartialité, nous l'avons trouvée même dans la Vendée, et non-seulement chez les paysans, en qui nous l'admirions tout à l'heure, mais chez les nobles, qui, eux, lisent les journaux, et par conséquent respirent chaque jour, sur la bouche même de la fournaise politique, le feu des passions qu'elle souffle infatigablement. Ce qui reste des familles d'autrefois a conservé généralement l'ancien usage vendéen de vivre dans ses terres. Là ils exercent les uns envers les autres, et envers les étrangers qui peuvent survenir, une hospitalité pleine de grâce et d'affectueuse simplicité. Bien que profondément attachés aux idées et aux sentiments qu'on peut naturellement leur supposer, ils ont le bon goût d'écarter de leurs salons tout entretien qui s'y rapporte. Tout au plus un homme vous prendra-t-il en tête-à-tête, dans l'embrasure d'une fenêtre, pour vous parler de la nouvelle du jour, si elle en vaut la peine; mais seulement pour juger en quelques mots un personnage ou un événement, et sans entrer en discussion sur le fond des choses. Leur influence sur les paysans qui les entourent est boin loin de se traduire en excitations turbulentes. Nous en pourrions citer des plus notables et des plus notés dans le parti de la légitimité qui, lors de cet appel des réserves dont nous avons déjà parlé, ont été presque jusqu'à la menace auprès de conscrits placés dans leur dépendance pour les résoudre à se soumettre. Indépendamment de l'intérêt personnel qu'ils ont à ne plus attirer la guerre ou seulement des troubles dans leur pays déjà si terriblement dévasté, — intérêt qu'ils sauraient bien sacrifier dans le besoin, — ils sont mus, dans cette intervention pacifique par des motifs plus nobles, par des sentiments de patronage consciencieusement et paternellement exercés. Je ne sais ce qu'ils pensent quand ils voient les petites colères de leurs amis de Paris ou d'autres lieux se retrancher opiniâtrement derrière eux et les dévouer d'avance à toutes les gloires futures du grand œuvre

que ces messieurs méditent, et aussi aux légers inconvénients de cette gloire. Toutes les tirades qui se débitent ici peuvent se réduire à ces termes : « Nous ne pouvons pas et nous n'osons pas grand'chose par nous-mêmes; mais la Vendée est à nous. Il y a là-bas des familles entières qui ne demandent pas mieux que d'être exterminées pour nous aider à établir les nôtres, des maisons qui ne demandent pas mieux que d'être brûlées pour nous aider à remonter les nôtres. » Voilà ce que l'on dit lorsqu'on va criant d'un ton moitié résignation moitié menace : « Oui ; mais la Vendée ! » Eh ! si vous croyez représenter et si vous aspirez à gouverner la France, que faites-vous donc du reste de la France? Messieurs, un parti doit toujours dire : *moi*, comme Médée ; et ce *moi*, pour vous, c'est tout le pays. Ne dites donc pas : la Vendée ! c'est annuler tout ce qui, dans votre parti, n'est pas la Vendée, en commençant par vous. La Vendée, au reste, ne doit pas inspirer plus d'inquiétudes que vous-mêmes. Elle entend fort bien de là-bas son nom prononcé ici, et l'accent qu'on lui donne. Cela n'a d'autre effet que de lui faire croire à elle-même qu'elle nourrit dans son sein des passions qui en réalité n'y fermentent point. La crainte de ses passions entretient une méfianee qui, si elle paralyse l'essor du bien dans un état de paix et d'ordre régulier, paralyserait aussi l'essor des troubles dans un moment d'agitations et d'incertitudes. Chacun aurait la crainte de marcher seul dans le trouble, de même que maintenant chacun a la crainte de n'être pas assez appuyé, s'il se met en avant au profit de l'ordre légal à conserver. C'est l'effet de cette Vendée invisible qu'on tient suspendue sur toutes les têtes, et qui, comme tous les ennemis invisibles, inquiète d'autant plus, qu'elle est plus mystérieuse et que personne ne la voit. Quant aux perturbateurs, ce qui les retiendrait, ou du moins paralyserait leurs efforts, c'est la disposition bien nette et bien manifeste du pays ; le point important est d'ailleurs qu'ils ne se rencontrent point parmi les nobles ni parmi les prêtres, dont l'influence est toujours très-grande.

Cette influence, partout où nous avons pu l'observer, est dirigée dans l'intérêt bien entendu du paysan. Ceux-ci le sentent, et poussent loin la reconnaissance ; enclins au dévouement, à toutes les passions loyales et sympathiques, le moindre service

vous les rend très-attachés. Aussi, est-ce plaisir d'obliger ces bonnes gens, et c'est un plaisir sur lequel les familles aisées du pays ne se marchandent pas ; il y a entre le castel et la chaumière émulation de bienveillance et de bons offices. Malheureusement, bon nombre de ces familles ont péri ou se sont ruinées, et leurs terres sont aujourd'hui dans les mains de quelque bourgeois enrichi de Paris, lequel n'a rien de paternel et ne fait d'autre bien au pays que de ne s'y pas montrer, c'est une brèche par laquelle bien des ferments de dissolution entreront dans les vieilles mœurs de la Vendée. Le paysan apprendra bientôt, s'il ne le sait déjà, que celui qu'il appelle encore *not' maître,* est un maître en effet, et très-dur et impitoyable, quelque chose dont il a tout à craindre et rien à attendre. Quand cette idée aura pénétré, elle produira là les beaux effets qu'elle a produits ailleurs, elle dénaturera tous les caractères, détruira toute harmonie, et, à la place de chaque vertu ou de chaque avantage né de la bienveillance, mettra un vice ou un inconvénient né de l'égoïsme; la Vendée sera, en fait de mœurs, au niveau de la banlieue de Paris.

Heureusement, la plus forte partie de la propriété est restée dans la ligne de succession héréditaire ; c'est un bienfait (le seul peut-être) dont la Vendée est redevable à la guerre. La guerre a empêché tout à la fois et l'émigration et l'établissement, dans le pays, de l'autorité révolutionnaire; deux causes qui n'eussent pas manqué d'amener le morcellement du territoire en le faisant passer dans la catégorie des biens nationaux. C'est à cela que la Vendée doit ses mœurs si douces, si hospitalières; c'est à cela qu'elle doit de posséder et de pratiquer si exemplairement, sans en rien dire, le sentiment de la fraternité, avantage qu'elle perdra le jour où elle voudra remplacer la fraternité par la stupide et sanglante chimère de l'égalité. Alors la Vendée, pays où la méfiance dont nous parlions tout à l'heure a déjà peut-être altéré un peu la bonté native, cessera de ressembler à elle-même pour ressembler à ce qu'on voit assez de tous côtés sans sortir de chez soi; elle cessera d'être un pays où l'on pénètre avec quelque aversion peut-être lorsqu'on a le bonheur d'arriver de Paris, mais d'où l'on ne sort qu'avec amour et admiration l'orsqu'on a eu le temps d'y redresser son jugement et d'y attacher son âme. La vie sociale elle-même,

cette vie qui a tant de charmes dans les salons de ces vieux castels mal bâtis, mal distribués, mal gracieux à l'œil, au moins par les dehors; cette vie sera faussée dans ce qui est son caractère principal et son principal attrait, je veux dire la sécurité de tous, et par suite l'absence de prétentions, d'exigences, en un mot la simplicité. Or, en présence de la comédie de dignité jouée par tant de vanités gourmées, vanités de bourgeois parvenus qui se guindent, vanités de nobles amoindris qui se regimbent; c'est une chose bien rare, bien belle et bien précieuse que des gens qui ne se surfont point et qui osent être simples.

Auguste Bussière.

PHILOSOPHES EXCENTRIQUES.

LUCILIO VANINI.

Bien avant la réforme de notre législation, les tribunaux avaient renoncé à l'application de la peine du feu. Aujourd'hui qu'à tort ou à raison il est question de pousser plus loin cette réforme et de supprimer la peine de mort, on conçoit difficilement que tant d'affreux supplices qui aggravaient cette peine aient pu être jamais en vigueur. En examinant les choses de plus près, on s'effraie surtout de la facilité avec laquelle nos pères, qui certes se croyaient civilisés, livraient aux flammes de prétendus coupables que la justice de Dieu eût dû seule atteindre. En effet, ce n'est ni par cent ni par mille, mais par centaines de mille qu'il faut compter les victimes que les bûchers ont dévorées.

Le genre de délits auxquels le supplice du feu était de préférence appliqué, et dont la définition vague prêtait tant à l'arbitraire, la nature toute spirituelle et par conséquent peu saisissable de ces délits, sont autant d'autres causes d'étonnement et d'horreur. On décapitait purement et simplement un incendiaire, un meurtrier, un bandit de grand chemin, et l'on condamnait au feu un hérétique, un libertin, ou seulement même un raisonneur. On brûlait celui-ci parce qu'il ne croyait pas assez, celui-là parce qu'il croyait trop, cet autre parce

qu'il croyait à sa manière. On brûlait pour un discours en l'air, pour une chanson un peu leste, souvent même pour une conversation, il n'y a guère que deux siècles de cela ; ce qui laisse à penser qu'il y a trois siècles on devait brûler pour une pensée, ou peut-être bien pour le plaisir seul de brûler.

Quelque accoutumée que fût la nation à cette pénalité barbare, l'application a fait souvent scandale. On était, il est vrai, à peu près unanime pour approuver la condamnation au feu de magiciens et de sorciers, c'est-à-dire de malheureux coupables de crimes qu'on a depuis reconnus impossibles; mais, dans les condamnations pour opinions religieuses, cette unanimité cessait, et même, disons-le à la décharge de ces époques à demi barbares, il arriva plus d'une fois qu'à la suite de condamnations de ce genre, la conscience publique se souleva contre les bourreaux et prit parti pour les victimes.

La condamnation du Napolitain Vanini, par le parlement de Toulouse, en 1619, fut le signal de cette réaction de l'opinion publique contre les bûchers. La réprobation fut générale, et il est à croire qu'elle était méritée, car le parlement de Toulouse fit disparaître les pièces du procès. Quelques écrivains fanatiques eurent seuls le courage d'applaudir. Les pièces n'existant plus, les détails de ce procès sont restés assez obscurs. Sans vouloir réhabiliter l'imprudent auteur des *Dialogues* et de *l'Amphithéâtre,* nous essaierons, à l'aide des documents existants et de différents récits contemporains, en partie inédits, de porter la lumière dans cette déplorable et ténébreuse affaire. La solution de ces problèmes judiciaires restés longtemps en suspens, parce qu'on n'osait ou ne pouvait dire la vérité, appartient à notre époque, où l'on peut à peu près tout dire. Il est en outre assez curieux de voir pourquoi on brûlait un homme vers 1620.

Dans les premières années du XVIIe siècle, le voyageur qui eût visité les facultés et les écoles des principales villes de l'Europe, eût certainement fait la rencontre d'un jeune prêtre napolitain qui s'appelait Lucilio Vanini. C'était un homme d'un esprit vif et plein d'audace, d'un prodigieux amour-propre, d'une imagination rapide, féconde, intempérante même, et d'une légèreté ou plutôt d'une témérité de langage qui devait le perdre; fort savant pour ce temps-là, et, quoi qu'ait pu dire

Voltaire, fort peu pédant; mais, malheureusement pour lui, aimant avec passion la dispute, et, quand il ne trouvait pas à discuter avec d'autres, discutant avec lui-même dans de gros livres où, sous forme de traités, de systèmes ou de dialogues, il aimait à faire part au public contemporain de ses croyances et de ses doutes. Il osait beaucoup dans ses livres; cependant, par un reste de prudence italienne, il ne se hasardait jamais à faire paraître le moindre écrit sans privilége et approbation de la faculté de théologie, qui, l'aveugle qu'elle était! le déclarait *grand philosophe*, *nullement répugnant à la religion catholique* (1) etc.; ce qui ne l'empêcha pas d'être brûlé.

Ce *grand philosophe* était d'ailleurs un étrange personnage. Il courait même sur les premières années de sa jeunesse et sur sa première éducation une foule de singulières histoires, qu'il confirmait par ses bizarreries.

Lucilio Vanini était né à Taurozano, dans le royaume de Naples, d'un père âgé et d'une mère fort jeune encore. Son père, Jean-Baptiste Vanini, était intendant du duc de Taurozano, don François de Castro, vice-roi de Naples; sa mère, Béatrice Lopez de Noguerra, était issue d'une noble famille espagnole, ce que Vanini a grand soin de nous apprendre. Ce fut d'elle sans doute qu'il tint ce tour d'esprit vantard, cette vanité de savant si voisine de la sottise, cet intraitable orgueil dont il eut tant de peine à réprimer les accès, et qui ne le quitta pas même sur le bûcher.

Vanini avait reçu de la nature un corps sain, quoique frêle en apparence. S'il était de complexion délicate et d'assez petite taille, l'agrément de son esprit et l'élévation de ses sentiments le dédommageaient amplement de ses imperfections, c'est lui du moins qui nous l'assure. Il ajoute qu'il était tout à fait exempt d'infirmités et de maladies. Cela vient de ce que son père, « déjà bien vieux lorsqu'il se maria, avait beaucoup de douceur et de gaieté dans le caractère, et de ce qu'il eut soin de prendre pour femme une jeune et belle fille qui réchauffa

(1) 20 mai 1616. Approbation des *Dialogues* de Vanini, signée Edmond Corradin et Claude-le-petit.

suffisamment sa vieillesse; » c'est encore Vanini qui nous l'apprend (1).

Quelque content que fût Vanini de son esprit et de toute sa personne, il éprouvait néanmoins un regret bizarre, dont il nous fait naïvement part dans ses *Dialogues :* c'était d'être issu d'une alliance légitime. Il tenait la bâtardise en estime extraordinaire, comme il le fait connaître dans son traité de *Physicomagie.* — Les bâtards ! eux seuls ont la force, le courage, l'esprit, la beauté ! s'écrie-t-il à ce propos. Voici d'ailleurs comment il exprime ses regrets :

— D'où vient que vous souriez ? lui dit Alexandre, son interlocuteur.

— Je pensais à un plaisant rêve que j'ai fait récemment.

— Ah ! je vous en prie, faites-moi connaître ce rêve, ne fût-ce que pour rire comme vous.

— Plût au ciel, ainsi que l'indiquait ce rêve, que j'eusse été conçu ailleurs que dans la couche d'époux légitimes ! Mes parents eussent mis une bien autre ardeur à cette œuvre d'amour, ils eussent jeté des germes plus féconds dans un terrain plus généreux (2). La beauté de mon visage, l'élégance de mon corps, la force et la clarté de mon esprit eussent été bien plus grandes. Issu de légitimes époux, je suis privé de tous ces avantages. Mon père était déjà vieux, et son ardeur juvénile était tombée lorsqu'il se maria. Débile et septuagénaire, ses facultés étaient restreintes, son énergie naturelle diminuée; à peine conservait-il quelques étincelles du feu sacré de l'amour. De là vient la délicatesse de mon tempérament et mon peu de force. Que si mon esprit est élevé, mon visage gracieux et mon corps exempt d'infirmités, cela tient à l'heureux naturel de mon père déjà vieux et à la jeunesse de son épouse. Mon père eut soin aussi d'attendre cette époque de l'année où toutes les forces de la nature s'exaltent à l'envi ; puis Bacchus vint à son aide,

(1) Vanini, *Dialogues*, pag. 321.

(2) Je n'ai pu qu'imiter très-librement le latin énergique de l'auteur : « Ita enim progenitores mei in venerem incaluissent ardentius ac cumulatim affatimque, generosa semina contulissent, etc. » — *Dialogues*, pag. 321, 322.

et lui permit de remplir fort passablement son rôle dans la comédie du mariage.

— De par tous les dieux! ce ne sont pas là les rêves d'un homme ivre; on dirait plutôt les méditations d'un sage! s'écrie son interlocuteur.

Voilà une singulière idée exprimée plus singulièrement encore. Vanini a voulu sans doute plaisanter; mais, s'il a pris son paradoxe au sérieux, il y a lieu de craindre qu'il n'eût dès-lors quelque petite fêlure au cerveau.

Un homme de fantaisies si raffinées et d'ambition si fantasque ne pouvait être content de son nom tout court. Lucilio! que signifiait ce nom modeste? Le fils de la noble dame Béatrice Lopez de Noguerra pouvait-il le trouver digne de lui. Il chercha donc, hésita entre les noms de Pompée, d'Alexandre ou de César, et s'arrêta à ce dernier nom, qu'il jugea sans doute lui convenir mieux que tout autre. Dès-lors il signa tous ses écrits Jules-César Vanini.

Vanini, venu à Rome pour y faire ses premières études, aborda les travaux de l'esprit avec une passion qui, poussée à l'excès, lui tourna quelque peu la tête. Barthélemy Argotti et Jean Bacon, ce carme à qui ses contemporains avaient donné le nom de *Prince des Averroïstes*, furent ses maîtres. Ce dernier ne lui apprit qu'à jurer par Averroës. De Rome il revint à Naples; et, comme son cerveau était vraiment encyclopédique, il s'adonna à l'étude de la physique, de la médecine et de l'astronomie. Cette dernière science le conduisit naturellement à l'astrologie, et il ne faut pas trop s'étonner de ce vain travail, ni prendre en pitié ce jeune homme qui s'y livrait; l'histoire de Vanini, c'est l'histoire de bien des hommes de la même époque; hommes heureusement doués, qui plus tard fussent devenus vraiment célèbres. L'esprit humain ne tenait pas encore le bon chemin, il s'agitait en tâtonnant, et, dans l'aveugle ardeur qui le poussait en avant à la recherche du vrai, il devait souvent faire fausse route et s'égarer. Nous ajouterons à la louange de Vanini, qu'il n'étudia de l'astrologie que ce qu'il en fallait pour comprendre Cardan, son prédécesseur, qu'il admirait, et qu'il ne se laissa pas entièrement absorber par ces folles rêveries. Certainement il croyait à l'astrologie comme science, mais cette science lui paraissait sans grands résultats. En revanche, il se

passionna pour la théologie, qui s'empara de toutes les facultés de son esprit. La théologie, c'était l'occupation intellectuelle de l'époque, la politique de ces temps-là ; il était naturel qu'un jeune homme exalté, à l'imagination remuante et chaleureuse, s'y livrât tout entier et avec cette ardeur de son âge qu'aucun obstacle n'arrête, que n'effraie pas le danger. Quand Vanini commença à dogmatiser et à raisonner, le temps des grandes luttes du protestantisme était passé, les partis se reposaient de lassitude; victorieuse en Allemagne, en France, la nouvelle croyance était tolérée; les fervents, c'est-à-dire, ceux qui avaient besoin de persécuter, ne pouvant plus accuser leurs adversaires de conspirer contre le pape, les accusaient de conspirer contre Dieu. Ce fut une imputation de ce genre qui perdit Vanini.

Vanini, ayant achevé ses études théologiques, se fit ordonner prêtre ; et comme il éprouvait ce besoin de parler naturel à tous ceux que domine une grande passion morale, il prêcha. La chaire était la tribune du dix-septième siècle; tribune froide et que l'absence de contradiction faisait paraître sans charme à un esprit nécessairement disputeur. Vanini cependant nous apprend qu'il prêcha avec succès. « C'est que mes sermons, nous dit-il, n'étaient pas de ces prédications de moines, hérissées de phébus, et pleines de descriptions de prodiges et de miracles, à la manière des ultramontains; c'étaient des discours soigneusement élaborés, pleins de suc et nourris de la forte substance de la vérité. »

Voulez-vous un échantillon de ces sermons si merveilleusement élaborés? Le fragment qui suit pourra vous en donner une idée assez parfaite. Il s'agit de découvrir *pourquoi l'homme a été créé de Dieu*. Notre Napolitain se tire d'affaire en empruntant à l'Arabe Averroës sa fameuse échelle des êtres à l'aide de laquelle il franchit ce pas difficile.

« La première matière, dit-il, c'est *la puissance, l'acte pur*, à savoir DIEU.

» Proche de Dieu sont les substances immatérielles.

» Proche de la matière il y a la forme de la corporéité.

» Entre ces deux il y a deux âmes brutes, l'une *végétative* et l'autre *sensitive*.

» Au-dessus d'elles il y a *l'entendement* moindre que les

intelligences, car il est immatériel quoique existant dans la matière dont il est séparable; il en est séparable par essence, et il se confond avec elle en l'informant, etc. »

Après une explication si claire, ses auditeurs ne pouvaient manquer de se retirer convaincus et satisfaits.

Vanini compléta ses connaissances théologiques par l'étude du droit civil, de sorte qu'il put s'intituler à juste titre docteur *in utroque jure*. Il savait déjà beaucoup, mais il voulait savoir davantage. Dans cette intention il se rendit à l'université de Padoue, qui était alors en grand renom dans toute l'Europe. A cette époque de sa vie, sa pauvreté égalait son désir de savoir, et il était aussi fier que pauvre. Pendant l'hiver, le malheureux Napolitain se morfondait sous le ciel rigoureux de cette ville voisine des Alpes; « mais, nous dit-il avec un laisser-aller charmant, ceux qui ont un amour au cœur ont-ils jamais froid? A Padoue, couvert à peine de notre petit manteau, n'avons-nous pas bravé les glaces du plus rude des hivers? Ah! c'est que notre amour pour l'étude était bien ardent (1). »

Quel malheur qu'une telle nature se soit fourvoyée, et qu'au lieu de se borner, et de se jeter sur quelque forte et solide nourriture spirituelle, elle se soit laissée emporter au torrent qui entraînait vers la déraison tant de hautes intelligences! Au lieu d'un disputeur et d'un sot rêveur, peut-être aurions-nous eu un vrai savant ou un grand philosophe, comme ceux qui illustrèrent la seconde moitié du XVII[e] siècle.

En effet, quoi qu'ait dit Voltaire, souvent léger dans ses jugements, Vanini était autre chose qu'un *pauvre pédant;* je dirai plus, Vanini n'était pas un homme ordinaire. Voltaire l'accuse de pédantisme, peut-être parce qu'il a écrit en latin; mais, alors, comme aujourd'hui, tout homme qui écrivait avait le désir d'être lu, et si Vanini avait écrit en napolitain, qui l'aurait lu? Le latin était la langue courante de l'époque, la langue européenne; Voltaire lui-même, s'il eût vécu vers 1600, eût certainement plus écrit en latin qu'en français. Tous ses articles philosophiques et théologiques, par exemple, eussent

(1) Amanti omnia calida. Nonne Patavii parvula contenti togula hyberna frigora perfregimus? etc. — *Dialogues*, pag. 352.

été rédigés dans la seule langue que les philosophes et les théologiens parlaient alors. Il y a plus, l'aimable Voltaire, savant en *us*, eût risqué fort de finir comme Vanini. S'il n'eût pas été plus prudent vers 1600 qu'il ne le fut vers 1700, le philosophe qui a pour jamais éteint les bûchers les eût peut-être vus s'allumer pour lui.

Il s'en fallait de beaucoup que Vanini ne fût qu'un pédant, Vanini, jeune homme plein de fougue, plein de science fausse ou réelle, plein d'instruction plus ou moins solide, mais surtout plein d'idées, ami des *nouveautés*, comme on disait alors, et possédé du besoin de répandre au dehors ses idées, de proclamer ces nouveautés, quelque risque qu'il y eût à le faire. De son temps, les journaux n'existaient pas, et l'homme qui voulait se produire ne procédait que par de gros livres. La polémique elle-même prenait des dimensions colossales; l'in-folio, c'était le pamphlet de la presse militante de l'époque, et Vanini, avant trente ans, en avait déjà lancé quelques-uns. On y trouve beaucoup d'idées, bizarres quelquefois, mais quelquefois aussi, fort en avant de l'époque où il a écrit, et souvent exprimées d'une manière vive et spirituelle, que Voltaire lui-même n'eût pas désavouée. Ainsi, dans la préface de *l'Amphithéâtre*, son principal ouvrage, s'il veut se moquer de la doctrine et des miracles de saint Thomas d'Aquin, cet apôtre des scolastiques, il le fait d'une manière détournée et fort adroite. « Je suis tout à fait du sentiment du pape Jean XXII, s'écrie ironiquement Vanini, de ce bon pape qui, dans la consécration de ce grand saint, prononça hardiment qu'il avait fait autant de miracles que décidé de questions. »

Ailleurs, Vanini se plaint de l'inutilité de la science, et se moque de son néant; si Voltaire eût voulu soutenir une pareille thèse, l'eût-il fait autrement que lui? Écoutons-le. « Si, comme le prétendent les athées, mon âme s'évanouit avec mon corps, quelles délices pourra-t-elle trouver après le trépas dans une brillante renommée? Si au contraire, comme nous l'espérons, et comme nous le croyons volontiers, notre âme ne meurt pas et s'envole vers les cieux, là, tant de ravissements et de voluptés l'attendent, que les vaines louanges et les triomphes de ce monde seront pour elle comme s'ils n'étaient pas. Si elle descend dans les flammes du purgatoire, la belle oraison

qui plaît tant aux femmelettes, *Dies iræ dies illa*, réjouira plus cette pauvre âme que toutes les périodes et les discours fleuris de Cicéron et que les plus subtils raisonnemens du divin Arioste. Si enfin elle doit être précipitée dans les prisons éternelles du Tartare, ce qu'à Dieu ne plaise! quelle consolation, quelle rédemption pourra-t-elle espérer de toutes ces fumées de la gloire? — Plût à Dieu, lui répond son interlocuteur Alexandre, qu'on m'eût enseigné tout cela quand j'étais encore adolescent! — Ne te désole pas pour cela, reprend Vanini, et, si tu m'en crois, oublie les maux passés, évite les maux présents, et ne t'inquiète pas trop des maux à venir. — Ne dois-je pas cependant regretter tant de beaux jours que j'ai perdus? ajoute Alexandre avec mélancolie. — Comment cela? lui demande Vanini. — Oh! oui, perdus à la recherche de cette gloire trompeuse; que ne me suis-je plutôt rappelé ces jolis vers de l'*Aminta*:

Perdutto e tutto il tempo
Che in amar non si spende! »

Il n'y a dans cette façon de philosopher ni pédantisme, ni grossièreté. Vanini aimait le plaisir délicat comme un jeune homme doit l'aimer. Malheureusement il était prêtre; aussi donna-t-il des armes terribles à ses ennemis par ses naïves confidences, lorsque, par exemple, il avoue fort imprudemment qu'il eut autrefois une jolie maîtresse qui s'appelait Isabelle, à laquelle il adressait des chansonnettes passionnées, et qu'il appelait *mon petit œil gauche*. (1).

Vanini, dans plusieurs de ses traités, s'étend aussi avec beaucoup trop de complaisance sur les mystères de la fécondation et de la reproduction. Ce sujet délicat prête à la controverse; des médecins célèbres, des philosophes, des naturalistes, en tête desquels nous devons placer Buffon, ont pu écrire de gros livres sur cette matière obscure sans nous apprendre

(1) Hinc venit mihi in mentem subiratam semel mihi fuisse, Isabellam, amasiam meam, quod in quadam cupidinea cantiuncula *sinistrum meum oculum* illam appellasse. — Vanini, *Dialogues,* pag. 298.

rien de bien nouveau ; mais il n'appartient guère à un prêtre, homme ayant fait vœu de chasteté, d'exposer comme eux son système et d'entrer à ce sujet dans des détails fort scabreux et qui auraient dû lui être complétement étrangers. Vanini, tout au contraire, ne paraît rien ignorer, et l'on voit fort clairement qu'il raisonne selon son expérience personnelle. Est-il question de l'amour et de ses plaisirs, sa prudence italienne l'abandonne, et il a peine à retenir une saillie vive ou un mot plaisant. Parfois même il semble prêt à jeter le froc aux orties. Par exemple, dans l'un de ses dialogues, son interlocuteur se laisse aller à dire que, loin de ressembler à Aristote et de dépenser à l'étude des mœurs des animaux tant de grosses sommes qu'Alexandre donnait à ce philosophe, lui, il les aurait dépensées, comme tout le reste de son bien, à l'entretien d'un seul petit et charmant animal. — Ma foi, lui répond Vanini, bien des gens trouveraient que tu agis sagement.

Veut-on savoir le parti que les ennemis de Vanini tirèrent de ces paroles imprudentes et de ces légèretés de jeune homme : c'est que plus tard, le malheureux s'étant fait moine et n'ayant pu se plier à la discipline du cloître, on rechercha quels pouvaient être les motifs de cet abandon de la vie claustrale, et qu'au lieu de s'arrêter aux véritables, c'est-à-dire à son indépendance de caractère et à sa mobilité naturelle, on aima mieux accuser l'infamie de ses mœurs. Une autre fois, Vanini adresse une belle dédicace au maréchal de Bassompierre, son protecteur, dans laquelle il s'écrie avec cette emphase italienne alors de mode : « Que dirai-je des charmes de votre beauté ? c'est par elle que vous avez mérité la tendresse d'une infinité d'héroïnes plus charmantes que les Hélènes de l'antiquité ? C'est aussi cette même beauté qui triomphe de l'entêtement des athées... car, dès qu'ils contemplent l'éclat et la majesté de votre visage, ils reconnaissent sur-le-champ qu'on trouve dans le genre humain des traces de la divinité. » Et à ces louanges assez fades, Vanini ajoute ces mots, qui témoignent tout au plus de la bizarrerie de son enthousiasme : « Si donc j'étais le disciple de Platon, je t'adorerais et je te baiserais comme l'âme du monde ! » Voici une louange fort vilaine, s'écrièrent ses ennemis, une louange fort suspecte après l'aventure du couvent !

A mon avis, le grand malheur de Vanini, ce ne fut pas d'avoir eu trop de vanité, avec l'âge on s'en guérit; encore moins d'avoir été trop pétulant et trop léger dans la jeunesse, jeunesse se passe; c'est d'avoir misérablement gaspillé les heureuses dispositions dont la nature l'avait doué; c'est d'avoir pris pour modèles des écrivains faux ou extravagants, Averroës, Cardan, Pomponnaccio, ses *divins maîtres,* comme il les appelle; c'est enfin d'avoir marché sur leurs traces, au lieu de s'être ouvert son chemin à part, et, en visant comme eux au bizarre et au nouveau, au lieu de tendre au vrai, d'être arrivé comme eux à des résultats absurdes.

Quand Vanini eut achevé ses études et se fut perfectionné dans toutes les sciences physiques et morales, c'est-à-dire quand il se fut rempli la tête de toutes les idées fausses ou vraies qui alors avaient cours dans les écoles d'Italie, idées qu'avec son audace il poussait peut-être plus loin que ses maîtres, il se sentit possédé du désir de courir l'Europe, pour faire parade de son talent et en tirer profit, si faire se pouvait, soit en visitant les académies, soit en assistant aux assemblées et aux conférences des savants. Cependant, avant de commencer cette tournée intellectuelle que tous les hommes distingués par leur savoir ou leur esprit entreprenaient alors volontiers, — ces hommes aimant à se communiquer verbalement leurs pensées ou leurs découvertes, et surtout aimant à disputer, — Vanini retourna à Taurozano, le lieu de sa naissance, et passa quelque temps à Naples. Sur ce fait ses ennemis ont hasardé d'étranges conjectures. « Le scélérat de Vanini, dirent-ils, déjà athée au fond de l'âme, et désirant faire des prosélytes, ne revint à Naples que pour choisir et endoctriner treize apôtres d'athéisme entre lesquels il partagea l'Europe, et qui eurent chacun une province à convertir; lui il choisit la France. » Un jésuite, le père Mersenne, personnage auquel une consultation de Descartes a donné durant un quart de siècle une véritable importance, va même jusqu'à dire que Vanini fit l'aveu de ce complot devant le parlement de Toulouse (1); mais le père

(1) Mersenne, *Comment. in Genes.*, pag. 671, 672. — C'est ce même père Mersenne que Voltaire appelle le *minime et très-minime* Mersenne.

Mersenne est le seul écrivain qui parle d'une pareille confession. Comme nous le verrons tout à l'heure, un historien contemporain, qui certes était loin d'être favorable au prêtre napolitain, ne fait nulle mention de ce fait en nous racontant son procès et sa mort. Un tel acte cependant n'eût pas manqué d'avoir un grand retentissement, et les ennemis du condamné se fussent bien gardés de le négliger. D'ailleurs, ce conte est si absurde, qu'il se réfute de lui-même. Vanini eût-il pu si aisément trouver dans Naples treize athées capables d'apostolat? et puis comment est-il le seul de ces apôtres dont on ait eu connaissance? Que sont devenus les treize autres? Dans les temps de passion religieuse, c'était peu de brûler les gens, il fallait encore les diffamer après leur mort (1).

Toutefois, si Vanini avait choisi la France pour théâtre de ses prédications, il ne prit pas le chemin le plus direct pour y arriver. Avant de poser le pied sur cette terre qui doit lui être fatale, nous le voyons traverser l'Allemagne, la Hollande, séjourner à Genève, puis à Londres, regagner enfin l'Italie, qu'il ne quitte que parce qu'on l'y force; dogmatisant, discutant, disputant, et avec une vivacité qui lui fait presque autant d'ennemis que de contradicteurs, et qui l'expose à plus d'un danger.

(1) Bayle, au sujet de Vanini, dont il ne parle que tout à fait incidemment, est tombé dans une contradiction singulière. Il commence par traiter Vanini de détestable. — « Le *détestable* Vanini fut brûlé à Toulouse en 1619, » nous dit-il quelque part; et puis, prenant en quelque sorte sa défense, il arrive à conclure que, dans ses prédications, le prêtre napolitain travailla pour la gloire; car, s'il avait travaillé pour son intérêt, s'il eût voulu pêcher en eau trouble, il eût bien plutôt cherché à rendre le monde dévot. Il savait de plus qu'il y avait peine de mort contre les athées. S'il a voulu délivrer les hommes de la crainte des enfers dont il croyait qu'ils étaient importunés mal à propos, ajoute Bayle, c'est un signe qu'il s'est cru obligé de rendre service à son prochain et qu'il a jugé qu'il est honnête de travailler pour ses semblables, non-seulement à notre préjudice, mais aussi au péril de notre vie. » Alors l'épithète de *détestable* n'était donc qu'une épithète de précaution, ce qui n'a pas empêché Louis Racine d'appeler Bayle un *homme affreux*.

En Bohême, il se fâche tout rouge contre un memnonite qui a l'impertinence de lui dire en face que les catholiques disputent entre eux sur des misères, *de lana caprina*, sur la laine des boucs. — D'accord au fond, ils sont assez fous pour s'anathématiser les uns les autres, ajoute l'anabaptiste. « Je me contentai, nous dit gravement Vanini, de lui répondre froidement : Les catholiques diffèrent autant des hérétiques que la vérité diffère du mensonge. » Croirait-on que ses ennemis font de cette discussion un chef d'accusation contre lui? C'est lui qui a fait parler l'anabaptiste, disent-ils, il était de l'avis de l'anabaptiste.

De la Bohême il passa en Hollande en descendant le Rhin. Il nous fait à cette occasion le récit de sa rencontre avec un docteur allemand. « En parcourant l'Allemagne, nous dit-il, je me trouvai dans la compagnie de Jean-Marie Ginoche, théologien allemand. Comme nous nous embarquions à Strasbourg, mon compagnon, à peine monté dans le bateau, aperçut un corbeau; la vue de cet oiseau, qui, disait-il, présageait un naufrage, lui causa un tel effroi, qu'il voulait retourner chez lui. Pour moi, je lui répondis : Dussé-je faire naufrage, je continuerai ma route; après tout, que l'immuable volonté de Dieu s'accomplisse! Le prophète ne nous a-t-il pas dit que Dieu a mesuré de toute éternité les jours de notre vie? Mon compagnon fut de mon avis; rassuré par mes paroles, il oublia les terribles menaces du Rhin, et nous arrivâmes tous deux à bon port (1). » — Voyez, disent encore à ce sujet ses ennemis, comme l'impie se moque des décrets de la Providence, et comme il parle de la *prédestination* à la manière des profanes. Je leur répondrais : Il croit à la prédestination, donc il n'est pas athée; alors pourquoi l'avez-vous brûlé?

A Amsterdam, cet apôtre de l'athéisme eut une querelle fort vive avec un athée. Il rapporte les arguments de son adversaire, ce qui scandalise fort ceux que sa réponse à l'anabaptiste avait tout à l'heure tellement courroucés : — Il nous donne les pensées de l'athée pour avoir la maligne joie de les réfuter mal, s'écrient-ils; cette méthode n'est pas nouvelle, Carnéade et Cicéron l'employèrent autrefois.

(1) Vanini, *Dialog.*, pag. 425.

A Genève, il rencontra un autre athée hollandais. « Je réfutai ses blasphèmes et ses impiétés avec beaucoup de force, et au péril même de ma vie, » nous dit-il. Cette fois, comme il ne nous répète pas les blasphèmes de l'athée, ses ennemis ne l'accusent pas d'être de l'avis de son antagoniste, mais ils le raillent grossièrement sur les prétendus dangers qu'il s'imagine avoir courus.

De Genève, Vanini se rendit à Lyon. Ce fut dans cette ville que pour la première fois on le menaça du bûcher; il s'enfuit à temps, et il passa prudemment en Angleterre. Il était à Londres en 1614; mais là de nouveaux dangers l'attendaient. Le zèle catholique de ce prétendu athée attira en effet sur sa tête la persécution des protestants. « On me jeta en prison, dit-il, et j'y demeurai quarante-neuf jours, préparé à recevoir la couronne du martyre, après laquelle je soupirais avec toute l'ardeur imaginable. » Voilà certes une singulière façon de prêcher l'athéisme. Ses ennemis disent à ce sujet qu'il ne subit pas le martyre, parce que le martyre ne pouvait convenir à un athée. Quand il fut sorti de sa prison, il reprit lestement le chemin de l'Italie, un peu dégoûté sans doute de son métier de disputeur. Cependant, comme il s'était arrêté à Gênes et qu'il catéchisait la jeunesse, ayant parlé d'Averroës avec un peu trop d'enthousiasme, on lui fit entendre des menaces si directes, qu'il eut encore peur et revint à Lyon en toute hâte. Tout en courant l'Europe, il avait mis la dernière main à plusieurs ouvrages sur lesquels il fondait de grandes espérances. Pendant son séjour à Lyon, en 1616, il publia le plus capital de ses ouvrages, son fameux *amphithéâtre*. Mais il jouait vraiment de malheur, et puis il se piquait peu de courage (1); effrayé par de nouvelles dénonciations, il retourna en Italie, et bientôt après revint en France pour la troisième fois. C'est vers ce temps que, fatigué de la vie errante, il entra dans un couvent de la Guyenne; mais son esprit était trop indépendant et ses habitudes étaient trop remuantes pour qu'il pût se plier aisément à la discipline monastique; il ne séjourna que fort peu

(1) « Mihi præterita pericula et timores memoria repetenti alvus solvitur. » — Vanini, *Dialog.*, pag. 38.

de temps dans son cloître. A cette occasion, le jésuite Mersenne imagine un conte digne de celui des treize apôtres que nous avons raconté tout à l'heure. Voici ses paroles : « Nous sommes d'honnêtes gens, disent les athées, nous ne faisons rien contre notre conscience; mais ils ne disent pas la vérité; il n'y a pas de plus méchant homme qu'un athée. Je le prouve par l'exemple de Vanini, *qui ne mœchator existimaretur* καταπυγιστὴς *esse maluit.* » Je ne puis traduire ce latin de jésuite, et encore moins son grec plus expressif encore.

Après la sortie de son monastère, Vanini fut accueilli à Paris par le nonce du pape, Roberto Ubaldini, ce qui laisse à présumer que les accusations dont on avait tenté de le noircir n'étaient pas fondées. Ubaldini lui ouvrit libéralement sa bibliothèque et le présenta à ses amis. A Paris, on a de tout temps aimé le nouveau; la vivacité d'esprit du jeune Napolitain et l'audacieuse bizarrerie de ses paradoxes trouvèrent beaucoup d'admirateurs; il eut son cercle, ses flatteurs; il comptait au nombre de ses amis, des savants, des médecins, des poëtes, entre autres Théophile, Mathurin Régnier et le Marino. C'est alors qu'il devint l'aumônier du maréchal de Bassompierre. Malheureusement pour lui, il fit aussi, vers le même temps, la connaissance du jésuite Garasse, avec lequel il eut la folie de disputer, et qui aussitôt cria à l'athée. Il y a plus, Garasse, dans le jugement qu'il porte sur son antagoniste, auquel il se reconnait inférieur dans la dispute, Garasse fait de Vanini une espèce de philosophe niveleur et de féroce politique. A lire les lignes suivantes, ne prendrait-on pas Vanini pour le précurseur de Marat? « Pour les hommes (Vanini est censé parler à Garasse), il faudrait faire comme les bûcherons font tous les ans dans les grandes forêts; ils y entrent pour les visiter, pour y reconnaître le bois pourri et le bois vert, élaguant tout ce qui est inutile, superflu ou dommageable, et ne laissant seulement que les bons arbres et les jeunes baliveaux d'espérance. Tout de même, disait le méchant athéiste, faudrait tous les ans faire une rigoureuse visite de tous les habitants des grandes et populeuses villes et mettre à mort tout ce qui est inutile et qui empêche de vivre le reste, comme sont les personnes qui n'ont aucun métier profitable au public, les vieillards caducs, les vagabonds et les fainéants; faudrait élaguer tout ce superflu

éclaircir les villes, mettre à mort tous les ans un million de personnes, qui sont comme les ronces ou les orties des autres pour les empêcher de croître (1). »

L'*Amphithéâtre* de Vanini avait déjà paru sans causer trop de scandale, et son auteur était encore attaché au maréchal de Bassompierre lorsqu'il publia ses fameux *Dialogues*, qu'il intitula imprudemment : *Des Merveilles et des Mystères de la Nature, la Reine et la Déesse des hommes* (2). La Sorbonne approuva l'ouvrage, qui parut avec privilége. Mais bientôt, sur je ne sais quelle dénonciation, elle rappela le livre à l'examen et le condamna au feu. Patin prétend qu'à cette occasion Vanini, poussé à bout et réduit au désespoir par son extrême indigence, écrivit au pape que, si on ne lui donnait pas un bénéfice, avant trois mois il aurait renversé la religion chrétienne. Nous doutons fort de l'authenticité de cette menace. Quelque audacieux que fût Vanini, il tenait cependant en grand respect le pape et surtout les inquisiteurs. Lui-même nous dit plaisamment dans l'un de ses écrits : « Moi... j'aime mieux m'attirer toute la colère du bon Horace que celle de nos inquisiteurs, que je respecte infiniment comme les gardiens de la vigne du Seigneur. » Et ailleurs, dans ses *Dialogues* : « Mais toi, lui dit son interlocuteur Alexandre, n'est-ce pas prétendre donner une raison physique de la Providence en citant l'exemple de cet enfant qui parla en naissant? — Bah! répond Jules; j'ai avancé dans ce livre bien des choses auxquelles moi-même je n'ajoute guère foi : *Cosi va il mondo!* ainsi va le monde! — Mon Dieu, oui! répond Alexandre, et, loin de m'en étonner, chaque jour je m'écrie : *Questo mondo è una gabbia de matti*, ce monde est une cage pleine de fous; j'excepte cependant les princes et les papes (3). » Que dirait Voltaire de ce dernier trait? il me semble fort leste et fort piquant pour venir d'un pédant.

(1) Garasse, *Doctrine curieuse*, pag. 815.

(2) Julii Cæsaris *Vanini*, neapolitani theologi, philosophi, et juris utriusque doctoris, De admirandis Naturæ, Reginæ Deæque mortalium, Arcanis, libri quatuor. Lutetiæ, ap. Adrianum Perier, anno 1616, sub privilegio regis.

(3) *Dialog.*, pag. 428.

Nous ne voulons analyser ici ni l'*Amphithéâtre* ni les *Dialogues* de Vanini. Auteur et lecteurs, nous péririons à la peine, car ces gros livres latins sont de lourde digestion; ces ouvrages ont tous paru avec privilége et approbation des docteurs du temps; ils ne sont donc ni si coupables ni si dangereux qu'on l'a prétendu, et le venin y doit être bien caché. En effet, dans ses livres, Vanini se montre plutôt paradoxal qu'impie, et il a du moins le mérite de sortir des sentiers battus par les scolastiques, que, malgré son admiration pour ses maîtres Averroës et Pomponnaccio, qui tous deux procèdent d'Aristote, il traite avec un certain mépris. Sa folie, c'est de vouloir remplacer les vieilleries de la théologie et de l'école par des idées nouvelles, plus creuses souvent que les anciennes, et de prétendre donner des preuves tout à fait neuves de ce qui a déjà été cent fois prouvé, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme par exemple, mais de nos jours bien des gens n'en sont-ils pas encore là? Je me bornerai donc à rapporter quelques-unes des plus grandes hardiesses de ces deux ouvrages; car, il ne faut pas l'oublier, notre but principal est de faire voir pourquoi l'on brûlait un homme il y a deux siècles.

Voici comment Vanini nous parle de Dieu: « Vous me demandez ce que c'est que Dieu. Si je le savais, je serais un dieu, car Dieu seul sait ce que c'est que Dieu. Nous pouvons cependant le connaître à peu près par ses ouvrages, comme on connaît le soleil à travers un nuage. Voici comment notre faible main essayera de le définir, témérairement sans doute. Dieu est son principe et sa fin, n'ayant cependant ni principe ni fin, n'ayant besoin ni de principe ni de fin, père et créateur cependant de tous deux. Éternel, il n'a pas de temps, car il n'a ni passé ni futur; il est partout et nulle part; il est immobile et n'a pas de fixité; il est mobile et n'a pas de mouvement; il est dans tout sans y être; il gouverne tout et a tout créé. Il est bon sans qualité, grand sans quantité, infini sans parties, immuable quand tout change par son ordre, son pouvoir et sa volonté... Enfin, il est tout, au-dessus de tout, hors de tout, dans tout, au-delà de tout, avant tout, après tout, tout en un mot. (1). » Nous avouons notre infirmité; il y a là tels traits

(1) *Amphithéâtre*, pag. 10.

dont le sens nous paraît impossible à pénétrer ; mais ce qui est plus difficile encore à comprendre , c'est que l'on brûle comme athée l'homme qui a écrit ces lignes. Cette définition de Dieu le fit accuser d'athéisme, l'horoscope de Jésus-Christ, qu'il nous donne ensuite d'après Cardan , le fit accuser d'impiété ; si, en nous donnant cet horoscope, il n'eût pas condamné Cardan, il eût été plus juste de l'accuser de folie.

Cardan avait peur , et craignit longtemps de publier le merveilleux horoscope ; il avoue humblement qu'après l'avoir découvert, il le tint secret pendant plus de vingt ans par scrupule religieux. Vanini est plus téméraire, il expose franchement les dix caractères *rares* et *très-singuliers* de l'horoscope, caractères qui prouvent que, fallût-il ne s'arrêter qu'aux raisons naturelles et astronomiques, Jésus-Christ a réuni tout ce qui peut résulter de grand et d'illustre du concours des astres ; savoir la piété , la justice, la fidélité, la simplicité et la charité. Ainsi Jupiter lui promet la bonté , l'éloquence, la sagesse ; l'épi de la Vierge, le don de prophétie ; la conjonction des têtes du bélier , une mort publique et honteuse ; Mercure, l'habileté du législateur ; le soleil , qui préside à toutes ces constellations, lui promet une mort suivie d'un nom immortel, et enfin, de l'étoile des rois qui l'embarrasse, il fait une simple comète présageant de grands événements (1). Voilà ce qu'au XVIe siècle on appelait une science.

Ce qu'il y a de singulier , c'est que Vanini , tout en raillant Cardan son maître , et ne sachant trop ce qu'il devait croire en astrologie , s'avisa aussi de tirer son horoscope qu'il trouva fort menaçant. *Mars* dans le *huitième orbe* avait présidé à sa naissance ; or , Mars est une planète qui annonce les combats ; les souffrances et une mort tragique (2). Cette fois, le hasard le fit rencontrer juste.

On découvre ça et là , dans *l'Amphithéâtre* de Vanini , les germes confondus du cartésianisme et du spinosisme ; l'idée suivante semble dérobée à ce dernier système : « Le monde est

(1) Cardan. *In Comment. ad Ptolomæ*, lib. II, pag. 575 ; édit Lugd., 1555.

(2) Vanini, *Amphith.*, pag. 25.

peut-être un animal dont nous sommes les membres ; » le naturalisme est tout entier dans cette phrase, qui motiva peut-être la condamnation de Vanini. On ne lui pardonna pas non plus de longues dissertations sur le péché, dont il prétend que Dieu est l'auteur, étant l'auteur de tout ; mais son plus grand crime, ce fut l'énoncé de la proposition suivante, qui résume les longues discussions auxquelles il s'est livré sur l'immortalité de l'âme dans son *Amphithéâtre*. « Pour moi, dit-il, dont le nom est *chrétien* et le surnom *catholique,* j'aurais peine à croire que notre âme est immortelle, si je ne l'avais appris de l'Église, qui est la maîtresse infaillible de la vérité. Je ne rougis pas d'exprimer cette pensée, je m'en glorifie au contraire, car j'accomplis le précepte de saint Paul en plaçant mon entendement sous le joug de la foi, qui est plus forte en moi parce qu'elle est appuyée sur ce principe : *Dieu l'a dit* (1) ! »

Voilà un doute soigneusement corrigé, c'est là cependant ce que Vanini a avancé de plus positif sur ce sujet de folle et périlleuse dissertation. Dans l'un de ses dialogues, son interlocuteur Alexandre le pressant même de s'expliquer clairement à ce sujet : — Je ne puis, excusez-moi, lui répond Jules. — Et pourquoi ? — Parce que j'ai fait vœu de ne pas toucher à cette question de l'immortalité de l'âme, que je ne sois vieux, riche et Allemand. — Charmante précaution, qui pourtant ne le sauva pas.

Vanini, dans ses *Dialogues,* se montre plus aventureux encore que dans son *Amphithéâtre*. Ces dialogues sont au nombre de soixante-dix, divisés en quatre parties. Les docteurs de la Sorbonne, chargés d'examiner ce recueil, loin de le condamner, y mirent leur approbation. « Nous n'avons rien trouvé dans ces dialogues qui répugne à la religion, dirent-ils, mais au contraire beaucoup de choses très-dignes de voir le jour. » Plus tard ils se ravisèrent.

Ces dialogues sont une sorte de répertoire à peu près complet de toutes les questions philosophiques, scientifiques et théologiques à l'ordre du jour au commencement du XVIIe siècle. Vanini embrasse tout et discute à propos de tout ; à propos des

(1) *Amphit.*, dissert. XXVII.

astres, du soleil, de sa forme, de sa figure, de sa couleur, de ses parties, de son éternité; à propos de l'arc-en-ciel, de la foudre, de la neige, de la poudre à canon, du mouvement et du repos. La nature des divers éléments, l'organisation des animaux, les passions des hommes, leurs croyances, leurs erreurs, sont le sujet d'autant de dissertations dialoguées. L'histoire sainte et la fable, les prophéties des saints et les oracles du paganisme, les prodiges et les miracles y sont confusément exposés. Vanini dans ce dernier ouvrage semble n'avoir eu qu'un seul but, de montrer l'étendue de son esprit et l'universalité de ses connaissances; et, pour atteindre ce but, tout lui semble bon à exploiter, le sacré comme le profane.

Le côté faible de ces dialogues, c'est le côté scientifique. Autant Vanini déploie d'audace comme philosophe et de subtilité comme théologien, autant comme physicien il manque d'expérience et de précision, et d'observation comme naturaliste. Toute explication de phénomène lui semble bonne et admissible, toute vérité morale lui paraît sujette au doute, toute doctrine religieuse critiquable. A travers ses réticences et ses précautions, il n'est pas facile de démêler ses croyances religieuses ou plutôt philosophiques; néanmoins on voit bientôt, en parcourant son livre, qu'il tend au naturalisme, mais à une sorte de naturalisme complexe, ou plutôt de panthéisme fort éloigné de l'athéisme, puisqu'il fait un dieu de la nature dans son ensemble. Il revient à cette idée qu'il n'a fait que toucher en passant dans son *Amphithéâtre* : « Si je n'avais pas été élevé dans les écoles et dans la doctrine des chrétiens, nous dit-il, j'affirmerais que le ciel est un grand animal, mis en mouvement par sa propre forme, qui en est comme l'âme; mais la religion sainte s'oppose à ce que les hommes puissent donner une âme au ciel et nous ôte toute liberté de raisonner à ce sujet. Nous pourrions tout au plus dire que la masse du ciel est ronde et qu'elle est mue circulairement par sa propre forme. » Bientôt cependant il ose un peu plus : « J'appellerais la nature une faculté de Dieu, dit-il, ou plutôt Dieu même. » Cette seule proposition renferme toute la doctrine de Spinosa. Ce philosophe d'Amsterdam procède de Vanini, comme Vanini procède d'Épicure; mais ni l'un ni l'autre ne sont athées; loin de là, ils s'efforcent de donner la plus magnifique idée de Dieu en l'identi-

fiant avec l'infini. Ce n'est pas Dieu qu'ils abolissent, c'est l'homme, c'est la nature, ce sont toutes les substances finies qui ne sont plus que des atomes perdus en Dieu. Ne nous étonnons donc pas si, à l'heure qu'il est, les philosophes allemands, Fichte et Schelling à leur tête, ont réhabilité involontairement cette grande doctrine de Spinosa. Leur *philosophie de la nature* n'est autre chose que le spinosisme déguisé sous un autre nom, ou, si l'on aime mieux, élevé à l'idée du panthéisme.

Quoi qu'il en soit, ces systèmes hasardeux, ces définitions subtiles et peu orthodoxes de la divinité, n'eussent point suffi pour attirer la persécution sur la tête de Vanini; on lui eût permis d'expliquer Dieu à sa manière, s'il eût consenti à ne pas s'occuper de ses ministres; mais, une fois à l'œuvre, Vanini ne pouvait s'astreindre à tant de prudence. Dans le but de glorifier son dieu, il ne craignit pas de s'attaquer aux divers modes de l'adorer; c'est-à-dire aux religions, d'une façon détournée sans doute, mais qui n'établissait pas en faveur du christianisme une exception assez éclatante. Il fit plus, il enveloppa vaguement dans une commune accusation de fraude les ministres de toutes les religions passées, oubliant, à dessein sans doute, de rien dire du présent. Ces témérités et ces réticences le perdirent; on peut regarder les lignes suivantes comme son arrêt de mort.

« Dans quelle religion les anciens philosophes ont-ils adoré Dieu? lui demande son interlocuteur Alexandre. — Dans la seule religion de la nature, dans cette religion que la nature qui est Dieu (n'est-elle pas le principe du mouvement?) a gravée dans le cœur de l'homme. Toutes les autres religions, *disaient* ces philosophes, ne sont que d'ingénieuses fictions dont on a tort de regarder comme auteurs de bons ou de mauvais génies. Les princes, ajoutaient-ils, avaient inventé ces fables ridicules pour tenir leurs peuples en bride. D'accord avec eux, les prêtres, qui y trouvaient honneur et profit, les avaient confirmées, non par des miracles, mais par une écriture traditionnelle dont l'original, qui servait de base au dogme, ne s'est trouvé nulle part. Cette écriture racontait des miracles passés, et, si elle promettait des récompenses aux bons et des châtiments aux méchants, ce n'était que pour une vie à venir; la fraude autre-

ment eût été trop tôt découverte, tandis que, de cet autre monde, qui jamais en est revenu? De cette façon, le menu peuple fut tenu en servitude par la crainte d'un être supérieur qui voit tout, et qui tient en réserve, pour récompenser ou punir, des plaisirs et des peines éternelles; c'est là ce que l'épicurien Lucrèce a chanté :

Primus in orbe deos fecit timor (1). »

On a peine à comprendre que Vanini, habituellement si prudent, se soit permis cette sortie téméraire; il savait cependant qu'il touchait à l'arche sainte. N'avait-il pas écrit, en effet, dans ces mêmes dialogues, qu'on ne doit essayer d'établir ou de renverser une religion qu'à main armée, que Moïse le savait bien quand il fonda la sienne, et que tous les autres sectaires qui ne prennent pas les mêmes précautions doivent périr à la peine?

Dans le but de corriger ces propositions mal sonnantes, Vanini, il est vrai, ajoute aussitôt, d'un air tout à fait humble : « Tels sont les rudiments de la très-subtile philosophie; ils enfantent des systèmes magnifiques, mais coupables; aussi la foi chrétienne nous porte-t-elle à les détester du fond du cœur; bien plus, je les ai déjà détestés en moi-même avant de les proposer ici en matière de jeu. » Cette précaution fut inutile. Mais arrivons à la catastrophe.

Vanini avait trop d'indépendance dans le caractère et de mobilité dans l'esprit pour rester longtemps attaché au maréchal de Bassompierre, près duquel il vivait dans une sorte de domesticité. Le séjour de Paris ennuyait notre philosophe; peut-être commençait-il à passer de mode et se trouvait-il en arrière de tant d'autres esprits forts, en même temps beaux esprits. Les triomphes des théologiens de Toulouse l'empêchaient aussi de dormir. Ces docteurs passaient alors pour les plus rudes cham-

(1) La crainte sur la terre a fait les premiers dieux.
Vanini se trompe, il attribue à Lucrèce un vers de Pétrone. Voir les *Fragments* de Pétrone.

pions de la France et même de l'Europe dans la controverse. Vanini se sentait possédé du désir de rompre quelques lances avec eux ; ce désir le perdit : au lieu des courtois contradicteurs qu'il s'apprêtait à confondre, il trouva des dénonciateurs et des bourreaux.

Notre Napolitain quitta donc Paris en 1617, et peu après il s'établit à Toulouse. Là, comme il fallait vivre, et que, malgré ses prétentions, son importance et ses grandes publications, sa bourse était à peu près vide, il se résigna à suivre la carrière de l'enseignement. Il prit des écoliers et leur enseigna la médecine, la physique, la philosophie et la théologie, et, ajoutent ses ennemis, l'athéisme. Il fallait néanmoins que son athéisme fût soigneusement dissimulé et que l'expression en fût peu saisissable, puisque le premier président du parlement de Toulouse, de cette ville la plus rigide du royaume catholique en fait de doctrine, et òù les lois contre l'hérésie étaient les plus terribles, le choisit pour précepteur de ses enfants. Vanini s'acquitta avec zèle de ce nouvel emploi, à la grande satisfaction du président, qui le prit bientôt en affection. Il arriva par malheur que ce premier président avait pour ennemi le procureur-général auprès du même parlement (1), homme violent et fanatique. Ce dernier, pour faire pièce au président, attaqua traitreusement Vanini, le pauvre précepteur. Il déterra ses précédents ouvrages, en cita les passages les plus hétérodoxes, et eut bientôt ameuté contre lui les inquisiteurs et tous les bigots de la ville.

Ainsi que nous l'avons dit, les pièces du procès ont été détruites ; on ne peut donc savoir quels furent les graves chefs d'accusation qui motivèrent la condamnation de Vanini. L'imputation vague d'athéisme n'eût certes pas suffi. Il faut donc rechercher dans les récits de comtemporains prévenus les causes probables du supplice de cet infortuné raisonneur ; ces causes, sur lesquelles tous diffèrent, ne paraissent pas sérieuses. L'un d'eux prétend, par exemple, que Vanini tenait, sur les dix heures du soir, de petits conciliabules avec les principaux personnages de la ville, et que là il débitait sans retenue, ses prin-

(1) Leibnitz, *Théodicée.*

cipes libertins (1); un autre l'accuse d'avoir nié la Trinité, d'avoir professé les doctrines des cabalistes et voulu prouver l'existence de Dieu à l'aide des propriétés mystérieuses du nombre neuf, qui, élevé à ses diverses puissances, se reproduit invariablement (2). Un troisième lui reproche d'avoir feint de professer la médecine, mais au fond de n'avoir été que le séducteur de la jeunesse, qu'il corrompait par ses discours, et à laquelle il inculquait ses nouvelles doctrines. Garasse, le jésuite, lui fait un crime de s'être impudemment glissé parmi la noblesse, et, à cette occasion, le traite de bélître, d'effronté, de pédant; d'autres, enfin, prétendent qu'il était au moins coupable de sorcellerie, et que l'on avait trouvé chez lui un gros crapaud dans un bocal; presque tous sont d'accord sur le fait suivant.

Vanini, tout en discutant et en professant à Toulouse, avait fait la rencontre d'un officier nommé Francon ou Franconi, gentilhomme *de bon esprit et de très-grand courage*, disent les apologistes de ses bourreaux; nous verrons tout à l'heure quel était le genre d'esprit de ce personnage. Cet homme, extrêmement fanatique, avait de hautes prétentions à l'éloquence et à la science; or, la science, dans ce temps-là, c'était avant tout la théologie. On vint à parler devant lui de Vanini comme d'un *excellent philosophe proposant force curiosités toutes nouvelles*; Franconi fut donc aise de le tâter et d'entrer en controverse avec lui. Vanini accepta le défi; la lutte s'engagea entre les deux théologiens; le Napolitain se surpassa, et son succès fut tel que Franconi lui-même fut séduit, baissa pavillon, s'avoua vaincu et se lia même d'amitié avec Vanini. Mais bientôt, à force de toujours discuter, les deux amis se refroidirent: l'aigreur s'en mêla; de la discussion on passa à la dispute, et des deux côtés les menaces et les injures succédèrent aux raisonnements. Les choses en étaient là quand un jour Vanini, dans une controverse sur l'humanité de Jésus-Christ, laissa échapper je ne sais quelle proposition hétéro-

(1) Borrichius.

(2) Manuscrit de la bibliothèque ambroisienne sur les athées célèbres de notre siècle. 1626.

doxe; Franconi s'indigna, Vanini insista; la querelle devint tellement violente, que Franconi fut sur le point de se servir de son poignard comme d'un dernier argument et d'en frapper Vanini. « Vanini, ce jour-là, prononça de si étranges blasphèmes, nous dit le jésuite Garasse, que Franconi confessa depuis que les cheveux lui *en hérissaient* sur la tête, et qu'il mit deux fois la main sur son poignard pour le lui plonger dans le cœur, mais qu'il fut retenu par une sorte de considération, voyant que l'affaire se serait passée sans témoin et qu'il pourrait se trouver en peine après ce meurtre. » C'eût été, en effet, une singulière manière de faire justice d'un blasphème, en supposant que Vanini eût blasphémé, que de tuer le coupable sur le coup, manière peu chrétienne, vingt témoins eussent-ils entendu le blasphème.

Franconi, n'ayant pas osé tuer son contradicteur, voulut du moins s'en venger n'importe à quel prix; ce champion de l'humanité du Christ eut donc recours, pour assurer sa vengeance, à un moyen assez lâche : il dénonça Vanini au parlement de Toulouse; le parlement évoqua l'affaire; tous les dévots de la ville s'en mêlèrent, et alors le pauvre philosophe fut perdu. Néanmoins, comme il était difficile de condamner un homme sur une conversation, et que, malgré toute la bonne volonté des membres du parlement, il fallait se conformer à certaines formalités judiciaires assez gênantes, le procès du prétendu blasphémateur traîna en longueur. On employa plusieurs mois à rechercher contre lui d'autres preuves plus concluantes; et, chose digne de remarque, malgré la longueur de cette instruction et en dépit de toutes les investigations de ses ennemis, on ne put trouver qu'un seul homme pour déposer contre lui, ce fut ce même Franconi qui l'avait dénoncé. Vanini n'avait donc pas professé publiquement l'athéisme comme on l'en accusait; les témoins, dans ce dernier cas, n'auraient pas manqué.

Vanini fut conduit à l'audience dans un appareil sinistre et inusité. Là on donna lecture de plusieurs passages de ses écrits tendants à l'athéisme ou contraires à la religion catholique, au dire de ses accusateurs, et on lui ordonna d'en donner séance tenante l'explication. Vanini, quelque troublé qu'il dut être, ne perdit pas courage, et interpréta ces passages d'une manière satisfaisante. On lui demanda ensuite ce qu'il pensait de l'exis-

tence de Dieu. Vanini était assis sur la sellette en face de toute l'assemblée ; il se leva avec calme, réfléchit un moment, et, comme il étendait la main pour faire un geste qui devait accompagner sa réponse, il aperçut à terre une paille qu'il ramassa. « Cette paille, à elle seule, m'ordonne de croire qu'il y a un Dieu. », dit-il en la montrant à ses juges ; et développant aussitôt sa pensée : « Quel autre qu'un Dieu, s'écria-t-il, a pu faire qu'un grain de blé jeté en terre s'amollît, semblât mort, et que la corruption fît blanchir et mûrît son germe, que ce germe sortît de terre et verdît, qu'il crût insensiblement ; que les rosées du matin aidassent à son développement que viennent hâter dans leur temps les pluies abondantes du printemps? Quel autre que Dieu arma d'épis la jeune plante pour la défendre contre la voracité des oiseaux? Admirez comment ensuite le tuyau s'élève, se garnit de feuilles ; comment il jaunit, s'incline vers la terre et meurt. C'est alors qu'on le bat dans l'aire ; la paille est séparée du grain ; le grain nourrit les hommes, et la paille les animaux utiles à l'homme. — Et que l'on ne dise pas, ajouta-t-il, que la nature a produit ce grain ; car, si la nature a produit ce grain, qui a produit celui qui l'a précédé? Elle encore. Remontons alors de grains en grains jusqu'au premier de tous ces grains qui n'a pu être produit seul, et que nécessairement Dieu a créé, le pouvoir de la création appartenant à Dieu seul (1). »

Sur ces seules paroles, Vanini eût du être renvoyé de l'accusation. En supposant, en effet, ce que l'on peut regarder comme très-douteux, qu'il eût professé l'athéisme, cette rétractation solennelle devait suffire, l'homme capable de se donner en public de si éclatants démentis n'étant plus à craindre et enlevant par cela seul toute autorité à ses paroles. Mais, vers 1619, on ne croyait pas qu'il suffît de détruire moralement un homme, il fallait à la fois confondre et tuer le coupable. On prétendit donc que la crainte seule inspirait à l'accusé ce nouveau langage ; on fit traîner le procès en longueur pour atténuer l'effet des paroles éloquentes de Vanini ; on joignit l'accusation de sortilége à celle d'athéisme qui ne pa-

(1) Grammond. *Hist. Gallicæ ab excessu Henr.* IV, l. III.

raissait plus suffisante, et l'on fonda cette dernière accusation sur la trouvaille faite chez lui d'un gros crapaud vivant renfermé dans un vase de cristal rempli d'eau (1). Enfin, le 8 février 1619, Vanini fut condamné, à la pluralité des voix, à faire amende honorable pieds nus, en chemise, la torche au poing et traîné sur une claie, à avoir ensuite la langue coupée et à être brûlé vif.

Vanini fut exécuté le 9 février 1619, sur la place du Salin, à Toulouse. Au dire de ses contemporains, « il mourut avec autant de constance, de patience et de volonté, qu'aucun autre homme que l'on ait vu (2). » Comme il sortait de sa prison, son visage était serein et même joyeux : « Allons, allons allégrement mourir en philosophe? » s'écria-t-il, comme il s'asseyait sur la claie dans le tombereau fatal, en se tournant vers les assistants. Il y a peut-être un peu de jactance dans ces paroles, les seules qu'il soit bien avéré qu'il ait prononcées, mais il n'y a pas là de blasphème (3).

Le président Grammond, l'un des écrivains les plus fanatiques d'un temps où le vieux levain de la ligue fermentait encore au fond de quelques âmes, le président Grammond, dans son histoire des années qui ont suivi la mort de Henri IV, nous a laissé un récit de la fin de Vanini, où il le représente mourant comme un lâche et un enragé. Rappelons-nous, avant de lire les horribles détails que cet historien rapporte, que

(1) Inventusque inclusus vase crystallino immanis inter aquas buffo, — Grammond, *Hist. Galliæ ab excessu Henr. IV*, l. III.

(2) *Mercure de France*, t. v, p. 63-64. 1619.

(3) Le jésuite Garasse rapporte qu'en montant sur l'échafaud, Vanini, que l'on sommait de faire amende honorable à Dieu, au roi et à la justice, s'écria : « Pour Dieu, je n'y crois pas ; pour le roi, je ne l'ai pas offensé ; pour la justice, que les diables l'emportent, si toutefois il y a des diables au monde ! » Mais le jésuite Garasse est le seul écrivain qui ait eu connaissance de cette belle exclamation de Vanini, *le plus lâche vilain que la terre ait porté*, ajoute-t-il toujours quand il prononce son nom. Si Vanini eût fait entendre ces paroles, Grammond n'eût pas manqué de nous les faire connaître, lui qui avait à cœur de charger Vanini le plus possible pour décharger d'autant ses bourreaux.

l'homme qui parle ce langage de bourreau et qui outrage ainsi un condamné, je dirais plus, un mourant, fut, dans la suite, le président de ce même parlement qui avait jugé Vanini, et qu'en noircissant ce malheureux il a pour objet surtout de justifier sa condamnation, que beaucoup d'hommes plus modérés et plus sages reprochaient au parlement de Toulouse.

« Je le vis, moi, nous dit-il, lorsqu'on le menait dans un tombereau à l'endroit du supplice, se raillant d'un théologien franciscain que l'on avait placé à ses côtés pour essayer de le ramener et d'amollir l'orgueil obstiné de son âme.... Le moine lui présentait un crucifix. Vanini se détourna et blasphéma le Christ en s'écriant : « Lui, au moment de mourir, il sua de crainte; moi, je meurs intrépide ! » C'était néanmoins bien faussement que ce scélérat se vantait de mourir sans peur; car nous le vîmes tout abattu et faisant un bien pauvre usage de cette philosophie qu'il s'était vanté de professer. Son aspect, au dernier moment, était hautain et horrible, son esprit inquiet; ses paroles témoignaient de son anxiété, et, quoique de temps à autre il s'écriât qu'il mourait en philosophe, personne ne niera qu'il ne soit mort comme une bête.

» En effet, avant qu'on mît le feu au bûcher, on lui ordonna de présenter sa langue sacrilége pour qu'on la coupât; Vanini refusa, et ce ne fut qu'avec des tenailles que le bourreau put la saisir et la couper. Jamais on n'entendit un cri plus effroyable que celui qu'il poussa dans ce moment; on aurait dit le mugissement d'un bœuf qu'on assomme. Son corps fut ensuite consumé par les flammes, et ses cendres furent jetées au vent. Telle fut la fin de Lucilio Vanini. Ce cri de bête qu'il poussa en mourant montre assez son peu de constance (1). »

Quelle horreur! Et quel cri vouliez-vous donc que le malheureux fît entendre, avec cette langue que la tenaille avait saisie et que le bourreau arrachait? Un cri d'espérance, sans doute! un cri d'amour pour ce Dieu qu'on l'accusait de ne pas croire, et que, la veille, il avait glorifié! pour ce Dieu qu'à la colère de ses ministres, à l'injustice de ses juges et à la férocité de ses prétendus vengeurs, il devait croire sans pitié!

(1) Grammond, *Hist. Galliæ ab excessu Henr. IV*, l. III.

Par une singulière aberration de l'esprit humain, dans ce même temps où, sur quelques paroles d'une conversation que répétait un dénonciateur, des juges chrétiens et français sacrifiaient un homme à leur Dieu, ces mêmes chrétiens, ces mêmes Français, insultaient aux nations sauvages qui immolaient des victimes humaines sur les autels de leurs idoles; et Descartes était déjà né, et Pascal allait naître!

En résumé, que voyons-nous dans toute cette affaire? Un jeune homme d'un esprit remuant, d'une vanité téméraire, et, comme on disait alors, vivement porté aux choses nouvelles. Ce jeune homme se fait prêtre, et, après s'être rempli la tête de toute la fausse érudition du temps, supérieur peut-être à ce temps, il se met à courir le monde pour disputer et apprendre en disputant. S'il s'arrête quelques instants dans ses courses, c'est afin de publier quelques gros livres, où il étale son prétendu savoir. Pour accroître l'intérêt de ces livres, il mêle à la philosophie et à la science quelques-uns de ces paradoxes téméraires qui, vers 1600, avaient cours auprès du petit groupe des esprits forts, ayant soin néanmoins de ne proposer ces dangereuses nouveautés que sous forme de doute, et y joignant, d'ordinaire, de prudents correctifs ou une réfutation telle quelle. Peu satisfait de l'effet de ses livres, et voulant se singulariser et faire du bruit, n'importe à quel prix, il ne craint pas d'engager la lutte avec les plus redoutables jouteurs de l'époque, avec les théologiens de Toulouse. Dénoncé par l'un de ces fanatiques comme blasphémateur et comme athée, les bigots le font asseoir sur la sellette et commencent son procès.

Les pièces de ce procès ont été détruites; il est facile toutefois d'en pénétrer le motif; ce motif, c'est la supériorité intellectuelle de ce jeune homme de trente-quatre ans, trop dissipé et trop léger jusqu'alors pour avoir été fort à craindre, mais que l'expérience et le temps auraient pu corriger; c'est sa liberté de penser en matière de religion et son audace qui auraient pu en faire un réformateur. Les fanatiques de Toulouse ont lu ses ouvrages. Ils se rappellent cette fameuse page sur les religions et les prêtres, ils tiennent l'homme qui l'a écrite, cet homme doit mourir. Mais ses livres ont été approuvés, à l'exception d'un seul dont Vanini a rétracté les doctrines : il faut donc un

pretexte. On fait déposer contre lui un de ses antagonistes qu'il a battu, un homme plein de fanatisme et d'animosité; sur le seul témoignage de cet homme qui raconte une conversation, Vanini est condamné à être brûlé vif. Rendons justice à Vanini; il n'y avait qu'un homme supérieur qu'on pût brûler sur un prétexte si futile, pour une conversation; un de ces hommes qui courent en avant de leur siècle, d'autant plus exposés qu'ils sont plus redoutables. Si Vanini se fût rappelé ce qu'il avait écrit au sujet des sectaires qui veulent fonder une nouvelle croyance et qui n'ont pas une armée à leurs ordres, Vanini n'eût pas péri. Quelque saint et raisonnable que soit le but qu'il se propose, tout réformateur qui veut réussir a besoin d'un autre point d'appui que sa plume ou sa parole. Le Christ, ce divin réformateur qui vient prêcher une religion de paix, n'emploie d'autre arme que la persuasion, et meurt sur la croix. Savonarole, Jean Hus, Jérôme de Prague, Vanini et Jordano Bruno, ardents apôtres de doctrines nouvelles, croient suffisante la force morale et périssent dans les flammes. Mahomet, Henri VIII et Luther n'ont peut-être triomphé que parce qu'ils ont su s'appuyer sur l'épée. De nos jours, dans un pays voisin, bien des gens ne se feraient pas grand scrupule, sinon de brûler, du moins de déporter O'Connell, comme il y a quarante ans on déporta Muir et Gerald, ces premiers réformistes écossais, comme hier on a déporté les chartistes. Un tory, fort honnête homme du reste, me disait naïvement que détruire un tel homme, ce serait rendre un grand service à l'humanité; mais O'Connell n'est pas un écervelé comme Vanini; il a, lui, son armée.

Terminons par une dernière considération. Il y a deux siècles, on brûlait un homme qui dans une conversation avait avancé une proposition qui n'était pas orthodoxe, et que l'on soupçonnait, en outre, de tendance à l'athéisme. J'aime à croire que les hommes qui dans ce temps-là brûlaient leurs semblables, ne le faisaient pas seulement pour le plaisir de le faire, mais qu'ils avaient un but, par exemple de préserver l'humanité des grands malheurs que l'hérésie ou l'athéisme devaient entraîner à leur suite. Aujourd'hui nous jouissons d'une liberté religieuse absolue; on peut croire ou ne pas croire à volonté; on peut dire et écrire ce que l'on pense sur la reli-

gion, sans avoir une égratignure à redouter. Cette grande liberté a-t-elle, ainsi qu'on le redoutait, rendu les hommes plus malheureux et plus méchants? Je ne le pense pas; de nos jours même les masses sont, je le crois, meilleures et plus heureuses que dans le bon temps où l'on brûlait Vanini. Eh bien! ce travail qui s'est opéré dans les opinions religieuses ne pourrait-il pas se faire pour les opinions politiques? N'est-il pas fort probable qu'avant un demi-siècle d'ici on sera convaincu par expérience de l'inutilité, je dirai plus, du danger de la répression? On laissera à la sagesse et au bon sens de la nation, éclairée par la discussion la plus franche et la plus large possible, à faire bonne et prompte justice des écarts des méchants et des fous. Les uns et les autres pourront avouer hautement leurs prédilections politiques, prêcher même leurs croyances, sans plus courir le risque d'être emprisonnés ou déportés, que de nos jours les disciples de Saint-Simon n'ont couru le risque d'être brûlés en voulant fonder une religion nouvelle; et, sans faire un plus grand nombre de prosélytes, ils tomberont de même devant le dédain des gens sages et l'indifférence des masses. Mais voyez un peu où Vanini nous a conduit.

Frédéric Mercey.

LE

COMTE DE KONIGSMARK.

« Les affections domestiques, a dit un écrivain anglais, trouvent rarement un abri sous les draperies du trône, et, à cet égard, la famille régnante de la Grande-Bretagne a vraiment eu du malheur (1). » Sans prendre trop à la lettre cette réflexion maligne de Cooke, on ne saurait toutefois en méconnaître la douloureuse portée. Nous la citons avec franchise, puisqu'en s'éteignant, en 1828, dans la personne de George IV, après avoir donné quatre souverains à l'Angleterre, la maison de Brunswick et Hanovre est passée dans le domaine historique. Il faut rendre aux Stuarts cette justice que, malgré les fautes politiques de leur dynastie, l'esprit de famille y resta plein de noblesse et de dévoûment; ce fut aussi un côté singulièrement respectable dans le rôle si divers de la branche aînée des Bourbons; et peut-être la religion catholique, dont ces deux maisons furent évidemment les martyres, leur inspira-t-elle en revanche l'admirable solidarité que chacune transmit à ses membres dans le partage des souffrances et des châtiments où la race entière à la fin succomba.

La fin mystérieuse du comte de Konigsmark, qui disparut tout d'un coup, en 1694, de la cour de Hanovre, malgré la sauvegarde de son titre d'officier au service de Saxe, est un

(1) *Cooke's History of Party.*

événement de l'histoire privée du XVII[e] siècle d'autant plus attachant, que cet illustre aventurier était frère de la célèbre comtesse Aurora, dont la vogue romanesque fut en partie le résultat de sa disparition même. Sa mort tragique, en livrant sa sœur orpheline à un prince voluptueux, amena d'ailleurs la naissance de Maurice, maréchal de Saxe, l'une des gloires des armées françaises. Mais ce n'est pas tout : l'honneur entier de la famille de Hanovre s'y trouve compromis, et la question de l'assassinat du comte, jusqu'à ce moment restée douteuse, malgré de compétentes autorités, est définitivement résolue par un livre fort curieux qui vient de paraître à Leipzig (1). On savait que des papiers tombés entre les mains du secrétaire de Konigsmark, à l'heure de la catastrophe, avaient été remis à la comtesse Aurora, et qu'à la mort de celle-ci, alors abbesse du couvent de Quedlinbourg, ils étaient devenus la propriété des parents de sa sœur, la comtesse de Lœvenhaupt. Ce sont ces manuscrits qui auraient été communiqués par la famille Lœvenhaupt au docteur Cramer. Ils jettent une lumière complète sur un épisode que Robert Walpole n'avait pu éclaircir qu'au moyen du journal de Wraxall, des mémoires de Pollnitz et des conversations d'Etough et de mistriss Howard, tous documents fort contradictoires ou divergents. C'est une découverte dont profitera l'histoire, mais aux dépens de la maison de Hanovre.

Si jamais, lecteur, vous montez le grand escalier du palais de Kensington, près de Hyde-Park, à Londres, vous ne manquerez pas d'y regarder deux tableaux sinistres, les portraits de Mahomet et de Mustapha, ces jeunes Turcs que George I[er] prit lui-même sur-le-champ de bataille dans la campagne de Hongrie et dont il se fit suivre en Angleterre, lorsqu'il vint de Hanovre pour y occuper le trône à la mort de la reine Anne (2). N'étant encore que prince électoral, dans le premier voyage à Londres qu'il entreprit sur les instances de son père, Ernest-

(1) *Denkwürdigkeiten der Grafin Maria-Aurora Koningsmarke und der konigmarkschen familie*, par le docteur Cramer; Leipzig, 1836.

(2) *Lyson's environs of London*, vol. III.

Auguste, pour briguer la main de la reine, George n'avait pu voir sans jalousie le comte de Rochester, simple gentilhomme, se venger d'une satire de Dryden en faisant assassiner le poëte au coin d'une rue par son fameux page, le nègre Will (1). Moins colère peut-être, mais aussi libertin que Rochester, il voulut, une fois monarque, utiliser ses deux Mameluks dans un but licencieux et nomma Mahomet et Mustapha, *pages of the back stairs,* pages des escaliers dérobés (2).

Pope dit dans sa seconde épître :

From peer or bishop' tis no easy thing,
To draw the man who loves his God or King;
Alas! I copy (or my draught would fail)
From *Honest Mah'med* or plain parson Hale!

« Ce n'est pas chose facile que de trouver, dans un pair ou dans un évêque, à décrire un ami du roi ou un serviteur du Christ. Mais, hélas! à moins que ma plume ne s'égare, comme elle peindrait aisément un tel homme sous les traits de l'*honnête Mahomet* ou du simple ministre Hale! »

Voici comment Mahomet aurait mérité, en Allemagne, cet éloge.

Avant la guerre de Hongrie contre les Turcs, et lorsque le duc Ernest-Auguste, père de George, n'avait point encore reçu l'investiture de son électorat comme duc de Hanovre et Brunswick réunis et maréchal de l'empire, ce prince, dévoré d'ambition, ébloui déjà par la perspective de la couronne des trois royaumes (3), avait subitement rappelé son fils de Londres, en 1682, pour le marier à sa cousine, à l'unique héritière du prince de Zell. Ce mince État de Zell, sur la carte de l'Alle-

(1) *Souvenirs* d'Horace Walpole.

(2) *Vie de Dryden,* par Scott.

(3) George Ier parvint au trône de la Grande-Bretagne du chef de sa mère, l'électrice Sophie, qui était petite-fille de Jacques Ier, et la maison de Hanovre offrait au parlement anglais cette double garantie qu'elle était protestante et Stuart.

magne, ne remplissait qu'une place fort modeste ; mais il formait avec Hanovre et Brunswick, au point de vue de la topographie, un triangle assez redoutable, et tirait de ses limites plus d'importance que de son étendue. Très-insignifiant par lui-même, ce coin de terre constituait un appoint politique qui tentait beaucoup la cupidité des principautés voisines à une époque où les césars modernes n'avaient guère d'autre moyen de retenir l'alliance, les subsides et les soldats des petits souverains, qu'en leur promettant la toge électorale et un fauteuil à l'un des angles de la chambre de la diète de Francfort (1). Guillaume, duc de Zell, et sa femme, Éléonore d'Émiers, de la maison d'Olbreuse en France, n'avaient qu'un enfant, Sophie-Dorothée; ils ne résistèrent pas à la satisfaction d'asseoir leur fille unique sur le trône d'Angleterre, quoique ce mariage, par les répugnances du prince électoral, laissât prévoir les catastrophes dont il fut l'origine. Déjà commençait la réalisation de cette prophétie de lord Carteret, à propos des si pénibles contestations de George Ier et de George II : *This family has quarrelled, and they will quarrel from generation to generation.* « Cette famille s'est toujours querellée avec elle-même, et ainsi elle se doit quereller toujours, de génération en génération. »

La plus singulière preuve de cette antipathie tellement hors nature qu'elle paraît providentielle, existe encore dans un recueil de lettres particulières écrites par l'électrice Sophie en 1701, et renfermées dans la collection connue sous le nom de *Hardwick state papers.* Ces lettres sont adressées à Stepney, poëte et diplomate, comme l'étaient à la fois presque tous les hommes distingués du XVIIe siècle. On y voit l'électrice, dans la prévision du cas de successibilité pour la maison de Hanovre à la couronne d'Angleterre, s'élever avec force contre l'intérêt de son propre fils, et recommander vivement le prétendant, *the poor prince of Wales.* Les historiens dévoués à la famille de Brunswick ont attribué l'esprit de ce curieux document aux

(1) On montre encore aujourd'hui à Francfort, dans le Roemer, les *quatre coins* privilégiés de cette chambre, dont les fauteuils excitaient à un si haut degré l'ambition des princes du saint empire germanique.

prédilections de l'électrice pour le torisme. Reconnaissons plutôt, dans un semblable phénomène d'aversion maternelle, toute la perversité du caractère privé de l'aristocratie anglaise, dont les membres concentrent ordinairement sur l'ainé de leurs petits-fils l'affection qu'ils retirent au contraire à l'aîné de leurs héritiers directs ou de leurs propres enfants, parce qu'ils regardent celui-là comme le vengeur de leurs peines domestiques, comme le bourreau futur du dernier, qui lui-même les avait bourrelés sans miséricorde. Toute cette partie secrète de l'histoire de la branche hanovrienne a été supérieurement approfondie dans l'excellent livre de lord John Russell, intitulé : *History of the affairs of Europe from the peace of Utrecht*, et ce n'est pas ici d'ailleurs le lieu et le moment de s'y étendre.

Obéissant donc à l'invisible génie de la discorde qui a toujours secoué les flammes de sa torche au milieu des relations domestiques de sa famille, George Ier épousa Sophie-Dorothée de Zell avec autant de répugnance qu'un siècle plus tard le prince régent, fils de George III, épousa de même, par une remarquable coïncidence, une autre héritière de Brunswick. Sophie-Dorothée, née en 1666, avait alors à peu près seize ans. Elle possédait cette fraîche fleur de charme et de beauté dont les princesses allemandes du Nord embellissent volontiers les plus belles couronnes de l'Europe, et qu'il nous est permis maintenant en France d'apprécier par nos yeux. Dès son arrivée, la petite cour de Hanovre lui offrit un spectacle que le règne du cardinal Dubois et de Mme de Parabère voulut ensuite copier à Paris, mais qu'il n'a pas égalé. Le prince électoral et son père, l'électeur Ernest-Auguste, se partageaient effrontément tour à tour les deux mêmes maîtresses, et, ce qui est plus original, les deux sœurs. Trois concubines régnaient sur la souche impure de la dynastie future de l'Angleterre, les deux sœurs étaient la comtesse de Platen et Mme de Kilmanseck, qui suivit le prince électoral à Londres, et qu'il fit en 1721, à la mort de son mari, comtesse de Linster, baronne de Brentford et comtesse de Darlington (1). La troisième était Erengard Me-

(1) *Mémoires* de Robert Walpole. — *Lettres* de Pollnitz. — *Souvenirs* d'Horace Walpole, etc.

lesina, baronne de Schulenbourg, princesse d'Ebernstein, et enfin, sous le ministère de Robert Walpole, en 1716, créée baronne de Dundalk, comtesse et marquise de Dungannon, pairesse de la Grande-Bretagne, baronne de Glastonbury, comtesse de Feversham, et enfin duchesse de Kendall, dernier titre que lui ait conservé l'histoire. Je tiens à prouver qu'on a calomnié Louis XV, et que, sous le rapport de la glorification des femmes perdues, George Ier le laisse fort en arrière. Mais la comtesse du Barry avait un visage charmant, tandis que Mme de Kilmanseck était d'un embonpoint repoussant et la duchesse de Kendall d'une physionomie réellement laide. Éternelle bizarrerie du cœur humain! « La Melesina est si vénale, disait Walpole, qu'elle vendrait pour un shelling l'honneur du roi au dernier enchérisseur. » Son hypocrisie égalait sa cupidité. En Savoie, le ministre d'une église luthérienne, qui connaissait sa vie privée, lui ayant refusé la communion, le peuple de Londres fut bien surpris de la rencontrer chaque jour en visite successivement dans toutes les chapelles de ce culte. A la cour de Hanovre, en 1690, on ne s'étonnait encore que de sa laideur. Elle était fille d'honneur de l'électrice, qui, la voyant un soir, au bal, derrière son fauteuil, où Melesina était retenue par son service, dit à mistriss Howard :—Regardez donc cet automate. Concevez-vous que ce soit là la passion de mon fils? — Oui, madame, répondit la future Maintenon de l'Angleterre, car je suis de l'avis de Montigny : les automates manquent d'expression, de grâce et même d'harmonie; mais, outre qu'ils sont mieux organisés que les corps vivants, ils ont sur eux l'avantage de n'avoir point d'âme. » On sait que mistriss Howard, persuadée que l'esprit d'une femme, contrairement à celui des automates, gagne en mûrissant, comme les fruits, attendit, pour captiver George, qu'elle fût vieille, et laissa ses rivales user leur figure, ainsi que les fleurs, en s'épanouissant (1).

C'est au milieu de cette cour étrangement frivole, que tomba Sophie-Dorothée, au sortir de l'éducation toute réservée d'une mère protestante et poitevine, n'ayant souvenance que d'un

(1) Etough, *Minutes of a conversation with Robert Walpole.*

bel enfant blond qui avait égayé ses premiers pas à travers les tristes landes de Lunebourg, et dont le départ avait emporté jadis quelque peu de son bonheur de jeune fille. A peine enceinte de son mari, elle en reçut le plus violent outrage : Melesina fut déclarée maîtresse en titre de George. Aux plaintes de Sophie-Dorothée, l'électeur, dont l'ambition était satisfaite, répondit par le dédain, et l'électrice qui haïssait son fils par l'ironie. La princesse, désespérée, provoqua des explications; George y répliqua en saisissant sa femme par le cou; il voulait l'étrangler; on ne l'arracha que meurtrie et sans connaissance aux doigts de fer de son mari. S'il est physiologiquement vrai que les émotions vives de toute femme enceinte réagissent sur la créature enfermée dans ses flancs, la nature elle-même justifierait les dissentiments mémorables du père et du fils, de George Ier et de George II (2). Ainsi s'ouvrait l'humiliante vie du premier personnage en cause dans cette haine, lorsque parut, au château de Hanovre, celui qui devait, sans le savoir, perpétuer la discorde traditionnelle en l'envenimant, Christophe Philippe, comte de Konigsmark, *famous and beautiful,* comme écrit Walpole.

Il était le descendant d'une antique et noble famille originaire des Marches de Brandebourg. Son grand-père avait obtenu de la reine Christine plusieurs riches domaines en Suède, et de Gustave-Adolphe le titre de comte pour des services militaires qui remontaient à la guerre de trente ans. Cette famille émigra dans sa patrie adoptive; mais, à la mort du père, elle revint dans le Brandebourg, après avoir confié une partie de sa fortune aux banquiers de Hambourg, où s'arrêtèrent même la mère et les sœurs de Konigsmark. Lui seul, né en Suède, mais de mœurs allemandes, se présenta dans les cours électorales de Saxe, de Brunswick et de Zell, à cette dernière surtout qui accueillit sa jeunesse. C'était l'enfant blond de Sophie-Dorothée. Il ne fut pas difficile à Christophe-Philippe d'émouvoir le cœur de l'héritière de Lunebourg-Zell, d'autant plus qu'à cette époque l'empereur n'avait pas encore tourné la tête du duc Guillaume par l'érection du mince patrimoine de Zell en principauté,

(1) *The Northern courts,* by Brown-Ker of Kersland.

que le douaire ainsi embelli de la fille n'avait pas tenté Ernest-Auguste, et qu'enfin Konigsmark se trouvait de niveau, par l'éclat de ses richesses, de son nom et de sa personne, avec la maison de Brunswick-Lunebourg, dont alors était chef le duc de Zell. L'alliance du Hanovre écarta naturellement Konigsmark qui prit du service à la cour d'Ernest-Auguste et plaça, comme fille d'honneur, la jeune Aurora, sa sœur, parmi les femmes de Sophie-Dorothée; apparemment pour se rapprocher de l'objet de ses premières amours. Ce fut quelque temps après cette imprudente démarche que les soupçons de George éclatèrent à la vue du chapeau du comte qu'il découvrit par hasard dans la chambre à coucher de la princesse électorale (1).

Nous dirons, en passant, que le docteur Hoadley, dans sa comédie intitulée : *The Suspicious Husband*, se servit d'un incident pareil, tout en respectant l'innocence de l'héroïne. George II, qui aima pour le moins sa mère autant que l'avait détestée le prince électoral, fut très-flatté de cette ingénieuse allusion, et le courtisan Hoadley, en dédiant avec adresse au fils de Sophie-Dorothée son œuvre de piété filiale et d'à-propos dramatique, fut récompensé par une place de médecin ordinaire dans la maison du roi.

Cependant, quelque terrible que fût le témoignage d'un chapeau, il ne suffisait pas. Sophie-Dorothée semblait avoir dissipé tout orage en donnant un fils (George II) à son défiant époux, que la guerre, au surplus, venait de rappeler dans le midi de l'Allemagne. C'est ici que la figure orientale de Mahomet, *the page of the back stairs*, se dresse avec un profil menaçant. La haine qu'Ernest-Auguste avait vouée à la femme de son fils ne peut s'expliquer que par ces délires de l'orgueil princier qui, dans la cour la plus corrompue, font une vertu féroce de l'exagération du point d'honneur dynastique; il y en eut, vers la même époque et en Russie, un exemple hideux dans la mort du czarewich Alexis. D'ailleurs, quoi de plus simple qu'une jeune fille, isolée au milieu d'une cour licencieuse et parmi

(1) *Coxe's travels. — Lord Mahon's history of England from the death of queen Anne*, etc.

d'acharnées rivales, ait souri et presque tendu les bras à un ami d'enfance ? Mahomet, retenu au Hanovre par Ernest-Auguste, fut placé, comme un limier, sur les traces du beau Suédois que l'absence de George avait rendu plus entreprenant, tandis qu'un autre péril, dont la source était également dans l'amour, s'avançait contre le comte dans l'ombre. Mahomet, c'était le majordome épouvantablement fidèle de Ravenswood ; l'Iago de la tragédie, ce fut une femme.

En débutant par une passion romanesque à la cour de Hanovre, le comte avait provoqué à son égard les mêmes sentiments dans le cœur de la comtesse de Platen, sentiments auxquels d'ailleurs était encouragée cette femme par les jalousies de Mme de Kilmanseck, sa sœur, et de Melesina, implacables toutes deux pour Sophie, qu'elles savaient aimée. Soit coquetterie involontaire, soit tentative préconçue dans Konigsmark d'employer l'art aujourd'hui si universellement répandu, on eût dit que l'aventurier voulait arriver par les femmes, et des relations s'établirent, à ce qu'il paraîtrait, entre la maîtresse favorite de l'électeur et l'amant platonique de la princesse héréditaire. C'est du moins ce qui résulte du plus singulier des documents remis au docteur Cramer par la famille Lœvenhaupt, et sur la nature duquel, pour l'honneur du sexe au XVIIe siècle, nous nous abstiendrons de prononcer. Quel que soit notre respect pour les grands malheurs historiques, il était cependant impossible de supprimer ici même la mention d'une circonstance qui caractérise plutôt une époque pervertie, qu'elle ne flétrit la comtesse Aurora. Les traits de mœurs, en passant dans le style ou en se modelant par les faits, dessinent tout un âge sans engager la responsabilité des personnages contemporains qui en sont l'expression naïve, écrite ou parlée ; et la sœur de Konigsmark, morte d'ailleurs en odeur de sainteté et dont la réputation, comme fille d'honneur de la princesse électorale, n'a jamais subi la moindre atteinte, dut nécessairement, pour disculper sa maîtresse et son frère, chercher de bonne foi les preuves sur lesquelles nous nous taisons à cette heure, sans croire qu'elles seront un jour d'une substance intraduisible pour la postérité.

Konigsmark, inquiet, commença par se démettre du régiment hanovrien qu'il commandait au service de l'électeur Er-

nest-Auguste, et, tout en restant à sa cour, s'observa lui-même autant dans ses amours que dans ses intrigues. Mais il était un peu tard. Ardent, ingénieux, plein de sang-froid, réunissant tout ce qui fait qu'on aime et qu'on est aimé, il crut détourner l'attention par la plus frivole, par la plus spirituelle des mystifications. Bientôt on ne parla que des perruques françaises, dont le comte avait inventé, pour que les esprits homicides de la cour fussent occupés ailleurs, un moyen nouveau d'exhausser l'architecture. L'attente de Mahomet fut trompée ; le nègre veillait inutilement, un poignard à la main, dans les corridors du palais. Pour donner une idée de l'enthousiasme qu'excitaient les perruques du beau Suédois, il suffit de rappeler que mistriss Howard, dont la fortune était bornée, trouva de sa chevelure un prix assez magnifique pour payer un dîner aux ministres hanovriens (1). La collection de Cramer contient sur la cour de Hanovre des renseignements non moins remarquables que le document particulier de la comtesse Aurora, et que l'intermède des perruques françaises. On ne peut plus douter maintenant que Konigsmark ait rompu avec la favorite, puisque Sophie elle-même, effrayée de la passion furieuse de la comtesse, lui conseilla plus tard de renouer son intrigue, pour que Mme de Platen ne les perdît pas. Si monstrueux que semble cet avis, communiqué par la femme qu'il aimait, tout, dans la suite de cette effroyable tragédie, fait supposer que l'aventurier le reçut de la princesse électorale. Il comptait déjà se réfugier à Dresde, chez l'électeur Auguste de Saxe, dont il avait récemment accepté le grade de général, quand Mme de Platen, exaspérée par la crainte du départ de Konigsmark, résolut le meurtre simultané du comte et de Sophie.

Ici, les opinions se partagent (2). Nous les transcrirons par ordre de vraisemblance. En thèse générale, il est difficile de ne pas croire à ce rôle ténébreux des trois favorites de la cour de Hanovre, lorsqu'on les voit plus tard, George étant sur le trône, prendre part au honteux trafic que faisait surtout des deniers

(1) Horace Walpole.

(2) Coxe. — *Etough's Papers*. — Lord Mahon. — Cramer, etc. — *Histoire secrète de la maison de Hanovre*, par Montgaillard.

de l'État la duchesse de Kendall, et se trouver impliquées dans la scandaleuse affaire de la compagnie du Sud, sous le ministère de Stanhope. L'affreuse et solidaire vengeance d'Ernest-Auguste et de Mme de Platen serait-elle excusable, comme le prétend Horace Walpole, par le projet qu'aurait conçu Konigsmark, avec l'approbation de la duchesse de Zell, de conduire furtivement Sophie-Dorothée en France, dans le Poitou, qui renferme encore des descendants de la famille d'Olbreuse, d'y mettre la jeune femme sous la protection de l'Église, et de provoquer un divorce en la jetant, par une abjuration, dans les bras de la religion catholique ? Il est certain qu'à l'époque de ce drame, trop peu connu, l'armée de Louis XIV étant rassemblée sur les frontières de la Belgique, rien n'était plus facile à deux illustres amants convertis au catholicisme par l'amour, que de trouver un asile à la cour du monarque pénitent d'un confesseur jésuite. Quoi qu'il en soit, les premiers historiens qui se sont occupés de cettē mystérieuse affaire, ont généralement avancé qu'Ernest-Auguste fut averti par le page oriental des assiduités plus fréquentes de Konigsmark, et que, prenant fait et cause pour son fils absent, il ordonna d'assassiner le comte à petit bruit. D'autres ont assuré que Mme de Platen, définitivement méprisée par le beau Suédois, lui demanda un dernier rendez-vous, que le comte y vint, et que l'électeur, aposté dans une galerie par la favorite elle-même, s'étant imaginé que Konigsmark la traversait pour parvenir à la chambre de Sophie, le fit tuer au retour. Aujourd'hui, le récit de la mort du comte, ou plutôt de sa disparition, envoyé par son valet de chambre à ses sœurs, et publié par le docteur Cramer, détruit en partie ces détails, en les remplaçant toutefois par des circonstances plus terribles encore.

Bernhard Zeyer, d'Heidelberg, dans le Palatinat, fabricant de bustes en cire et d'ouvrages de laque, fut engagé par la princesse électorale pour lui donner des leçons de son art. Des visites naturellement répétées amenèrent le professeur, par suite de cet arrangement, dans l'intérieur du palais, et il devint comme un meuble de l'appartement de Sophie-Dorothée, qu'il ne quittait que pour prendre ses repas avec les officiers de la maison de George. Ce fut alors, et le prince électoral se trouvant même à Hanovre, qu'il aurait aperçu Konigsmark venant

assister au travail de son élève. La présence du comte dans les appartements intimes du palais, à ces heures de retraite pour Sophie, rendit Mahomet fort sombre; il en parla rudement à Bernhard en le prévenant que son maître, depuis longtemps averti, couperait la gorge au Suédois. L'artiste, épouvanté, courut aussitôt se jeter aux genoux de la princesse, qui se contenta de répondre, du ton dédaigneux d'une femme éprise d'un héros de roman : « Laisse-les attaquer Konigsmark, il saura bien se défendre ! »

Peu de jours après cette réponse, il y eut opéra à la cour; Sophie ne parut point au spectacle; elle se disait malade et gardait le lit. L'opéra commence; George n'aperçoit pas Konigsmark dans la salle. Il n'en faut pas davantage pour que sa fureur éclate. C'est là ce qu'il attendait. Il expédie aussitôt de sa loge un maître des cérémonies vers l'appartement de Sophie avec des ordres précis. L'officier ne tarde pas à revenir dans la salle; il rend compte, à voix basse et d'une figure émue, de sa mission secrète au père et au fils. Une pâleur horrible, tandis qu'ils l'écoutaient, couvre leur visage. Ils sortent de la loge. L'opéra continue.

Cette scène, fort significative pour ceux qui étaient au courant des intrigues du palais, arrache des larmes au pauvre Bernhard Zeyer. Il court précipitamment vers la chambre de son élève; il savait que le comte y était entré. Comme il ouvrait la porte de la galerie, une autre porte s'ouvre tout à coup dans la galerie même, et deux hommes masqués, le prenant pour Konigsmark, se ruent sur le fabricant d'images, en lui criant : « Nous vous y trouvons enfin ! » La nuit était obscure; on ne se voyait pas; Bernhard, dévoué, se laissait tuer. Cependant, au bruit extraordinaire qui se fait dans la galerie, Konigsmark, assis sur le chevet du lit de la princesse, le dos tourné à la porte de la chambre, et entendant les injures dont les deux hommes masqués accablent le professeur, se lève et dit : « Qui ose m'accuser d'une si infâme trahison? » Sophie, indignée, s'adressant aux meurtriers, s'écrie : « Moi, une princesse, ne puis-je donc m'entretenir avec un gentilhomme? » Mais leur perte était jurée. Sous les yeux de la malheureuse femme, Konigsmark, son ami d'enfance, son unique et innocent amour, est balafré et poignardé avec rage. Le vaillant Suédois vendit

cher sa vie ; dans la lutte, où le père et le fils furent blessés, le masque de George se détacha, et le futur monarque de la Grande-Bretagne courait risque d'être signalé comme assassin par l'amant prétendu de sa femme, quand le maître des cérémonies, arrivant fort à propos, passa, par derrière, son épée au travers du corps de Konigsmark, qui tomba enfin, devant le lit de Sophie, en disant aux deux princes : « Vous êtes des meurtriers aussi imbéciles que lâches, car je ne suis pas coupable. » Mais, pour toute réponse, on le perça de coups d'épée jusqu'à ce qu'il ne respira plus. Alors il fut traîné vers un vestibule qui précédait la galerie. Le pauvre fabricant d'images, qui avait été bien malgré lui témoin de cet abominable guet-apens, céda aux prières de Sophie et suivit de loin le prince électoral et Ernest-Auguste pour connaître ce qu'on ferait du corps de Konigsmark. Comme on traversait le vestibule, cet infortuné reprit un moment ses sens : — Vous avez arraché la vie à un homme d'honneur, dit-il à George ; mais, au nom de Dieu, ne me laissez pas mourir comme un chien dans mon sang et dans mes péchés ! Un ministre pour mon âme, je vous en supplie, un ministre ! — A ces paroles, l'électeur et son fils sortirent ; le maître des cérémonies resta seul avec le mourant. Bientôt parurent un ministre et un bourreau dont le visage était inconnu du palais. Le bourreau venait un peu tard ; quant au ministre, ses fonctions étaient possibles encore. Le maître des cérémonies alla quérir dans la galerie un grand fauteuil où le comte fut assis. La confession terminée, Konigsmark était si faible, que l'exécuteur et le maître des cérémonies le tenaient avec peine sur son séant. C'est dans cette situation que, les princes étant rentrés, on lui abattit la tête ; puis l'exécuteur creusa un trou dans le coin droit du vestibule, et le corps y fut jeté.

De pareilles atrocités excitèrent pourtant la verve railleuse des écrivains dévoués à la famille des Stuarts, et l'expression intraduisible *cuckold Geordie* fut adoptée en Écosse pour désigner une conversation criminelle où les mêmes détails, sauf le meurtre, se reproduisaient. Malgré un proverbe anglais qui dit : La cire près du feu ne saurait mieux faire que de fondre (*wax near the fire can'tchoose but melt*), il est certain que la rencontre équivoque du Suédois, à cette heure et sur le chevet de

ce lit, irritait avec justice les meurtriers ; mais du délit à l'assassinat, la transition ne fut point assez ménagée. On doit rechercher d'autres causes infimes à de si éclatantes représailles ; c'est l'opinion que les Écossais, pendant l'invasion de Charles-Édouard, ont essayé de répandre par des chansons où la jalousie du prince électoral est attribuée à la comparaison peu flatteuse qu'il ne put s'empêcher d'établir entre la toilette de Konigsmark et sa propre mise plus que négligée. « Me ferait-on, s'écrie George dans une ballade, saluer ce monsieur pour sa chemise de Hollande (1) ! »

A la disparition de son frère, la comtesse Aurora se réfugia à Dresde et réclama la protection de l'électeur de Saxe, dont Konigsmark avait embrassé le service ; mais l'électeur, homme d'esprit, déclina toute part dans l'enquête que la famille du Suédois prétendait ouvrir sur son absence inexplicable. Ce qu'il proposa plutôt, et ce que la comtesse fut forcée de croire acceptable dans le malheur, c'était de faire d'Aurora sa maîtresse. Il faut dire aussi qu'à l'espoir de la vengeance future se joignait la plus extraordinaire disgrâce de fortune, la seule peut-être qui fût à la mesure de la catastrophe du comte : les banquiers de Hambourg, dépositaires de son patrimoine, refusèrent d'en tenir compte à ses héritiers tant qu'une mort dont toutes les preuves manquaient à sa famille, ne seraient pas légalement prouvée. La comtesse Aurora dut à ce coup du sort un rang fâcheux, mais en revanche la plus brillante renommée d'intelligence exquise et de caractère supérieur. C'est d'une femme si étrangement battue par la vie qu'écrivait Voltaire : « Elle est la première de son sexe pour les deux siècles qu'il lui fut accordé de voir ; » et Voltaire parlait du siècle de Mme de Maintenon et du siècle de Marie-Thérèse. Diplomate et poëte, elle poursuivit la famille de Hanovre d'une rancune qui employait avec une égale vigueur la mélancolie d'une muse élégiaque et l'adresse des chancelleries à détruire aux yeux des peuples et dans le secret des négociations politiques l'influence des meurtriers de son frère. Enfin, quand elle put prévoir un

(1) These gar me greet count Konigsmark
For his brave claes and Holland sark!

vengeur illustre dans le maréchal de Saxe, la sœur de Konigsmark, satisfaite d'avoir reproduit dans un tel fils la magnifique organisation d'un tel oncle, s'arracha résolument au monde et se retira dans l'abbaye de Quedlinbourg. Charles XII avait dit de cette irrésistible personne, qu'elle était le seul homme auquel il eût été contraint de tourner le dos. Toute l'apologie renfermée dans ces paroles d'un héros qui ne prodiguait pas les siennes, renaît avec tristesse à l'esprit, lorsqu'on visite dans la chapelle du monastère le tombeau où dort le cadavre de la belle Aurora parfaitement conservé. Rien que l'étrange durée de cette momie démontre au voyageur qu'il y avait dans la famille de Konigsmark une nature choisie, comme Dieu en laisse rarement tomber sur la terre, et dont il est fort simple que la race hanovrienne ait été stupidement jalouse.

La famille de Hanovre aurait donc placé un meurtrier pour premier souverain de sa dynastie à la tête de la monarchie anglaise; c'est évidemment là ce que nous sommes forcés de conclure de l'exposé du docteur Cramer. Pierre Ier entoura le meurtre de son fils d'un appareil judiciaire qui prouve au moins que, tout en blessant par le fait les lois divines et humaines, le féroce monarque du nord en respectait dans la forme le consolant prestige. Mais la stupide vengeance de l'électeur et de George, accomplie froidement dans l'une des cours les plus civilisées de l'Europe, au milieu des fêtes d'une aristocratie raffinée, au retour d'une campagne glorieuse contre les Turcs, à l'issue d'un opéra, quand l'orchestre murmurait encore, et vis-à-vis d'une femme malade dont le lit fut peut-être arrosé du sang de la victime, voilà qui reporte l'imagination aux orgies de la tour de Nesle. M. de Montgaillard, Walpole et lord Mahon assurent que le corps du Suédois fut précipité dans un égout, et que son secrétaire eut le temps de sauver la correspondance amoureuse de Sophie et du comte qu'il portait toujours sur lui. Ce qui est certain, c'est que le maréchal de Saxe, qui d'ailleurs vengea si bien par la victoire de Fontenoy et le traité honteux imposé à la maison de Hanovre la mémoire de son oncle assassiné, fit vainement les plus infatigables recherches pour établir les causes de la disparition de Konigsmark. Le palais, témoin et théâtre du meurtre, s'était refermé comme un tombeau sur le cadavre et sur l'événement. Cet

horrible mystère fut impénétrable jusqu'à la mort de George Ier, circonstance qui, ayant exigé que son successeur, Georges II, entreprit un voyage au Hanovre, nécessita des réparations urgentes au palais électoral fort délabré. Les ouvriers découvrirent alors le squelette de Konigsmark sous le carellement, dit Horace Walpole, du cabinet de toilette de Sophie (*dressing room*). « Cette découverte, ajoute l'historien, fut tenue secrète. Cependant George II en parla à sa femme la reine Caroline, qui à son tour s'en ouvrit à mon père (sir Robert Walpole). » Au surplus, l'élégante société de Hanovre avait parfaitement gardé le plus complet silence sur cette aventure, quoiqu'elle fut conservée traditionnellement dans le souvenir de toutes les familles. Lord Mahon rapporte même dans son livre, qu'on montre encore dans la galerie du palais, l'angle obscur où le corps du Suédois fut enterré, et l'auteur de cette notice a pu le voir pour un florin.

La mort tragique du comte de Konigsmark et l'éclat que son oncle, le maréchal de Saxe, a jeté sur les armes de la France, nous font d'ailleurs un devoir de rappeler ici qu'on a trop longtemps confondu cet infortuné avec Charles-Jean de Konigsmark, son frère aîné, qu'un crime infâme et célèbre a noté dans l'histoire du XVIIe siècle. C'est Charles-Jean qui, sous le règne de Charles II, aposta dans Pall-Mall trois bandits pour assassiner M. Thynne, gentilhomme anglais d'une haute naissance et d'une grande fortune. M. Thynne avait épousé la charmante comtesse d'Ogle, et Konigsmark, son rival, espérait le remplacer après l'avoir tué. On suppose que c'est par l'intervention secrète du roi que le redoutable étranger se rendit maître de la décision du jury dans le procès, où, par un scandale inouï dans les annales judiciaires, il fut solennellement déclaré non coupable, tandis que les trois bandits, ses complices, étaient pendus à Tyburn au milieu de l'indignation générale provoquée par cette sentence. Thynne, l'Issachar de Dryden, est cet homme dont le monument extraordinaire frappe tout d'abord les yeux dans l'abbaye de Westminster; la sculpture y a retracé toutes les circonstances du meurtre, la forme du carrosse, le portrait du cocher, même la perruque de ce laquais, comme si le malheur d'être assassiné suffisait à rendre un gentilhomme immortel. Que ce malheur fût une

gloire ou non, il est certain que Charles-Jean ne le regardait pas moins comme le résultat d'un péché très-véniel ; car, avec le ton moitié chevaleresque, moitié spadassin qui répand tant d'originalité sur le personnage de Bothwell dans *Old mortality*, le comte de Konigsmark avait coutume de dire effrontément : « Cette folie est sans doute une tache pour un nom comme le mien ; mais je gagnerai une bataille ou je prendrai d'assaut quelque contrescarpe, et on n'en parlera plus (1). »

C'est exactement le caractère de l'époque où brillaient en France le cardinal de Retz et le chevalier de Lorraine. Hamilton n'a pas menti. Pour en revenir au frère cadet, à Christophe-Philippe, ou plutôt à la malheureuse Sophie-Dorothée, nous avons laissé la princesse électorale dans son lit, assistant, les rideaux entr'ouverts, au massacre de son amant. Les historiens favorables à George Ier supposent qu'Ernest-Auguste fixa le sort de Sophie durant une absence du prince, de même qu'ils présentent le père de George comme seul auteur du meurtre de Konigsmark. Le docteur Cramer est le premier qui, par les yeux de Bernhard Zeyer, admette la complicité directe du mari. Quoi qu'il en soit, et ce dont aucuns mémoires ne font un doute, c'est que Sophie-Dorothée, immédiatement après les funérailles assez lestes du pauvre comte, fut mise elle-même aux arrêts dans sa chambre. Toute protestation était inutile. George sollicita du consistoire ecclésiastique un arrêt de divorce, et il l'obtint, le 28 décembre 1694, sans que la princesse, claquemurée dans son appartement, au-dessus du cadavre de Konigsmark, abandonnée de tout le monde et de ses parents mêmes, eût trouvé moyen de faire entendre en public une seule parole pour sa défense. L'arrêt prononcé, on la transporta secrètement dans le château d'Ahlden, situé sur la petite rivière d'Aller, dans le duché de Zell, château qui plus tard servit de prison à une femme plus coupable et aussi infortunée, à la reine de Danemark, maîtresse de Struensée et sœur du roi d'Angleterre, encore de la maison de Hanovre (2). Le voyageur qui erre dans les landes de Lunebourg ne saurait passer sans une vive émotion devant ce manoir d'Ahlden aux

(1) Horace Walpole.
(2) Brown, *Northern courts.*

pignons sinistres. La princesse électorale avait vingt-huit ans, elle était dans tout l'éclat de la jeunesse, de la beauté et aussi de l'amour, quand les portes d'un méchant fortin perdu au milieu des bruyères furent verrouillées sur sa vie pour ne plus se rouvrir que devant son cercueil ; et même son cercueil, à ce que nous croyons, n'en sortit jamais. Elle y termina sa triste existence le 13 novembre 1726, à soixante et un ans, après trente-deux ans de captivité, et sept mois seulement avant la mort de George Ier, de son bourreau ! Ainsi le roi d'Angleterre contracta un mariage de la main gauche avec la duchesse de Kendall, sa maîtresse, lorsque sa véritable et légitime épouse était encore vivante. C'est par conséquent le premier monarque des temps modernes qui ait placé la bigamie sur le trône.

Sophie-Dorothée montra dans sa prison la plus grande dignité unie à la plus admirable résignation. Chaque semaine elle recevait la communion, et, au moment où l'hostie sainte allait toucher ses lèvres, elle ne manquait jamais d'élever la voix pour proclamer avec énergie son innocence devant Dieu. Il semble effectivement que, si le crime était probable, on devait traduire Konigsmark devant des juges et le confronter avec Sophie; le châtiment n'eût pas épargné les deux complices, mais pourtant le droit naturel serait sauf. Nous ne parlons pas de l'honneur d'une dynastie : d'autres circonstances domestiques ont suffisamment révélé, depuis cette époque, à quel point la maison de Hanovre y tenait peu. Cet événement inouï fut la principale cause du dissentiment profond qui divisa jusqu'à la mort George Ier et George II. Le fils du prince héréditaire, encore fort jeune, errant un jour autour de la forteresse qui renfermait une mère dont les traits lui étaient à peine connus, ne résista pas à la douloureuse envie de lui rendre secrètement visite, et poussa son cheval dans l'Aller, à un endroit où il était possible de traverser à gué cette rivière et même de pénétrer dans le château sans être vu; mais le baron Bulow, qui commandait à Ahlden pour Ernest-Auguste, s'aperçut à temps de cette tentative irréfléchie, et fit savoir au prince que son grand-père lui défendait, sous peine de mort, une pareille fantaisie de piété filiale. Plus tard, étant prince de Galles, George II se procura, à l'insu du roi, l'unique portrait de sa

mère qui existât sur le continent. Enfin, devenu monarque de la Grande-Bretagne à son tour, et le soir même du jour où fut reçue à Londres la nouvelle de la mort de George I[er], la religieuse tendresse du nouveau roi ne perdit pas un instant pour réhabiliter sa mère, tout en gardant un pénible silence sur sa mémoire, et les courtisans qui se pressaient dans l'appartement de George II, à Richmond, contemplèrent avec surprise le portrait en pied d'une femme inconnue, revêtue de la robe électorale, placé d'une façon solennelle dans le cabinet de la reine Caroline, et dans la chambre à coucher un autre portrait en buste de la même personne, mais sans qu'aucune inscription révélât l'origine de ces mystérieuses images. On croit que le premier portrait fut renvoyé au palais de Hanovre, où il est peut-être encore. « Quant au second, je l'ai vu, dit Horace Walpole, dans la bibliothèque de la princesse Amélia, sa petite-fille, à Saint-James; elle le légua à son neveu, le landgrave de Hesse. » Il est maintenant à Cassel. On n'a jamais su d'une manière positive que le divorce eût été obtenu du consistoire ecclésiastique, et ce qui prouve au contraire qu'il ne le fut pas, c'est que George II avait l'intention de faire venir Sophie-Dorothée à Londres et de l'y déclarer pieusement reine douairière. L'opinion du divorce a longtemps prévalu, parce que l'infortunée prisonnière fut privée des honneurs de son rang et saluée par Bulow, à son entrée dans la forteresse, du titre assez ridicule de duchesse de Halle. Le divorce était si peu prononcé qu'à l'approche de l'armée française vers le Hanovre, dans les dernières années du règne de la reine Anne, la duchesse de Halle fut renvoyée à ses parents. Ernest-Auguste craignait que le roi de France ne lui fît l'affront de la délivrer. Au bout d'un an, quand le danger fut passé, malgré les supplications de la captive, on l'arracha des bras de sa mère, et le baron Bulow reprit sa proie. Il paraît que George I[er] lui fit proposer secrètement de rompre sa captivité, mais sous des conditions que Sophie-Dorothée repoussa avec hauteur. Sa réponse magnanime est digne de Plutarque. « Si je suis coupable, je suis indigne de lui; si je suis innocente, il est indigne de moi (1). »

(1) Walpole, Montgaillard, lord Mahon, etc.

Tel fut le sort de la femme qui a donné au monde, dans la famille de Brunswick, la dynastie assise sur le trône de l'Angleterre pendant le siècle (1) de la plus incroyable puissance de cet empire, au moment où lord Clive et le marquis de Wellesley lui soumettaient l'Asie, à la veille du combat universel où il vainquit, grâce au hasard, Napoléon lui-même et la France de 89. Jamais branche royale n'eut de plus magnifiques rameaux; jamais cependant arbre généalogique ne trempa ses racines dans une terre plus tristement ensanglantée. Rien d'ailleurs n'avait manqué à l'illustration domestique de la captive; elle était mère de deux enfants : l'un, George II, qui régna sur l'Angleterre, et l'autre, une fille, qui épousa le roi de Prusse, et fut mère du grand Frédéric. Horace Walpole dit que George Ier, pour apaiser les mânes de Sophie-Dorothée, laissa un legs considérable à la reine de Prusse; mais ce legs ne fut jamais payé, car George II n'était pas moins souverain avare que fils aimant, et son oubli volontaire fut la source de la haine de Frédéric, à tel point la nécessité traditionnelle de pareils sentiments était dans les mœurs des alliances les plus éloignées de la maison de Hanovre! Sur la fin de sa vie, George Ier était devenu superstitieux à l'endroit du crime caché aux rives de l'Aller et sous le carellement du palais électoral. Bien qu'il visitât tous les ans le Hanovre, son dernier voyage fut d'un poids énorme sur sa conscience. Soit pressentiment, soit remords, en se séparant du prince de Galles et de Caroline qu'il détestait franchement, George, pour la première fois peut-être de son règne, pleura des larmes sincères et abondantes. On sait que, du temps de la reine Anne, les prophétesses françaises jouirent d'une certaine vogue. Ce fut une de ces femmes qui l'avertit de respecter les jours de la captive, car il ne devait pas lui survivre d'une année. Cet oracle au surplus pouvait être secrètement dicté par le duc de Zell, dans la crainte que Mme de Kendall ne fît entièrement disparaître le seul obstacle qui s'opposât à son union plus légitime avec George. On dit même que c'est à ce moment du dernier départ pour le Hanovre que George lui promit, par un égoïsme imité de Louis XIV, de la voir encore

(1) De 1714 à 1828.

au-delà du trépas et sous forme d'esprit. La duchesse de Kendall était tellement persuadée qu'il tiendrait sa promesse, qu'un jour, peu de temps après la catastrophe d'Osnabruck, un corbeau étant entré par une fenêtre de sa maison d'Isleworth, elle fut convaincue que l'âme du prince lui revenait dans cet oiseau, et on traita le nouvel hôte, jusqu'à la mort de la duchesse, avec autant d'égards que le défunt roi lui-même (1). Mais racontons comment mourut ce roi qui avait tué Konigsmark et Sophie.

Osnabruck est une ville du Hanovre où résidait le frère de George I[er] qui en était évêque. Le roi souhaitait beaucoup de voir ce prélat; les liens du sang et les consolations du ciel réunis dans la même personne lui devenaient chers. Parti de Londres le 3 juin 1727, George arriva dans un état de santé convenable à Delden, sur la frontière de la Hollande et du Hanovre. Mais à peine eut-il touché ce sol maudit qui devait lui être si justement fatal, que le geôlier d'Alhden s'affaissa pour ainsi dire sur lui-même. Reçu à la campagne du comte de Twittel, le roi, dont la distraction était aussi frappante que sinistre, mangea du melon avec avidité. Le lendemain matin, assez malade, il voulut continuer sa route et atteindre Beintheim, malgré les représentations du médecin qui l'accompagnait dans son voyage. Il ne parlait pas; seulement, aux relais, un mot échappait de sa bouche déjà grimaçante : Osnabruck! Osnabruck! C'était là que la religion l'attendait. Cependant l'indisposition augmentait avec la chaleur qui était extrême. Avant de descendre à Ippenburen, le roi tomba dans une sorte de léthargie convulsive; il semblait que les ombres de Konigsmark et de Sophie l'attirassent de plus en plus au partage de leur destinée immatérielle. Son corps et sa figure se décomposaient; le corbeau d'Isleworth planait sur la voiture, guettant l'âme du monarque pour l'emporter à son indigne maîtresse, à sa vieille complice. Osnabruck! criait toujours George I[er]. Mais bientôt la tête s'enfonça entre les épaules, le visage prit le masque de la mort (*his tongue hung out of his mouth*). On voulut s'arrêter à Ippenburen. Le roi sortit comme en sursaut

(1) Horace Walpole. *Souvenirs.*

de sa léthargie, et hurla avec plus d'impatience que jamais : Osnabruck ! Ce fut en quelque sorte son dernier soupir; mais on ne sait pas au juste où il rendit l'âme. Quand la voiture toucha Osnabruck, le roi fut saigné à la porte du palais épiscopal. Il ne fallait pas cette épreuve pour constater la mort d'un homme que le fantôme de ses deux victimes étreignait enfin dans ses bras inexorables. Tant sera éternellement vraie l'exclamation de Massillon devant le cadavre de Louis XIV : Dieu seul est grand, mes frères !

André Delrieu.

VIOLA BIANCA.

« Zerrissen liegt der kranz, die blumen zerstreut. »

GOETHE, *Faust.*

Depuis bien longtemps je suppliais Mme C... de me raconter l'histoire de son amie. Elle souriait tristement à ma demande, et me répondait toujours :

— Il n'y a rien à *raconter;* un grand courage vaincu, un noble cœur brisé, voilà toute cette existence qu'aucun grand événement ne caractérisa, et dont nulle trace n'est restée sur la terre.

Cependant un matin je vis Henriette venir à moi, un paquet de papiers à la main.

— Tenez, me dit-elle, puisque vous désirez tant savoir ce que vous appelez l'*histoire* de cette malheureuse Viola, voici qui vous l'apprendra mieux que je ne le pourrais faire ; ce sont quelques fragments de son journal pendant le temps que dura notre séparation. — Puis, comme je voulus saisir le manuscrit : — Un instant, poursuivit-elle, la vie entière de ma pauvre amie, sa vie intime est dans ces papiers que personne n'a encore vus ; je ne vous les livre qu'à une seule condition.

— Laquelle? m'écriai-je.

— Celle d'une indulgence sans bornes. Peut-être l'accuserez-vous parfois d'exagération, mais vous ignorez combien elle a souffert avant de succomber. Ne la jugez pas, vous ne l'avez

pas connue. Moi-même je ne l'ai pas toujours comprise, mais elle est morte entre mes bras.

Mme C... s'éloigna de moi les yeux pleins de larmes. Je me sauvai dans la prairie, et là, sous ces mêmes aubépines où tant de fois elle s'était assise, je me mis à feuilleter le journal de Viola.

4 juillet 183...

La mer me sépare de ce coin de terre que l'on appelle ma patrie, et je vais comme Christophe Colomb à la recherche d'un nouveau monde. Épanouis-toi, mon âme, ouvre tes ailes au soleil ; désormais nous ferons route ensemble. Tu ne visiteras plus seule les grandes scènes du passé ; Athènes et Palmyre, Rome et l'Allemagne, le palais des papes et la tombe des Césars, je les verrai avec toi. Tu ne m'abandonneras plus pour traverser seule toutes les gloires et les misères de l'humanité, toutes ses grandeurs et ses infortunes. Ciel ! lire Homère sur les bords de la mer Égée ; monter au Capitole par les mêmes degrés que foula le pied de César ; cueillir des roses dans les jardins de l'Alhambra ; voir se coucher le soleil sur les rives de l'Adriatique ; s'agenouiller devant le tombeau de Charlemagne ; pleurer sur celui de Roméo et Juliette ; contempler le beau dans toutes ses manifestations ; compter les heures par les émotions que vous fait éprouver son aspect ! Eh ! que pouviez-vous m'offrir qui eût valu de telles jouissances, village étroit où je suis née ? Que pouvait me donner même ton dévoûment, Henriette ?

... Aussi je ne regrette rien, ni le séjour de mon enfance, ni ton amitié. Pardonne-moi, douce enfant, tu ne sais pas combien je suis heureuse à cette heure. Heureuse, non ! le bonheur est calme, et j'ai la fièvre. Mon cœur se dilate, ma tête est en feu ; je ne suis pas heureuse, je suis ivre.

Hier, après une longue course à travers les bois, j'allai m'asseoir sur les ruines du château de..... Le soleil venait de se lever. A mesure qu'il soulevait de ses rayons les blanches vapeurs du matin, toutes les splendeurs de la terre vinrent se

révéler à mes yeux. Les fleuves roulaient leurs eaux à travers les champs comme de belles couleuvres se jouant parmi les fleurs. Les bois s'éveillaient au chant des alouettes et des bouvreuils. La nature entière se découvrait devant le soleil comme une vierge qui se dévoile avant d'entrer dans le bain. A chaque instant de nouvelles senteurs et de nouveaux sons m'arrivaient sur les rayons de la lumière et sur les ailes de la brise. Je sentis battre mon cœur à la vue de toute cette magnificence.

Notre puissance de jouir est insuffisante; notre vie entière est insuffisante. Mon Dieu, pourquoi nous avoir donné l'enthousiasme, si son poids même devait nous écraser? Pourquoi nous avoir donné le sentiment du sublime, si ce sentiment dans son excès ne devait nous mener qu'à reconnaître notre propre insuffisance?

Une grosse pierre se détacha sous mes pieds et roula jusqu'au fond de l'abîme. Au bruit sourd qu'elle faisait en tombant, on eût dit un dernier gémissement sur les temps écoulés. Dans cette vaste cour où je ne voyais que des pans de murs noirs enveloppés de lierre comme d'un linceul, allaient et venaient, il y a quatre siècles, plus de cinq cents chevaliers sous les armes. Le hibou, la nuit, réveille l'écho qui ne répondait autrefois qu'aux cris de victoire ou aux chants d'allégresse. Entre ce passé toujours croulant des hommes et ton éternel présent, Seigneur, comment ne pas se sentir écrasé.

En quittant le château, je vis un vieillard qui se reposait sur un tronc d'arbre renversé. Lorsqu'il m'aperçut, il ôta respectueusement son bonnet. Son air vénérable me toucha. Je m'approchai de lui, en lui demandant si je pouvais lui être utile.

Hélas! me répondit-il, la pente est si rapide et mes genoux si chancelants, que je crains de ne pouvoir aller plus loin. Mes jambes se dérobent sous moi; j'ai peur de tomber, et je voudrais pourtant ne pas mourir avant d'arriver là-bas. Être venu de si loin et voir enfin le but de mon dernier voyage sur la terre sans pouvoir l'atteindre, c'est bien dur.

L'accent de douleur amère avec lequel il prononça ces derniers mots me toucha profondément. Je lui offris mon bras pour descendre; il l'accepta avec joie. A peine eûmes-nous fait quelques pas, qu'il s'arrêta :

— Voyez-vous, me dit-il, là-bas, très-loin, un petit village

qui semble se cacher dans les bois, là, de l'autre côté de la rivière?

Il vit que mes yeux cherchaient vainement l'objet qu'il me désignait.

— Ma vue est bien faible, poursuivit-il, mais je vois encore son clocher qui dépasse les cimes des plus hauts arbres; et pourtant il y a soixante ans que je ne l'ai revu que dans mes rêves.

Nous continuâmes notre route, et il me raconta qu'il venait d'Amérique, où il avait combattu sous Washington dans la grande guerre de l'indépendance.

— J'ai quatre-vingt-deux ans, me dit-il à la fin; j'ai perdu tous ceux que j'aimais. L'un après l'autre, mes enfants et mes petits-enfants sont partis pour le grand voyage; puis, quand tous les miens dormaient sous terre, j'ai tourné les yeux vers l'Europe, j'ai quitté les savanes, et je suis revenu mourir dans ma patrie. A la porte de la maison de mon père, il est un banc de pierre sur lequel, quand nous étions tout petits, mes frères et moi, ma mère nous servait à souper les soirs d'été. Je vais m'asseoir là.

Arrivés en bas, je dis adieu au pauvre vieillard et repris mon chemin en remontant la colline.

Patrie! quel est donc ce mot, qui fait que les hommes vont à la mort comme à une fête, qui attire un vieillard octogénaire d'au-delà des mers pour venir mourir là où il est né, et qui ne réveille point d'écho dans mon cœur? Tout est électif dans le monde, les objets de votre amour, de votre haine, le but de votre ambition, la forme de votre croyance, — tout peut être l'acte de votre volonté, hors le pays sur lequel vous avez placé toutes vos affections, sur lequel vous conduisent toutes vos sympathies. Vous choisirez tout, carrière, amis, épouse, vous choisirez même votre Dieu, mais vous ne choisirez pas votre patrie. Ai-je demandé à naître là ou je suis née? Ai-je voulu, avant que de venir au monde, appartenir à tel point du globe plutôt qu'à tel autre? Pouvais-je le vouloir? Et quand même je l'aurais voulu, suis-je responsable de ce dont je n'ai gardé aucune conscience? Combien y a-t-il de gens dont l'existence, comme celle de ce vieillard, ne fait que décrire un cercle plus ou moins étroit, et qui reviennent toujours au point d'où ils

sont partis, les uns par un orgueil borné, les autres par une faiblesse superstitieuse! En vérité, la vie est une chose grotesque, et nous ne méritons guère plus que l'on nous prenne au sérieux que l'écureuil qui tourne éternellement dans sa cage. S'en aller pour retourner, monter pour descendre ensuite, avancer pour revenir sur ses pas, poursuivre une idée pour l'abandonner plus tard, la belle occupation! Et si l'on ne revenait pas, si l'on montait toujours, si l'on ne reculait jamais, si l'on s'arrêtait à ses convictions, où cela nous mènerait-il?

.... D'où me viennent cette inquiétude, ce besoin d'action qui me dévorent. Depuis que je suis en France, l'air que je respire m'entraîne malgré moi vers l'activité; le sol brûle mes pieds et me force à marcher plus vite. Je ne voulais que tout voir, tout admirer; maintenant je voudrais tout éprouver; je ne demandais qu'à comtempler de loin la foule bigarrée qui se pousse, se coudoie et se heurte à chaque pas, et déjà je voudrais me mêler à elle : la monotonie, l'inactivité me tuent. Pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas fait homme? Mon courage traîne après lui mon corps, comme ces esclaves de l'antiquité auxquels, vivants, on attachait un autre esclave mort. Aux sons d'une musique guerrière mon cœur palpite jusqu'à m'étouffer; au récit d'un fait héroïque mes narines se dilatent comme celles d'un jeune cheval qui sent de loin la bataille. Aspirer à l'action, à la lutte, vouloir *vivre* enfin; sentir que ni la volonté, ni l'ardeur, ni la force, ne vous manquent, et ne pouvoir se prendre corps à corps avec rien! Il y a de quoi se briser la tête contre un mur... Être Sémiramis, quand ce ne serait que pour une heure! commander aux Assyriens, quand ce ne serait qu'avec un sceptre de carton doré, du haut d'un trône de bois peint! Son esprit viendra m'animer à travers les siècles; ce qu'elle éprouva, je l'éprouverai; son ardeur m'inspirera; je serai pendant une heure aussi vraiment reine que le fut celle qui, il y a trois mille ans, sortit du bain pour aller tout échevelée dompter l'insurrection dans les rues de Babylone. — Il y a parfois plus de réalité que l'on ne pense dans de pareilles représentations.

... Que l'on est heureux, lorsqu'avec une conviction profonde, on consacre son existence à l'art! Cela seul nous élève au-

dessus du commun des mortels, au-dessus de leurs préoccupations, de leurs passions même...

... On dit que j'ai été sublime; je le crois, car j'ai été vraie. Je n'ai rien joué, j'ai tout ressenti. Pauvre Anne Boleyn! J'ai entendu les échos funèbres que réveillaient les pas du roi Henri dans les longs corridors du royal donjon de Windsor. J'ai rêvé tes rêves, lorsque, au milieu des fêtes de la cour, tu te prenais d'admiration pour la couronne sur le pâle front de Catherine. J'ai pleuré tes larmes lorsque j'ai vu s'éteindre dans le sang cette vie que tu peignais si riante et si dorée au fond du vieux manoir de ton père.

Les lumières, la musique, la gloire, tout m'enivrait, et au milieu de cette pluie de fleurs et d'applaudissements, je me croyais déjà loin de la terre, transportée dans quelque région céleste. Oh! pourquoi ne pas mourir en de pareils moments? Tout ce qui les suit est si vide, si terne, si monotone!

Quatre heures du matin.

Que s'est-il donc passé? Pourquoi suis-je ici à cette heure, et en robe de bal? Mon feu s'est éteint, le souffle glacé du matin commence à courir sur mes bras nus sans que j'aie froid. Je ne puis quitter cette place; à peine si j'ose respirer. Je craindrais que le moindre mouvement ne vînt détruire le rêve délicieux qui m'enveloppe et me berce. Que s'est-il donc passé? Ce soir, au bal, une foule m'entourait et me demandait des fleurs de mon bouquet. Un seul parmi nous tous ne disait rien, et fixait sur moi un regard sérieux et scrutateur, mais en même temps doux et tendre; un regard que je ne puis décrire, mais que je vois partout, que je verrai toujours. *Lui*, il ne bougeait pas. Fascinée, troublée, mais poussée par un instinct féminin que je ne pouvais dompter, je m'avançai vers lui, et avec une coquetterie mal assurée : Vous qui ne me demandez rien, lui dis-je, quelle fleur voulez-vous? — Une violette, me répondit-il. J'arrachai de mon bouquet une violette blanche. Sa main tremblait-elle en la prenant, ou n'était-ce que la mienne qui tremblait en la lui donnant? Un long regard, une voix émue,

un inconnu auquel je donne une violette... et puis... rien de plus... une violette. O ma mère, pourquoi m'avez-vous donné ce nom, pour qu'un étranger en me demandant une fleur, fasse ainsi vibrer tout mon être ?

M'aime-t-il, ne m'aime-t-il pas ? J'effeuille ma vie comme une marguerite, en adressant à chaque heure la même question.

... Et j'ai pu concevoir la vie sans amour ! j'ai pu croire que l'on échappait à cette divine loi ! Je ne connais le véritable prix de l'existence que depuis le jour où je le vis pour la première fois. Je suis fière de ma beauté, de mes talents, de mes succès. Je veux être plus belle, plus brillante, plus admirée que jamais. Je veux que l'on m'adore à genoux. D'orgueilleuse et froide, je suis devenue coquette; aucun hommage ne m'est indifférent depuis que sa vanité m'inspire. Il faut que tous m'aiment pour que lui se glorifie d'être seul aimé ; la moindre critique me réduirait au désespoir ; je veux que l'admiration de tous monte jusqu'à moi comme un encens dont le parfum n'enivrera que lui.

Il m'aime, je n'en puis pas douter, mais il ne parle jamais de l'avenir. Hier, après nous être longtemps promenés dans le bois, nous nous assîmes au pied d'un acacia en fleurs. Les derniers rayons du soleil couchant s'éteignaient dans les vapeurs grises du crépuscule. Les oiseaux se taisaient, la plainte seule du rossignol se faisait entendre au loin dans les broussailles. Nous parlions de bien des choses, lorsque, je ne sais trop comment, je vins à dire qu'il n'y avait de vraiment beau que ce qui durait.

— Qu'est-ce qui dure sur la terre ? me demanda-t-il tristement.

— L'amour, lui répondis-je.

Il posa doucement sa main sur mes yeux comme pour en cacher les regards.

— Enfant ! dit-il, tu as bien des illusions.

— Et toi, n'en as-tu donc plus ? crois-tu, par exemple, que je t'aimerais comme je t'aime, si je ne voyais pas notre affection subsistant toujours dans l'avenir le plus reculé ?

— Laisse là l'avenir, je t'en prie, s'écria-t-il en se levant, l'avenir ne nous intéresse que parce qu'il nous est inconnu. En lui ôtant son voile, on lui ôterait son charme.

— Pourtant, tu es bien sûr de m'aimer toujours.

— En doutes-tu, Viola ? me demanda-t-il en attirant mon bras sous le sien et le pressant tendrement sur son cœur.

Je ne doutais plus ; le son de sa voix, son regard, me firent tout oublier. Je le sentis près de moi, et je ne pensai plus à rien. Mais, maintenant que je suis seule, je pense encore à l'avenir.

Il y a quelques jours, nous allâmes, avec une société nombreuse, voir les tableaux à *****. *Lui* et moi, nous nous arrêtâmes devant un portrait de femme, c'était celui de la belle et malheureuse La Vallière. Je ne pus m'empêcher de soupirer en contemplant ce ravissant visage. Il s'en aperçut.

— Quelle belle destinée, pourtant! Maîtresse de Louis XIV ! Ah! Viola? si j'étais un grand roi!...

— Je n'attendrais pas que vous ne m'aimassiez plus pour vous fuir, lui répondis-je.

En revenant, la conversation roula sur les femmes célèbres.

— Quant à moi, j'en ai horreur, s'écria une petite dame de notre société.

— Je le crois bien, me dit à voix basse mon voisin, son mari a failli se tuer une fois par amour pour une cantatrice qui l'avait planté là.

— Les femmes auxquelles la gloire a fait une position à part dans le monde, dit-il, inspirent souvent les passions les plus effrénées ; mais il est difficile, quelle que soit du reste leur conduite, qu'elles puissent inspirer assez de confiance pour qu'on leur livre sans hésiter le soin de son honneur et de son nom.

Cette remarque pénétra dans mon âme comme un trait de lumière : il y a dans les noms un sens mystérieux. Pourquoi ai-je quitté l'obscurité que le mien recherche tant? Quand il me demanda une violette, n'était-ce point assez me dire que son cœur ne voulait que ce qui se cache dans le silence et dans l'ombre. Ah ! Henriette! des différentes routes à travers la vie, celle que tu parcours est celle qu'il fallait choisir. Je me suis égarée, mais il n'est pas trop tard. Revenons sur nos pas.

Mon Dieu ! passer une moitié de sa vie à désirer ce qu'au prix de l'autre moitié on voudrait n'avoir jamais obtenu ! Je ne veux plus de la gloire, elle m'est odieuse; elle se met entre lui et moi, et fait qu'il se tait sur l'avenir. La place d'une femme est dans l'obscurité, quels que soient ses titres à la distinction. Et pourtant, mon Dieu, est-ce bien là ce que tu as voulu dans ton éternelle justice ? Ne nous as-tu créées que pour être les serves légitimes des hommes ? Ne nous as-tu envoyées sur la terre que pour meurtrir nos mains en écartant les ronces et les pierres de leur route, et en arrachant les épines de leurs pieds ensanglantés ? N'obtiendrons-nous jamais l'admiration des hommes sans perdre de leur estime ? Ne pourrons-nous jamais réunir la gloire que l'on ne nous accorde que trop facilement, avec le respect que la vertu seule commande ?

Te souvient-il, mon Henriette, des jours de notre enfance ? Toi, heureuse épouse et mère, penses-tu encore à cette pauvre Viola pour qui tu rêvais de si brillantes destinées. Te promènes-tu quelquefois le soir sous les aubépines dans la prairie, ou bien au pied de cette petite colonne où nous tressions ensemble des couronnes ? Te rappelles-tu ce jour où nous nous disputâmes, parce que nous n'avions pu faire qu'une seule guirlande et que nous la voulions toutes deux? Tu t'en emparas ; mais au moment d'entrer au salon, qui était plein de monde, je te l'arrachai et la posai sur ma propre tête. Bonne Henriette ! tu l'as peut-être déjà oublié, tandis que, moi, mon front saigne encore des épines que cachaient les roses de ma couronne.

.... Pourtant il s'oppose à ce que je rompe avec la gloire.

— Le sacrifice est trop grand, me dit-il.

— Et quand il le serait encore plus? lui répondis-je : il n'y a point de sacrifice assez grand pour que j'hésitasse à l'accepter de toi, à te le demander même, parce qu'il n'y en a point de si immense que je ne sois prête à te faire.

— Tu es bien jeune, Violette, me dit-il, tu ne comprends pas encore ces choses-là. Tu les comprendras plus tard et toujours trop tôt.

Le passé me semble déjà si loin! De toutes les brillantes fêtes qui m'entouraient, il ne reste plus qu'un écho indistinct, qu'un

reflet évanoui. Autrefois les jours étaient trop courts, la vie entière trop bornée pour suffire à mon activité sans trêve. Maintenant, dans une indolence perpétuelle, dans une solitude complète, mon existence se passe à ne rien faire sans que pour cela elle me paraisse moins remplie. Une seule pensée m'occupe, un seul être m'absorbe. Hors de cette idée, hors de cet être, rien !

...... Le soir, il devait venir. L'attente à des tortures secrètes que les organisations nerveuses connaissent seules. Elles seules savent ce que peut renfermer d'angoisses une heure passée à suivre des yeux le mouvement de l'aiguille sur le cadran, et de l'oreille les battements de son propre cœur. Je m'étais faite belle, j'avais mis la toilette qu'il aime le mieux, une robe de soie bleue et un bouquet de violettes blanches dans les cheveux. Que le soir me parut lent à venir ! Je rêvais au bonheur que j'éprouvais en le voyant. Je me promenais devant la glace en me disant : Il va me trouver bien jolie ! Pourtant il ne venait pas. Je me mis à chanter, puis je réfléchis que cela m'empêcherait d'entendre ses pas sur l'escalier, et je fermai le piano. Je descendis au jardin, croyant qu'il viendrait m'appeler par mon nom avant que j'eusse eu le temps d'en gagner l'autre extrémité. Je ralentis le pas pour mieux écouter et ne pas perdre le premier son de cette voix adorée. Rien ne rompit le silence. Je rentrai; dix heures et demie sonnèrent. Passé onze heures, il ne viendra plus, me dis-je. Inquiète, craintive, je m'assis devant la pendule comme une accusée devant le tribunal. Que j'étais avare de cette dernière demi-heure ! Je me serais volontiers prosternée devant ce mécanisme inanimé s'il eût voulu multiplier la durée de chacune de ses secondes; mais l'impitoyable aiguille avançait toujours ; minute après minute s'envolait; il n'en restait plus que dix. Tout à coup me vint une idée qui me rendit tout mon courage : je sonnai ma femme de chambre : — Marie, lui demandai-je, cette pendule n'avance-t-elle pas?

— Non, madame, me répondit-elle.

— Sortez ! lui dis-je d'un ton courroucé ; et la pauvre fille s'éloigna tout étonnée de mon emportement. Aussi, pourquoi m'avoir répondu *non* au lieu de *oui ?* Pourquoi ne pas mentir ?

Je ne lui demandais pas la vérité, je lui demandais une demi-heure de plus dont j'aurais volontiers payé chaque seconde avec une goutte de mon sang.

Pendant quatre jours, je l'attendis en vain. Lorsque, au milieu de la joie que j'éprouvais à le revoir, je me rappelai assez sa longue absence pour la lui reprocher, il me prétexta froidement des affaires importantes.

— Autrefois, lui dis-je, aucune affaire n'était assez importante pour vous retenir loin de moi.

— Autrefois, me répondit-il, le nombre de vos occupations et de vos adorateurs vous rendait si inaccessible, que l'on négligeait tout pour vous voir. Aujourd'hui que l'on est toujours sûr de vous trouver, on se gêne un peu moins.

Cette réponse me fit peur. — Comment! parce que je lui ai tant sacrifié, — que je l'ai préféré, lui, à mes succès, aux triomphes de mon amour-propre, à ma gloire, — parce que je suis plus que jamais à lui, il serait moins que jamais à moi? Je lui serais moins chère, moins précieuse, parce qu'il est sûr de moi? Sa vanité regretterait ce que j'ai sacrifié au repos de son cœur? Mais ne l'a-t-il pas voulu? N'est-ce point un mot tombé de sa bouche qui changea tout mon avenir, toute ma destinée? A présent, je comprends pourquoi il me détournait de ce qu'il appelait un sacrifice trop grand; il ne cherchait qu'à éviter une responsabilité trop grande. Mon Dieu! ou me réfugier dans ce vaste labyrinthe qu'on appelle la vie? Dans quelle position trouver un asile? Ne me reste-t-il donc plus que la gloire sans son estime, ou l'obscurité sans son amour? Mon enfance! mon enfance! oh! que ne donnerais-je pour une seule heure parmi les genêts et la bruyère de mes montagnes! pour le croassement d'un seul corbeau dans le bois de sapins!

Le vice est lâche comme le vautour, et ne s'attaque au cœur de l'homme que l'orsqu'il est pourri. Il est trop jeune, trop heureux pour que le mal puisse l'entraîner. — Le vice, le mal! exagérations stupides qui viennent tout de suite à la bouche d'une femme dès qu'elle se croit un peu moins aimée! Quel mal et quel vice? Quand il cesserait de m'aimer, et quand j'en mourrais de douleur, cela l'empêcherait-il de servir fidèlement

son pays, d'être un homme estimable et digne, plein d'honneur et de nobles qualités? Et puis, « *elle n'est pas la première,* » cette terrible parole de Méphistophélès ne devrait-elle pas m'apprendre au moins la modération ?

Il ne m'aime plus, il ne m'aima jamais. — A cette heure, je suis seule dans le monde; il devrait y avoir sur mes lèvres des accents de colère, dans mes yeux des regards indignés, dans mon cœur un mépris souverain; je n'y trouve que des soupirs, des larmes et de la douleur, une douleur sans bornes, sans frein, sans espoir. J'ai noblement agi, je devrais me complaire dans le sentiment de ma propre grandeur, et je suis blessée pour lui de ce que je lui suis supérieure, tandis qu'en même temps je me méprise moi-même de ce que, ne pouvant plus l'estimer, je l'aime encore. Ceux qui disent avoir trouvé dans l'orgueil et l'indignation un remède contre les souffrances de l'amour, ou n'ont jamais aimé, ou disent ce qu'ils ne sentent pas.

Rien n'est insupportable, lorsqu'on souffre profondément, comme les condoléances banales de ceux qui vous entourent. Une femme très-vertueuse me dit :

— Consolez-vous, mon enfant, vous vous êtes conduite héroïquement; peu de femmes auraient conservé leur vertu pure et intacte dans de pareilles circonstances.

— Eh ! mon Dieu ! lui dis-je, ignorez-vous donc que je donnerais volontiers ce que vous appelez ma vertu pour une seule heure de ce temps où je croyais en lui ?

Elle crut que ma réponse était dictée par le délire, et continua :

— Soyez sûre que l'approbation de vous-même...

— L'approbation de moi-même me rendra-t-elle ce que j'ai perdu ? interrompis-je; et d'ailleurs, puisque je l'ai perdu, lui, êtes-vous bien sûre que je sois contente de moi? Croyez-vous que, plutôt que de le blâmer, lui, je ne m'en veuille pas à moi-même de n'avoir pas tout donné pour le retenir ?

La prude se leva, et me dit d'un ton sec et sévère :

— Vous n'avez rien perdu, car vous avez conservé votre honneur.

— Et précisément parce que je l'ai conservé, je l'estime moins que ce que j'ai perdu.

O femmes! soyez donc moins fières de cette vertu dont vous vous faites une arme si terrible. Où est celle d'entre vous toutes qui ne la sacrifiât mille fois si elle se croyait sûre d'obtenir en échange un amour inaltérable? Où la trouver? Ma courageuse et indulgente Henriette, toi, femme vraiment vertueuse, réponds.

Comment me soustraire à cette vie qu'il m'a rendue impossible? Son amour absorbait tellement tout mon être, que je ne peux plus faire un pas dans l'existence sans me heurter contre un regret, ou voir se dresser devant moi le fantôme d'un souvenir. Viens à mon aide, Thécla, reproche-moi ma lâcheté, soutiens-moi de ton noble courage. Hélas! nos souffrances sont trop inégales. Ton amant est mort, ton image dans le cœur. On se peut consoler de la mort matérielle d'un être dont l'âme immortelle est à vous au-delà de la tombe. Mourir! lorsque ce mot veut dire rejoindre une autre âme qui vous attend là-bas, il est facile de fermer derrière soi les portes de la vie. Mais aller au devant de la solitude éternelle; pourquoi? Que j'envie ton sort, ô jeune vierge d'Allemagne! A jamais réunie à celui que tu aimais, vous parcourez ensemble les plaines de l'infini, inséparables comme les deux amants de Ravenne. Tandis que moi, quand sa dernière heure aura sonné, son âme altière passera devant mon âme éplorée sans la reconnaître. J'ai honte de moi et de mon indigne faiblesse. Je devrais le haïr et ne le puis. Ma force est éteinte, mon orgueil brisé, ma dignité morte dans les angoisses qui me déchirent. Wallenstein, je ne suis plus ta *courageuse fille,* car je pleure comme s'il me restait encore quelque chose à perdre.

Je porte la mort en moi. De ces cruelles souffrances, de cette longue lutte, j'en ai retiré la certitude. La blessure a été profonde, mais de cette blessure même naît le remède que mon cœur saignant garde en lui contre tous mes maux. Pourtant, de mon lit de malade et de mes longues insomnies, sort aussi la conviction humiliante que la douleur physique tue la douleur morale. A mesure que mes souffrances corporelles augmen-

taient, la puissance de mon esprit diminuait, et à la fin mon âme a tout oublié pour ne s'occuper que du plus ou moins de douleur qu'éprouvait mon corps. Je m'en veux du bonheur que je ressentis en revenant à la vie, et de l'impression profonde que malgré moi produisirent sur mes sens les premiers rayons du soleil, le premier chant des oiseaux, le premier souffle du printemps.

... Il y a quelque temps, une de mes soi-disant amies vint me voir avec son fils aîné, ravissant enfant de quatre ans, dont elle ne cessait de me faire admirer la beauté. Elle me parla tant de l'amour de son mari pour elle, et me répéta si souvent que le bonheur ne se trouvait que dans le mariage, au coin de son feu, entre son époux et ses enfants, qu'à la fin je me levai, exaspérée, et prétextant une indisposition soudaine, je quittai le salon et la laissai seule. Rien ne peut égaler l'espèce de haine que pendant longtemps je continuais à ressentir contre cette pauvre femme qui, après tout, n'avait que le tort des heureux, d'oublier les chagrins d'autrui devant la contemplation de son propre bonheur. Aujourd'hui, je l'ai revue. Je ne me sens plus d'éloignement pour elle ; je lui ai parlé de son mari, de son bonheur domestique, j'ai pris son enfant sur mes genoux, j'ai vu briller dans ses yeux la joie maternelle la plus orgueilleuse, sans que cela m'ait fait éprouver le moindre sentiment pénible.

Le doute est une chose salutaire et ressemble à l'opium, qui, pris en petite quantité, produit un certain effet, et, pris en grande quantité, l'effet contraire. Un peu de doute mène au désespoir; mais allez plus loin, doutez de tout, de votre propre douleur même; le doute vous sauvera, si l'ennui ne vous tue pas.

Il me l'avait bien dit : rien ne dure sur la terre, ni l'amour, ni la douleur.

Je pense souvent à ce pauvre vieillard, car moi aussi je veux aller mourir là où je suis née. Le cercle de mon existence a été vite décrit, à peine me suis-je éloignée de mon point de départ que déjà je voudrais y retourner. Depuis quelque temps les souvenirs de mon enfance ne me quittent plus. Il me semble

revoir ce frais jardin, cette longue allée de noisetiers, et la maison où se passèrent mes premiers jours, la grande prairie et les aubépines sous lesquelles je m'asseyais le soir, le bois où je cueillais des primevères et dans lequel je craignais tant de trouver des couleuvres, la garenne où, accompagnée de mon chien favori, je m'amusais à faire peur aux lapins, les vastes landes qu'embaumaient la fougère et le genêt épineux, où je passais des jours entiers à rêver et à lire les *Mille et une Nuits*; tout cela revit devant moi, un vent frais se joue dans mes cheveux, des voix connues me parlent et m'appellent. *Là-bas! là-bas!* Je vais retrouver mon enfance que j'y ai laissée; je vais retrouver ce temps où j'échappais à mes premières leçons de piano pour aller courir dans les champs, pour suivre des papillons et prendre des nids d'oiseaux. Mais vous, douces compagnes de mes seuls jours heureux, où vous retrouverai-je? Adeline, Emma, Louise, Blanche, et vous, timide Marie!... Deux d'entre elles reposent dans le cimetière de la paroisse, dans ce cimetière où nous jouions quelquefois ensemble; mais toi, la plus tendre et la mieux aimée, Henriette, je te retrouverai. Le temps, l'absence, ne peuvent rien changer à l'affection que tu me portes; tu garderas toujours dans ton cœur de quoi abriter ta pauvre Violette contre de nouveaux orages.

...... Aussi bien, il faut partir afin de ne plus jamais le revoir. Rien n'est triste comme la réunion des deux êtres qui s'étant mntuellement prodigué toutes les richesses de leur âme et de leur nature, se retrouvent plus tard, trop pauvres pour se faire l'aumône d'un regard ou d'un mot. Tant que dure le sentiment, il y a dans l'ivresse même de la douleur une exaltation qui rend de pareilles entrevues sublimes. Quand arrive l'indifférence, il faut se fuir; le mépris que l'on s'inspire dégrade...

... Sitôt arrivée, je m'informai d'Henriette. J'appris que depuis mon départ elle habitait la maison où s'écoulèrent mes premières années. Je m'y rendis hier. Tremblante d'émotion, je frappai à la porte; une vieille femme vint m'ouvrir, qui, lorsque je demandai Mme C..., m'informa qu'elle se trouvait pour

le moment chez une de ses amies, et qu'elle ne devait revenir qu'au bout de huit jours. Touchée par mes instances réitérées, elle me permit d'entrer, et m'accompagna pendant que je parcourais ces lieux si chers à mon cœur. Quel ne fut pas mon étonnement en retrouvant tout absolument tel que je le laissai! Je m'assis sur un sopha pour me reposer; il me semblait que je rentrais chez moi après une longue promenade. Mes yeux ne rencontraient partout que des objets familiers. Mon piano, sur le pupitre duquel se trouvait la partition des *Nozze di Figaro,* ouverte à l'air de la comtesse : *Dove sono i bei momenti?* mes livres favoris épars sur la table, et à mes pieds un méchant tabouret, mon premier essai en tapisserie! rien n'était changé. Voyant que je regardais avec une attention qu'elle prenait pour de la curiosité un superbe fauteuil gothique :

— Ah! madame, me dit la vieille femme, vous trouvez sans doute ces meubles bien bizarres pour un si beau salon; aussi les derniers propriétaires les avaient-ils tous vendus avant de partir; mais lorsque madame se détermina à venir demeurer ici, au lieu d'acheter de beaux meubles modernes, monsieur a été forcé de racheter toutes ces vieilleries-là pour plaire à sa femme, qui n'en voulut point d'autres.

Dans la chambre d'Henriette je me retrouvai encore.

— De qui ce portrait? demandai-je à mon guide, en lui montrant une des deux miniatures qui pendaient à chaque côté de la glace.

— De monsieur, me répondit-elle.

— Et cet autre? ajoutai-je, lui désignant l'autre que je ne reconnaissais que trop.

— D'une amie de madame qui est morte.

Je tressaillis involontairement.

— Morte! lui dis-je, en êtes-vous sûre?

— Du moins, je le suppose, car madame ne regarde jamais ce portrait-là sans pleurer.

Nous descendîmes au jardin; je remarquai que toutes les platebandes de fleurs étaient arrangées en corbeilles et entourées d'une large et épaisse bordure de violettes blanches. Je me baissai pour en cueillir une; la vieille m'arrêta :

— Je vous en supplie, n'en cueillez pas, s'écria-t-elle, per-

sonne ici n'ose y toucher, excepté madame elle-même qui s'en fait un petit bouquet tous les matins.

Henriette ! mon Henriette ! tu ne m'oublies donc pas ? Tu m'attends. Oh ! quand te reverrai-je ? Pourquoi cette femme a-t-elle cru que j'étais morte ? pourquoi me le dire ? Morte ! Cette parole me poursuit malgré moi.

. . . .

Le journal de Viola se terminait là. Voici ce que j'appris sur le sort de cette malheureuse enfant. Lors du retour de Mme C..., sa vieille nourrice lui raconta qu'une jeune femme très-jolie, mais apparemment fort souffrante, était venue la demander; qu'elle n'avait point voulu écrire son nom, mais disait qu'elle reviendrait bientôt.

Huit jours plus tard, Henriette, avec son mari et ses deux enfants, prenait le frais au coucher du soleil, sous les aubépines dans la prairie.

— Regarde donc, maman, s'écria l'aîné des enfants ; quelle est cette dame qui monte vers nous ?

Mme C... se tourna du côté qu'indiquait son fils, et aperçut en effet unefemme vêtue de noir qui gravissait péniblement, et en s'arrêtant à chaque pas, le monticule au sommet duquel le petit groupe se trouvait assis.

L'inconnue s'avança lentement jusqu'à une vingtaine de pas de Mme C..., qui, dès qu'elle put voir ses traits, se leva précipitamment.

Violette ! Violette ! s'écria-t-elle en s'élançant vers l'étrangère qui tomba épuisée entre ses bras.

Les fatigues du voyage et l'émotion causée par ce retour dans son pays natal lui avaient donné une violente attaque de son ancien mal. Retenue dans son lit depuis huit jours, elle en sortait pour la première fois ce jour-là. Lorsqu'elle revint de son long évanouissement, il était nuit.

— Où suis-je? murmura-t-elle en promenant des regards curieux autour de l'appartement où elle se trouvait.

— Chez toi, répondit une douce voix ; et Viola, se retournant, reconnut Henriette qui veillait près d'elle.

Les deux amies s'embrassèrent en pleurant.

Après qu'elles eurent causé longtemps des jours passés :

— N'était-ce pas hier que je te quittai, dit Viola, pour aller

voir ce monde qui, de loin, me semblait si brillant? Quelle longue et fatigante journée! quelles déceptions et quelles souffrances!

Au bout de quelques instants de silence :

Henriette, n'entends-tu pas les cloches de l'église qui carillonnent? s'écria-t-elle avec un frisson nerveux. J'ai beau me dire que c'est de la folie; la nuit, ce son-là m'est toujours aussi insupportable que dans mon enfance, lorsque je me réfugiais toute tremblante près de ma vieille bonne Sara, en me bouchant les oreilles.

Quand Henriette se retrouva seule avec son mari :

— Ma pauvre Viola! s'écria-t-elle en fondant en larmes.

— Ne t'afflige pas ainsi, mon enfant, lui dit M. C...; espérons tout de sa jeunesse et de nos soins.

— Hélas! reprit Henriette, je vois la mort dans tout son être. Je la reconnais à mille signes : à ses joues creuses et brûlantes, à ses mains sèches et maigres, au lustre surnaturel de ses yeux; et puis son cœur qui tressaille et s'agite, comme un oiseau dans une cage trop étroite, et qui parfois bondit convulsivement, comme s'il avait hâte de briser sa poitrine et d'échapper aux liens qui l'attachent!

Viola passa près d'un mois avec son amie. Sa santé s'affaiblissait de jour en jour, mais son courage et sa douceur ne l'abandonnèrent pas un seul instant. Son plus grand bonheur consistait à s'asseoir, au coucher du soleil, sous les aubépines et à voir jouer devant elle les enfants d'Henriette, qui l'adoraient.

Un soir, M. et Mme C... se trouvèrent forcés de faire une visite dans les environs, et Viola resta seule avec les enfants à sa place accoutumée.

La lune se levait doucement derrière le taillis au fond de la prairie; un air frais courait dans les branches des arbres, et faisait chuchotter les feuilles; la rosée suspendait à chaque brin d'herbe une couronne de perles.

Quand Mme C... revint, les enfants dormaient depuis longtemps, et lorsqu'elle s'informa de Viola, on lui répondit qu'elle n'était pas encore rentrée. Inquiète, Henriette la chercha dans

la prairie, et là, aux rayons de la lune, elle l'aperçut couchée sous les aubépines.

— Quelle imprudence, mon Dieu! s'écria-t-elle dès qu'elle fut près de Viola; mets mon châle, enfant, et rentre tout de suite; le serein qui tombe pourrait te faire un mal affreux.

Viola tendit une main glacée à son amie :

— Elle t'attendait pour s'en aller, dit-elle en souriant doucement.

Mme C... put à peine voir la petite convulsion qui de temps en temps agitait ses lèvres, la pesanteur de ses paupières qui bleuissaient déjà, et les gouttes de sueur qui brillaient sur son front.

— Henriette, dit Viola d'une voix éteinte, promets-moi de couper demain matin toutes les violettes de ton jardin, et de n'en plus laisser refleurir jusqu'à l'année prochaine.

Henriette se jeta à genoux près de son amie, et, l'entourant de ses bras, la serra contre son cœur. Mais à peine eut-elle touché les lèvres glacées de Viola, qu'elle poussa un cri d'effroi et s'évanouit.

ARTHUR DUDLEY.

LES DERNIÈRES HEURES

DE

MADAME ROLAND.

MADAME ROLAND.
BAILLY, ancien maire de Paris.
LAMOURETTE, ancien évêque de Lyon.
RIOUFFE, ami des girondins.
GIREY-DUPRÉ, homme de lettres, ami des girondins.
BOIS-GUION, ami des girondins.
CLAVIÈRE, ancien ministre des finances, collègue de Roland.
HENRIETTE CANNET, amie d'enfance de Mme Roland.
LA FEMME DU GEOLIER de la Conciergerie.

(La scène se passe dans une salle de la Conciergerie, dans la nuit du 9 au 10 novembre 1793.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME ROLAND, *seule*.

La mort, je la bénis, et l'attends sans regret ;
Avant qu'il fût rendu, je savais mon arrêt.
Leurs jugements ne sont que de vains simulacres :
Ils ont au nom des lois décrété les massacres,

Et tout homme appelé devant leur tribunal
Est d'avance promis à l'échafaud fatal.
De tout ce que j'aimais tour à tour séparée,
Le malheur à la mort m'a déjà préparée.
Mon âme a tant souffert, mon âme a tant lutté,
Que mourir est pour moi presqu'une volupté.
Ce sentiment caché, cet amour qui m'accable,
Je l'étouffe en mourant avant qu'il soit coupable.
Avec sérénité, sans haine, sans remord,
J'interroge mon âme en face de la mort;
Je la sens s'élever au-dessus des orages
Qui troublent ici-bas les plus fermes courages.
Cette âme aux passions a déjà dit adieu,
Et ses derniers combats s'apaisent devant Dieu!
La terre a disparu, mon épreuve est finie :
Je meurs, et je n'ai pas l'horreur de l'agonie.
Dieu seul est vrai : vers lui je monte sans effort;
Mais le cœur peut fléchir, quoique l'esprit soit fort;
Et parfois dans mon sein passe une image amère,
Qui change en désespoir ma tendresse de mère :
Je revois mon enfant, et je me sens faiblir;
La mort que j'appelais me fait alors pâlir.
Je voudrais, me gardant à tes jeunes années,
Que Dieu n'eût pas si tôt disjoint nos destinées,
Ma fille! seul amour dont mon cœur s'enivra;
Pour toi je voudrais vivre, ô ma douce Eudora (1)!
Avant de nous quitter, ange qui seras femme,
Je voudrais à la vie initier ton âme,
T'enseigner la vertu, la force, le devoir,
Guider les sentiments qui viendront t'émouvoir,
A l'éveil de ton cœur assister, et te suivre
Pas à pas dans ce monde où sans moi tu vas vivre.
Demain tu n'auras plus mon appui maternel,
Demain viendra pour moi ce moment solennel
Où du monde à jamais notre âme se sépare.

(1) Nom de la fille de Mme Roland, aujourd'hui Mme Champagneux.

J'étais calme, et voilà que la douleur m'égare ;
Demain de mon amour il faudra te sevrer,
Et quand je pense à toi, je ne sais que pleurer!
Mais vivre ! oh ! non, mon Dieu ! vivre même pour elle,
Pour cette pure enfant, si touchante et si belle,
Je ne le puis ! Je sens mes forces succomber.
Vivre au milieu du sang ! vivre pour voir tomber
Sous le fer du bourreau ces têtes vénérées
Que la liberté sainte elle-même a sacrées !
Vivre lorsque le crime immolant la vertu
Retient sous la terreur tout courage abattu ;
Vivre quand ma patrie, autrefois noble et fière,
Souffre pour dictateurs Danton et Robespierre !
Lorsque la liberté et l'honneur vont périr,
Lorsque la France meurt, je veux aussi mourir.

SCÈNE II.

MADAME ROLAND, LA FEMME DU GEOLIER.

LA FEMME DU GEOLIER, *tenant à la main une lettre et des fleurs.*

Citoyenne, tu sais qu'en sa miséricorde,
Aux condamnés à mort le tribunal accorde
Le droit de recevoir parmi les détenus
Ceux qui leur furent chers ou qui les ont connus.
Est-il des prisonniers à la Conciergerie
Que tu désires voir?

MADAME ROLAND.

Oh ! laissez, je vous prie,
Laissez entrer tous ceux qui, dans ce triste lieu,
A mes derniers moments voudront me dire adieu !

LA FEMME DU GEOLIER.

J'y consens, de pitié ton sort me paraît digne.
Je viens en ta faveur d'oublier ma consigne ;
En secret j'ai reçu ce papier et ces fleurs
Qu'une femme pour toi m'a remis tout en pleurs.

MADAME ROLAND.

(Lisant.) (A la femme du geôlier.)

Henriette ! Elle ici !... Permettez que je voie
Cette femme qui pleure et vers moi vous envoie ;
Elle sait que demain sera mon dernier jour ;
Elle est là, me dit-elle, elle attend dans la cour.
Ne la renvoyez pas, et pour dernière grâce,
Avant que de mourir, souffrez que je l'embrasse !

LA FEMME DU GEOLIER.

Tu la verras : malgré mes ordres rigoureux,
Je tâche d'adoucir le sort des malheureux.

MADAME ROLAND.

De votre humanité soyez récompensée
Par celui qui d'en haut lit dans notre pensée !

LA FEMME DU GEOLIER.

Citoyenne, à revoir.

MADAME ROLAND.

Puis-je espérer ?

LA FEMME DU GEOLIER.

Ici
Bientôt j'introduirai ton amie.

MADAME ROLAND.

Oh ! merci !

SCÈNE III.

MADAME ROLAND, *seule.*

Henriette, grand cœur, que nul danger n'effraie,
Jusqu'au dernier moment amie ardente et vraie,
Dévouée au malheur, sublime sans effort,
Elle vient pour me voir s'exposer à la mort !
Par un pressentiment, au matin de la vie,
Lorsqu'aux plus doux penchants l'âme s'ouvre ravie,
Je l'aimais : l'amitié de nous a fait deux sœurs ;
La mort seule aujourd'hui séparera nos cœurs !

(Elle lit.)

Ces fleurs qu'elle m'envoie et qu'elle sait que j'aime,
Elle a voulu pour moi les cueillir elle-même
Dans ce cloître en ruine, entouré de tombeaux,
Où coulèrent nos jours les plus purs, les plus beaux ;
Douce et calme prison où de pieuses femmes
Aux nobles dévoûments préparèrent nos âmes.
Ces pâles liserons par nos soins cultivés,
Dans ce couvent désert elle les a trouvés.
Comme un doux souvenir j'aspire leur calice ;
Ils seront sur mon cœur à l'heure du supplice !
Sur mes vêtements blancs dénouons mes cheveux,
Sourions à la mort qui répond à mes vœux.
C'est une fête. Avant que ma tête ne tombe,
Des fleurs de l'amitié parons-nous pour la tombe,
Et que le peuple dise en me voyant mourir :
Radieuse, au martyre elle semble accourir !

SCÈNE IV.

MADAME ROLAND, HENRIETTE.

(La femme du geôlier introduit Henriette et se retire.)

MADAME ROLAND.

Henriette! (*Elles s'embrassent.*)

HENRIETTE.

Hâtons-nous, viens, ils comptent les heures,
Et si je ne te sauve, il faudra que tu meures!

MADAME ROLAND.

Laisse-moi tout entière au bonheur de te voir.

HENRIETTE.

Puis-je oublier la mort que tu vas recevoir?

MADAME ROLAND.

Sur le sort qui m'attend pourquoi verser des larmes?
Pour moi tu fais revivre un passé plein de charmes.
Oh! parlons du bonheur des jours évanouis,
De ces rêves si purs que le monde a trahis;
Parlons des sentiments chers à notre jeunesse;
A mes derniers instants que ce passé renaisse;
Amie, évoquons-le, calme, riant et beau,
Et que j'emporte encor son image au tombeau.

HENRIETTE.

Ainsi, lorsque demain au supplice on te mène,
Je te retrouve encor l'âme forte et sereine;

Ce courage si fier ne s'est pas abattu,
Et quand la mort arrive, à peine y penses-tu!

MADAME ROLAND.

A quoi sert de parler d'un sort irrévocable?
La peur convient au lâche, et la plainte au coupable;
Mais celui qui ne sent ni terreur ni remord
Avec tranquillité doit marcher à la mort.

HENRIETTE.

Non, il doit résister; la résistance honore,
Lorsqu'à servir sa cause on peut prétendre encore.
Toi, de la liberté martyr et défenseur,
Pour la voir triompher, tu dois vivre, ma sœur.
La liberté, livrée aux bras de Robespierre,
Après des nuits de sang trouvera la lumière.
Ceux qui souffrent pour elle et qui l'aiment toujours
Auront part à sa gloire en de plus heureux jours.
Souris à cet espoir, vis, cède à ma tendresse.

MADAME ROLAND.

Tu parles d'avenir quand l'échafaud se dresse!
Ma sœur, je meurs demain.

HENRIETTE.

Non, tu ne mourras pas!

MADAME ROLAND.

Eh! quelles mains pourraient m'arracher au trépas!
Aurais-tu demandé ma grâce à Robespierre?
Non, tu ne l'as pas fait; non, ton âme est trop fière!
Du sang des vingt et un, l'échafaud fume encor;
Après eux il est beau d'y recevoir la mort.

Comme vous, en chantant l'hymne patriotique,
On me verra mourir, fils de la république,
O mes frères, Vergniaud, Brissot et Gensonné,
Et vous, couple touchant si jeune moissonné,
Ducos, Fonfrède, amis qu'aurait chantés Virgile,
Poétiques tribuns nés dans la même ville,
De l'échafaud sanglant que vous avez sacré
Demain je monterai le glorieux degré;
Et si, dans le chaos de ces jours d'anarchie,
Les tyrans m'oubliaient ou m'avaient affranchie,
Je suivrais ton exemple, ô Charlotte Corday,
Et le même trépas me serait accordé.

HENRIETTE.

Non, ma sœur, je n'ai point sollicité ta grâce,
Mais je viens te sauver en mourant à ta place.

MADAME ROLAND.

Que dis-tu?

HENRIETTE.

Que je suis inutile ici-bas,
Que je ne vivrais plus si tu ne vivais pas.
Mais toi, femme honorée et grande citoyenne,
Tu dois vivre, et ma vie assurera la tienne.

MADAME ROLAND.

Héroïque amitié qui brave les tyrans!
Pour moi tu veux mourir?

HENRIETTE.

A mes vœux tu te rends,
N'est-ce pas? Le temps fuit, le supplice s'apprête,
L'aube va ramener la fatale charrette.

Oh ! viens, sous mes habits que tu vas revêtir,
Sans soupçon, les geôliers te laisseront sortir.
Passe sans te troubler devant le poste, et marche
Jusqu'au pont Saint-Michel; là, sous la première arche,
Une barque t'attend.

MADAME ROLAND.

Quoi ! si tôt nous quitter !

HENRIETTE.

Prends cet or, hâte-toi.

MADAME ROLAND.

Laisse-moi t'écouter.
Chaque mot que tu dis dans mon cœur ému vibre.
Ah ! crois-moi, je préfère au bonheur d'être libre
Les sentiments si beaux que j'ai su t'inspirer.
Oh ! ne t'éloigne pas, laisse-moi t'admirer !

HENRIETTE.

M'éloigner ? Mais c'est toi qui pars, moi je demeure.
Tu ne m'écoutes pas, tu laisses passer l'heure.

MADAME ROLAND.

Qu'elle est belle, cette heure où mon âme comprend
Tout ce que vaut ton cœur si dévoué, si grand !

HENRIETTE.

Cette heure, tu la perds.

MADAME ROLAND.

Goûtons-la calme et tendre,
Sans douleur, sans regret.

HENRIETTE.

Je ne veux plus t'entendre.
Viens, oh! viens, sauve-toi!

MADAME ROLAND.

Fol espoir! si ton cœur,
Dans ce combat touchant, du mien restait vainqueur,
Ne crois pas assurer mon salut par la fuite :
A l'instant mes bourreaux seraient à ma poursuite.
Quel asile espérer? L'infâme dictateur
De chaque citoyen a fait un délateur;
Et comme pour railler ton dévoûment sublime,
Après toi l'échafaud me prendrait pour victime.

HENRIETTE.

Eh bien! quand la terreur épouvante Paris,
Fuis, va te réunir aux Girondins proscrits;
Ils t'attendent, suis-les; grâce au ciel, tous nos frères
Ne dorment pas encor dans les champs funéraires :
Quelques-uns des bourreaux ont su tromper les coups;
Louvet, Buzot, Guadet, Pétion, Barbaroux
Vivent encore.

MADAME ROLAND, *tressaillant.*

Il vit, lui, le noble jeune homme!

HENRIETTE.

Mais quel nom t'a frappé dans ceux que je te nomme?

MADAME ROLAND.

Tous; je les aime tous! Dis-moi, toujours errants,
N'ont-ils pas rencontré des amis, des parents
Qui les aient recueillis?

HENRIETTE.

Les discordes civiles,
Tu le sais, ont chassé la pitié de nos villes,
Craignant la trahison des lâches, des méchants,
Nos amis fugitifs se cachent dans les champs.
Le guide qui t'attend te mettra sur leur trace;
N'hésite plus, ma sœur, c'est là-bas qu'est ta place.
Oh! pense à ces proscrits heureux de te revoir,
Va leur rendre la foi, va leur rendre l'espoir.

MADAME ROLAND.

Ainsi ton sacrifice aveugle et magnanime
En voulant me sauver me pousse vers l'abîme.
Oh! laisse-moi mourir, car la mort, c'est l'oubli!

HENRIETTE.

Que dis-tu? Mais d'où vient que ton front a pâli?
Quel trouble a pénétré dans ton âme si forte?

MADAME ROLAND.

Ne m'interroge pas, demain je serai morte,
Ce cœur s'apaisera.

HENRIETTE.

Mais tu verses des pleurs;
Comme autrefois, ne puis-je adoucir tes douleurs?

MADAME ROLAND.

Laisse-moi demander un asile à la tombe.

HENRIETTE.

O ma sœur, c'en est trop; à tes genoux je tombe.

Oh! ne résiste plus aux cris de l'amitié;
Oh! vis par dévouement, par devoir, par pitié.

MADAME ROLAND.

A la sublimité d'une telle prière,
Mon âme, je le sens, doit s'ouvrir tout entière.
Tu le sais, à cet âge où le cœur s'éveillant
Se débat, incertain, dans un rêve brûlant,
Mes inquiets désirs vers Dieu seul semblaient tendre;
J'aimais Dieu d'une ardeur et d'une foi si tendre,
Qu'on pouvait présager ce que serait un jour
L'amour terrestre éclos de ce divin amour;
Et lorsque je tournai mes pensers vers le monde,
Pour étancher ma soif de tendresse profonde,
Le fantôme adoré que toute âme poursuit
M'apparut, mais toujours se perdit dans la nuit;
Et mon cœur caressa cette ardente chimère
Jusqu'à l'heure funèbre où Dieu me prit ma mère.
Alors l'enchantement des rêves du passé
Au souffle de la mort sembla s'être glacé;
En voyant le néant des choses de la vie,
Ma foi dans le bonheur s'était évanouie;
Comme une illusion je rejetais l'espoir,
Et je n'eus plus qu'un but ici bas, le devoir!

C'est toi qui, dans ces jours où le cœur désespère,
Me choisis un époux que j'aimai comme un père.
L'estime, le respect, m'attachèrent à lui;
Ma sœur, prête à mourir, je le jure aujourd'hui:
Depuis qu'il partagea ma jeune destinée,
Jamais à le trahir je ne fus entraînée;
Mais souvent, je l'avoue, en gardant la vertu,
J'ai marché le front haut et le cœur abattu.

J'étais mère, et ma vie avait semblé renaître
En donnant à ma fille une part de mon être;
La terre m'attachait, et pour l'humanité
Mon âme avec transport rêvait la liberté!

Oh ! quand je crus la voir se lever sur la France,
Comme je partageai l'unanime espérance !
De mes rêves éteints je sentis le retour,
Pour moi l'enthousiasme était un autre amour,
Amour vaste et sacré, passion dont la flamme,
Au lieu de la troubler, fortifiait mon âme.
Oh ! combien j'éprouvais un mâle enivrement
D'initier les cœurs à ce grand sentiment !
Je cherchais et j'aimais tout être sympathique
Épris ainsi que moi de la cause publique,
Sacrifiant sa vie à l'intérêt commun,
Affrontant sans plier les luttes du tribun,
Et quand la liberté se voyait menacée,
Au péril de sa tête, exprimant sa pensée.
Sans doute mon époux était homme de bien,
Philosophe rigide, intègre citoyen ;
Mais l'ardeur, le courage et l'esprit de l'apôtre,
L'idéal de mon cœur, je le vis dans un autre.

Né sous le ciel de flamme où naquit Mirabeau,
Il était éloquent, il était jeune et beau :
Pour rendre Antinoüs, autrefois la sculpture
Aurait choisi ses traits (1) et sa noble stature.
Debout à la tribune, oh ! d'ici je le vois,
Le front calme, l'œil fier, d'une éclatante voix,
Du geste et de l'éclair que lançait sa paupière,
Dénoncer au pays Marat et Robespierre,
Et de la liberté revendiquant les droits
Attaquer les tyrans comme il brava les rois.
Ah ! qu'il me semblait grand, quand sa voix intrépide
Rappelait au devoir la Gironde timide,
Et que, des massacreurs défiant les poignards,
Il vouait au mépris les chefs des montagnards.
Mais après ces combats livrés à l'assemblée,
Le soir, nous le voyions souvent l'âme accablée ;

(1) « Barbaroux, dont les peintres ne dédaigneraient pas de prendre les traits pour une tête d'Antinoüs. » (Mémoires de Mme Roland.)

La liberté luttait contre un double danger :
La trahison des siens, le fer de l'étranger ;
Au dedans avilie, au dehors combattue,
Sous ses propres excès elle était abattue ;
Il souffrait de sa honte, il sentait son affront ;
Une sainte colère illuminait son front,
Quand, penché sur la carte, il suivait les armées
Qui venaient assiéger nos villes alarmées ;
Pour vaincre ou pour mourir il eût voulu marcher ;
Et moi, je l'admirais et venais me pencher
Près de lui ; j'écoutais et, troublée, attendrie,
Je sentais plus ardent l'amour de la patrie !
Ainsi, sans le vouloir, je me pris à l'aimer
D'un sentiment divin qu'on ne peut exprimer ;
C'était une tendresse ardente mais pudique,
Comme une jeune mère aime son fils unique ;
Comme on aime la gloire et l'honneur, je l'aimais ;
Mais cet immense amour, il ne le sut jamais.
Tel qu'un malheur sacré, je le cachais au monde.
J'ai gardé dans les fers son empreinte profonde,
Et je le sens, peut-être au-delà de la mort
Je l'aimerai toujours, mais du moins sans remord.
Et tu veux, ranimant ma passion trop vive,
Qu'aujourd'hui dans l'exil auprès de lui je vive ?
Oh ! ma sœur, de mon âme entends les derniers cris :
Celui que j'aime est un des girondins proscrits !

HENRIETTE.

Eh bien ! loin de le fuir, la vertu te commande
D'affronter et de vaincre une épreuve aussi grande ;
Et lui, lui, ce proscrit que tu n'as pas nommé,
Sera digne de toi, puisque tu l'as aimé.

MADAME ROLAND.

Hélas ! sûre de lui, le suis-je de moi-même ?

HENRIETTE.

Par faiblesse, tu meurs ?

MADAME ROLAMD.

Je meurs parce que j'aime.
J'ai trop souffert, je sens que dans mon cœur brisé
Le courage est détruit, l'héroïsme épuisé.

HENRIETTE.

A défaut du bonheur, l'honneur te dit de vivre.

MADAME ROLAND.

Oh! pourquoi fuir la mort, quand la mort nous délivre?

HENRIETTE.

Ta vie est un devoir.

MADAME ROLAND.

Ma vie est un fardeau.
Mourir sera si doux !

HENRIETTE.

Vivre sera plus beau.

MADAME ROLAND.

Recommencer l'exil alors qu'il touche au terme,
Je ne le puis.

HENRIETTE.

Triomphe, et marche d'un pas ferme.

MADAME ROLAND.

A la mort!

HENRIETTE.

A la vie où reste ton enfant.

MADAME ROLAND.

Silence, oh! par pitié.

HENRIETTE.

La pitié te défend
De laisser ici-bas ta fille abandonnée.

MADAME ROLAND.

Quand je ne serai plus, veille à sa destinée.

HENRIETTE.

Ainsi, rien ne t'ébranle et ne peut te toucher?
Et loin de fuir la mort, tu sembles la chercher?
Oh! laisse-toi fléchir! hélas! l'heure s'écoule!
Ils vont venir! J'entends une porte qui roule.
Prends ces habits!

MADAME ROLAND.

Ma sœur, de ces derniers instants
Ne troublons pas la paix.

HENRIETTE, *avec désespoir.*

On vient: il n'est plus temps!

SCÈNE V.

MADAME ROLAND, HENRIETTE, LA FEMME DU GEOLIER.

LA FEMME DU GEOLIER.

L'heure du règlement, citoyenne, est sonnée,
Et si tu ne sors pas, je serai soupçonnée.

HENRIETTE, *avec égarement.*

Sortir! Oh non ! je reste, et c'est elle qui sort !
Vois-tu? c'est moi qui suis la condamnée à mort!

MADAME ROLAND.

Henriette! ô mon Dieu ! le désespoir l'égare !

HENRIETTE.

Que sur ma tête aussi tombe leur loi barbare ?

(La femme du geôlier l'entraîne.)

MADAME ROLAND.

Henriette ! ma sœur !

HENRIETTE.

Adieu, puisqu'il le faut ;
Mais demain je saurai te suivre à l'échafaud !

SCÈNE VI.

MADAME ROLAND, *seule.*

Oh ! puisque sans mourir j'ai vidé ce calice,
Je ne redoute plus l'épreuve du supplice.
Quel aveu déchirant, quel combat, quel adieu !
J'ai parlé devant elle ainsi que devant Dieu.
A son saint dévouement, qui pénétrait mon âme,
Je viens de dévoiler mes faiblesses de femme.
Mais je dois étouffer ce poignant souvenir ;
Mes frères de douleur, mes amis vont venir ;
Sous la paix de mon front cachons-leur cet orage,
A leur abattement opposons mon courage,
Que ma sérénité les prépare à la mort,
Devant eux que ce cœur paraisse calme et fort ;
Dans cette lutte encor que l'honneur me soutienne ;
La femme a disparu, montrons la citoyenne !

SCÈNE VII.

MADAME ROLAND, RIOUFFE, GIREY-DUPRÉ, BOIS-GUION, CLAVIÈRE.

MADAME ROLAND, *à ses amis qui entrent.*

Amis, je vous reçois enfin en liberté ;
Robespierre pour nous est plein d'humanité :
On ne me traite plus comme une prisonnière.
(Elle leur tend la main.)
Riouffe, Bois-Guion, Girey-Dupré, Clavière, [parlons]
Qu'il m'est doux de vous voir ! (*Souriant.*) Asseyons-nous,
De nos amis absents, comme dans mes salons
Autrefois ; vous savez combien d'heures ensemble
Nous passâmes ainsi.

RIOUFFE. (*Il tient un livre à la main.*)

L'heure qui nous rassemble
Est bien triste, madame, et nous ne pourrons pas
Oublier comme vous les apprêts du trépas.

MADAME ROLAND.

Bon Riouffe, toujours grave et mélancolique,
Toujours rêvant, ainsi qu'un philosophe antique,
A la mort, au réveil de l'âme; dans Platon,
J'en suis sûre, à l'instant vous lisiez le Phédon (1).

RIOUFFE.

Oui, je m'entretenais, madame, avec Socrate;
Mais en pensant à vous, à la patrie ingrate,
Qui vous laisse mourir...

CLAVIÈRE.

Et nous épargne, nous,
Qui du même trépas aurions été jaloux?

GIREY-DUPRÉ, *riant.*

Ce désir, nos bourreaux sauront assez l'entendre,
Et nous ne perdrons rien, mes amis, pour attendre.

BOIS-GUION.

Insouciant, tu ris au pied de l'échafaud!

GIREY-DUPRÉ.

Oui, je n'ai qu'un regret, c'est qu'il me fait défaut

(1) Riouffe avait traduit le *Phédon*, et le lisait dans sa prison aux condamnés à mort la veille de leur exécution.

Pour demain ; je voudrais, accompagnant madame,
Y monter en chantant.

RIOUFFE.

O cœur léger, grande âme !

MADAME ROLAND.

Héroïque railleur ! comme un vrai girondin
Il regarde la mort avec un froid dédain.
Imitons son exemple, et durant cette veille,
Qu'aucune plainte, ami, ne frappe mon oreille ;
Défions le malheur, et sachons en mourant
Par notre fermeté nous venger du tyran.
Eh ! n'est-ce pas ici, dans cette salle même,
Que nos frères martyrs, quand vint l'heure suprême,
Dans un dernier banquet couronnèrent leurs fronts,
Et furent tour à tour gais, éloquents, profonds ?

RIOUFFE.

C'est ici ! Devant moi, sur ces murailles sombres,
Toujours des vingt et un se dessinent les ombres.
Je crois les voir encore, ainsi que je vous vois,
Parlant entr'eux, assis, là, sur ces bancs de bois,
A l'entour d'une table où cette lampe antique
Jetait une clarté mourante et fantastique ;
Oubliant que pour eux la vie allait finir,
Ils buvaient au bonheur des siècles à venir.
Leurs paroles étaient nobles, franches et vives.
Valazé seul manquait au nombre des convives.
Dans cet angle, couché comme lorsque l'on dort,
Désormais Valazé n'attendait plus la mort ;
Calme ainsi que Caton, il se l'était donnée ;
Et se tournant vers lui la tête couronnée,
Le sourire à la bouche et le verre à la main,
Ses frères lui criaient : « Apprends-nous le chemin ! »

Parfois Vergniaud, plongé dans sa molle indolence,
A leur gaieté bruyante opposait son silence;
Ou bien, d'un mot naïf, sublime ou dédaigneux,
Dans leurs débats trop vifs s'interposait entr'eux.
Il raillait doucement avec sa voix suave;
Tandis qu'à ses côtés Gensonné, triste et grave,
Parlait avec Brissot des malheurs du pays,
De leurs nobles desseins fatalement trahis,
De cette liberté que vit la Grèce antique,
Qui de nos jours avait fécondé l'Amérique,
Mais qui semblait mourir parmi nous en naissant,
Étouffée au milieu de la fange et du sang.
Les autres écoutaient ou devisaient ensemble,
Quand Duclos s'écria : « Messieurs, que vous en semble,
Si nous chantions en chœur l'éloge du bourreau,
Jusqu'à l'heure où viendra le fatal tombereau ? »
Il dit, et sa voix mâle entonne un air de ronde
Qu'enfant il fredonnait aux bords de la Gironde.
Seulement, des couplets parodiant les vers,
Du lâche dictateur il raillait les travers,
Et sa verve moqueuse, à cette heure dernière,
Mettait au pilori l'âme de Robespierre.
Mais insensiblement sa voix pure agita
Les fibres de son cœur, et son chant s'attrista.
Fonfrède, son ami, devina quelle image
Lui rappelait cet air qui berça leur jeune âge;
Car lui-même rêveur, en écoutant ce chant,
Se sentait attiré vers un tableau touchant.
Ce refrain du pays qui tous deux les vit naître,
Leurs femmes à leurs fils le murmuraient peut-être,
Et demain!... Leurs esprits semblèrent s'égarer,
Et tous deux s'embrassant se prirent à pleurer.

L'émotion gagna l'héroïque assemblée;
Le chant mourut... Et moi, près d'eux, l'âme accablée,
Moi qui devais survivre à cette heure d'adieu,
Je voulus l'adoucir en leur parlant de Dieu.
Près de voir s'accomplir cette horrible hécatombe,
Je pensais au réveil qui succède à la tombe,

A l'immortalité de l'âme, à cet instinct
Qui vit encore en nous quand tout autre s'éteint ;
Je tentai d'inspirer cette haute espérance
A ces grands citoyens qu'allait perdre la France.
De Socrate mourant leur révélant la foi,
Je leur lus le Phédon, cette divine loi.
Alors l'âme du sage en eux sembla descendre,
Et quand le char funèbre au loin se fit entendre,
Ils étaient soutenus par un sublime espoir,
Et tous, en me quittant, me dirent : « A revoir ! »

MADAME ROLAND.

De tout ce que j'entends mon âme est pénétrée;
Recommençons, amis, cette veille sacrée :
Jusqu'à l'aube, oh! parlons ainsi.

CLAVIÈRE.

Qui vient à nous?

GIREY-DUPRÉ.

Lamourette.

RIOUFFE.

Bailly.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, BAILLY, LAMOURETTE.

MADAME ROLAND, *marchant vers Bailly.*

Bailly... quoi, c'est bien vous?

BAILLY.

Émû par vos vertus et votre grandeur d'âme,
Courtisan du malheur, je viens à vous, madame.

Nous fûmes entraînés dans des partis divers,
Mais tout discord s'efface à l'heure des revers;
Ici même, huit jours sont écoulés à peine,
La veille de sa mort j'ai salué la reine :
Je m'incline aujourd'hui devant vous.

MADAME ROLAND.

O bonté!

BAILLY.

Pour moi toute infortune est une majesté.

MADAME ROLAND.

Noble cœur, grand esprit, conscience éclairée,
Que l'ardeur des partis n'a jamais égarée !
Dans nos conflits sanglants, exempt d'inimitié,
Vous fûtes équitable, et je fus sans pitié;
La reine, j'ai voulu sans presque la connaître
La juger, et ce fut injustement peut-être !
Hélas, vous le savez, les révolutions
Mêlent toujours l'erreur aux nobles passions;
La foi rend exclusif, l'enthousiasme entraîne,
Le vertige nous prend dans cette ardente arène,
On regarde sans voir, et l'esprit le meilleur
S'égare à son insu.

LAMOURETTE.

Ce fut là mon malheur!
Prêtre, me dépouillant de mon saint caractère,
Je rêvais en tribun le bonheur de la terre.
Je crus dans mon orgueil, transfuge du saint lieu,
Que l'homme instituerait la liberté sans Dieu :
J'ai détruit sans fonder, et tombé dans l'abîme,
J'ai compris que l'erreur pouvait conduire au crime.

MADAME ROLAND.

Non, c'est au malheur seul que vous fûtes conduit.
Eh ! quel cœur généreux n'aurait été séduit
En voyant tout à coup d'un élan unanime
Le peuple armé déjà, mais encore magnanime,
Sortir de l'esclavage et de l'abaissement,
Et proclamer enfin son affranchissement!
Aux ténèbres alors succédait la lumière,
Les droits sacrés de tous au pouvoir arbitraire.
Rappelons-nous encor comme il fut juste et beau,
Cet éveil de la France où tonnait Mirabeau,
Quand le peuple, formant une immense famille,
Se leva tout entier pour briser la Bastille.
De ces murs renversés par son bras tout-puissant
La liberté sortit encore vierge de sang;
Le monde s'en émut, car cette ère naissante
Aux abus du passé se montrait menaçante ;
Les rois sentaient venir sur leur trône ébranlé
L'irrévocable jour par le peuple appelé
Où, sous la liberté pliant la monarchie,
La France, au nom des lois, se verrait affranchie.
Ah ! quoique tous nos vœux soient aujourd'hui trahis,
Rappelons-nous alors ce qu'était le pays.
Vous présidiez, Bailly, cette auguste assemblée
Où la cause du monde allait être appelée ;
Courage, honneur, génie et force dans son sein
S'unissaient, et tendaient vers le même dessein.
Mais bientôt à l'or pur se mêla l'alliage :
Le peuple à peine était sorti de l'esclavage,
Que le pouvoir, manquant à ses engagements,
Poussa la liberté dans ses égarements.
Les peuples ont aussi des flatteurs, de faux frères,
Pareils aux courtisans des pouvoirs arbitraires,
Qui, pour les dominer caressant leurs penchants,
Les rendent à dessein corrompus et méchants.

Il ne faut pas juger un combat par l'issue ;
Plus d'une noble cause en naissant est déçue ;
Mais celui qui la sert et qui meurt son martyr,
De son saint dévouement ne peut se repentir.
Qu'il était généreux ce vœu patriotique
De reconstituer la France en république,
Au nom de la justice, en combattant l'erreur
Par la force des lois et non par la terreur.
Tel était notre espoir, enfants de la Gironde,
Mais nous n'aurons laissé qu'une utopie au monde,
Car ce peuple égaré méconnut ses sauveurs,
Et nous fûmes, hélas! de sublimes rêveurs!

Dieu l'a voulu, le rêve est payé de nos têtes,
Eh! quel bras aurait pu conjurer ces tempêtes!
Libre à peine, le peuple abusa de ses droits
Et surpassa bientôt les crimes de ses rois;
A voir l'acharnement de ses vengeances sombres,
On eût dit qu'il était excité par les ombres
Des générations des siècles enchaînés
Sous le joug des tyrans aujourd'hui détrônés;
De leur abaissement, de leur longue souffrance,
Ces générations lui demandaient vengeance,
Et fantômes sans nombre au cercueil échappés,
Ils criaient aux vivants : A votre tour frappez!
Et le peuple, écoutant cet appel sanguinaire,
Par des proscriptions a commencé son ère.
Avide, dans le sang plongeant ses bras ardents,
Des oppresseurs détruits frappant les descendants,
D'abord il immola toutes ces nobles races
Dont l'orgueil si longtemps a pesé sur les masses.
Bientôt, dans tous les rangs voyant des trahisons,
Chaque jour il remplit et vida les prisons,
Massacrant les vieillards, les enfants et les femmes,
Sans pitié, sans remords; et ces forfaits infâmes
D'autres plus grands encor furent les précurseurs.
Le peuple se tourna contre ses défenseurs;
Fils de la liberté, nous fûmes ses victimes;

Comme Saturne (1), alors avec horreur nous vîmes
La révolution dévorer ses enfants.

Robespierre, Marat et Danton triomphants,
Sur les débris du trône élevant leur puissance,
De leur triumvirat épouvantaient la France.
Ils avaient abruti le peuple en l'entraînant
Au meurtre, et par le meurtre ils règnent maintenant.

Comme pour assouvir sa sauvage colère,
Ils jettent chaque jour au tigre populaire
Les gloires de la France, et la frappant au cœur,
Comme on proscrit le crime ils proscrivent l'honneur;
Hier mouraient dans Vergniaud éloquence et génie,
Dans Custine aujourd'hui la valeur est punie.
Terreur de l'étranger, honneur de nos guerriers,
Sa tête tombe encor couverte de lauriers,
Et le peuple applaudit, et la France endormie
Supporte lâchement cet excès d'infamie;
Où s'arrêteront-ils? Quelque bras tout-puissant
Viendra-t-il mettre un terme à ce règne de sang,
Ou bien à leur fureur la France abandonnée,
A périr tout entière est-elle condamnée?
Quelques-uns, en voyant ces jours d'iniquité,
Ont douté de ta cause, ô sainte Liberté!
Et dans leur désespoir, vouant à l'esclavage
Des peuples avilis ce peuple anthropophage,
Nouveaux Brutus, mourant avec la nation,
Ils ont dit: Liberté, tu n'es donc qu'un vain nom!

BAILLY.

Pour moi, la Liberté n'est pas une chimère;
Enfant déshérité, je respecte ma mère.

(1) C'est le mot de Vergniaud: « La révolution est comme Saturne; elle dévorera tous ses enfants. »

J'impute ses malheurs aux hommes égarés
Qui n'ont pas su garder ses préceptes sacrés.
Madame, vous savez si mon cœur vous révère,
Et vous pardonnerez ma franchise sévère :
Le parti généreux que votre voix défend
A compté dans son sein plus d'un coupable enfant,
Par qui la Liberté, sitôt qu'elle fut née,
De périls et d'erreurs se vit environnée.
Il eût fallu, madame, un chef ferme et puissant
A cette liberté vacillante en naissant,
Un roi qui, du pays tenant le diadème,
Gouvernât par les lois et s'y soumît lui-même,
Et de la liberté comme nous fondateur,
Des biens qu'elle répand fût le dispensateur.
Ah! sans doute, le roi se souvint trop qu'en maîtres
Sur la France autrefois régnèrent ses ancêtres,
Et plein d'aveuglement, pour ressaisir ses droits
Il trahit les serments qui l'enchaînaient aux lois.
Hélas! dans cette erreur trop chèrement punie,
Il tomba par faiblesse et non par tyrannie,
Et quand il oublia le pacte solennel,
Il fut plus malheureux encor que criminel.
Que fîtes-vous alors, enfants de la Gironde,
Vous qui deviez donner un grand exemple au monde
En éclairant l'esprit du monarque entraîné;
Que fîtes-vous alors? Vous l'avez condamné!
Trompant la liberté pour plaire à la licence,
Vous avez prononcé l'implacable sentence.
Flattant les passions d'un peuple menaçant,
Vous avez comme lui mis la main dans le sang,
Et du chef de l'État faisant tomber la tête,
Au lieu de la calmer, déchaîné la tempête.
Eh! ne saviez-vous pas qu'alors la royauté
Dans sa chute emportait aussi la liberté;
Que, des pouvoirs unis la force étant détruite,
Le premier renversé vous traînait à sa suite;
Et qu'en prêtant au peuple un odieux concours,
Sur vous de ses fureurs vous attiriez le cours?
Et vous vous étonnez, lorsque ce peuple règne,

Que de son bras armé par vous il vous atteigne,
Et de la liberté méconnaissant l'esprit,
Vous la désavouez, croyant qu'elle périt!
Oh! non, elle vivra, car elle est immortelle;
Quand ce peuple égaré deviendra digne d'elle,
Sous de plus nobles traits nos fils la salueront.
Nous avons renversé, d'autres édifieront.
Vous qui gardez encor son culte dans votre âme,
Prête à mourir pour elle, espérez-la, madame,
Cette liberté sage éclairant par degrés
Les esprits qu'à son règne elle aura préparés.
Formé par elle, un jour conquérant pacifique,
Le peuple jouira des droits qu'il revendique;
Les plus hautes clartés, descendant jusqu'à lui,
Seront dans l'avenir sa force et son appui:
Pour guide il aura pris la féconde science
Qu'aux générations lègue l'expérience,
Et s'instruisant lui-même à ce livre sans fin,
Par sa propre lumière il sera libre enfin!

Oh! quand viendra ce jour, dont nous n'avons encore
Vu se lever pour nous que la sanglante aurore,
La Liberté, promise au vœu des nations,
Règnera sans vengeance et sans proscriptions;
Sereine dans sa force, aux luttes éprouvée,
Belle, plus belle encor que vous l'avez rêvée,
On la verra, madame, affranchir l'univers,
Et ce jour glorieux vengera nos revers!

LAMOURETTE.

Eh! que fera, Bailly, la terrestre lumière?
Que peut l'homme ici-bas, si la foi ne l'éclaire?
Sans la foi, vainement des esprits généreux
D'âge en âge essaieront de rendre l'homme heureux;
Le temps emportera leur doctrine stérile,
Qui n'a que l'intérêt ou l'orgueil pour mobile.
Que nous assigne-t-on pour prix de nos labeurs
Sur cette terre? L'or, la gloire, les grandeurs.

Pour acquérir ces biens au sein de nos misères,
Il faut que l'homme enchaîne ou dépouille ses frères,
Et que, de ces trésors usurpateur jaloux,
Il garde pour lui seul ce qui doit être à tous.
Avec de tels instincts la liberté peut-elle
Répandre parmi nous sa lumière immortelle?
Non. Elle n'a semé que des systèmes vains
Que ne fécondent pas les préceptes divins.
Son règne, jusqu'à nous fondé sur l'esclavage,
Aux hommes inégaux laisse un double héritage,
Ici la servitude, et là l'autorité,
Partage de la force et non de l'équité.
Dans la Rome païenne et dans la Grèce antique,
Que fut la liberté? qu'est-elle en Amérique?
Un privilége unique auquel servent d'appui
Les esclaves jadis, les nègres aujourd'hui.
Et parmi nous? Voyez : à peine elle est fondée
Que du sang de ses fils la France est inondée.
Régnant par l'ostracisme et par l'assassinat,
Le peuple a décimé la moitié de l'État;
Pour niveler, il tue, et dans son ignorance,
Du Dieu qui l'a fait libre il proscrit la croyance.
C'est au livre divin que le Christ a dicté
Qu'il fallait demander l'esprit d'égalité.
Là, sans distinction, Dieu nous dit d'être frères;
Il met dans l'union la fin de nos misères;
Là, celui qui possède au pauvre doit donner,
Et l'opprimé qui souffre apprend à pardonner.

Oh! si la loi du Christ avait été suivie,
La liberté qui meurt serait pleine de vie.
Les hommes, oubliant leurs éternels combats,
Se seraient partagé tous les biens d'ici-bas.
Dans les rapides jours qu'ils passent sur la terre,
Ils n'auraient pas voulu d'un bonheur solitaire;
Tous ces pensers hardis, tous ces vastes desseins
Qui dans l'isolement avortent dans leurs seins,
Couvés sous ta mamelle, ô charité féconde,
Seraient éclos enfin pour le bonheur du monde,

Et vers un but commun leurs actes concourant,
De la grandeur de tous feraient l'homme plus grand.
Mais dans ma vision s'égare ma parole,
Et l'humanité va sans phare et sans boussole
Sur la mer ténébreuse où je la vois errer ;
Des terrestres secours que peut-elle espérer ?
Dieu seul éclairera la nuit sombre où nous sommes ;
La liberté viendra du ciel et non des hommes ;
La foi qui l'a fondée en sera le soutien :
Pour que l'homme soit libre, il faut qu'il soit chrétien.

RIOUFFE.

Immortels sentiments ! éloquentes paroles !
Vos sublimes discours renferment trois symboles :
L'enthousiasme saint dont l'homme est inspiré,
La science, flambeau terrestre mais sacré,
Et la foi, qui, versant une clarté féconde,
Fait descendre de Dieu les lumières du monde.
Devant vous, pénétrés de respect et d'amour,
A ce que vous croyez, nous croyons tour à tour.

MADAME ROLAND.

Mon esprit est monté vers ces régions hautes
Où l'homme voit à nu ses erreurs et ses fautes ;
J'ai senti mon orgueil dans sa stérilité,
Et comme vous j'attends de Dieu la vérité ?
Voyez blanchir au ciel ces lueurs matinales,
C'est l'heure de mourir ! Écoutez sur les dalles
Ce bruit sourd... Dans la cour entre le tombereau ;
C'est le char qui conduit la victime au bourreau.
Saluez avec moi ces apprêts funéraires :
La mort sans agonie est bien douce, mes frères.
Adieu ! Pourquoi ces pleurs ? Nous nous retrouverons.

CLAVIÈRE.

C'est la liberté sainte en vous que nous pleurons.

GIREY-DUPRÉ.

La beauté, la vertu.

BOIS-GUION.

L'élévation d'âme !

RIOUFFE.

Que nous restera-t-il en vous perdant, madame ?

MADAME ROLAND.

Lamourette et Bailly, plus éclairés que moi ;
L'un avec sa science, et l'autre avec sa foi,

(A Lamourette et à Bailly.)

Raffermiront vos cœurs... Adieu, nobles prophètes !

BAILLY.

Madame, l'avenir vengera nos défaites :
La liberté vivra !

MADAME ROLAND.

C'est là mon dernier vœu !

LAMOURETTE.

Elle vivra, madame, en s'appuyant sur Dieu.

SCÈNE DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, LA FEMME DU GEOLIER.

LA FEMME DU GEOLIER.

Citoyenne, suis-moi.

MADAME ROLAND.

J'entends, l'heure est venue.
Au pied de l'échafaud ils ont mis ta statue,
O Liberté ! Le peuple a perdu la raison.
Que de crimes, hélas ! il commet en ton nom !

Mme LOUISE COLET.

LES

CALABRES ET LA SICILE.

— Embrassez-nous encore une fois avant de monter dans cette fatale voiture, puisque, selon toute apparence, on ne vous reverra jamais.

— Ne vaudrait-il pas mieux rester à Naples avec vos amis, que d'aller courir la Calabre comme un fou, comme un Anglais ?

— Les Calabres ! un pays où l'on meurt de faim, de soif; où l'on assassine! ajouta un des interlocuteurs.

— Mais votre projet n'est pas raisonnable, dit un autre; personne ne s'avise d'aller en Calabre.

— Je le sais, et c'est pourquoi je brûle de m'y rendre. Des solitudes magnifiques, un peuple d'épopée, et des vallons jonchés de fleurs sur lesquelles ont marché tous les dieux de l'Olympe !

Notre ami partit avec enthousiasme, peu soucieux des terreurs napolitaines. Un jeune peintre français, M. Valfort, que j'avais trouvé sur une grande route, témoin, ainsi que moi, de cette scène, demeura pensif le reste de la journée. Le lendemain, nous découvrîmes que Naples était un pays monotone, épuisé, rebattu par les artistes, et qu'il fallait s'ouvrir des voies nouvelles. Deux jours après, nous partions pour la Calabre.

Ce qu'il y a de plus effrayant dans ce voyage, ce sont les voitures au moyen desquelles on quitte le pays de Naples. Quand, reconduits par nos hôtes, qui renouvelèrent à notre bénéfice la scène d'intimidation que vous savez, nous arrivâmes sur la *piazza del Mercato*, où se trouvait le *carricolo*, nous reculâmes d'épouvante. Cette machine offrait à nos yeux une grappe humaine, terminée par une longue tige, sous le poids de laquelle hennissait un petit cheval rouge très-maigre et assez bien épilé. Les brancards du véhicule, attachés sur la croupe du cheval, aboutissaient à deux roues énormes, entre lesquelles disparaît presque une espèce de fauteuil, au fond duquel, assis, un voyageur tient les rênes. Derrière lui, perché sur un strapontin, se tient debout le cocher de la voiture, armé d'un fouet long comme une ligne à pêcher, dont il flagelle au loin, et par-dessus tout l'équipage, les flancs escarpés de la rosse qui traîne le char.

Autour de ce coffre viennent successivement se grouper les voyageurs attardés; celui-ci sur le timon, celui-là sur un marche-pied, cet autre sur une planchette. On s'assied sur les bras du siége, sur le dossier, sur la tête d'un voisin, sur les jambes d'un inconnu, partout enfin; tant que la plante d'un pied peut trouver un pouce de bois ou de fer sur quoi se poser, il y a de la place. Bientôt la frêle charpente du char est entièrement masquée, et l'on ne devine pas comment peut se tenir en l'air cette poignée d'hommes. Valfort fut mis à cheval sur une courroie très-bien graissée. Le cocher me montrait d'un geste noble je ne sais quoi sous la voiture, et je ne comprenais point. Là se trouvait un filet profond et qui, encombré de boîtes et de paquets, oscillait entre les roues à dix pouces du sol. Il fallut se glisser là-dedans la tête la première. En y pénétrant, je donnai sur un bloc très-dur que je tassai de mon mieux à coups de talons parmi les autres effets :

— *Saccaja maledetta !* m'écriai-je.

— *Grazia, signore !* répondit le sac.

Le sac était un chrétien. Après avoir balbutié quelques excuses en un méchant italien qu'un professeur d'anglais m'a enseigné à Paris, j'ajoutai à part moi :

— Parbleu, la méprise est plaisante!

— Mais non, pas trop plaisante, repartit l'autre.

Le chrétien parlait français. Pour atténuer mes torts, je l'aidai à chercher sa tête au fond du filet et à la dégager des ballots parmi lesquels elle était égarée. Mon compagnon n'était point un Adonis : son visage disparaissait presque entièrement sous une barbe épaisse; ses yeux, voilés d'une paire de lunettes, étaient surmontés de sourcils hauts et fourmillants, ce qui lui donnait l'air un peu effarouché. A sa vue, j'eus un avant-goût des Calabres et de leurs bandits; plus d'une terrible aventure me traversa la mémoire. Mais lui, m'ayant un instant considéré, secoua la poudre de sa crinière, et ouvrant les deux bras autant que faire se pouvait, il m'étreignit avec une tendresse dont je fus intimidé. La rencontre était des plus étranges; car ce brigand était un compatriote que j'avais connu à Rome, et qui, depuis cette époque, est devenu l'un de mes amis les plus chers, comme on peut le voir d'après l'insolent portrait que j'ai tracé de sa personne. Il eut bientôt lié connaissance avec Valfort, qui, dès le soir, même, à Salerne, le complimentait sur *l'originalité* de son masque. Quand notre carriole nous déposa sur l'herbe, le lendemain, au bord du Sélé, à trois mille des ruines de Pœstum, le jeune peintre et mon ami Évariste F... avaient pris le parti de se tutoyer.

Ce dernier possède une voix de stentor, et il se chargea d'appeler, afin qu'on nous fît passer l'eau, le batelier qui stationne sur l'autre bord du fleuve, et qui faillit nous laisser jusqu'au soir sur le rivage. Notre phaëton avait rebroussé chemin, quand le batelier, déjà loin de la rive opposée de l'antique *Silarus*, y fut rappelé par un gendarme, obstiné, vu son rang, à passer avant nous. Donc le *navalestro* retourna sur ses pas avec soumission; mais la voix d'Évariste indigné, terrifia si fort le bonhomme, qu'il se rapprocha de nous. Fureur du gendarme : le nautonnier hésite, s'éloigne, et nos clameurs le troublent de nouveau. — Voilà, disait Valfort en riant, l'histoire abrégée du royaume de Naples. — Enfin le passeur se déclara pour nous, et nous pûmes atteindre l'autre rive.

Les abords de la pleine de Pesto n'ont rien qui surprenne. On aperçoit de temps en temps, à sa droite, la mer sur laquelle se découpent quelques buissons roux; à gauche, ce sont les bois de Persano, c'est l'Apennin, dont la couleur crue est durement accusée. Les antiques monuments de Pœstum sont entourés de

broussailles hautes et drues, parmi lesquelles on remarque quantité d'églantiers dont les fleurs sont plus larges, plus teintées que celles dont sont étoilées nos campagnes. L'églantine de Pœstum exhale un parfum assez vif; on ne sait ci ces roses sauvages descendent de ces nobles rameaux illustrés par Martial, par Virgile : « *Biferique rosaria Pœsti*, etc. » Quand Ovide s'écriait :

Calthaque Pœstanas vincet odore rosas,

Ovide n'avait-il respiré que la simple églantine, ou bien ces fleurs qu'Ausone chantait encore avec prédilection, ont-elles été effeuillées par les siècles, et l'églantine est-elle une rose en ruine?

Les rosiers de Pœstum prêtent à la rêverie tout autant que les temples de Cérès et de Minerve; cependant ces édifices, anciens déjà sous les rois de Rome, sont imposants de majesté; le soleil couchant cuivrait les nuances de vert-brun que le temps leur a données. La nature était calme, sérieuse; les genêts, les chèvrefeuilles répandaient leur encens. Mais, tandis que mes compagnons déchiffraient sur le mausolée de Possidonia l'épitaphe d'une civilisation disparue, je restais à savourer je ne sais quels parfums d'antiquité, le long des églantiers qui fleurissent sur le tombeau des roses de Pœstum.

Il est des instants où l'on se soucie médiocrement d'architecture dorique; j'avais pensé aux roses tout le long du chemin. Que les archéologues me pardonnent!

En rejoignant mes compagnons, je fus bien vite rappelé du pays poétique : ces messieurs avaient trouvé, dans le temple de Cérès, deux capucins qui, sous prétexte de religion, leur prêchaient une morale assez équivoque, et semblable à celle que Pascal attribue aux jésuites. L'un de ces religieux voulait à toute force convertir Valfort, qu'ils avaient pris pour un Turc; leur ignorance en théologie est prodigieuse, et on voit qu'ils ont arrangé le dogme à l'usage d'un peuple conduit par des passions sauvages. Pour moi, qui trouvais le lieu trop poétiquement païen pour qu'on fît le catéchisme, je les menaçai du courroux de Cérès et du supplice d'Érésichton; peine bien

horrible pour des moines. Ceux-ci en firent la réflexion eux-mêmes, et l'un de nous ayant oublié en quoi consiste le supplice d'Érésichton, les capucins contèrent cette fable à merveille. Dès ce moment, l'entretien roula sur les dieux de l'Olympe; et les bons frères, mieux à leur aise, nous prouvèrent que les prêtres de la Grande-Grèce ne sont pas loin d'adorer Jupiter, Bacchus, Cupido même, et que le bréviaire de Calchas ou de Laocoon leur est plus familier que celui du Vatican.

L'ombre des frontons et des colonnes tombait agrandie sur la terre, et pourtant il fallut aller jusqu'à Capaccio pour chercher un gîte. On était à la fin de mai, et déjà des émanations dangereuses surgissaient des crevasses de ce sol qui couvre les os d'une ville. En ce pays des roses, où chaque fleur a son venin, on s'endort aisément, mais on ne se réveille pas toujours. Le principe de la vie s'est retiré de ces nécropoles, et leur souffle noir éteint la vie allumée qui se risque dans ces ténèbres.

Nous partîmes : la mer était comme un saphir jusqu'à l'île des Syrènes; les fleurs nous enivraient; les pinsons, les chardonnerets s'égosillaient pour nous retenir; l'herbe était vive, et les montagnes d'un rose finement glacé d'iris.

On a, dans le royaume de Naples, un procédé bien économique pour établir des routes; ce moyen consiste à les tracer uniquement sur les cartes de géographie, et l'imagination du voyageur fait le reste. Nous arrivâmes en trois jours à Policastro par des sentiers qui n'existent pas (c'est ce qu'on nommerait, en France, des *chemins vicinaux*). Dans chaque village, les populations se réunissaient pour nous voir passer. L'étranger suit rarement cette direction, à ce qu'il paraît, car, à Prigano ou à Finochitto, Valfort ayant demandé à quelques paysans s'ils n'avaient jamais vu de voyageurs : — Si vraiment, répondit l'un d'eux, nous avons reçu un Anglais, il n'y a pas sept ans; deux Français l'année de mon mariage, et bien d'autres encore!

Ces gens sont bons, mais défiants; ce dernier trait caractérise toutes ces contrées si souvent couvertes de sang, de ruines, et, à diverses reprises, exploitées par les bandits du despotisme et par ceux de l'opinion libérale. Cette partie de la Basilicate est assez dissemblable de la Calabre. On ne rencontre rien, avant Lago-Negro, qui soit vraiment nouveau. Partis de Sapri dès le

matin, nous atteignîmes Lago-Negro le soir, après une route fort pénible à travers la montagne. Une circonstance nous frappa durant le trajet. A peine avions-nous gravi les flancs des premiers chaînons de l'Apennin, que les fleurs embaumées du pays de Naples nous quittèrent à mesure que les crêtes devinrent plus rudes, plus froides, plus escarpées; elles nous abandonnèrent une à une aux aspérités de la route, ces fleurs que nous aimions, telles que ces amis des beaux jours qui s'éloignent quand l'orage est sur nos têtes. Plus d'orangers, plus d'arbousiers ni de myrtes; adieu les jasmins, les genêts et les lentisques; les lauriers si glorieux reculèrent aussi; le chèvrefeuille nous délaissa le dernier. Peu à peu, la végétation du nord semblait descendre des montagnes; le tilleul, le coudrier, précédaient le chêne, le bouleau; puis on atteignait les sycomores, les châtaigniers, l'alizier aux pommes de corail, et le frêne qui se cache avec les sapins parmi les nuées. On aurait pu se croire au milieu des Alpes ou du Haut-Jura. Cette colonie végétale nous fit penser à la patrie, et donna de la profondeur à la perspective imaginaire au fond de laquelle nous l'apercevions. Lago-Negro est un lieu sombre et de mauvaise mine, qui ne possède pas de brigands, mais qui devrait en avoir. Dès qu'on s'approche de ce bourg, les monts, stérilisés, rudes, damassés de noir, de gris, et façonnés en mosaïque squammeuse, prennent des attitudes pénibles, tourmentées. Au milieu d'un groupe de ces pics mal en ordre, qui sont là tout nus et comme tachés de sang par de longues traînées de marbre rouge, parmi ces monstres minéraux qu'abreuve un torrent querelleur, s'élève un cône ébréché en pierre jaune, coiffé d'un vieux castel à donjon décapité, sous les murs duquel s'accroche une bourgade qu'on croirait destinée à des vautours où à des tiercelets. Dessiné en clair sur les fonds brumeux du Sereno, ce bloc animé qu'on nomme Lago-Negro rappelle les endroits les plus fantastiques, les plus redoutables des vieux romans. Mathurin, Mme Radcliffe, connaissaient Lago-Negro, n'en doutez pas, et Lewis, qui l'ignora, devait renaître pour se pendre de dépit. Ce n'est pas, en vérité, sans émotion que l'on pénètre dans ce bourg carceriforme. Cependant les gens y sont pauvres, mais point voleurs, circonstance digne d'être notée. Les malheureux piétons comme nous soupent très-mal sur ces roches d'orpin,

mais on les dédommage en les faisant coucher sur de la paille en miettes, dans un grenier où la lune et les étoiles entrent sans obstacles prendre leurs ébats. La route que l'on parcourt au sortir de cette bourgade sillonne des contrées d'une aridité cruelle : les monts sont dépouillés du haut en bas, et à mesure qu'on s'avance, la dévastation s'accroît. Plus loin que Lauria, nous descendîmes dans une vallée remplie de pierres et enfermée entre des criques ardues de roches vives sillonnées de profondes crevasses. Rien n'est plus singulier. Çà et là, d'énormes blocs s'alignent comme des arbres sur les bords d'un torrent desséché dont le blanc cailloutage creuse un sillon lumineux dans le gris des lointains. Cette fondrière immense est d'une monotonie sans pareille; la lumière même se refuse à y faire jouer les couleurs du prisme, et l'idée de mort plane tellement sur ce chaos où ne vit pas un brin d'herbe, qu'on a le cœur serré pendant le trajet. Le serpent noir est la seule créature que l'on rencontre en ce lieu, et lorsqu'au fond de ce vallon de pierres on est dévoré par des bouffées de chaleur qui semblent s'exhaler d'une fournaise souterraine, on craint de ne plus revoir la terre habitable. Les rayons du soleil même, absorbés par les cailloux, perdent leur reflet, et le jour pur des cieux prend la nuance des ombres. Jusque-là nous avions rencontré des sources d'eau ; mais ce sol stérile, chauve et plus flétri qu'un vieillard, a pleuré sa dernière larme, comme il s'est dépouillé de sa dernière feuille; c'est là qu'il faut rêver sur le grand âge du monde, sur la décrépitude, sur la ruine et la fin probable de notre planète.

Un curé du pays cheminait avec nous; son visage était sinistre, son teint livide comme celui d'une vieille statue. Ce prêtre avait jadis porté le mousquet, et guidé, quand il était diacre, une troupe ou *comitiva* des bandits de la *santa fede,* soulevés par le sombre cardinal Rufo. Le bon homme avait, pour nous autres Français, une sorte d'œillade à la Caïn; il nous lorgnait sournoisement, comme un taureau qu'un manteau rouge irrite. Néanmoins il daignait parfois nous jeter quelque monosyllabe. Pour augmenter l'horreur du lieu, certaines masures abandonnées s'y trouvaient éparses, constructions lourdes et sans portes, au front desquelles se lisaient d'étranges révélations sur les mœurs de cette province. Devant ces maisons

à dix pieds du mur, et en face d'une fenêtre, la défiance avait élevé des piles de deux toises flanquées d'un escalier, et du haut desquelles on pénétrait jadis dans la maison par la croisée, au moyen d'une planche qu'on retirait avant de s'endormir. Ainsi chaque chaumière était un château fort, une prison. Ces habitations sont désertes, et les os de leurs derniers maîtres ont blanchi, dit-on, sur les pierres du voisinage. Que de misères ont endurées ces Calabres depuis qu'Annibal, en les ravageant pendant trois lustres, détruisit à jamais la splendeur du plus beau pays de l'Italie !

— Mais, demanda Valfort à notre curé *lazzaronne*, contre qui se fortifiaient ainsi les habitants de ces masures?

— Contre tout le monde, et chacun se fortifiait contre eux.

— C'était donc une race de maudits?

— Une race d'affamés.

— Et, tous bandits qu'ils fussent, ils craignaient d'être attaqués?

— Les carabines et le soleil sont pour tout le monde; le pain n'est qu'à ceux qui le savent gagner.

— Votre pays était dévoué à Ferdinand, n'est-ce pas ?

— Ce qu'il aimait, je l'ignore ; mais, par Manhès, il détestait les étrangers.

Ces mots furent accompagnés d'un coup d'œil peu apostolique dirigé sur nous. Néanmoins les gens éclairés de la Calabre ont du respect pour le nom français : quiconque n'a pas intérêt au despotisme comprend que ce pays doit aux lois françaises le peu d'institutions libérales que le royaume possède; de telles libertés sont une ombre, il est vrai, mais l'espérance vit à si bon marché. Ces gens jurent par Manhès, comme leurs aïeux juraient par le Styx; la guerre d'extermination a laissé de si lugubres souvenirs, les impitoyables menaces du général étaient exécutées à heure fixe avec une rigueur si ponctuelle, que son nom est passé à l'état d'imprécation. Sur un versant de coteau parsemé de roches brunes, nous vîmes quelques tronçons de murailles éparpillées dans les pierres.

— Sont-ce là les vestiges d'un ancien hameau? dit Évariste.

Le prête ferma le poing, fronça le sourcil, et dit : — Manhès avait promis de détruire ce village au lever du soleil, si un

pauvre *fuorgindicatô* ne lui était livré; le bandit s'échappa, et le village a disparu.

— Et les habitants ont émigré?

— Ils dorment tous sous leurs masures.

— Et le nom de cette ruine?

— Je ne sais, elle n'en a plus.

Voilà, certes, de la destruction consciencieusement consommée : *Calabria, Calabria ferox!* Bien des heures s'étaient écoulées, et nous errions toujours dans les sinuosités de ce vallon changé en pierre ; plus le sentier était creux, plus l'aridité et la chaleur augmentaient, triste parodie de la fraîcheur des vallées profondes, de ces vastes corbeilles où la nature amoncèle ses fleurs. A l'issue du défilé, nous trouvâmes un figuier d'Inde, plante burlesque et créée à l'image des minéraux, sorte de monstre inerte posté en sentinelle au seuil de cet enfer abandonné.

Aux environs de Castelluccio, le sol redevient fécond, et on aperçoit enfin, à la suite d'un cortége de fleurs et d'arbustes, les deux productions qui signalent en tout lieu la civilisation de cette province, c'est-à-dire des orangers et des cochons. Ces derniers sont constamment noirs, suivant la mode des gens du pays qui se drapent volontiers dans un manteau de cette couleur. Bêtes et gens, tout vit ensemble dans la même chambre en bonne harmonie, et, bien que les cochons fassent honte à leurs maîtres de leur malpropreté, ceux-ci n'en persistent pas moins dans une saleté si dégoûtante, que leurs commensaux finiront par les abandonner.

Tandis qu'attablés dans un méchant cabaret, nous dévorions du *presciutto* et des morceaux de viande salée, des pourceaux jouaient entre nos jambes en barytonnant leur chanson monotone. Castelluccio est d'un aspect singulier le soir. Les paysans laissent volontiers leurs portes ouvertes, et on les voit du dehors fantastiquement groupés autour d'un feu verdâtre de noyaux et de marc d'olives; car tous ces cantons fabriquent de l'huile. Les gens qui sortent la nuit portent, au lieu de fallots, des tisons qu'ils agitent avec violence et qui vermillonnent les ténèbres autour d'eux. Ces paysans qui courent de la sorte ont l'air de farfadets.

Au-delà de Rotonda, perché, comme la plupart des villages

modernes du pays, sur le sommet d'un pic coiffé d'un *castrum* en ruine, la contrée prend un aspect plus grave, mieux caractérisé, et l'on s'aperçoit qu'on est en pleine Calabre. La grande route, la seule qui soit percée dans ces provinces, coupe des plateaux sinueux, assez élevés et couverts de forêts où le chêne et le hêtre se mêlent aux genêts et à l'olivier; de grandes réglisses serpentent parmi ces arbres. C'est une erreur commune aux voyageurs qui n'ont pas quitté la côte, que de regarder la Calabre comme une terre aride et découverte; loin de là, elle est boisée, plantureuse, et les touffes de verdure qui ombragent partout les fontaines composent, avec les rochers et les lignes de l'Apennin, des paysages dignes de Claude Lorrain et de Virgile. L'endroit où nous nous trouvions est la terre classique de la guerre et du brigandage; c'est le *Brutium* des anciens et le théâtre des exécutions de Manhès. Tout y rappelle encore la défense et les combats; nous rencontrions de temps en temps des voyageurs armés jusqu'aux dents; groupés en caravanes et conduit par des gens vêtus à peu près comme les muletiers de Catalogne. La Campotemese, le mont Gualdo, dominent toutes les hauteurs sillonnées de ravines qui sont de vrais défilés, et assombries de sycomores gigantesques. Notre ami Évariste, chanteur intrépide, faisait retentir ces solitudes de roulades italiennes, et les pâtres, les passants stupéfaits venaient au bord de la route, la carabine sur l'épaule gauche et la giberne au dos, écouter ce bruit de voix et contempler des étrangers. Le problème de la paix armée est parfaitement résolu dans les Calabres, où personne ne fait un pas sans carabine et sans couteau; les pâtres même ont des haches assez courtes dont ils se servent avec une dextérité incroyable. L'un d'eux, grand gaillard sec, nerveux et hâlé comme une vieille tuile, nous donna un échantillon de son savoir-faire dans ce genre. Un petit rameau dépouillé ayant été accroché à un tronc d'arbre, le berger s'éloigna de quelques toises, brandit sa hache, la fit tournoyer et la lança avec force contre le tronc; l'arme décrivit trois cercles dans l'air, alla couper en deux le morceau de bois, et resta plantée dans le cœur de l'arbre. Ce brave pasteur nous affirma qu'il avait plus d'une fois, en manœuvrant de la sorte, caché jusqu'au manche tout le fer de sa coignée dans le flanc d'un renard ou d'un loup.

Ces peuples ont le sang très-actif, le danger leur plaît, la vengeance leur sourit, leurs yeux aiment la couleur du sang; leur âme est exaltée, leur cœur droit, et leur résolution inébranlable. Grands par leurs qualités comme par leurs défauts, ils ont gardé les traits distinctifs des races de l'antiquité : leur parole est métaphorique à l'excès, leur geste noble, leur attitude héroïque, et ils se drapent dans leur guenille noire comme des Romains déchus qui se souviennent de la toge. S'ils n'étaient intéressés, enclins à la ruse, et à considérer la force comme un moyen légal d'acquérir la propriété, ils seraient sans reproche, mais ressembleraient moins aux anciens héros de la Grèce.

En entrant à Castrovillari, ville assez régulièrement édifiée et qui consiste principalement en une longue et large rue, nous fûmes entourés d'une foule curieuse, et il fallut, pour obtenir le passage, se le frayer vivement en pressant à droite et à gauche, comme on fait quand on traverse un troupeau de bœufs; l'aspect de nos blouses provoqua dans cette foule une inextinguible hilarité. A Castrovillari, les maisons et le sol ont une teinte chaude et vive sur laquelle s'accuse avec fermeté le ton des ombres; mais cette ville doit à la rareté des fenêtres, qui sont très-étroites, et au peu de largeur des portes, rondes pour la plupart, un aspect triste et sévère. Les édifices ont les yeux fermés, et la cité semble endormie; les habitations riches sont ornées de balcons avec des balustrades en bois, et souvent aussi, les portes sont couronnées d'un écusson. Il ne nous fut pas donné d'admirer la noblesse de l'endroit, et on nous affirma que les grands seigneurs passent quelquefois près d'un an sans sortir de leur logis. Plusieurs d'entre eux, et surtout à Cosenza, ont des chapelles avec des chapelains qui font partie de la famille; leurs valets sont armés et forment une milice aux ordres du maître.

Cependant la foule nous avait suivis jusqu'au seuil de l'auberge que nous avions choisie (il n'y en a qu'une, et ce motif nous décidait à n'en pas adopter d'autre); elle s'était partagée en groupes menaçants. On discourait sur nous, les gens de *l'osteria* nous observaient avec défiance, et je commençais à m'inquiéter, tandis que Valfort, préoccupé par un croquis qu'il achevait, et Évariste, empêché par sa vue basse de rien

découvrir, demeuraient en pleine sécurité. Curieux de savoir ce qu'on disait et ce que nous devions craindre, j'avisai trois Calabrais causant avec animation sur un banc de pierre, à l'angle de la façade du logis, et je me glissai par derrière jusqu'au coin du mur, afin d'écouter sans être vu. L'entretien n'était pas facile à saisir : il y était question de la gendarmerie, du syndic (c'est le vieux mot sous lequel on désigne encore le maire), et on pouvait supposer qu'on débattait des chances et des moyens d'impunité. Bientôt ils vinrent à parler des bandits qui exploitaient le pays (craignait-on la concurrence?) la valeur, l'astuce, la férocité probable de ces scélérats, tout fut énuméré. Mais quelle ne fut pas ma surprise, en reconnaissant que ces brigands calabrais n'étaient autres que nous-mêmes, et qu'on agitait la question de savoir s'il fallait nous tuer où nous livrer. A l'égard de notre profession, on n'avait pas le moindre doute, et l'une des causes de cette conviction était celle-ci dont je restai confondu : — Ces trois hommes, murmuraient les montagards armés comme des collègues de Mandrin, ces trois larrons (il s'agissait de nous) voyagent, mangent et payent; ce ne peut être que des bandits, *car ils ne portent pas d'armes.*

La conclusion de l'argument était, à mes yeux, d'une absurdité notoire; comme j'allais y rêver, un de ces hommes, qui se leva, me découvrit, et, faisant alors un pas, je me posai en face d'eux d'un air aussi résolu qu'il me fut possible. Mon premier soin fut de déclarer que nous étions Français. On me répondit par un hochement de tête signifiant que c'était déjà bien quelque chose, mais que cette raison ne suffisait pas. Il fallut pérorer. Les Calabrais aiment beaucoup la phrase, ils sont friands d'éloquence, et, par malheur, je n'en ai guère; mais je fis de mon mieux, gesticulant et baragouinant avec chaleur; je leur parlai de Napoléon, de Murat, *il bel rey Jachino,* et ils tardèrent peu à être convaincus, ce qu'ils m'indiquèrent en me frappant sur l'épaule d'une manière amicale. Comme je les priais d'éclairer leurs compatriotes sur mon compte : — Ils seront pour vous, répliqua l'un deux, quand ils nous verront boire ensemble.

Une pareille proposition en France serait, de la part d'un homme de cette classe, une manière de se faire payer une bou-

teille ; mais ici, l'intention n'était qu'obligeante ; ce peuple est le plus sobre de la terre. Nous mîmes dans des verres deux ou trois *tranches* d'un vin noir et opaque sur lequel on exprima le jus d'un citron, et mes deux protecteurs éclaircirent, avec beaucoup d'eau, ce brouet vineux avant de le boire ; après quoi l'un d'eux me donna la main. A ce moment, des hourras et des bravos retentirent devant l'auberge, et Valfort ainsi qu'Évariste, réveillés de leur distraction, furent charmés d'avoir à noter sur leurs carnets une histoire entremêlée de brigands, d'autant plus qu'ils y avaient joué le rôle terrible. Nous étions, jusque-là, les seuls bandits que nous eussions rencontrés sur cette terre classique du meurtre.

Il n'y a pas loin de Castrovillari et de Cassano à Spezanno, et cependant ce village diffère tellement des villes voisines, qu'on l'en croirait à mille lieues. Spezanno, situé entre le Crathis et le Sybaris, sur des montagnes entrecoupées de forêts, est une de ces colonies albanaises qui ont émigré sur les flancs de l'Apennin. Ces établissements datent des guerres de Scander-Bey, improprement nommé Scanderberg. A la mort de ce vengeur des libertés helléniques, Mahomet II reconquit la Grèce, et les vaincus aimèrent mieux chercher d'autres pénates que de courber le front. Ils s'éparpillèrent, vers le milieu du xv[e] siècle, dans les Calabres, où on les désigne encore sous le nom d'Albanais, bien que plusieurs d'entre eux soient originaires de l'Épire et de la Macédoine. Ces deux races de Grecs, celle qui précède l'empire de Rome et celle qui est postérieure à l'empire de Constantinople, ne se sont pas croisées, et ces peuples ne dépassent point, dans leurs mutuelles relations, les liens de l'amitié. Les Albanais des Calabres se transmettent le récit des hauts faits de leurs aïeux, et ils s'animent en chantant les vers où sont immortalisés les maux de leurs pays ; car, après tant de siècles, ils se considèrent encore comme des exilés, et pleurent toujours sur le souvenir d'une patrie imaginaire. Leur histoire n'est écrite que dans la mémoire des familles, comme au temps des patriarches, et le fût-elle ailleurs, ils ne sauraient pas la lire. On chante la gloire des héros d'autrefois, et les chroniques nationales sont des rapsodies éparses, comme au temps d'Homère et d'Hésiode. Souvent leurs mélodies sont accompagnées de danses d'un caractère étrange, et les Calabrais, dans leur

langage pittoresque, disent : Ils *dansent* les misères de leur patrie.

Du reste, leurs voisins ne trouvent là rien de bizarre, rien de plaisant; les Grecs de Calabre, de qui les maisons sont bâties des débris de Possidonia, de Crotone, de Thurium et de Locres, ces fils déshérités de Cassiodore, d'Alexis, de Pythagore et de Milon, comprennent les regrets des fugitifs de Corinthe et d'Athènes, ces regrets fondés sur le triste et fidèle amour de la liberté perdue. Toutes ces nations sont du même sang. Ah! s'il est un lieu où batte le cœur du poëte, à la pensée des grandes choses qui furent, c'est bien sur ces montagnes escarpées, au-dessus de Sybaris, entre l'Océan tyrrhénien et la mer d'Ionie, que tant d'humides déesses ont sillonnée!

Rien, au surplus, n'est plus propre à fortifier cette émotion que l'aspect de ces Grecs appauvris. C'est un peuple en qui la civilisation est innée; ils n'ont pas de science, point de littérature, mais leur parole est simple, grande et belle; leur caractère est affable, leur esprit léger, leur pensée tournée vers les plaisirs.

Nous arrivâmes chez eux un jour de fête; à Spezanno, les fêtes sont fréquentes, ce sont des prétextes pour se divertir. On nous reçut comme des convives attendus; la curiosité des villageois n'avait rien de fatigant, et quoique les femmes jouassent de la prunelle avec assez d'audace, la malice de leur œillade ne pouvait nous intimider longtemps. A notre arrivée, on dansait sur une terrasse parfumée de chèvre-feuille et bordée de piliers blancs revêtus de vigne. Entraînés à la danse par le vœu général, il nous fallut sauter la tenrentelle, sans l'avoir apprise, et l'on s'en tira, je le crains, comme aurait pu le faire celui qui l'a inventée. Les spectateurs eurent l'indulgence de ne rire qu'avec bonté de notre gaucherie; mais nous fûmes moins polis l'un avec l'autre que ces paysans ne l'avaient été à notre égard. Croyez bien, néanmoins, que la tenrentelle *du cru* ressemble peu à celle de l'Opéra, et que les Ellsler, les Taglioni de Spezanno, n'ont rien de trop éthéré; en retour, elles possèdent, ainsi que les hommes, ce je ne sais quoi de simple, de grand, de naïvement beau, qui n'appartient qu'aux héritiers légitimes des races de l'antiquité. Ma danseuse joignait au joli nom de Maria-Rosa un charmant visage et une gaieté sans mé-

lange. Elle jetait des regards fréquents dans les massifs, au bord desquels, appuyé sur une seule jambe, le poing sur la hanche et le chapeau sur l'oreille, se tenait un joli garçon aux traits bien aquilins, à la forme svelte et robuste. Maria-Rosa n'était pas très-grande, son corsage était rondelet, sa poitrine haute et pleine, sa taille cambrée et sa jambe sans reproche; elle avait le cou assez fort, mais pur et bien attaché, comme celui de la Vénus de Milo; sa main était longue, la structure osseuse était solide : c'était la beauté populaire dans toute son énergie. Ses cheveux d'un blond mordoré, au reflet cuivreux, étaient partagés depuis le front jusqu'à la nuque, où la raie disparaissait sous une natte épaisse formant derrière la tête la demi-couronne d'une tempe à l'autre. Sa peau était presque de la couleur des chevéux; elle avait un ton bis qui aspirait au bronze, si bien que Maria-Rosa semblait une statue toute faite et qui cherche sa pose. Une chemise de toile blanche rehaussait les chaudes couleurs de son teint. Ses yeux, voilés par un sourcil fin et mobile, étaient d'une langueur surprenante; la prunelle en était noire comme celle des phoques, et l'expression très-suave. Comme les dents sont blanches et non pas grises, nous éviterons de les comparer à des perles; il faut renoncer de même à décrire la fraîcheur, la jeunesse d'une bouche dont la lèvre supérieure, vivement arquée, allait mourir sur deux coins très-abaissés, ce qui donnait à la physionomie beaucoup de fierté et de noblesse. Le sculpteur qui a modelé la Diane ne l'ignorait pas. La robe de Maria-Rosa était vert-d'eau, et la jupe recouverte, par derrière, d'une sorte de surtout, évasé sur chaque hanche, et tombant par gros plis bouillonnants, en forme de queue d'oiseau, jusqu'au bas de la robe. Ce surtout était cramoisi et bordé d'une large bande en passementerie dorée, qui se dessinait du haut en bas en festons symétriques. Cette mode est d'un effet charmant; nous ne l'avons observée que là, et c'est pourquoi nous l'avons décrite. Ce qui dans ces femmes rappelle le mieux l'âge poétique de la Grèce, c'est l'attitude des épaules, les poses de la tête et la coiffure. On voit des jeunes filles dont les cheveux sont distribués scientifiquement, on peut le dire, comme dans certains camées. Telles sont les Albanaises de Calabre quand elles sont belles; mais, lorsqu'elles ne le sont pas, elles poussent la laideur jusqu'à des

excès vraiment héroïques. Ici point de nuances; les minois sont inconnus, la figure chiffonnée est un *mezzo termine* chimérique; Vénus ou la Gorgonne, il n'y a pas de milieu.

Si, s'égarant dans les illusions de la fatuité, on se laissait prendre aux prunelles tendres, aux serrements de main, aux douces paroles de ces filles, on les croirait trop faciles à conquérir, et plus d'un voyageur français s'est donné ce ridicule. Elles manifestent la bienveillance, comme en d'autres contrées on exprimerait l'amour, tant le sentiment en elles est toujours exalté. Quand elles sont dominées par la passion, leur langage est tout fleuri de métaphores. Maria-Rosa disait à son amant, avec tendresse et sans rire, qu'elle ne souperait point, parce qu'elle avait mangé du miel toute la soirée, à quoi elle ajoutait que, s'il la quittait, elle mourrait de faim, privée de ce qui la fait vivre, etc. Et le jeune gars *de qui elle était malade* l'écoutait assez tranquillement. Lorsqu'il voulut s'en aller, sous prétexte qu'il faisait nuit, Rosa s'écria avec un geste sublime : Que me parles-tu de la nuit? Tant que ceux qui s'aiment peuvent se voir, le soleil brille!

Maria-Rosa n'avait, certes, jamais lu Théocrite, et en l'écoutant je pensais que Théocrite et Virgile n'ont fait que copier la nature. Le fiancé de la Rosa s'en alla cependant; et, penchée sur lui, une main sur l'épaule de son vainqueur, qu'elle contemplait sans cesse avec passion, cette enfant lui disait : Emporte-moi dans tes yeux.

Cela n'empêche pas les amoureux de ces campagnes d'admettre, comme ceux des nôtres, et d'apprécier les coups de poings parmi les symptômes et les garanties du sentiment. L'amour les rend plus vifs, plus agités, mais jamais rêveurs ni mélancoliques. En vain cherchera-t-on en Calabre les poésies du silence, de la solitude et des tristesses de l'âme; on n'y trouve rien des songeries du Nord, et ces pâles fleurs de la pensée qui germent à l'humidité des brouillards; Gœthe et Schiller n'y seraient compris qu'à moitié, sous des cieux où la lumière est trop vive pour laisser des coins noirs au fond des esprits. Entre l'heure des douleurs vives à l'instant des joies, le Calabrais est calme; son tempérament admet les orages soudains, mais non pas ces pluies fines, glaciales et interminables. Aussi la résignation lui est-elle impossible. Qu'il soit dans une si-

tuation pénible et sans remède, il en sortira violemment. On a cité souvent l'histoire de cette femme qui, à la suite d'une faute où l'a entraînée un séducteur, sent l'aiguillon du remords, et, ne pouvant supporter ce mal perpétuel, creuse elle-même deux fosses, étend son amant dans l'une d'un coup de fusil, et se couche dans l'autre, où elle se perce le sein. Ces gens à volonté inflexible joignent la dissimulation à la bravoure. Pendant la guerre de la *Santa Fede*, un bandit et sa femme avec son enfant, serrés de près par des soldats, se cachent dans des roches; mais les vagissements du nourrisson vont les trahir. Pour préserver sa vie, le bandit écrase la tête de son fils. Sa femme le voit, ne pleure pas, ne dit rien, ne montre aucune émotion. Elle l'aide à se sauver, partage sa couche, et le lendemain, quand ils sont hors de péril, elle prend la carabine de son mari, le tue, et s'en revient dans son village, où cette action, que chacun approuve, ne surprend personne.

Malgré de tels exemples de fermeté, cette nation a une légèreté extérieure qui provient sans doute de la manière vive et passagère dont elle reçoit les impressions. Le Grec Calabrais est tout à la sensation présente, et il épuise en un instant sur elle toutes les forces de sa pensée. Nous en eûmes la preuve dans les efforts qu'on fit pour nous retenir à Spezanno, où nous n'avions passé que trois heures. *Vous viviez* si bien parmi nous! murmurait-on avec cordialité. Ces regrets sincères n'ont pas duré trois secondes, il est vrai, mais ils sont dignes de souvenir. L'aspect de trois étrangers les avait divertis, et la perte de cette amusette sur laquelle ils avaient compté pour plus longtemps les accablait. L'adieu des femmes fut d'une tendresse vraiment plaisante et exprimée en termes violents. Maria-Rosa elle-même disait à un de mes compagnons qu'elle ne voulait pas le quitter et qu'elle l'aimait à la folie. *Ed il giovinetto?* répliqua-t-il en lui montrant le côté par où son amant s'était éclipsé. Maria-Rosa fit la moue, haussa les épaules, et répondit d'un ton fort naturel : *Ma poicchè a partito?* L'observation était sans réplique, et mon compagnon la trouva concluante ; mais il n'osa pas ouvrir l'avis de rester à Spezanno. La Rosa néanmoins en valait bien la peine, et Aphrodité nous châtia de l'avoir dédaignée, en nous faisant coucher sur la paille à Tarsia. Ce n'est pas elle, au surplus, qui prépara notre lit ; jamais

plus sinistre Maritorne ne s'était offerte à nos yeux. La *locanda* était déplorable, et joignait à un air chétif des parfums de mauvais lieu, une physionomie lugubre. En cet endroit, les bouges, la cuisine, la rue, le pays, sont parsemés de cochons noirs auxquels il faut disputer sa nourriture et jusqu'à son lit. On nous servit, au milieu d'eux, de l'éternel *presciutto* et un fromage aigre et dur auquel il ne fut pas fait honneur. Le vin était noir-bleu, et, par surcroît de malheur, l'eau n'était potable que tout juste; elle contenait de mauvais air en dissolution, et nous fîmes là, moyennant quelques *grani,* un des plus méchants soupers que j'aie faits de ma vie. Nous n'avions pas aperçu dans la *locanda* une seule carabine, et aucun homme ne s'y était montré. Dans le bouge où nous couchâmes tout habillés sur des tas de paille, après les avoir conquis sur les animaux que vous savez, il y avait un manteau et une hache, que notre hôtesse eut soin d'enlever en nous souhaitant la bonne nuit. Vœu superflu : nous fûmes livrés tous les trois à des cauchemars fort pénibles, causés par le mauvais air qui déjà pesait sur ce pays, le plus malsain de toute la Calabre citérieure; nous n'étions cependant qu'au 28 de mai. De plus, nous fûmes incommodés par les animaux que nous avions chassés de leur lit. Tandis que nous dormions, un petit cochon de lait passa sur la figure d'Évariste qui se réveilla en poussant des cris. A ce bruit, nous levant tous trois, nous nous saisîmes mutuellement à la gorge en criant : Qui vive? Nous nous reconnûmes bien vite par le son de la voix, et dans notre promptitude à nous rassurer, nous parlâmes tous ensemble, lorsque soudain chacun resta muet de surprise : nous venions de nous apercevoir que nous étions quatre. Il paraît que l'intrus comprit la cause de notre silence, car, se sentant libre, il chercha la porte. Moi, je courus à nos valises, et les ayant touchées. je revenais auprès de mes compagnons, quand Valfort me dit d'une grosse voix : Il y a trop de monde ici; j'ai mon couteau, prends des allumettes; que j'y voie pour saigner un de ces porcs qui nous empêchent de dormir.

Il parlait encore, que l'étranger se heurta contre Évariste, qui le saisit et s'écria : Qui es-tu, toi? Mais le scélérat sut se dégager avec prestesse, et il répliqua de loin en grommelant un patois inintelligible. Nous le poursuivîmes en vain; le mur

seul s'offrit à nos coups. Nous entendîmes frétiller dans la paille, et puis... plus rien. Il nous sembla plus tard qu'on chuchottait dans la cuisine; mais l'allumette que nous brûlâmes ne nous montra personne dans la chambre. Elle s'éteignit, et tout bruit avec elle.

— Enfin, dit Évariste à voix basse, nous avons notre aventure de brigands; comment finira-t-elle?

Dépourvus de flambeaux, nous prîmes le parti de veiller en silence, ce qui n'empêcha pas qu'au lever du soleil nous nous réveillâmes d'un bon somme : la lassitude triomphe de la peur. Nos couteaux, fatigués d'avoir répandu tant de sang, dormaient enfin tout ouverts à nos pieds. Au premier mot que nous dîmes à l'hôtesse à propos de cette affaire :

— C'était le curé de Ritorto avec son neveu, dit-elle. Ah! vous leur avez fait une terrible peur au moins. Ils ont dormi hier au soir dans la salle où vous étiez, et le jeune homme y avait laissé son manteau, que je lui ai rendu. Quelle frayeur ils ont eue! Je les ai trouvés à la cuisine, priant la madone; ils se croyaient déjà morts.

Décidément, le pays ne contenait pas d'autres bandits que nous; pour la seconde fois, nous nous prenions sur le fait, et Évariste, contrarié, écrivait sur son cahier d'un air humble et en soupirant : « Nous sommes la terreur des Calabres. »

Du haut de la montagne maigre et dépouillée qui porte Tarsia sur ses épaules, on aperçoit quelques sillons blancs, mosaïques de pierres mouvantes, sur lesquelles, à la fin de l'hiver, se brisent des torrents rapides. Ces ravines, qui divisent le plateau comme les rainures d'une courge, se dirigent toutes vers des lieux bas, marécageux, infects et entrecoupés de ronces. Le centre de ce vallon, très-resserré par les collines, est occupé par une forêt de grands roseaux gris, groupés et disposés en double file; on ne découvre ni la tête ni la queue de cette longue procession de tiges plantées dans la vase, sous lesquelles serpente un des fleuves les plus célèbres de l'antiquité, le Crathis, qui reçoit le double tribut des eaux du Sybaris et de l'Achéron, quand l'urne de ces deux divinités n'est point épuisée.

Nous proposant de suivre les bords du Crathis jusqu'à son entrée dans le golfe de Tarente, et de voir la place où s'éleva

jadis la ville des Sybarites, nous prîmes un guide, et, avant cinq heures du matin, nous dîmes adieu à Tarsia, bourgade si chétive, si malsaine, que dès la fin de juin la plupart des habitants l'abandonnent et se réfugient, les riches en d'autres terres, les pauvres dans quelque forêt, où ils vivent de peu en attendant l'hiver. Rien de plus triste que ce vallon tortueux et étriqué du Crathis. Dans nos contrées du Nord, les fleurs, les arbres, les villages, les cités, tout ce qui a vie, cherche le bord des rivières et s'abreuve de l'air pur des eaux. Ici, l'on fuit l'haleine empoisonnée des fleuves. Le long de ces gorges stériles, nous ne rencontrions ni hommes ni habitations, et nous sentions que cette terre n'appartient à personne. Le cours du Crathis est inégal; quelquefois l'eau disparaît dans les boues, qui enduisent le rivage et que le soleil dessèche. Souvent la croûte fangeuse, çà et là gercée par les effets de l'air méphitique, est picotée de joncs. On voit aussi des marécages roux, avec de grandes herbes rousses, dans lesquelles des buffles noirs cherchent un peu de fraîcheur.

Dès le matin, nous nous sentîmes si fatigués, que nous regrettâmes d'avoir entrepris cette excursion. L'horizon se bornait de plus en plus, le vallon était très-encaissé, et les divers plans de rochers, écumés par un vent lourd, renvoyaient des bouffées d'air d'une chaleur suffocante. De temps en temps, nous nous éloignions beaucoup de la rivière, mais partout le pays était épouvantable. Les seules cultures étaient quelques rizières; par une anomalie fréquente en ce monde, ces plantations, qui produisent un aliment très-salubre, se plaisent en des lieux pestilentiels.

Nous n'avions vu nulle part un ciel semblable à celui qui pèse sur ces campagnes. Aucun nuage ne s'y découpait, et la voûte entière, d'un violet sale et blême, glacé de vert, paraissait solide; l'atmosphère était comme poudrée de cendres. Au centre de ces déserts aériens, le disque rouge et gonflé du soleil projetait sur nous ses traits enflammés. Aucun vent n'agitait les roseaux, qui grillaient immobiles, et les cigales criaient seules au milieu du silence de la nature. Autour de nous se groupaient des criques d'une sauvagerie pénible, des crêtes bossues et désordonnées; les flancs de ces montagnes sont d'un jaune métallique qui rappelle la teinte de l'or massif et du cuivre

moiré par des taches acides. Sur ces fonds monotones, l'herbe paraît noire, il n'en vient, au surplus, qu'au flanc des mamelons, car les cimes sont formées de roche brune, et le bas des côtes a ce ton gris-blanc et cet air de porosité propres à la pierre ponce. A mesure qu'on approche de l'embouchure du Crathis, on en trouve les eaux plus troubles ; dans les endroits bien bas, la chaleur les a épaissies et couvertes d'une peau grasse et ridée, sur laquelle la lumière ne se reflète pas, de sorte qu'à voir cette masse de métal liquide, on croirait que les rayons du soleil ont commencé à mettre en fusion ces blocs de plomb et d'étain qui s'écoulent goutte à goutte et baignent le fond de ce vaste creuset.

On a bien tort, en partant pour une exploration de ce genre, de se permettre des impressions vives et des rêveries de poëte. Peu à peu l'on se sent accablé, la tête est en feu, les veines battent sur la tempe, et on se réfugie avec soin dans l'oubli de toute idée. Il faudrait se rendre insensible, tant la sensation du vivre se fait douloureuse. L'effet du mauvais air donne un mal de gorge assez vif, puis des éblouissements et des douleurs sur les pectoraux dès qu'on respire. Ces angoisses, nous les avons subies; nous allions, sans parler, grignottant quelque quartier de citron et contemplant d'un œil avide les sources où l'on nous défendait de boire. Ainsi qu'on voit des êtres qui naissent mauvais et corrompus, de même il est des fontaines empoisonnées déjà quand elles vagissent leur premier murmure. Vers le milieu du jour, une somnolence impérieuse nous accabla, et notre guide nous empêcha d'y céder. Ce supplice du réveil forcé est effroyable ; mieux vaudrait combattre ce diable apocalyptique nommé Légion que de lutter contre une influence narcotique. — Laissez-nous plutôt mourir, si c'est notre fantaisie, disions-nous ; mieux vaut s'endormir tout à fait que d'expirer de fatigue. — La transpiration avait cessé, nous étions tels que des statues de bronze au sortir de la fournaise.

Cependant nous ne pûmes nous empêcher de remarquer quelques plantes rugueuses, et, entre autres, une espèce de chardons blancs d'une taille cyclopéenne. — Où trouver, balbutia Valfort, une race d'ânes géants dignes de tondre ces futaies épineuses ? — Nous étions alors à l'ombre, sous une roche qui

surplombe et qui protége un vieux liége, avec deux oliviers. Là, nous lavâmes notre front, nos mains, et l'on mangea quelque peu pour chasser le sommeil. Le guide, ayant laissé rouler son chapeau, desdendit le ramasser, et nous profitâmes de son absence pour nous coucher sur la terre, souhaitant qu'il se cassât le cou dans quelque fondrière, et nous délivrât de sa présence. Nous étions, en vérité, bien dignes d'aller à Sybaris, et le climat de cette portion de la Grande-Grèce suffit bien pour justifier la mollesse de ses habitants d'autrefois.

— Allons, s'écria le cicérone en nous réveillant avec rudesse, prenez courage; on découvre déjà la mer d'Ionie.

Que de fois le nom de cette mer et l'espérance de la contempler un jour avaient fait battre nos cœurs ! En ce moment, ces mots n'avaient plus de prestige. Nous levâmes les yeux avec nonchalance. Sur la tête des monts, qui, vers la droite, allaient en s'abaissant, était posée, comme un diadème d'hyacinthe ou d'améthyse, une bande horizontale d'une limpidité admirable, et nous répétâmes d'un ton morne : — La mer d'Ionie.

A dater de ce moment, nos perceptions devinrent assez vagues. Le pays avait peu de caractère; le golfe de Tarente paraissait et disparaissait, les monts se contournaient de cent façons autour du Crathis, dont le cours était de plus en plus tortueux. Quand le rivage apparut sans obstacles à nos regards, le site le plus curieux n'était pas à nos pieds; car les Apennins s'étaient arrangés en amphithéâtre et *composés* d'une manière originale derrière nous, et ces cimes pelées, fort laides à voir de près, s'étaient enluminées de couleurs si vives, si imprévues, si transparentes, qu'il était impossible de ne pas admirer l'inépuisable génie du céleste paysagiste, en dépit des feux qu'il laissait pleuvoir sur nous de sa palette flamboyante. Ces montagnes, qui ressemblaient à un bouquet de pierres précieuses, formaient un contraste étonnant avec la plaine du littoral, laquelle descend en pente monotone jusqu'aux premiers flots, revêtue d'un enduit de boue desséchée d'un gris de plâtre qui fait mal aux yeux. A force de pleurer sur cette vieille terre, le Crathis y a creusé bien des rides, car il change souvent de lit. Au surplus, ce cours d'eau n'a plus la force d'aller jusqu'à la mer; épongé par le sol, il se perd peu à peu,

il expire en vue du port; et, quand il achève sa carrière, ce n'est plus qu'un tas de boue qui se roule entre deux remparts de boue. De quelque côté qu'on se tourne dans cette plaine, on n'aperçoit que de la boue, si puante, si épaisse, qu'on contemple avec stupeur un endroit aussi désert, aussi inhabitable, et sur lequel semble s'être appesantie la malédiction des cieux avec tant de rigueur que rien de ce qui vit ne peut plus y vivre. Les oiseaux de l'air, les fleurs, les arbres, les animaux malfaisants eux-mêmes, fuient ce séjour de mort.

Au temps où florissaient les républiques de la Grèce, il y avait au bord de la mer de Sicile une cité riche et splendide, fondée par une colonie d'Athéniens. Assise au milieu d'une verte prairie, entourée de bosquets de roses et de lauriers, de coteaux fertiles, et arrosée par un beau fleuve, cette ville était heureuse entre toutes; Vénus en avait, dit-on, choisi l'emplacement, et elle avait placé au milieu d'un jardin encensé par les fleurs un peuple chez lequel on ne connaissait d'autre étude, d'autres dieux, d'autre occupation que le plaisir, d'autres désirs, d'autres soins que ceux d'inventer des voluptés nouvelles. Cette ville endormie dans une autre Tempé, c'était Sybaris, Sybaris que les siècles ont enfouie sous un tombeau de fange de dix coudées d'épaisseur. De toute cette nation, de son luxe, de ses voluptés, de ses palais, de ses jardins, il ne reste pas une fleur, pas une colonne, pas même un pan de muraille; en vain chercheriez-vous un jalon devant lequel on puisse dire : — C'était là. Que de phrases creuses et sonores eût débitées Harold en ce lieu! Quelles antithèses pompeuses entasserait un stoïcien, à propos de cette molle Sybaris ensevelie dans la boue! Pour nous, qu'aucun attrait ne sollicitait aux divagations du moraliste, rêveurs et consternés en face de ces antiques souvenirs, nous aspirions avec le mauvais air cette poésie des tombeaux; notre pensée épelait des strophes de Jérémie, et nous répétions après le prophète : « *Quomodò sedet sola, civitas plena populo?* »

Sybaris eut jadis le sort de Jérusalem, et si la voix de ses ruines pouvait percer le sein de la terre, elles pourraient crier leur tragique histoire en redisant avec la ville sainte : « *Lapsa est in lacum vita mea, et posuerunt lapidem super me. Inundaverunt aquæ super caput meum. Dixi, perii.* » Ces

paroles semblent inspirées des bords du Crathis. Singulière destinée de ces anciennes maîtresses du monde, qui ont presque entraîné la nature après elles dans leur bouleversement. Le Tibre n'est plus qu'un ruisseau, le Crathis qu'un bourbier, et Alexis de Thurium chercherait en vain les ombrages qui protégèrent les eaux pures de Sybaris. Hélas! les flots du Céphise ne sont-ils pas pétrifiés, et ces bosquets, au parfum desquels Platon allait rêver sur les rives de l'Ilissus, ne sont-ils pas évanouis comme l'onde qui reflétait le front doré du philosophe?

Il semble que les légers et voluptueux Sybarites auraient dû échapper à ces éclats de la foudre qui frappent les fronts inquiets et ambitieux. Quel fut leur crime, en effet? Troublaient-ils le monde par le bruit des armes? Leurs voix, retentissant sous le portique, effrayaient-elles de menaces les échos des cités voisines? Leurs corsaires revenaient-ils chargés de l'or de l'Asie mineure et de la pourpre tyrienne? Non, dormir, aimer, chanter à petit bruit entre le festin et le sommeil, méditer parfois sur les belles choses et les adorer, telle était leur vie. Leurs nerfs étaient si délicats que la fontaine en susurrant, que Zéphir, en caressant la feuillée, les fatiguaient et les rendaient malheureux. Cette susceptibilité d'organes était si excessive que, chez eux, au dire de Strabon, on réprimait comme un désordre public le bruit que font les artisans; des éphores silencieux présidaient au maintien du silence, et le cri des coqs était l'objet d'une sévère interdiction. On trouvait là le calme et la douce existence des Champs Élyséens.

Des voisins, les Crotoniates, leur cherchèrent querelle et les obligèrent de quitter pour les combats les délices de la vie horizontale. C'était du temps de Pythagore, si l'on en croit Diodore de Sicile. Les Sybarites ayant été vaincus, leurs ennemis, acharnés à la destruction de cette colonie (sans doute elle avait rendu les dieux jaloux), creusèrent au bas des montagnes de larges canaux dans lesquels ils amassèrent les torrents du pays et les deux fleuves dont Sybaris était entourée. Ces masses d'eau ayant été réunies se précipitèrent sur la ville, renversèrent les murs, et les enveloppèrent, ainsi que les habitants, d'une montagne de sable et de fange sous laquelle tout est inhumé. Depuis cette époque on n'a revu nulle trace de Sybaris.

De temps en temps le Crathis, attaché depuis quinze siècles à cette implacable vengeance, quitte son lit et vient recouvrir de limon le spectre de Sybaris, chaque fois qu'il essaie de se soulever hors du sépulcre.

Plus d'une fois, dans la Grande-Grèce, nous avons rencontré les vestiges d'une société disparue, et ces souvenirs nous ont conduit à deux observations. Toutes les villes calabraises, ruinées ou peuplées encore, qui sont l'œuvre des temps antiques, sont situées dans la plaine, tandis que la civilisation moderne a constamment construit sur les montagnes. On conclura facilement de cette remarque que l'état de barbarie, en ces contrées, est plus près de nous que l'ère civilisée. Et rien n'est plus vrai : quelle différence entre le moyen âge, avec ses châteaux-forts, avec ses superstitions, ses soldats bardés de fer, et les âges dorés qui virent éclore Moschus et Théocrite!

Nous reconnûmes en outre que toutes les localités célèbres jadis pour la beauté des sites, la pureté du ciel et la magnificence des édifices, sont devenues des cloaques infects. On croirait que les dieux exilés ont maudit un sol où l'on fit crouler leurs temples, et que le temps n'a pas achevé de dissoudre le corps mort de ces empires, d'où s'élèvent encore des exhalaisons putrides.

Après avoir erré jusqu'au soir dans ces sables grisonnants et vu disparaître derrière les Apennins le soleil, qui dorait encore la robe azurée de la mer d'Ionie, nous vînmes coucher à Santo-Mauro, triste village qui, de loin, domine l'ancien territoire de Sybaris. Pour nous préserver du mauvais air, on alluma un feu d'algues marines ; ces herbes dégagent, dit-on, des vapeurs d'iode et de chlore très-salutaires, ce qui nous donna lieu d'admirer l'effroyable odeur de l'air purifié.

FRANCIS WEY.

(*La suite à un prochain numéro.*)

UNE

FEMME DÉVOUÉE.

Il y a six ans, ce fut un grand scandale que l'enlèvement de Mme d'E.... Les accidents de cette sorte deviennent tous les jours plus rares, au grand désespoir des belles dames sentimentales et des jeunes gens sans autre espoir d'avenir qu'une bonne tenue, des moustaches noires et l'habitude de porter des gants jaunes; aussi parla-t-on beaucoup de celui-ci, et de bien des manières.

Les moralistes s'indignaient de ce qu'une jeune personne élevée dans les meilleurs principes, mariée à un honnête homme, mère de deux enfants, eût violé avec autant d'éclat la foi jurée au pied des autels. — Les moralistes avaient raison de s'indigner.

Les âmes compatissantes plaignaient Mme d'E.... N'avait-elle pas longtemps combattu? Et, après tout, qui pouvait apprécier ses raisons secrètes? Cet honnête homme de mari, dont personne n'avait remarqué l'honnêteté jusqu'à l'enlèvement de sa femme, avait des défauts insupportables, de ces défauts qui, pour ne point éclater, n'en sont que plus pesants à celle dont ils gâtent l'existence. Les âmes compatissantes appuyaient beaucoup là-dessus, et, quand aucun homme n'était présent, elles se livraient à des dissertations fort singulières sur les dernières

couches de Mme d'E.... Tout le monde savait, grâce à la discrétion d'une ennemie intime et d'un vieux médecin, que les premières avaient failli la tuer ; on connaissait ses serments à ce sujet, sa volonté bien arrêtée ; et cependant.... Les âmes compatissantes concluaient en disant que M. d'E.... n'avait pas de cœur. — Les âmes compatissantes disaient à peu près vrai.

Mais les plus curieux à entendre sur ce chapitre, c'étaient les artistes. Mme d'E..., comme vous le savez sans doute, avait quitté son mari pour suivre en Italie un jeune peintre célèbre par la fougue de ses pinceaux et l'audace de ses conceptions. Aussi n'était-il pas un rapin chevelu, pas une pianiste incomprise, qui ne défendît avec acharnement la conduite de Mme d'E.... — C'est un ange, disaient-ils à l'envi, une organisation d'élite. Le monde extérieur est pour elle comme s'il n'était pas. Les intérêts mesquins, la réputation comme l'entend le vulgaire, les prétendus devoirs qui retiennent une femme auprès d'un époux indigne d'elle, n'étaient certes pas faits pour balancer en elle, dans cette âme toute noble et dévouée, le besoin de rendre à jamais heureux l'élu de sa pensée. Épouse, que lui pouvait-on reprocher ? N'avait-elle pas laissé à son mari tous les biens avec lesquels, en définitive, il s'était marié, bien plutôt qu'avec elle ? Contente d'une modique pension viagère, dernier legs d'une parente morte depuis son mariage, elle avait emmené ses enfants sans demander pour eux ni pour elle la moindre portion de son revenu. C'était admirable, beau comme l'antique, et d'une grandeur idéale. Le ciel avait rencontré juste en donnant à l'artiste éminent par l'intelligence la femme éminente par le cœur ; au marin aventureux la blanche étoile, au génie le dévouement. — Ainsi disaient les artistes, et sans rire, encore. — Rire de quoi ? me demandez-vous. — De leur style, uniquement ; car, au fond, il y avait quelque raison dans leur manière d'envisager les choses.

Il va sans le dire que personne n'était assez mal avisé pour exalter le dévouement du jeune séducteur.

Un jour, au Cercle, plusieurs célibataires, tout en jouant au billard, agitaient ces différentes opinions. Aucun d'eux ne connaissait particulièrement le peintre en question (nous l'appellerons Paul, et c'est en effet son prénom), ni Mme la vicom-

tesse Amélie d'E.... La discussion était fort animée lorsqu'entra Lescombat, le plus élégant de nos romanciers. Je n'ai jamais vu d'homme plus impassible que lui. Pendant cinq minutes il écouta un feu roulant d'absurdités qui, j'y songe maintenant, devaient lui sembler monstrueuses, sans seulement froncer le sourcil. On eût pu croire que tout ce qui se disait avait le sens commun, à le voir tourner très-gravement la tête du côté de chaque interlocuteur. A la fin cependant un sourire lui échappa. Merlin venait de s'écrier avec sa bizarre petite voix :

— Je donnerais tout à l'heure la moitié de ma fortune pour être aimé comme l'est Paul, par une femme qui valût la vicomtesse.

L'expression sardonique que prit à ces mots la physionomie de Lescombat n'est pas facile à traduire. Merlin possède quatre-vingt mille livres de rente au soleil. Il pouvait être inconvenant dès-lors, mais non pas ridicule, en étayant de huit cent mille francs ses opinions amoureuses. Lescombat trouvait-il le sacrifice minime, ou bien exagéré? Pensait-il à l'impossibilité du marché, ou à l'embarras de Merlin, si tout à coup on l'eût pris au mot? C'est ce qu'alors je ne sus pas deviner. A vrai dire, je ne m'en occupai que fort médiocrement. Je partais peu de jours après pour la Suisse.

Ce n'est point une mince affaire que de voyager dans les montagnes quand on n'en a pas l'habitude. Je ferais frémir les cœurs sensibles, si j'énumérais ici toutes les misères par lesquelles il me fallut passer avant de savoir marcher, et combien de peau mes pieds laissèrent après les gros souliers de Grindelwald dont mes guides m'avaient pourvu. Plusieurs fois, et un soir surtout, attardé dans les glaciers de la Gemmi, je crus fermement que ma dernière heure était sonnée. Ce sont de singulières impressions que ces vertiges de la fatigue, ces hallucinations de l'épuisement. Ma pensée dominante, en ces déplorables extrémités, était justement celle du vieil avare, dans les *Fourberies de Scapin* : que diable étais-je venu faire dans ces maudites montagnes? Et je revoyais mon cabinet, mon fauteuil ample et doux, mon lit de chanoine, objets d'un poignant regret, principes d'un remords insupportable.

Laissons là toutefois mes épreuves personnelles, qui n'ont rien de particulièrement intéressant pour le lecteur; elles

étaient finies ou à peu près, lorsqu'un jour, suivant modestement les routes battues, j'arrivai à Domo-d'Ossola, le cinquième village que l'on rencontre en allant du Valais aux îles Borromées. C'est le premier qui rappelle à peu près l'idée d'un *vico* italien, tel qu'on le rêve quand on a vu des mélodrames ou des opéras; c'est le premier où l'on trouve des maisons à colonnades, des rues garnies de tentes, des boutiques de macaroni, et de grands diables de lazzaroni en bonnet rouge, exposant au soleil leur poitrine et leurs jambes couleur d'acajou. Je m'installai dans l'auberge de la Poste, la seule et par conséquent la meilleure de l'endroit; d'ailleurs, à ce qu'on me dit, je devais y trouver des compatriotes. Je demandai leur nom. C'était un de ces assemblages de lettres qui n'ont aucune vertu mnémonique, Gauthier ou Dupont... Non... Bernard. On aurait pu s'en effrayer, mais les voyages ont cela de bon qu'ils vous font goûter un certain charme dans le bavardage du compatriote le plus insignifiant. J'envoyai résolument ma carte à M. et Mme Bernard, en leur demandant la permission de les voir, et reçus en échange un billet fort poli, par lequel M. Bernard me demandait à quelle heure il serait libre de se présenter chez moi; il s'excusait de me recevoir, en rejetant son refus sur l'état fâcheux de la santé de sa femme. Ceci était un mensonge flagrant; j'avais déjà entrevu dans le petit jardin de l'auberge une dame qu'à sa tournure parfaitement distinguée j'avais reconnue pour une Parisienne. Or, comme en ce moment il n'y avait d'hôtes étrangers que le ménage Bernard et moi, je ne pouvais méconnaître le vrai sens de la réponse polie dont je viens de parler. Les formes y étant, du reste, je ne pouvais non plus, sans être ridicule, m'en croire offensé. Ma fatuité même y aurait trouvé son compte, si j'étais arrivé moins poudreux et dans un attirail moins triste; mais, franchement, il m'eût fallu le plus robuste amour-propre, fait comme je l'étais, pour me croire redouté.

J'avais à peine achevé de dîner, lorsque M. Bernard descendit. Dès l'abord, je me crus le jouet d'un pseudonyme. Jamais Bernard n'avait pu être le nom de l'homme frêle, blond et nerveux, qui se jeta nonchalamment sur le fauteuil dont je m'empressai de lui faire les honneurs. Il balbutia de nouveau quelques phrases banales sur les regrets et l'indisposition de sa

femme; et je feignis la plus invraisemblable, mais la plus sincère compassion; pendant trois minutes nous nous renvoyâmes, avec une scrupuleuse exactitude, tous les mensonges usités en pareil cas.

Après ces préliminaires, je tirai de mon sac de voyage une boîte à tabac, et, chargeant ma pipe, je l'offris à mon hôte. M. Bernard me répondit qu'il ne fumait jamais. Cinq minutes après, il regarda mon tabac et ajouta machinalement : Il est trop sec pour des cigarettes. D'où je conclus que M. Bernard les savait faire; n'eût été la politesse, je l'aurais prié d'essayer.

Il y avait dans notre conversation quelque chose de contraint, et je ne distinguais pas bien l'origine de cette espèce de méfiance qui me valait toutes les deux ou trois minutes un rapide coup d'œil de mon visiteur. L'idée me vint qu'il me prenait pour une certaine sorte de gens dont il avait peur ; j'allais le lui dire, afin de sortir d'embarras, lorsqu'il me demanda, comme par acquit de conscience :

— Voyez-vous beaucoup d'artistes à Paris ?

— Le moins possible, répondis-je assez à l'étourdie; ils sont pour la plupart trop bonnes gens.

— Est-ce que vous n'êtes pas venu en Italie pour y peindre ?

— J'ai le paysage en horreur.

— Vous préférez peut-être....

— Je ne préfère rien : je suis encore à ressentir ma première émotion en face d'un tableau, quel qu'il soit.

M. Bernard me regarda quelques instants comme si je lui avais parlé chinois; mais il ne répondit rien, et la conversation changea de cours. Je la sentis dès cet instant plus intime. Et comme je parlais d'aller le lendemain à Baveno et à l'Isola Bella :

— Nous y allons aussi, me dit-il sans y songer.

Je ne relevai point cette parole, qui démentait encore une fois les prétendues souffrances de Mme Bernard; mais mon hôte s'aperçut qu'il s'était trahi; et, une demi-heure après m'avoir quitté, il me fit demander, sans autres façons, de venir prendre le thé chez lui. J'acceptai. Mme Bernard se portait à merveille. Il était évident, sans que j'y comprisse grand chose, que mon aversion pour la peinture l'avait subitement guérie. Aucune ex-

plication ne me fut donnée sur ce point délicat, et je n'en demandai aucune, comme on peut bien penser.

Mme Bernard me plut infiniment moins que son mari. C'était une grande personne blonde et mince, des traits parfaitement réguliers ; et dont les yeux , trop saillants , pouvaient néanmoins passer pour assez beaux. Avec tout cela , elle manquait de charme; ce qui tenait peut-être au mal entendu de sa mise. Non que rien , sur elle , portât l'empreinte de la mauvaise compagnie ; mais elle exagérait la simplicité de l'excellente. Le corsage et les manches de sa robe, excessivement serrés et qui eussent fait valoir les perfections d'un buste irréprochable, accusaient dans le sien certains angles trop brusques , certaines courbures peu ménagées et une maigreur sans consistance très-redoutée des gens qui se connaissent en femmes.

Quant à son esprit , j'en pris tout de suite une assez haute idée , sur les échantillons qu'elle ne m'en donna point. Cependant , à la longue , sa réserve, la gravité , et l'espèce de *plain dealing* anglais qui paraissaient lui être habituels , jetant un voile gris sur la causerie assez gaie engagée entre Bernard et moi , je me crus obligé d'honneur à tirer de son apathie cette belle silencieuse. Nous parlions de bals et de soirées , du souci énorme qu'on prend pour rendre ces réunions amusantes , et du résultat presque toujours directement contraire auquel aboutissent tant de soins.

— Je me rappelle à ce sujet, ajoutai-je, le mot de lady W....: Les jolies soirées, disait-elle , c'est Dieu qui les donne.

— Très-juste ! s'écria Bernard. Mais sa femme resta comme stupéfaite , et levant sur moi ses yeux grands ouverts :

— Qu'entendait par là cette dame? reprit-elle. Dieu ne donne pas de soirées.

Mon nouvel ami ne put entièrement dissimuler un léger mouvement d'épaules qui témoigna de son impatience intérieure. Mais il se remit aussitôt, et développa très-clairement le texte elliptique qui avait embarrassé la jeune femme. Il était pour elle d'une déférence et d'un soin excessifs. Je ne sais quel travail de broderie assez compliqué lui servait de contenance. J'admirai le zèle attentif avec lequel il assortissait d'avance les différentes nuances de soie qui allaient devenir nécessaires. Obligé de sortir quelques instants après pour régler notre départ du len-

demain (j'étais déjà des leurs), il me remit les écheveaux en m'expliquant l'ordre dans lequel je devais les offrir à la dame. Cette familiarité, obtenue si vite, me charma tout à fait. « Il est décidément impossible, me disais-je, que ces gens-là s'appellent Bernard. »

Toutefois un si brusque tête à tête avait de quoi m'embarrasser, et je cherchais des yeux un sujet de conversation, lorsque j'aperçus à côté de la boîte à ouvrage un petit sac en velours vert orné de glands en fil d'or. Comme je le regardais attentivement, curieux de deviner son emploi :

— Fumez-vous? me demanda Mme Bernard, et elle me présenta le petit sac rempli de cigarettes. Je voulus témoigner quelques scrupules, mais je m'arrêtai court en la voyant de fort bonne grâce allumer elle-même une *pajita*, et la porter à ses lèvres.

— *Ques aco ?* me demanda aussitôt ma curiosité aux aguets; et la réponse que je lui adressai en vertu de certaines règles de probabilités, n'eût pas infiniment flatté Mme Bernard, si elle l'eût entendue. Toutefois je ne savais comment mettre d'accord mes nouvelles conjectures avec les égards recherchés de mon nouvel ami pour cette femme.

Il rentra bientôt une lettre à la main :

— Voici des nouvelles de votre frère, lui dit-il.

Elle me demanda, par un geste, la permission de déchirer l'enveloppe sur laquelle j'entrevis un énorme cachet armorié. Tandis qu'elle lisait, une contrariété assez vive se peignit sur sa figure :

— Il ne viendra pas, dit-elle ensuite. La session se prolonge, et.....

Mais elle s'arrêta court, hésita un instant, puis elle acheva ainsi sa phrase :

— Et... il ne viendra pas.

Il était clair que ma présence, un instant oubliée, était de trop pour le demeurant de la causerie conjugale. Je m'assurai de l'heure à laquelle nous partions, et, sous prétexte d'une extrême fatigue, je me retirai aussitôt, me promettant bien d'en savoir plus long le lendemain. Les armoiries de la lettre m'intriguaient au dernier point.

Le lendemain, Bernard entra de bonne heure dans ma chambre, et me fit honte de ma paresse.

— Il est certain, dis-je en me frottant les yeux, que faire attendre une dame...

— Oh ! interrompit-il, là n'est pas le mal : ma femme ne vient pas avec nous.

— Serait-elle *plus* souffrante? demandai-je non sans une intention de plaisanterie.

— Souffrante, non pas, mais contrariée. La lettre d'hier au soir lui a tourné la tête... Ah ! et puis, j'oubliais, continua-t-il, nous avons fait un rêve effrayant...

— Un rêve ?

— Un rêve, mon cher monsieur ; le songe d'Athalie n'est, auprès, qu'une bagatelle. Et comment, après cela, s'aventurer sur un océan aussi dangereux que le lac Majeur! Mais dépêchez-vous, la matinée est superbe.

Je ne pus m'empêcher de comparer ce ton railleur, cet enjouement de bon aloi, aux empressements respectueux de la veille. — A la bonne heure, pensai-je, je retrouve là le mari enchanté, pour un jour, d'échapper à son éternelle consigne.

Nous partîmes à pied, laissant de bon cœur à deux pauvres *abbati* les places que nous avions retenues dans une infâme diligence et qui d'avance se trouvaient payées. Je passe tous les détails pittoresques de la journée. Rien n'est plus trivial au monde que les îles Borromées, et chacun se les peut figurer d'après les belles expressions du guide italien : « Semblables à d'élégantes naïades sortant du sein de l'onde, et livrant aux regards surpris leurs merveilles bizarres. »

Je pris beaucoup plus de plaisir à jaser avec mon compagnon qu'à arpenter les belles terrasses rectilignes et le bois de lauriers de l'Isola-Bella. Bernard était un garçon d'esprit et de cœur. Il se trouva qu'il connaissait plusieurs personnes avec lesquelles j'avais moi-même quelques relations, et, entre autres, ce Lescombat dont j'ai parlé. Il se mit à esquisser avec une précision remarquable ce singulier caractère.

« Avec tout son esprit, me dit-il, Lescombat n'est qu'une organisation très-incomplète. Le besoin d'étonner les gens l'a criblé d'affectations. Son silence est calcul ; ses airs mysté-

rieux, bons pour les badauds de Paris, ne tiendraient pas une heure devant l'interrogatoire d'un provincial rusé, qui aurait intérêt à voir le fond de ce puits obscur... d'où jamais la vérité n'est sortie, ajouta-t-il en riant. En somme, je n'aime point Lescombat. Ses succès même m'ont appris à le juger. Il a toujours été plus petit qu'eux, et, comparés aux peines qu'il a prises pour les obtenir, ils ne sont rien. Voyez à quoi cela le réduit.

» Après cela, il est dommage que Lescombat soit partout et toujours rongé par l'envie. Cette torture seule l'empêche d'être parfaitement heureux. Il ne paye pas d'autre tribut aux faiblesses du cœur. Jamais sa vie ne sera entravée par un généreux sentiment. Ne vous étonnez pas que je le juge d'une manière aussi tranchante, reprit-il après une pause ; si vous me connaissiez mieux, vous sauriez qu'il m'arrive rarement de me prononcer ainsi, et jamais sans avoir pour cela des raisons personnelles. »

Bien que Lescombat ne fût pas de mes amis intimes, je voulus prendre sa défense, et je risquai en sa faveur l'hypothèse ordinaire d'une passion refoulée.

— Oui-dà ! répliqua Bernard. Et laquelle, s'il vous plaît ?

Sa voix, lorsqu'il m'adressa cette question, avait un accent tout particulier.

— A-t-il jamais nommé l'objet de cette passion ? reprit-il.

— Non sans doute ; vous sentez bien que...

— La laisse-t-il deviner ? interrompit brusquement Bernard.

Nous entrions alors dans une des grottes de rocailles, et, placé derrière mon compagnon, je ne pouvais scruter en ce moment sa physionomie ; mais je distinguai parfaitement, à une imperceptible halte et au mouvement de sa tête, qu'il avait été tenté de se retourner brusquement pour mieux entendre ma réponse. Une sorte d'instinct me conseilla de ne rien ajouter à un *non!* prononcé le plus naturellement du monde.

Afin de rompre un assez long silence qui suivit ce rapide dialogue, je revins sur un sujet qui, la veille, avait paru intéresser mon compagnon : les plans adoptés pour l'achèvement de la Madelaine. Il était alors question de confier toutes les peintures

de cette basilique à un seul artiste, et l'on nommait déjà celui qu'avait choisi le ministre des travaux publics. Bernard approuvait le projet en lui-même. Quant au peintre, il ne le connaissait pas assez pour blâmer ou partager la confiance qu'on lui accordait. Il reprit volontiers sa thèse, exaltant le bonheur de l'homme à qui une si noble tâche pouvait écheoir. Il en parlait avec un enthousiasme mélancolique.

— Mais j'ai peur, je l'avoue, ajouta-t-il, j'ai peur que M.*** ne soit pas l'artiste qu'il faudrait à une si colossale entreprise. Et savez-vous pourquoi? C'est que, si au lieu d'un peintre il était besoin d'un écrivain, ou si Lescombat, au lieu d'une plume, avait appris à se servir d'un pinceau, bien certainement il eût été choisi par le ministre... L'intrigue, toujours; le mérite, quelquefois.

Cette animosité persistante, qui ramenait sans cesse sur ses lèvres quelque sarcasme contre un homme avec lequel il pouvait me croire lié, me déplut un peu; néanmoins je n'en laissai rien paraître, et nous revînmes à Baveno, tout aussi bons amis que jamais. J'y trouvai mes bagages que j'y avais fait transporter par la diligence, car je voulais pousser jusqu'à Milan.

— Vous retrouverai-je à Domo-d'Ossola? demandai-je à Bernard en lui pressant la main, au moment de nous séparer.

— Hélas! je n'en sais rien, me répondit-il avec un sourire dans lequel je crus remarquer une certaine amertume. Les rêves en décideront.

— Je vais donc demander aux dieux de vous les envoyer tous par la porte d'or. Et à Paris, nous reverrons-nous?

Cette fois il ne répondit que par un signe de tête qui ne me laissait aucun espoir.

— Comment, repris-je avec l'élan d'un sentiment très-sincère, vous seriez perdu pour notre pays; pour cette vie active de l'intelligence, que vous paraissez comprendre si parfaitement? Cela ne se peut pas. C'est un meurtre.

— Vous êtes bien bon. Mais cela sera, répondit-il en me pressant une dernière fois la main.

Puisqu'il n'en disait pas davantage, il eût été fort indiscret à moi d'insister. Je partis donc, en le chargeant de mille compliments pour Mme Bernard.

Cette rencontre, tout à fait simple, n'avait fait sur moi qu'une impression passagère, et je n'y songeais déjà plus le lendemain de mon arrivée à Milan, lorsque je trouvai chez moi le billet suivant, laissé au maître de l'hôtel par un inconnu :

» Les rêves sont décidément *au départ*. Puisque nous ne devons pas nous revoir, je ne veux pas vous laisser plus longtemps ignorer un secret qui n'en est pas un, et dont vous auriez raison en arrivant à Paris. Oubliez le nom sous lequel je me suis caché à vous, et si vous pensez quelquefois à deux pauvres parias, faites-le en toute connaissance de cause.

« Paul C. »

Je fus un peu confus de n'avoir pas deviné plus tôt à qui j'avais eu affaire, et j'ai voulu épargner au lecteur ce sentiment désagréable. Bien certainement sa perspicacité a devancé la mienne.

Un point de cette énigme me restait à éclaircir : l'aversion du jeune peintre contre Lescombat; aversion qui, ne pouvant s'expliquer par de la jalousie, me semblait un peu bien prononcée. Je me promis de satisfaire ma curiosité en arrivant à Paris. Par malheur, je n'y trouvai pas Lescombat, il était en Angleterre; moi-même je partis pour Alger, où je restai dix-huit mois, et toute cette chronique du monde s'effaça peu à peu de ma mémoire.

L'autre soir, chez l'un de nos ministres, l'huissier annonça le vicomte d'E..... J'avais alors à mon bras un des hommes qui savent le mieux Paris, un ex-journaliste, qui, de son ancien métier, a gardé l'habitude de dîner tous les jours en ville.

— Pardieu, lui dis-je, vous voilà bien; vous allez me compléter une petite historiette dont les dernières lignes me manquent.

Et je lui racontai en très-peu de mots ce qu'on vient de lire.

— Eh bien! me dit-il, que vous reste-t-il à savoir?

— Le rôle que Lescombat jouait dans ce vaudeville.

— Lescombat ! Mais d'où venez-vous donc , mon cher? Vous n'avez pas deviné ?

— Non, ma foi !

— Lescombat était le *numéro un*.

— Ah ! bon , m'y voilà ! Il avait esquivé...

— Il avait esquivé le dévouement de la vicomtesse.

— A merveille... Et Paul , le *numéro deux* ?

— Vous ignorez qu'il s'est brûlé la cervelle ?

E. D. FORGUES.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

RÉCEPTION DE M. LE COMTE DE SAINTE-AULAIRE.

Quand la mort passe sur l'Académie française, elle passe brusquement, comme fait la foudre dans une forêt de vieux arbres, renversant tout ce qui se présente sur son passage, le vieux chêne, le peuplier d'Italie, le saule pleureur, le bouleau inoffensif. Tout à l'heure encore la forêt était pleine de mystères et de silences, le voyageur fatigué se reposait, et quelquefois même s'endormait à son ombre. Il y avait dans ce pêle-mêle des têtes touffues et des têtes pelées, d'aimables petits sentiers tout couverts de mousse, à travers lesquels la promenade était facile; quand soudain le ciel se couvre de nuage, la tempête éclate, le vent redouble ses efforts, dans l'épaisse forêt tout est bouleversé. Entendez-vous ces craquements plaintifs? Voyez-vous ces immenses éclaircies où pénètre le jour? C'en est fait des plus vieux arbres, du chêne altier, du saule poétique, de l'ormeau, l'honneur des forêts; à la place d'un bois, vous avez un taillis. — Voyageur curieux, repassez dans huit jours, et vous retrouverez votre forêt au grand complet.

C'est ainsi que depuis tantôt une année l'Académie fran-

çaise, que la mort avait longtemps oubliée, et qui répétait bien bas le *chut!* de M. de Fontenelle, ce rare esprit qu'elle n'a pas remplacé, s'est vue attaquée par les plus soudaines et les plus vives secousses. Ils sont morts les uns et les autres, ceux qui devaient mourir, à huit jours de distance; ils sont sortis de cette docte enceinte un peu comme ils y étaient entrés, au hasard, le prosateur coudoyant le poëte, le philosophe accostant l'historien, le grand seigneur prenant le pas sur l'homme du peuple, le révolutionnaire littéraire, ces Cromwell d'un instant, donnant le bras aux retardataires de l'empire : à cette heure, le vent de la destruction souffle encore, prenez garde; courbez la tête! ce vent funeste vient encore d'emporter un des quarante immortels, il n'y a pas huit jours. Pauvre gloire humaine! Quand on pense que c'est pourtant là le but des belles lettres, j'ai presque dit leur but unique! quand on pense que pour arriver à s'asseoir sur un fauteuil, à entendre sa propre louange face à face, à recevoir enfin les honneurs funèbres presque gratis sur une retenue que l'on vous fait dès le premier jour de votre traitement de quinze cents livres, quand on pense que les plus fermes esprits sont inconsolables lorsque cette gloire vient à leur manquer, et que Benjamin Constant en est mort au plus fort de l'enivrement de la révolution de juillet, alors on est bien près de se dire : *Ce que c'est que de nous!* O vanité! Et cependant, le public qui s'inquiète de ces cérémonies littéraires, — public restreint s'il en fut, — deux cents femmes, autant d'hommes faits, deux cents vieillards, vingt-cinq ou trente jeunes filles, et puis c'est le bout du monde; — ce public-là, perdu dans les trente-deux millions d'hommes qui ne savent pas au juste ce que c'est qu'une académie, n'a pas plus tôt écouté un nouveau discours, admiré un habit vert tout battant neuf, qu'aussitôt il se retourne vers les immortels, les interrogeant du regard les uns et les autres, et comme s'il avait l'air de leur demander : *Maintenant, qui de vous va mourir?*

Parmi les révolutions si récentes et si nombreuses de l'Académie française, au plus fort de l'envahissement du vaudeville qui menaçait de tout envahir à la suite de M. Scribe et de M. Ancelot, après le scandale bien vite oublié de l'élection de M. Flourens; après le mouvement, disons mieux, après l'émo-

tion apportée là par M. Victor Hugo, émotion déjà effacée, mouvement d'un instant, curiosité passagère; après le discours de M. le comte Molé, discours presque littéraire à force de goût, de bonne grâce et de bonne humeur, et en attendant l'éloquence de M. Ancelot appelé à faire l'éloge d'un idéologue tout puissant, idéologue catholique, apostolique et romain, et même sans attendre l'oraison funèbre de M. de Cessac, mort hier, le discours de M. de Sainte-Aulaire devait être le bien-venu par toutes les raisons qui font agréer un discours à l'Académie. En effet le nouveau venu, si bienveillant, si beau diseur, réunissait à un degré très-satisfaisant toutes les qualités diverses dont se composent messieurs les membres de l'Académie française. Il avait pour lui l'hérédité, car il descend en droite ligne de M. le marquis Sainte-Aulaire, cet heureux soldat qui se trouva un poëte à l'âge de soixante ans, à l'instant même où son bras fatigué refusait de porter l'épée : il avait pour lui la politique, car il appartient à cette école diplomatique dont M. de Talleyrand est le chef, école mitigée par toute la bonne foi, la loyauté et l'abandon que peut se permettre la diplomatie moderne; il avait pour lui enfin même les belles-lettres, puisqu'en effet l'*Histoire de la Fronde* est, sinon une histoire tout à fait, du moins un livre sérieux, un de ces livres qui vont tout droit à l'Institut, tant ils sont remplis d'ingénieuses antithèses, de spirituels paradoxes; tant ils sont écrits avec une recherche élégante et facile; ajoutez que M. de Sainte-Aulaire avait encore pour lui le nom et les bonnes apparences d'un gentilhomme, ce qui n'a jamais rien gâté nulle part, mais surtout à l'Académie française, où les vieux noms de la France seront toujours les bien-venus, comme les représentants légitimes de l'élégance et de l'atticisme de nos pères. Et en ceci, il nous semble que l'Académie raisonne à merveille quand elle dit aux gentilshommes qui composent son blason : — Vous n'êtes pas toujours de grands écrivains, mais qu'importe? S'il y avait jamais quarante grands écrivains réunis quelque part, l'art d'écrire ne serait pas le plus difficile de tous les arts. — Mais en revanche, vous êtes des gens bien élevés, vous avez passé votre vie dans le plus beau monde; si vous n'êtes pas des écrivains, vous êtes d'habiles et ingénieux causeurs : donc soyez des nôtres; la langue française n'est pas seulement

une langue écrite, c'est encore, c'est avant tout une langue parlée : soyez des nôtres ; vous nous apprendrez comment on parle aux rois, aux empereurs, aux diplomates, aux honnêtes femmes bien élevées; vous nous apprendrez cet art perdu de la conversation qui fut si longtemps la plus rapide de nos conquêtes, notre conquête universelle : soyez des nôtres, justement parce que vous n'avez pas fait, comme nous, des livres qu'on ne lit plus, des tragédies qu'on ne joue plus, des utopies dont on ne sait pas le premier mot : soyez des nôtres, pour que, aux jours des assemblées solennelles, la nation réunie sous notre dôme, retrouve parmi nous quelque chose de la politesse, du sourire et de l'élégance d'autrefois.

Voilà pour quels motifs l'élection de M. le comte de Sainte-Aulaire n'a été contestée ni au dedans ni au dehors de l'Académie. Venir en ce docte lieu, même après M. Victor Hugo, surtout après M. Victor Hugo, c'était arriver à la bonne heure. Que le discours de M. Hugo, tout rempli de redondances politiques, était fatigant à entendre! Que l'esprit le plus exercé avait peine à suivre cette longue période qui veut rappeler Bossuet! Que cela a été un triste spectacle, de voir un écrivain, un poëte, un homme militant, à l'instant même ou il vient de planter son drapeau sur la brèche d'une ville longtemps attaquée, laisser là son drapeau pour courir après des chimères! Vous croyez que je suis un poëte? que je vais vous expliquer enfin ma théorie? que je vais justifier ma conquête? assurer mes derrières? réparer les brèches de la citadelle prise d'assaut? me concilier les affections du pays conquis? Fi donc! Je ne suis pas un poëte, je ne suis pas un romancier; je ne suis pas le confrère de M. de Châteaubriand, de M. de Lamartine, de M. Charles Nodier; je suis le confrère de M. Thiers, de M. Molé, de M. le prince de Talleyrand! Vous attendiez le dernier mot de ma poétique, vous n'êtes pas difficile, mes seigneurs; moi, je vais vous dire le premier mot de ma charte constitutionnelle. Vous voulez que je vous parle de Racine et de Shakspeare, de Nicolas Despréaux et de Schlegel, bonnes gens; parlons d'un homme dont personue n'a parlé, de l'empereur Napoléon Bonaparte! Voilà pourtant ce qui a été fait l'autre jour par M. Victor Hugo à propos de M. Lemercier, et quel bonheur pour l'Académie française que M. de Salvandy se soit

rappelé ce jour-là ses plus fécondes inspirations d'écrivain de la presse périodique! quel bonheur qu'il ait écrit ce jour-là son plus juste et son plus incisif feuilleton!

Au moins, jeudi passé, en voyant le nom de M. le comte de Sainte-Aulaire écrit au frontispice de l'Académie française, étions-nous bien sûrs que toutes les convenances académiques seraient observées, que tous les droits du mort seraient réservés avec le respect qui lui est dû; que la politique même à propos d'un ambassadeur du roi n'irait pas envahir cette assemblée littéraire, et qu'en un mot il ne serait question en ce lieu que des paisibles débats de la pensée, des heureux travaux de l'intelligence, des luttes si calmes de l'esprit, et non pas des malaises et des turbulences du dehors. Ainsi a fait M. de Sainte-Aulaire. Il s'est renfermé dans son sujet avec un rare bonheur. Certes, à propos de M. de Pastoret comme à propos de tous les hommes qui ont été quelque chose de nos jours, rien n'était plus facile que d'appeler à l'aide d'un discours d'académie l'an de liberté 89, les mauvais jours de 93, d'évoquer Mirabeau et Robespierre, de faire apparaître Napoléon premier consul et Napoléon empereur; après quoi l'orateur eût traîné la restauration sur la claie de son discours; il vous aurait cité Louis XVIII, les cent jours, Charles X, la révolution de juillet; trop heureux qu'il ne vous eût pas parlé de Fieschi et d'Alibaud. — Mais, direz-vous, c'est là une étrange façon d'entrer en matière. Mais, vous répondrai-je, c'est la mode aujourd'hui; citez-moi un seul discours d'académie, un seul plaidoyer du barreau, une seule chanson à boire où il ne soit pas question de l'empereur? Avocat, j'ai perdu un chevreau, dites donc un mot de mon chevreau, comme il est dit dans une épigramme de Martial.

M. de Sainte-Aulaire, qui remplaçait M. le marquis de Pastoret, a parlé de la façon la plus convenable du savant et illustre magistrat qui, même sous la restauration, avait mérité par ses travaux sans nombre, autant que par ses services, la plus haute magistrature. D'un homme comme M. le marquis de Pastoret, chancelier de France, on peut tout dire, pourvu qu'on en parle avec respect. Qu'un homme pareil tienne sa place parmi les victorieux de la restauration ou parmi les vaincus de la révolution de juillet, il faut que chacun se dé-

couvre quand il passe, car cet homme a été humain, dévoué, généreux, charitable, modeste dans la victoire, car il a été loyal, sincère, courageux, patient, résigné dans la défaite. L'étude qui a été la passion de cet homme, la plus longue et la plus difficile des spéculations, l'histoire de France, telle que nous l'avons faite et embrouillée aujourd'hui, véritable travail de Bénédictins, devait ennoblir, pour M. le marquis de Pastoret, même la simarre du chancelier, même la défaite de l'ami du roi Charles X. Tel est, au reste, le privilége des belles-lettres; l'homme qui leur est dévoué, elles le mettent au-dessus de toutes les grandeurs, au-dessus de toutes les misères, au-dessus de l'humiliation, au-dessus de l'orgueil. En présence de ces grands travaux d'un homme qui continuait pour sa part la congrégation de Saint-Maur, M. de Sainte-Aulaire s'est bien gardé de faire un appel emphatique aux grandes phrases et aux pompeux souvenirs; il s'est contenu dans les bornes de cette vaste biographie. Il nous a montré M. de Pastoret, l'auteur de l'*Histoire de la Législation*, rude tâche indiquée par *l'Esprit des Lois*, venant au monde à Marseille, vers le milieu du siècle passé; à ce moment solennel et charmant de notre histoire, toute la France était prise d'une belle passion pour tout ce qui était la poésie, l'éloquence, la philosophie, le doute; d'un bout de la France à l'autre, c'était une improvisation ardente, infatigable, violente; en ce temps-là, briser toutes les choses établies, c'était la gloire, c'était le génie, c'était l'esprit, c'était la sagesse; il n'était pas un jeune homme, quel qu'il fût, qui ne rêvât un beau jour qu'il était assis sur les ruines du monde, parodiant ainsi le juste d'Horace. De cette fièvre contagieuse les meilleurs esprits étaient atteints. Quant au jeune homme à qui la gloire d'un briseur de mondes était défendue, celui-là tout au moins était un poëte; M. de Pastoret lui-même, le propre fils du lieutenant général de l'amirauté dans les mers de Provence, cet homme qui devait être si grave, commença par un petit recueil de pièces fugitives. Il se rencontra sans doute avec M. de Châteaubriand dans l'*Almanach des Muses* de ce temps-là. Bien plus, il traduisit Tibulle. Quoi donc! ces poëmes de l'amour italien, cette chaude passion qui étonnait le poëte Horace! une traduction de Tibulle par le même jeune homme qui devait être chancelier de France quelque jour!

La traduction existe ; il y a même là-dedans de beaux passages ; je voudrais pouvoir vous citer celui-ci :

Quam juvat immites ventos audire cubantem !

et le reste. Il est vrai que M. de Montesquieu a écrit *Le Temple de Gnide.* Singulière époque où toutes choses étaient mêlées, le myrte et les lauriers, les roses et l'hermine, où l'amour s'affublait d'une robe de président à mortier ! Et cependant après ces premiers excès des esprits jeunes, après ce premier tribut payé à la turbulence inquiète du moment, le bon sens reprenait le dessus ; les esprits bien faits avaient peur de cette vie d'hémistiches, de dictionnaires philosophiques, d'œuvres nouvelles, de bouts rimés, de coulisses, de prix académiques et de voyages à Cithère, à Paphos et autres lieux ; les vieilles familles du vieux parlement résistèrent surtout à l'envahissement poétique ; les gens prévoyants comprenaient déjà, confusément il est vrai, que tout ce dévergondage du génie national serait suivi par quelque chose de sérieux et de grave : hélas ! nul encore ne se doutait combien toute cette frivolité finirait par devenir en effet grave, civique, solennelle.

M. de Pastoret échappa très-facilement aux fascinations puissantes du XVIIIe siècle. Il eut bien vite oublié Tibulle et les élégies amoureuses qu'il avait faites pour son propre compte. Lui aussi, tout comme M. de Châteaubriand, jeune homme, il put s'abriter à l'ombre calme et bienveillante de M. de Malesherbes, qui devait être le dernier défenseur de ce trône ruiné de toutes parts. Dans cette maison, où se réunissaient comme dans un centre commun d'esprit, de bon sens et de probité, MM. de Laplace, de Lacépède, Delille, Fontanes, Champfort, *cet homme droit et adroit,* M. de Pastoret vit s'écouler dix belles années de sa vie, les années de l'espérance, du travail, des premiers succès, des prix remportés à l'Académie des Inscriptions, tantôt à propos des lois maritimes des Rhodiens, tantôt à propos de Zoroastre, de Confucius et de Mahomet, une autre fois à propos de *Moïse considéré comme législateur et comme moraliste.* Tous ces prix, remportés à peu de distance l'un de l'autre, ouvrirent à M. de Pastoret les portes de l'Académie des

Inscriptions et Belles-Lettres; M. de Pastoret n'avait pas plus de vingt-cinq ans.

Mais déjà, dans le lointain, se levait pure et radieuse l'aurore éclatante de 1789. Le mot *réforme*, *réforme*, éclatait de toutes parts; non pas proféré comme aujourd'hui par des masses ignorantes et turbulentes, tourbe qui hurle au hasard le premier cri de révolte qu'on lui jette en pâture, mais au contraire prononcé à haute et intelligible voix par les hommes les plus jeunes et les plus éminents de la nation française. M. de Pastoret fut de ceux-là. Il salua avec transport la réforme qui allait venir. En 1790, il écrivit son livre des lois pénales, véritable monument élevé à l'honneur de la magistrature, à la gloire de l'humanité. Le souffle de Beccaria se retrouve à chacune de ces pages, animées des plus nobles passions. Dieu merci! grâce au Code civil, grâce aux progrès de la législation en Europe, ce livre a vieilli. Mais aussi il n'y a que les livres qui ont eu la vogue qui vieillissent. En littérature aussi bien qu'en politique, méfiez-vous des livres qui ne vieillissent pas.

Quand 1789 et Mirabeau eurent été dépassés, quand la révolution française eut passé à l'état de meurtre, quand les plus nobles têtes de ce pays furent livrées en pâture au bourreau étonné de cette noble proie, il y eut un instant où l'esprit, le génie, l'éloquence, le style, l'intelligence des affaires, toutes les vertus publiques et privées, se résumèrent en une seule vertu, le courage. Celui-là était un grand et utile citoyen, qui avait conservé quelque peu de courage au milieu de la terreur universelle; celui-là était grand entre tous, qui avait élevé une voix indignée au milieu de cet affreux silence, qui avait défendu l'innocent, attaqué le coupable, parlé d'humanité, de piété, de tolérance. M. de Pastoret eut ce grand courage. Il osa demander, au moment où la France se gouvernait par les clubs, la clôture immédiate de toutes ces abominables boutiques de meurtre, de trahison et de mensonge; il osa prendre sous sa protection chaleureuse les malheureux prêtres d'un culte proscrit que l'on disait à jamais effacé de la terre de France. Aussi la proscription vint l'atteindre; il fallut fuir; il gagna heureusement l'Italie, ce bel exil, s'il y avait au monde un bel exil. A Venise, il eut pour abri le couvent des Arméniens, et

là il apprit les langues de l'Orient; à Florence, il se réfugia dans la Laurentienne, et là il apprit le grec, la belle langue favorite de l'ancien parlement de Paris. De si loin, il songeait à la patrie absente, à la monarchie proscrite, à cette France dont l'avenir était mis en doute. C'était un de ces esprits froids, peu accessibles à l'enthousiasme, mais justes et nets, qui savent très-bien qu'il y a au fond de toutes les choses humaines Dieu et l'espérance, et que maintenant les grands peuples ne sauraient mourir.

La France impériale se servit de M. de Pastoret comme on se sert des gens que l'on estime sans les aimer. L'empereur n'aurait voulu à aucun prix confier à cet homme de l'ancien régime la plus petite parcelle de l'autorité; mais en revanche, il l'appelait à l'administration des hôpitaux, à l'enseignement du droit de la nature et des gens, à toute la partie morale et philosophique de ce vaste empire qui s'improvisait au bruit des batailles. De pareils hommes dont chaque parole était un avis, dont le silence même était une leçon, cet empire avait grand besoin. Ces hommes, loin des batailles, loin de la seule gloire qui se connût alors, la gloire des armes, calmes au milieu de cette agitation, modérés dans le tumulte, indiquaient à la France une des forces qu'elle avait perdue, la force du sang-froid et du bon sens; ils enseignaient à la France le courage civil, le plus difficile des courages dont la France devait avoir besoin plus tard. Ainsi peu à peu, M. de Pastoret fut reconnu comme un maître bienveillant et sage parmi la jeunesse du collége de France; son langage fut écouté avec respect, et bientôt lui vinrent toutes les sympathies de la génération nouvelle. Ceux qui ont assisté à ces leçons où le despotisme impérial était censuré par le silence, ceux-là se rappellent encore comment plus d'une fois l'éloquent professeur, au milieu de sa dissertation commencée, se mettait à réciter les plus beaux vers du grand Corneille. Ainsi, il pensait qu'il y a l'enseignement de toutes choses dans *Horace*, dans *Polyeucte*, dans *Cinna.* J'aime mieux, pour ma part, cet éloge de M. de Pastoret au génie de Corneille que le mot de l'empereur Napoléon, quand il disait qu'il l'eût fait prince. Corneille pouvait être un très-bon professeur du droit des gens, il eût fait un prince d'assez mauvaise tournure.

Ainsi marchaient les événements, les années, les victoires, les armées, les défaites. 1814 arriva qui plaça sur la France une nouvelle fortune, fortune inespérée de la restauration ; la paix après tant de guerres, la charte constitutionnelle après tant de despotisme, les gloires pacifiques après les gloires belliqueuses. Il s'agissait cette fois d'un travail tout nouveau, travail de recomposition sociale, le travail de l'éloquence, de la lutte parlementaire, de l'industrie, des sciences, des belles lettres, des beaux-arts, de la philosophie, et, disons-le, de la liberté. A ce grand travail M. de Pastoret se mêla, non pas avec la passion ambitieuse des inutiles émigrés qui revenaient à la suite des étrangers, mais avec le zèle éclairé d'un homme de bien qui savait à fond les besoins, les sympathies, les vœux et les misères de la patrie.

Tel était l'homme dont M. de Sainte-Aulaire a fait l'éloge de la façon la plus convenable et la plus loyale. Le nouvel académicien a rendu toute justice à l'esprit, à la bienveillance, à l'érudition, à la bienfaisante modestie de M. de Pastoret; il n'a guère oublié qu'une anecdote que voici :

Lorsqu'en 1829 M. de Pastoret fut nommé par Charles X grand chancelier de France, il eut une audience du roi. « Sire, lui dit-il, avant de me remettre les provisions de la première charge du royaume, le roi voudrait-il bien me permettre quelques observations?... Votre Majesté se rappelle peut-être les premiers mouvements précurseurs de la révolution, et l'agitation des esprits en 1787? — Assurément. — Et le jour où, le roi Louis XVI ayant donné l'édit pour l'établissement du timbre, monseigneur le comte d'Artois fut chargé de porter et de faire enregistrer cet édit à la cour des aides? — Oui; mais c'est là un fâcheux souvenir. — Ce n'est pourtant pas, sire, le plus fâcheux, ni le seul. — Que voulez-vous dire? — Qu'un jeune conseiller à la cour des aides s'éleva ce jour-là avec violence contre l'enregistrement de l'édit; qu'il entraîna toute sa compagnie dans l'opposition, et que l'enregistrement fut refusé. — Et je me rappelle aussi les tempêtes populaires qui furent suscitées contre moi, tandis que ce jeune homme était porté en triomphe sur les escaliers du palais. — Eh bien! sire, ce jeune homme, c'était moi. Reprenez, sire, les provisions de la charge de chancelier, car il ne faut pas que vous puissiez

vous reprocher d'avoir encouragé de pareils actes. — Après une vie comme la vôtre, vous seul, monsieur, avez le droit de les rappeler; gardez, gardez vos provisions de chancelier de France. »

Le discours de M. de Sainte-Aulaire, ainsi pensé, ainsi écrit avec une féconde finesse, a été écouté avec une merveilleuse attention. C'était, à proprement dire, une réunion d'honnêtes gens qui se trouvent heureux d'assister à une causerie charmante où ils n'ont que la peine d'approuver et de sourire. Une fois sa tâche accomplie, M. de Sainte-Aulaire s'est mis à poser une façon de paradoxe sur l'alliance des lettres et de la politique; c'est là une de ces idées peu nouvelles qui se plient à tous les thèmes des faiseurs de discours. Que l'homme de lettres se trouve un beau jour assez de force et d'intelligence pour gouverner les hommes, cela s'est vu souvent, à commencer par l'auteur du *de Amicitiâ,* du *de Officiis,* à finir par M. Thiers. Mais aussi que l'homme de lettres ait été tout à fait incapable, non pas seulement d'administrer la chose publique, mais voire même sa maison, cela s'est vu aussi fort souvent, témoin le poëte Horace et le poëte La Fontaine. Que l'intelligence qui produit la belle prose et les beaux vers puisse produire aussi un conseiller d'État ou un ambassadeur, personne n'en doute; mais cependant l'esprit humain est borné, la vie est courte; chaque homme apporte sa tâche en ce monde. Si vous êtes l'homme des intrigues politiques, le courtisan assidu au lever du roi, l'orateur qui parle à la foule, le meneur des congrès, vous n'aurez guère le loisir d'arranger votre drame, votre poëme, d'élaborer vos douces rêveries, de faire, en un mot, le difficile et minutieux travail de l'écrivain. Ne proclamez donc pas si haut l'alliance téméraire des arts, des lettres et de la politique, car entreprendre toutes ces choses à la fois, ce serait beaucoup entreprendre. Je sais bien que qui dit un bon esprit dit à la fois un homme capable de bien parler, de bien écrire, de bien agir, de bien employer toutes les facultés que le bon Dieu lui a départies. Je sais bien que Machiavel a fait une excellente comédie, que Michel-Ange était un poëte, un architecte, un peintre, un philosophe, un soldat. Mais aussi pensez donc à la complication récente des affaires politiques, aux nouvelles études dont s'est surchargée peu à peu la culture des

belles lettres, — obstacles tout nouveaux des deux parts, que la vie d'un homme ne suffit pas à surmonter. Je sais bien qu'aujourd'hui même nous sommes gouvernés par des hommes de lettres, qu'ils règnent au conseil, dans l'État, qu'ils ont pris les plus grandes positions comme les plus petites ; je sais bien que, de leur côté, les hommes politiques, voyant leur domaine envahi, se sont glissés dans le domaine des lettres, à la bonne heure ; mais, cependant, tenez-vous pour certain que les véritables politiques n'ont pas le temps d'écrire des livres, que le véritable écrivain, l'homme de lettres qui comprend toutes les difficultés de ce grand art, n'a pas le souci de se faire un homme politique. A chacun son œuvre. M. le cardinal de Richelieu, dans sa toute-puissance, est obligé de supplier Corneille de travailler à sa tragédie de *Mirame*. Regardez Fénélon ! la politique l'exile de cette cour brillante dont il eût été le plus beau joyau. Admirez Bossuet ! Il n'est et ne veut être que l'orateur chrétien, l'homme des *Oraisons funèbres,* du *Discours sur l'Histoire universelle,* de *l'Histoire des Variations ;* quelques-uns ont plaint l'évêque de Meaux d'avoir passé sa vie à composer ses chefs d'œuvre, de n'avoir pas allié, comme on dit, la politique et la littérature; ne faut-il pas avoir de la pitié de reste pour plaindre celui-là ?

Les usages de l'Académie ont cela de bon, qu'une fois que vous avez entendu le premier discours, vous tenez le second discours à peu près. Cela se compose d'un éloge en partie double. Le mort est loué deux fois, l'Académie une fois, le nouveau venu une fois. C'était M. Roger qui devait répondre à M. de Sainte-Aulaire, et certes personne mieux que M. Roger ne pouvait imiter cette fine et élégante éloquence peu ambitieuse, un peu terre à terre, et telle qu'on la retrouve dans deux ou trois petits salons du faubourg Saint-Germain. Le discours de M. Roger est tout en petits mots, en petites suspensions, en petites malices qui ressemblent à des calineries. Vous avez vu deux jeunes et jolies femmes qui s'embrassent en s'égratignant. C'est cela même. Pour commencer, M. Roger ne comprend pas que M. de Sainte-Aulaire ait écrit une histoire de la Fronde après le cardinal de Retz, le duc de la Rochefoucauld et Mme de Motteville. Vous avez bien de la bonté, dit M. Roger à son nouveau confrère ; vous avez bien de la bonté, monsieur le

comte, d'appeler cela une histoire, une révolution, ce n'est pas une histoire, c'est un récit de journal ; ce n'est pas une révolution, c'est une émeute. Cela ne tient à rien, ne vient de rien, ne va à rien. La Fronde, qu'est-ce que cela, je vous prie? Une chanson burlesque, une guerre à coups de canon et d'éventail, un duel d'archevêque et de princesse, un tapage d'écoliers ; il est vrai que ces écoliers s'appellent M. de Turenne, M. le prince de Condé, M. le duc de Beaufort, mais qu'importe? Avouez que ce sont là des enfantillages, et qu'en fait de tués ou de blessés, il n'y a que la grande Mademoiselle qui ait tué son mari. Vous êtes donc bien heureux, monsieur le comte, d'avoir tiré d'un sujet bouffon une histoire sévère; mais cependant de quel droit porter jusqu'aux nues M. le cardinal de Retz, pendant que vous abaissez si fort le cardinal de Richelieu?

Tel est à peu près le discours de M. Roger. Il me semble cependant que cette dernière question est indiscrète. Quoi donc? Voilà un homme d'un rare esprit qui s'amuse à écrire sérieusement l'histoire de la Fronde, et vous lui demandez sérieusement pourquoi il a grandi outre-mesure M. de Retz, pourquoi il a affaibli le cardinal de Richelieu? Mais cette réhabilitation et cet abaissement entrent tout à fait dans le sujet de cette histoire. Et voilà pourquoi entre autres raisons cette histoire était impossible. Pour qu'il y eût dans ces bouffonneries quelque chose de sérieux, il fallait que M. le cardinal de Retz fût pris au sérieux ; il était le seul héros possible de cette histoire, qui n'a pas un héros. Une histoire sans héros, juste ciel!

M. Roger a dit aussi à M. de Sainte-Aulaire, en lui reprochant le célèbre quatrain à Mme la duchesse du Maine, qui a commencé la gloire littéraire de cette famille, que le temps des quatrains était sonné; qu'on n'allait plus à l'Académie française avec les plus jolis riens du monde, avec les bons mots les mieux tournés, avec les plus fins couplets de vaudevilles. Eh! bon Dieu! mais avec quoi donc y va-t-on, monsieur Roger? Ce qui ajoutait à l'étrangeté de cette mercuriale, c'est que le susdit discours était lu avec beaucoup de grâce, de désintéressement, d'esprit et de gaieté par M. Scribe en personne, l'homme qui aurait fait le quatrain Sainte-Aulaire, à coup sûr.

Ainsi s'est terminée cette innocente cérémonie où les belles-lettres et la politique étaient en effet représentées; les lettres

par un écrivain qui a écrit fort peu et beaucoup causé dans sa vie ; la politique par un ambassadeur qui fait encore moins de traités de paix ou de déclarations de guerre, que son aïeul n'a fait de sonnets et de bouts-rimés. L'un et l'autre, l'écrivain et l'ambassadeur, ils ont fort bien prouvé qu'il était facile à des gens d'esprit et de bonne compagnie de tenir toute une assemblée attentive pendant trois heures, sans efforts d'éloquence, sans bruit, sans évocation magique, uniquement par la toute puissance de la grâce, de l'esprit et du bon sens. C'est qu'aussi des deux académiciens l'un est pair de France et n'y songe guère, et si l'autre y a songé jadis, il n'y songe plus à présent.

Vienne maintenant M. Ancelot nous expliquer M. de Bonald et son livre de *la Législation primitive*. Ce ne sera pas, à coup sûr, le moins intéressant épisode de cette rénovation de l'Académie française. Nous y serons.

JULES JANIN.

UNE

VISITE A MLLE RACHEL.

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

Londres, 1er juillet 1841.

Les journaux de Paris, monsieur, sont tout remplis à l'heure qu'il est d'affligeants détails sur les élections anglaises, comme ils l'étaient, il y a quelques jours à peine, de détails charmants sur les succès de Mlle Rachel. Ainsi va le monde : la joie aujourd'hui, le deuil demain. Hier, la presse française enregistrait galamment dans ses colonnes le chiffre des couronnes parfumées, jetées, en plein théâtre de la Reine, aux pieds de la triomphante interprète de Corneille et de Racine ; aujourd'hui, elle enregistre lugubrement le chiffre des victimes laissées sur le carreau des *hustings*, à Nottingham ou à Carlisle, à Ashton, à Rochdale ou à Liverpool. Applaudissements, transports d'admiration et couronnes prodigués à une jeune fille d'un talent incomparable ; puis, tout à coup, agents de police assommés à coups de pierre et de bâton par des électeurs ivres, officiers assassinés, commencement de guerre civile : tels sont les deux

thèmes singulièrement dissemblables que l'Angleterre vous a offerts dans l'espace de quelques jours. En bon compatriote que je suis, je souffre pour vous, monsieur, d'une si cruelle antithèse, et c'est pour vous procurer quelques minutes d'un répit agréable que je vous adresse le présent récit. Je m'assure qu'il ne sera pas sans intérêt pour vous d'avoir quelques renseignements circonstanciés sur le séjour de Mlle Rachel à Londres. En songeant que je ne suis pas journaliste de profession, vous excuserez, j'espère, l'inexpérience de ma plume, et vous me tiendrez compte de ma bonne intention.

Je ne veux pas vous présenter ici, bien entendu, une analyse détaillée des représentations données par Mlle Rachel à Queen's theatre; vous êtes instruit à fond sur la matière, cela n'aurait donc pas pour vous l'attrait de la nouveauté. Cependant, comme vous n'avez eu, à Paris, le compte rendu des représentations données par Mlle Rachel qu'en tout petits fragments, et à plusieurs jours d'intervalle les uns des autres, permettez-moi d'en faire, en quelque sorte, la récapitulation et le résumé. D'autant mieux que vous ne connaîtriez qu'incomplétement, sans cela, le succès de la jeune et illustre tragédienne, car il y a dans ce succès un *crescendo* vraiment extraordinaire, et qui lui donne un caractère tout à fait à part.

D'ordinaire, vous ne l'ignorez pas, monsieur, quand l'enthousiasme a été porté à son comble pendant huit jours, c'est une raison pour que la semaine suivante il décline : eh bien! une magnifique exception à cette règle s'est produite en faveur de Mlle Rachel. En effet, le lundi, 10 mai, Mlle Rachel débute dans *Andromaque*, devant une salle garnie d'un public d'élite : on l'écoute d'abord avec attention et intérêt; de bruyants battements de mains l'interrompent à plusieurs reprises; des fleurs lui sont envoyées à profusion au dernier acte, et, après la chute du rideau, on la rappelle pour l'applaudir encore. C'est à merveille! mais enfin il n'y a rien là qui ne se soit déjà vu souvent. — Le samedi 15 mai, deuxième apparition de Mlle Rachel à Queen's theatre, dans *Horace*, cette fois. Ici, nous ne trouvons pas un auditoire plus choisi ni plus nombreux qu'à la soirée précédente, car ce serait impossible. Nous apercevons encore lord Wellington, lord Lansdown, le comte de Chesterfield, le comte de Pembroke, le baron Kielmansegg,

lord Beaumont, toute l'aristocratie anglaise, en un mot, unie et compacte; mais ce qui distingue essentiellement cette deuxième représentation de la première, c'est la satisfaction croissante des nobles spectateurs. Pour un bouquet qu'a reçu Hermione, Camille en reçoit trois ou quatre, et tout de même pour les applaudissements. — Vient enfin la troisième apparition de Mlle Rachel dans *Bajazet*, alors c'est une ovation véritable que reçoit Roxane : impossible de rien imaginer au-delà. Que vous dirai-je ? Dès le lendemain de *Bajazet*, il n'est plus question à Londres que de Mlle Rachel. Lady Jersey et lady Blessington se la disputent; tous les salons s'ouvrent devant elle et sollicitent sa présence; bref, l'admiration qu'elle inspire devient épidémique, pour ainsi parler. Émue et troublée par un succès qui dépasse ses prévisions et peut-être même ses espérances, la jeune fille se trouve un soir assez sérieusement indisposée et ne peut monter sur la scène; aussitôt un élégant équipage aux armes du duc de Wellington s'arrête à sa porte, et le noble duc en personne vient lui demander des nouvelles de sa santé. A la suite du duc de Wellington, grand nombre de personnages importants arrivent bientôt en foule, et, à peine rétablie, Mlle Rachel est invitée par la reine douairière et par la reine Victoria, qui l'accablent de présents et de politesses. Dans l'histoire de quel artiste célèbre rencontreriez-vous, je vous prie, quelque chose de pareil?

Si j'ai tenu à vous retracer en quelques lignes, monsieur, la marche progressive des succès de Mlle Rachel, c'était pour réfuter implicitement par là les gens qui affirment qu'il y a eu engouement de la part du public anglais, en cette occasion, et non approbation raisonnée et sincère. Le public anglais, vous pouvez juger du fait maintenant, ne s'est laissé aller à l'enthousiasme qu'à bon escient et sur preuves évidentes; tout comme la presse anglaise, dont les paroles n'étaient certainement pas aussi élogieuses le 11 mai qu'elles l'ont été depuis et qu'elles le sont encore en ce moment. Et à ce propos, je ne puis me dispenser d'insister sur quelques lignes imprimées dans je ne sais plus trop quel obscur journal de Londres, et malicieusement reproduites à Paris, lignes où Mlle Larcher figure sans façon à côté de Mlle Rachel, et se trouve traitée, ni plus ni moins que Mlle Rachel, d'*éminente* actrice. Je ne voudrais

pour rien au monde être désagréable à Mlle Larcher, dont j'apprécie comme il convient la médiocrité laborieuse et honnête, mais cependant, force m'a bien été, en lisant dans le *Bell's new Weekly messenger,* si je ne me trompe, le singulier rapprochement auquel je viens de faire allusion, de me rappeler que Mme Laporte, femme du directeur de Queen's theatre, et M. Laporte lui-même furent fort loués par un journal de Londres, lors de la représentation de *Marie Stuart* au bénéfice de Mlle Rachel, comme ayant *parfaitement rendu* les rôles d'Élisabeth et de Paulet. Il est notoire, cependant, que M. et Mme Laporte n'ont pas, à beaucoup près, un talent remarquable; aussi cet éloge a-t-il passé tout simplement pour l'œuvre d'une complaisante et banale condescendance. La réputation des deux comédiens n'en a pas grandi d'une ligne, je puis vous le certifier. Je ne m'amuserai pas à tirer la conséquence de tout ceci, monsieur, bien persuadé que vous ne voyez pas plus dans Mlle Larcher que je ne vois dans Mme Laporte l'ombre même d'une rivalité à craindre pour Mlle Rachel. Le *Bell's new Weekly messenger*, à vos yeux comme aux miens, ne saurait être autre chose qu'un mauvais juge ou un mauvais plaisant.

Puisque je suis en veine de réfutation, pourquoi ne prendrais-je pas tout de suite la défense de Mlle Rachel contre un journal de Marseille, qui lui jetait dernièrement à la tête les plus grosses accusations du monde pour la punir de ce qu'elle ne va pas à Marseille cette année ! Si le journaliste marseillais eût consenti à réfléchir un instant avant d'écrire, et surtout s'il se fût donné la peine d'aller aux informations, il ne se serait sûrement pas mis en si grands frais de colère et d'éloquence, car en vérité il n'y avait pas de quoi. Il aurait appris, en effet, que Mlle Rachel, très-disposée à tenir l'engagement contracté par elle avec le directeur de Marseille, avait, le lendemain de la première représentation de *Bajazet* à Londres, formellement refusé de renouveler son engagement de Queen's theatre pour trois semaines; il aurait su que la jeune tragédienne, tant était fixe sa résolution d'aller chercher le suffrage flatteur de Marseille, avait résisté longtemps aux sollicitations amicales des plus gros bonnets de l'aristocratie anglaise, et qu'il n'avait rien moins fallu que l'intervention directe de la jeune reine

pour obtenir d'elle qu'elle remît à l'année prochaine son voyage dans le Midi. A coup sûr, cette longue résistance opposée par Mlle Rachel aux désirs d'une ville telle que Londres ne prouve pas du tout que la jeune tragédienne méprise la province, comme le suppose le journaliste marseillais ; bien au contraire! — Pourtant, dira-t-il ; elle n'en a pas moins fini par résilier son engagement. — Cela est vrai. Mais je vous prie, le moyen de refuser quelque chose à une reine qui vous ouvre gracieusement son palais, vous donne des bijoux ornés de son chiffre et offre de payer de sa propre bourse 15,000 francs de dédit pour vous garder près d'elle quelques jours de plus ! Quel patriotisme si féroce ne se laisserait attendrir par de pareils procédés ! Ah ! si Mlle Rachel eût accepté. je suppose, la condition de n'aller jamais à Marseille, à la bonne heure ! Si, pour quelques mille francs de plus ou de moins, Mlle Rachel eût consenti à priver désormais la France d'un talent que la France revendique à juste titre, je comprendrais qu'on l'accusât d'ingratitude, de cupidité, etc. Mais il n'est rien de cela, heureusement pour vous, mes chers compatriotes. Dans le courant du mois, Mlle Rachel sera à Bordeaux, et le mois suivant la verra à Paris, d'où elle ne sortira plus que pour se rendre à Marseille. Ainsi donc, un peu de patience ! et surtout, un peu d'indulgence pour une jeune victime des aimables séductions de la reine Victoria.

Pardonnez-moi, monsieur, d'avoir oublié jusqu'à présent mon rôle de chroniqueur pour celui d'avocat ; voici que j'arrive plus directement à vous entretenir de Mlle Rachel. Il faut vous dire qu'ayant eu le bonheur d'entendre et d'applaudir plusieurs fois Mlle Rachel au théâtre, je désirais beaucoup la rencontrer dans le monde pour savoir exactement à quoi m'en tenir sur cette merveilleuse organisation. En conséquence, un soir, chez lady C..., où elle était, je sollicitai et j'obtins la faveur, fort recherchée, soit dit en passant, de lui être présenté. Ce qui me frappa tout d'abord chez la célèbre jeune fille, c'est la distinction naturellement élégante de ses manières et l'excellence de son maintien. Absent de Paris depuis six ans, je n'avais pu assister aux brillants débuts de Mlle Rachel à la Comédie-Française ; je ne la connaissais que par ouï dire ou par des confidences épistolaires ; on m'avait bien averti qu'il y avait en elle

l'étoffe d'une véritable duchesse : si prévenu que je fusse en sa faveur, je vous l'avouerai, cependant, je ne m'attendais pas à être aussi satisfait que je l'ai été; car il serait difficile d'unir à un meilleur goût une grâce plus parfaite, à une aisance plus digne une plus exquise modestie. Dussiez-vous m'accuser d'exagération et d'hyperbole, je vous confesserai que, parmi toutes les femmes qui ornaient le salon de lady C..., Mlle Rachel fut, sans comparaison aucune, celle qui me sembla préférable sous le double rapport de la tenue et de la beauté. A la scène, la figure de Mlle Rachel est si délicate et si fine qu'elle perd quelque chose de son charme. Soit le caractère dur et altier qu'elle est obligée d'imposer à sa physionomie pour la mettre d'accord avec les personnages qu'elle représente, soit l'effet d'une lumière trop vive, soit tout autre cause, il est certain que, vue au-delà de la rampe, Mlle Rachel paraît, non pas moins belle, mais moins jolie qu'elle ne l'est en réalité. Pour apprécier comme il faut ce ravissant visage, il est nécessaire de le voir à trois pas de distance, dans un salon. Là, quand Mlle Rachel est tranquillement assise, avec cette dignité qui ne l'abandonne jamais; quand aucun souci ne la travaille et qu'elle ne représente qu'elle-même, pour ainsi dire, elle a une séduction que rien ne saurait égaler. Si elle provoque l'enthousiasme au théâtre, dans le monde elle exerce sur ceux qui l'entourent une sorte de fascination. Ne croyez pas que ce soit mon sentiment seul que je vous exprime, c'est le sentiment de toutes les personnes qui ont approché Mlle Rachel. Il n'y a qu'une voix à ce sujet; il n'y a même qu'un mot, et qui, notez bien cela, a été prononcé par une femme : Elle est divine! Pour mon compte, vous savez que je ne suis plus un jeune homme et que je ne m'enflamme pas à la légère; eh bien ! je vous déclare net que, si je connaissais une épithète plus expressivement laudative, je ne balancerais pas à l'employer.

Au moment où je fus présenté à celle que le *Times* a baptisée un *phénomène psychologique*, je cherchais dans ma cervelle quelque sujet de conversation; mon embarras ne fut pas de longue durée. En apprenant que j'étais Parisien, Mlle Rachel m'honora d'un de ces bienveillants sourires dont on se sert pour saluer une vieille connaissance, et elle me nomma coup sur coup deux ou trois personnes qui se trouvaient précisément

de mes amis. Heureux d'une pareille entrée en matière, je m'efforçai de rétrécir le cercle de notre conversation et manœuvrai de façon à pouvoir bientôt lui parler d'elle exclusivement. Mlle Rachel se prêta à mon petit manége avec une bonté extrême, et voulut bien m'éclairer, sans prétention aucune, comme sans enfantillage, sur divers points qui éveillaient ma curiosité. Étant enfin arrivé à lui demander si elle était contente de la réception que lui faisait Londres :

— Mon Dieu! me répondit-elle, je suis certainement très-fière et très-heureuse d'un tel accueil; je vous l'avouerai, pourtant : ma joie est traversée par une idée qui m'afflige.

— Quelle est cette idée?

— Vous n'êtes pas Anglais, vous, reprit-elle; je puis vous dire cela. Cette idée, c'est... qu'on me reçoit mieux ici qu'on n'a reçu Talma.

Que pensez-vous, monsieur, d'une semblable réflexion chez une si jeune fille, à l'heure même de son triomphe? et ne trouvez-vous pas qu'il est impossible de montrer une plus admirable élévation de cœur et d'esprit?

D'après la phrase que je viens de vous transcrire, vous devinez sans doute la simplicité et la réserve avec lesquelles Mlle Rachel accepte les hommages qui pleuvent sur elle de tous côtés. C'est au point qu'à peine a-t-elle l'air de s'apercevoir du succès qu'elle obtient et de l'effet qu'elle produit. A la voir si calme au milieu du nuage d'encens qui brûle autour de sa personne, on dirait qu'elle ne croit pas mériter toute la gloire qu'on lui dispense et qu'elle n'en veut prendre qu'une faible part. Jugez plutôt.

Trois ou quatre jours après l'avoir rencontrée chez lady C., — j'allai lui faire une visite, y ayant été engagé par elle expressément. Lorsque j'entrai, elle était occupée à écrire.

— Ah! c'est vous, monsieur, me dit-elle du ton le plus aimable; vous arrivez à propos. J'écris précisément à la marquise de R., — dont nous avons dit tant de bien, l'autre soir, et qui m'accuse de l'oublier.

— Quelle injustice! m'écriai-je.

— N'est-ce pas? Au besoin, vous en rendriez témoignage. Mais, tenez, ajouta-t-elle en me tendant sa lettre commencée, voyez si je me justifie suffisamment.

Flatté de cette marque de confiance, je lus avidement les quelques lignes qui remplissaient la première page de la lettre, et j'en fus si ravi que je demandai à les lire une seconde fois. Les voici, monsieur, telles qu'elles sont restées gravées dans ma mémoire. Je crois pouvoir vous les communiquer sans encourir le moindre blâme, car elles ne contiennent aucun secret, sinon le secret du beau langage, que Mlle Rachel possède merveilleusement, comme vous allez voir.

« A MADAME LA MARQUISE DE R.

« Il est impossible, madame, d'écrire une lettre plus aimable et de me rappeler mes torts envers vous d'une façon plus charmante. Ce n'est pas oubli, croyez-le bien. Si vous saviez la vie que je mène ici, vous auriez quelque pitié de moi. C'est un tourbillon qui me porterait à la tête, si je n'étais humble de cœur comme je suis pauvre d'esprit; c'est une fatigue qui m'ébranlerait la santé, si la joie d'un accueil aussi beau qu'inespéré ne me donnait une grande force. Mon temps m'échappe. Sans compter qu'à Londres je travaille pour Paris, que sur le théâtre de la Reine je songe au théâtre de la rue de Richelieu, et qu'en jouant les pièces déjà connues de mon répertoire, je me préoccupe sans cesse de celles que je vais essayer cet hiver. »

Eh bien! monsieur, que dites-vous de la façon dont cela est tourné? et ne respirez-vous pas dans ce court exorde je ne sais quel parfum de beau monde et de bon style qui rappelle le XVII[e] siècle et M[me] de Sévigné? — Il est bien surprenant, m'objecterez-vous, qu'une jeune fille possède tant de différents mérites? Qui donc lui a enseigné tout cela? — Qui? Ah! monsieur, le bon Dieu est un grand maître, et son école est encore la meilleure de toutes, quand on a le privilége d'y être admis. Il y a trois ans, lorsque M[lle] Rachel arrivait à sa dix-septième année à peine, où avait-elle pris, s'il vous plaît, dès sa première apparition au théâtre, ce regard profond, ce geste rare et imposant par sa sobriété même, cette démarche ma-

jestueuse, ces poses royales, cet accent qui remue l'âme, ce goût simple et pur qui est comme le couronnement de l'art tragique, toutes ces qualités enfin auxquelles l'on n'arrive, d'ordinaire, qu'après tant de veilles laborieuses et de douloureux efforts? Où? nulle part, chez personne, c'est-à-dire en elle-même, ainsi que font toutes les natures douées de génie.

Bref, la lecture du commencement de la lettre à la marquise de R..... m'ayant conduit naturellement à m'informer des rôles que Mlle Rachel préparait :

— Je songe à créer la Chimène de Corneille, avant tout, me dit-elle; après quoi, je jouerai la Jeanne d'Arc de M. Alexandre Soumet, et la Frédégonde de Lemercier.

— Voilà trois poëtes, dis-je, qui doivent être bien étonnés d'occuper votre pensée de compagnie.

— Méchante langue! repartit-elle vivement avec un sourire. Allez, je suis plus fidèle à mon vieux Corneille que vous ne semblez le supposer. D'autres ont place dans ma tête, lui seul a place dans mon cœur.

— Lui seul? Et Racine?

— Ah! dit-elle, c'est vrai.

— Et lequel des deux a la préférence?

— Pour vous parler franchement, je ne sais trop. Si je jouais le drame, reprit-elle avec un petit accent doucement railleur, peut-être aurais-je de l'estime pour l'un et de l'amour pour l'autre; mais, jouant la tragédie, je ne puis me compromettre à ce point.

— Cependant...

— Quel terrible homme vous êtes, s'écria-t-elle. Eh bien! l'un est pour moi un père, et l'autre un ami; êtes-vous content?

— Voilà des affections bien paisibles, répondis-je, et auxquelles on peut se livrer sans remords, comme sans inquiétude pour son repos.

— Est-ce de la critique?

— A Dieu ne plaise, mademoiselle; c'est tout au plus une médiocre plaisanterie.

— Hélas, reprit-elle d'un ton sérieux, quelques journaux de Paris disent précisément que je manque, dans mon jeu, de sensibilité et de tendresse. A mon grand regret, je n'ai jamais

pu saisir très-bien le sens de ce reproche, je vous l'avoue naïvement, car enfin, ou je m'abuse singulièrement sur mon propre compte, ou il me semble que je ne montre pas à Pyrrhus une âme faiblement éprise, non plus qu'à Bajazet. Vous m'avez vu représenter le personnage de Camille, dans *Horace;* dites-moi si je n'irais pas expressément contre l'intention de Corneille en donnant à ce rôle un caractère plus amoureusement passionné que je ne le fais.

Comme je répondais à ces paroles de Mlle Rachel par un signe de tête approbateur, elle continua :

— Surtout, ne croyez pas que ce soit un sot amour propre qui me fait parler de la sorte, vous vous tromperiez. Je me connais cent affreux défauts, dont personne que moi ne se doute, et contre lesquels je lutte courageusement chaque jour; il ne suit pas de là, pourtant, que je doive une soumission aveugle à certaines critiques dont ma conscience me démontre l'injustice. Oui, c'est ma conviction inébranlable, Camille, Émilie, Roxane, Hermione, Marie Stuart elle-même, bien que ce soit là un personnage plus moderne, ne sauraient aimer avec le laisser-aller auquel les drames bourgeois ont habitué le public. Qu'elles soient tendres, à la bonne heure! mais non jusqu'à la faiblesse langoureuse et mignarde; qu'elles pleurent, mais avec convenance et noblesse; qu'elles fléchissent, puisqu'elles sont femmes et que la passion les subjugue, mais qu'elles fléchissent majestueusement. L'amour éprouvé par de telles créatures ne peut pas ressembler à l'amour qu'éprouvent nos petites maîtresses nerveuses et incomprises. On aura beau dire, on ne me persuadera jamais que les héroïnes de Racine et de Corneille, et toutes celles qui appartiennent à la même famille, doivent montrer la sensibilité des héroïnes de boudoir.

Frappé du bon sens remarquable dont ces réflexions de Mlle Rachel étaient empreintes, et de la netteté avec laquelle elle les exprimait, je me serais fait un crime de l'interrompre; aussi fut-ce seulement après une ou deux minutes de silence gardé par elle, que je lui demandai si le rôle de Phèdre ne figurait pas sur la liste de ses projets. Au nom de Phèdre, sa figure s'anima d'une façon extraordinaire.

— Le rôle de Phèdre! s'écria-t-elle; il y a trois ans que je

l'étudie. Je pourrais le jouer demain, si je voulais; mais il n'est guère probable que je m'y hasarde avant cinq ou six ans. Je ne me sens pas mûre pour une création pareille. Je frissonne à la seule pensée que je la tenterai un jour.

En achevant cette phrase, elle leva au ciel des yeux chargés d'une tristesse sublime et prononça lentement ce beau vers :

Ah! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!

L'expression de son visage et le son de sa voix, en ce moment, furent dramatiques au-delà de ce que la parole pourrait dire, et j'en fus impressionné à tel point, monsieur, que je pris alors avec moi-même l'engagement d'accourir à Paris, fussé-je au bout de la terre, l'année où le bruit se répandra que *Phèdre* va être jouée au Théâtre-Français par Mlle Rachel.

Agréez, etc.

Vte d'A....

MÉLANGES.

MÉMOIRES SECRETS

DES

RECETTES GÉNÉRALES.

(Suite.)

DIGNE. — Si M. Boursier n'était que le fils d'un ancien juge de paix du dixième arrondissement à Paris, et beau-frère de M. Champanhet, conseiller à la cour royale et député, il n'y aurait pas de raison pour qu'il fût receveur général de Digne. Mais il est gendre de M. Thomas, le polype administratif qui enveloppe dans les contours de ses bras nombreux toutes les fonctions hautes et bien payées.

M. Thomas, dont la biographie serait la plus philosophique étude de l'ambitieux secondaire, impose sa dynastie aux députés et même aux ministres avec une persévérance qui ne se dément jamais. Dans ce moment même, M. Morisot, architecte à Paris en 1833, et qui changea cette profession contre celle de gendre de M. Thomas, est préfet du département du Cher. Sa position y est mauvaise.

Il est partagé entre MM. Jaubert et Duvergier, dont il avait été chargé de protéger les intérêts, et le ministère actuel, qui veut traiter ces messieurs sans faveur. M. Thomas demande pour ce gendre un changement, c'est-à-dire un avancement. Pour en revenir à l'autre gendre, il avance aussi : de Digne, il passe à Privas.

PRIVAS. — M. de Nogerée, gentilhomme tourangeau, né à Loches, surnuméraire aux finances il y a vingt ans, un des plus jeunes séides de la première contre-opposition royaliste de la restauration, protégé alors par M. de La Bourdonnaye, et nommé inspecteur de troisième classe. Il traversa les autres classes par la recommandation de M. de Montalivet, dont il n'était pas l'ami; mais il était son camarade d'Henri IV et avait le bonheur de l'appeler *Camille*.

Depuis trois ans, M. de Nogerée a été receveur particulier à Mortagne, receveur général de l'Ardèche, et enfin depuis huit jours il vient de quitter Privas pour passer à Valence.

Dans toutes ces transformations, M. de Nogerée n'a pas abdiqué sa dignité gentilhommière.

TROYES. — M. Doyen est d'une famille de finances. Son père fut receveur général à Orléans depuis le directoire jusqu'en 1814. M. Doyen est bon comptable et beau-père de M. Dabrin, un des plus considérables officiers de l'état-major de la garde nationale de Paris.

LA ROCHELLE. — M. Titon appartient à une ancienne famille du parlement de Paris.

PÉRIGUEUX. — M. Percheron. La protection du général Vincens appuya M. Percheron sous la restauration. Depuis juillet, celle de M. Molé a été assez puissante pour que le fils de M. Percheron, élève au collége Rollin en 1838, passât des bancs de la rhétorique à une inspection des finances.

VESOUL. — M. Portalis, produit de cette magnifique dynastie Portalis, que les révolutions même ne touchent pas.

Le receveur général de Vesoul est fils du premier président de la cour de cassation, qui trouva moyen de se faire payer par le gouvernement de juillet la dot que, sur sa cassette particulière, le roi Charles X lui avait promise pour son autre fils, Frédéric Portalis, lorsqu'il épousa Mlle Mounier.

MELUN. — M. Damemme est une des créatures, devenues aujourd'ui très-rares, de la puissance ministérielle de M. Decazes, dont il avait épousé en 1817 une petite cousine. A l'occasion de ce mariage, il fut nommé receveur général à Rhodez. La dynastie Decazes a constamment veillé sur M. Damemme et protégé son avancement.

LIMOGES. — Fils d'un ancien magistrat, neveu de M. Bellard, pour qui M. Roy professait une grande amitié, M. Bergeron d'Anguy fut, vers 1822, nommé receveur particulier de l'arrondissement de Sceaux. Après la révolution de juillet, il obtint la recette générale de Digne. Il a attendu longtemps et avec des droits l'avancement qu'il a obtenu l'année passée.

ÉPINAL. — M. de Saint-Martin, fils d'un ancien munitionnaire de la place de Paris pendant l'occupation, épousa une cousine éloignée du baron Louis et douée d'une beauté remarquable. Quant à M. de Saint-Martin, on le dit affecté d'un strabisme à déconcerter M. Baudens.

— L'Académie, en multipliant les réceptions, en a un peu diminué l'intérêt.

Quelques symptômes maladifs ont attristé les dernières séances.

M. Roger a fait lire sa réponse au discours de M. de Saint-Aulaire, un des hommes les plus aimables, un des écrivains les plus distingués et les plus modestes de ce temps-ci.

M. Ancelot semblait pris de migraine en lisant un discours, qu'il n'a pas fait, sur M. de Bonald, que peu de gens comprennent; et M. Brifaut, qui lui répondait, s'est livré à des bergeries, à des fadeurs qui rappelaient Vestris battant, avec une grâce caduque, ses derniers entrechats.

— Il ne se passe pas de mois où les journaux ne contiennent un article nécrologique rédigé dans cette invariable formule :

» La mort vient encore de moissonner un des glorieux débris » de l'ancienne armée.

» Parti comme simple volontaire en 1792 lorsque la nation, » *levée comme un seul homme,* courait à la défense du sol, » Jean Pacôme Gribouillard conquit tous ses grades sur le » champ de bataille. Blessé à Wagram, et décoré des mains » de Napoléon, il rentra dans la vie civile en 1815; il ne » voulut pas servir un gouvernement *imposé par les baïon-* » *nettes étrangères.* En 1830, lorsqu'une nouvelle coalition » semblait menacer notre belle patrie, il reprit son épée. En » 1831, des souffrances dues à de glorieuses blessures le for- » cèrent de solliciter sa retraite et un modeste emploi. Gri- » bouillard ne laisse pour tout héritage, à sa veuve et à ses » onze enfants, que l'honneur de son épaulette, l'estime de » ses concitoyens, et l'exemple d'une vie consacrée tout entière » à la France. »

Telle est l'oraison funèbre de tous les Gribouillards.

— On nous mène en chemin de fer avec la vitesse de l'ancien coucou, injustement destitué.

On nous force de compter par *centimes,*

Et le gouvernement s'obstine à ne pas faire de centimes,

comme il s'obstine à ne pas faire de pièces d'or de dix francs et de cent francs.

Si vous voyagez en poste, les postillons vous embarbouillent dans des comptes de kilomètres, dont le résultat final est pour vous un mouvement d'impatience et l'abandon forcé d'un certain nombre de centimes qui n'existent pas, puisqu'on n'en fait pas.

Enfin, sur les routes, au lieu de rencontrer des indications de distance en nouveau style, vous voyez toujours l'ancienne borne, qui, en dépit des lois, du directeur des postes et des postillons, marquent effrontément l'ancienne demi-lieue.

Il est certain que tout cela est du chaos, du désordre et de la taquinerie administrative.

Le Français est fort criard quand il s'agit de majestueuses questions qu'il ne comprend pas.

Et il se soumet, comme un mouton, à toutes les vexations dont on afflige partiellement sa vie privée.

— M. James de Rothschild, qui, par goût et par religion, n'attache pas, comme on dit, ses chiens avec des saucisses, trouve fort abusif d'engager à chasser, chez lui, de prétendus amis qui abattent du gibier et s'en retournent, les coffres de leurs voitures bourrés de faisans, de lièvres et de perdreaux.

D'ailleurs, M. de Rothschild a passé un marché avec Chevet, et il faut, avant tout, satisfaire à ses engagements.

Donc, à Ferrières, on tue tout ce qu'on veut, mais on n'emporte rien... que le souvenir de ses exploits et des familiarités de M. Joseph.

On en est pour sa poudre, ses capsules, et les cigares que demande ledit Joseph.

Un visiteur de M. Rothschild voulait, malgré la consigne, emporter absolument pour sa femme un faisan qu'il avait tué.

Après mille ruses employées pour tromper le garde qui pointe sur un carnet le nombre de pièces tuées, le chasseur était parvenu à soustraire ce faisan, et, en rentrant dans sa chambre,

avait cherché un endroit bien secret où il pût le cacher aux yeux des gens de la maison.

Il n'avait trouvé rien de mieux que d'accrocher le volatile dans la cheminée. Le voilà tranquille. Il devait repartir le lendemain et cacher sa proie dans un sac de nuit.

De grand matin, le baron vint dans la chambre de son hôte, comme pour recevoir ses adieux, mais, dans le fond, pour s'assurer qu'il partait le carnier vide. Le garde avait prévenu son maître que, la veille, un faisan avait manqué à l'appel du gibier.

Le baron était en costume de chasse. Un chien d'arrêt le suivait.

A peine l'intelligent animal est-il entré, qu'aux émanations d'un parfum singulier, il tombe en arrêt. Et voilà le chien qui flaire, qui quête, l'œil fixe, la queue frétillante, les naseaux contractés.

Tiens, c'est trôle! dit le baron, qu'est-ce qu'il avre tonc, ce chien?

Mais je ne sais, mes vêtements, peut-être, qui exhalent encore le fumet des pièces que j'ai tuées hier, répond le monsieur d'autant plus embarrassé que le chien s'approchait de la cheminée.

Il y avre quelque chosse ici.

Et à l'instant, le chien se jette vers la cachette de l'oiseau avec des démonstrations tellement irrécusables, que le baron passe la baguette de son fusil dans la cheminée et en extrait un fort beau faisan.

Ma chournée de chasse commence pien, dit-il en s'emparant froidement de l'animal.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

